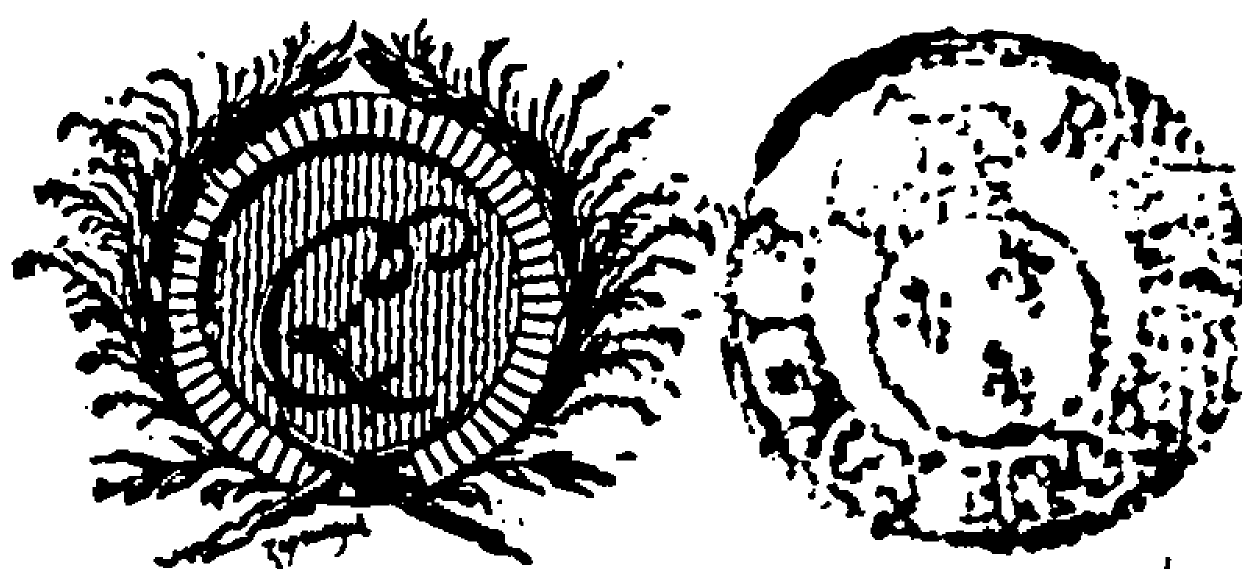
Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LE VOYAGEUR *FRANÇOIS*, OU LA CONNOISSANCE *DE L'ANCIEN* ET DU NOUVEAU MONDE.

TOME XXVII.

Prix 3 liv. relié.



À PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire,
rue Dauphine.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AVIS

Du Continuateur de cet Ouvrage.

LE succès dont a constamment joui *le Voyageur François*, depuis que les premiers volumes ont vu le jour, est une preuve non équivoque du mérite réel de cet Ouvrage. Le Public ne sauroit se tromper : il peut quelquefois se laisser entraîner par les cabales & l'enthousiasme de certains Prôneurs intéressés à faire valoir un Ouvrage ; il peut être ébloui de quelques traits plus brillans que solides, auxquels la mode, le caprice, la nouveauté, donnent une existence momentanée : mais il revient bientôt sur lui-même ; il n'accorde des suffrages de longue durée, qu'à ce qui porte l'em-

preinte de la raiſon, du goût, de l'utilité; & tout Livre qui les obtient, eſt inconteſtablement un bon Livre.

Cette ſeule conſidération eſt la meilleure réponſe qu'on puiſſe faire à certaines critiques qu'a eſſuyées *le Voyageur François*. On n'a pu attaquer le plan qui, en effet, eſt très-heureux & très-bien imaginé. Ce n'eſt point un abrégé ſec & décharné de tous les Voyages dans l'ancien & dans le nouveau Monde. M. l'Abbé de la Porte a eu l'art de mettre beaucoup d'intérêt dans ſes deſcriptions, en ſuppoſant qu'un homme, qu'il fait voyager, rend compte dans ſes Lettres, à une Dame, de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il obſerve. Il néglige les détails minutieux : il ne s'attache qu'à ce qui peut faire con-

noître l'état de chaque pays, ses monumens les plus remarquables, ses productions, son commerce, les mœurs, les usages, la législation des habitans, &c. Dans un tableau rapide, il présente des notions suffisantes sur tous ces objets; & l'on doit avouer qu'on connoît aussi bien un peuple par la lecture toujours intéressante du *Voyageur François*, que par des relations plus détaillées, qui trop souvent amenent l'ennui.

Mais, dit-on, cet Auteur occupé toute sa vie à des compilations, ne s'est pas élevé, dans cet Ouvrage, au-dessus de ce genre de travail qu'on met dans la derniere classe de la Littérature: il n'a d'autre mérite que d'avoir extrait les meilleurs morceaux qui se trouvent dans tous les Livres de voyages. D'abord, quand ce

reproche seroit aussi fondé qu'on le prétend, ce seroit toujours beaucoup que d'avoir réduit en un corps d'ouvrage, & d'avoir disposé avec cet esprit d'analyse, d'ordre & de méthode qui dominoit dans M. l'Abbé de la Porte, tous ces morceaux épars dans une multitude de Livres qu'on ne pourroit se procurer qu'à grands frais; mais ce reproche est injuste. Il ne faut que lire *le Voyageur François*, pour voir que le style est le même par-tout; que par-tout il est clair, facile, & même élégant en plusieurs endroits. M. l'Abbé de la Porte a été dans le cas de tous les Historiens: il ne pouvoit pas créer les faits; il a été obligé de les recueillir dans les Auteurs qui l'avoient précédé; il se les est ensuite appropriés, & les a présentés à sa maniere.

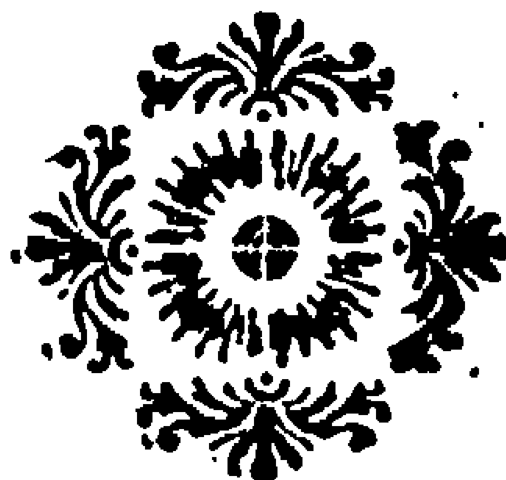
Un autre reproche qu'on lui fait, c'eſt de n'avoir pas indiqué les ſources où il avoit puiſé : par-là ſon Ouvrage devient frivole, inutile : il ne peut être d'aucune autorité pour vérifier les faits, & pour établir une déciſion. On ne veut pas faire attention, qu'un homme qui eſt cenſé voyager lui-même, n'a pas beſoin du témoignage d'autrui, pour dire qu'il a vu telle ou telle choſe. Tous les autres Voyageurs n'agiſſent-ils pas à-peu-près de même ? Trouve-t-on mauvais qu'ils parlent en leur propre & privé nom, ſans jamais citer leurs garans ? Et pourquoi ſeroit-on plus rigide à l'égard du *Voyageur François ?* Peut-être M. l'Abbé de la Porte auroit-il bien fait, pour ſatisfaire les Cenſeurs difficiles, qui depuis long-tems s'étoient

élevés à cet égard contre lui, d'indiquer, à la tête des volumes qu'il publioit, les Auteurs qu'il avoit consultés. C'est afin de faire cesser ces plaintes, que son Continuateur déclare qu'il a fait principalement usage, pour les deux volumes qui paroissent aujourd'hui, de la *Description historique & critique de l'Italie, par M. l'Abbé Richard*; du *Voyage en Italie, par M. de la Lande*; du *Voyage en Sicile & dans la Grande Grece, par M. le Baron de Riedesel*; Ouvrage excellent & trop peu connu en France, qui a été de la plus grande utilité pour l'intérieur du Royaume de Naples, & pour la Sicile; du *Voyage en Sicile & à Malthe, par M. Brydone*; des *Voyages en différens pays de l'Europe*, qui ont paru à la Haye en 1777; des *Lettres*

ſur la Sicile, par un Voyageur Italien, &c. &c.

M. l'Abbé de la Porte a donné vingt-ſix volumes du *Voyageur François*. On doit regretter qu'il n'ait pas achevé ce grand Ouvrage, pour lequel il ne lui reſtoit à publier que deux volumes ſur l'Italie, & la deſcription de la France, la partie ſans contredit la plus intéreſſante, mais auſſi la plus difficile. Il avoit à peine mis la derniere main au vingt-ſixieme volume, que la mort l'a enlevé le 19 Décembre 1779, à l'âge de ſoixante-ſix ans. Son Continuateur, qui a eu des liaiſons particulieres avec lui, s'eſt exactement conformé à ſon plan, à ſes vues, à ſes intentions. Il ſeroit trop heureux, ſi l'on ne reconnoiſſoit pas de différence bien ſenſible dans l'exécution;

mais il peut répondre de son exactitude dans les recherches, & de ses soins pour compléter l'Ouvrage sans mettre de longs intervalles entre les volumes qui doivent encore paroître.





LE VOYAGEUR *FRANÇOIS*.

LETTRE CCCL.

ROUTE DE ROME A NAPLES.

MON séjour à Rome avoit fait sur moi, Madame, la plus vive impression. Le souvenir des grands événemens arrivés dans cette ville ; la fierté, la grandeur de ses anciens habitans qui avoient donné des chaînes à l'univers & qui s'étoient enrichis de ses dépouilles ; l'empire plus doux, mais plus assuré qu'elle exerce encore sur le monde chrétien ; tout avoit aggrandi mes idées, élevé mon ame ; & jamais

dans le cours de mes longs voyages, je n'avois éprouvé un pareil enthousiasme.

La route ordinaire de la poste que je pris pour aller à Naples, étoit bien propre à entretenir ce sentiment : elle est peu distante de l'ancienne voie Appienne ; cette voie si belle & si fréquentée, qui aboutissoit à Brindes, où l'on s'embarquoit pour la Grece, & qui conduisoit dans la Campanie heureuse, parsemée des plus superbes maisons de campagne que les Romains s'empressoient à l'envi d'y faire bâtir, attirés par la fertilité du sol & par la douceur du climat. De toutes parts je voyois encore des restes de leur magnificence. Le chemin, en sortant de Rome, est bordé pendant quelques milles, & sur-tout à droite, de plusieurs monumens antiques qui paroissent avoir été des tombeaux. Revêtus autrefois de marbre ou de belles pierres, ils sont dépouillés aujourd'hui de tous leurs ornemens, & n'offrent plus que la carcasse d'une construction dégradée. Plus loin s'élevent des acquéducs qui traversent une plaine agréable & qui forment un

très-bel effet dans la perspective. Ils ont deux mille ans d'antiquité, & ils subsistent encore. Il est vrai que, rompus en certains endroits, ils ne servent plus à conduire de l'eau à Rome : ceux que Sixte V a fait construire à côté, sont destinés actuellement à cet usage. Mais, avec un léger entretien de siecle en siecle, il eût été facile de les mettre à l'abri des ravages du tems, & de leur conserver cette solidité que les Romains savoient donner à leurs édifices.

Lariccia, Castel-Gandolphe & son lac, la ville d'Albano, & toujours des ruines antiques que j'appercevois, tantôt près de moi, tantôt dans l'éloignement, me rappelloient bien des traits célebres dans l'histoire Romaine. J'avois avec moi les poësies d'Horace, qui toujours ont fait mes délices. Je relisois la cinquieme Satire du premier Livre, dans laquelle il décrit son voyage de Rome à Brindes, en suivant la voie Appienne. Combien cette lecture fut alors intéressante pour moi ! Je voyois les mêmes lieux dont il parle ; je prenois plaisir à comparer les noms qu'ils avoient de son tems,

avec ceux qu'ils ont aujourd'hui ; leur état ancien, avec leur état actuel. C'étoit une source bien abondante de réflexions. A la place de la richesse, d'un luxe même sans bornes, d'une population immense, on ne voit plus que des campagnes incultes & désertes, quelques malheureux paysans, couverts des haillons de l'indigence, errans au milieu des débris de la gloire de leurs ancêtres. Quelle étonnante dégradation ! Et comme se fait-il que le souvenir, toujours présent de ces hommes qui ont exécuté dans tous les genres de si grandes choses, ne réveille pas l'industrie, n'excite pas l'activité de ceux qui habitent le même pays ?

Je ne vous dirai pas, Madame, que ce soit précisément à Velletri qu'on doive faire ces observations. Quoique cette ancienne ville des Volsques, éloignée de Rome de sept à huit lieues, ne soit plus aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois ; elle a cependant encore de quoi piquer la curiosité d'un voyageur. Elle renferme plusieurs ruines antiques : sa situation sur une colline assez bien cultivée, est très-agréable ;

ce qui, joint à la pureté de l'air, entretenue par des fontaines en grand nombre & très-abondantes, y attire, pendant le tems de la *Villegiature*, plusieurs habitans de Rome. Les maisons sont bien bâties ; le palais même Ginetti, qui appartient actuellement au Prince Lancelloti, feroit l'ornement des villes beaucoup plus considérables. Il a été bâti par Lunghi, célebre architecte. On y voit un superbe escalier de marbre, une très-grande quantité de statues & d'antiques. Le jardin qui, dit-on, a deux lieues d'étendue, est un des mieux distribués qu'il y ait en Italie. La statue en bronze d'Urbain VIII, jettée par le Cavalier Bernin, & qui ressemble exactement à celle qu'on admire sur le tombeau de ce Pape, dans saint Pierre de Rome, embelliroit sans doute la principale place de Velletri, si par une bizarrerie ou un défaut de goût des moins pardonnable, on n'avoit enfoncé ce chef-d'œuvre de l'art dans une espece de cul-de-sac en retraite. Les autres monumens publics sont peu remarquables. Quant au siege épiscopal, il est devenu très-éminent, depuis qu'on y

a réuni celui d'Ostie, qui n'est plus aujourd'hui qu'un bourg presqu'entiérement ruiné, quoiqu'il soit toujours le titre du Cardinal Doyen du Sacré College.

Il n'est aucun habitant de Velletri, qui ne vous dise que leur ville a été honorée de la naissance d'Auguste. Si l'on vouloit les désabuser, on pourroit leur répondre que sa famille étoit véritablement originaire de Velletri, & qu'elle y avoit exercé les premiers emplois de magistrature ; mais Suétone dit très-positivement qu'Auguste étoit né à Rome dans le quartier du mont Palatin. Pour moi qui n'avois aucune envie de mortifier l'espece d'orgueil qu'ils conçoivent d'être les compatriotes d'un Empereur aussi puissant, je les laissai dans leur erreur, & je m'empressai de me faire instruire sur les lieux, d'un événement assez intéressant, arrivé de nos jours à Velletri.

C'est à l'occasion de la derniere guerre de la Maison de Bourbon contre celle d'Autriche. Les Espagnols, commandés par le Comte de Gages, avoient été obligés, après la bataille

de Campo-Santo, qu'ils livrerent en 1743, contre les Impériaux, de se retirer vers le royaume de Naples. Dom Carlos qui y régnoit depuis dix ans, vint au-devant d'eux avec un corps considérable, se mit à la tête des troupes, & campa dans les environs de Velletri. La retraite des Espagnols avoit attiré dans les mêmes lieux les Impériaux, qui étoient sous les ordres du Prince de Lobkovitz. Dans la nuit du 10 août de la même année, ce Général fit un détachement de son armée, pour tâcher de surprendre la gauche du camp des alliés qui étoit près de la ville. Le succès répondit d'abord aux espérances. Le Roi fut obligé de s'enfuir avec la plus grande précipitation, de la maison où il étoit logé. Les Impériaux pénétrerent même dans Velletri. Mais la prudence & le sang-froid du Commandant de la ville, la sauverent. Il va trouver le Général qui commandoit le détachement, lui offre le chocolat, & cherche à l'amuser jusqu'à ce que quatre mille hommes de troupes Napolitaines aient le tems d'arriver. Elles forcent la porte de la ville, où il n'y avoit

qu'une garde peu considérable, pousſent les ennemis de rue en rue, & les obligent de ſe rendre priſonniers avec leur Général. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que cette révolution ſe paſſa dans l'eſpace de trois ou quatre heures, ſans qu'il y eût preſque de ſang répandu. Ce coup manqué obligea les Impériaux de retourner en Lombardie. Le Roi de Naples les pourſuivit juſqu'aux portes de Rome: il y baiſa les pieds de Benoît XIV; & après avoir remis le commandement au Comte de Gages, il reprit la route de ſes Etats.

C'eſt à peu de diſtance de Velletri, en allant vers Naples, que l'on commence à s'appercevoir des exhalaiſons des marais Pontains, & de la mauvaiſe qualité de l'air. On a raconté tant de choſes de la malignité de ces exhalaiſons; on eſt tellement effrayé des nombreux exemples des perſonnes qui ſont mortes en ſe laiſſant aller au ſommeil dans leur voiture pendant tout le trajet juſqu'au-delà de Terracine, qu'il y auroit de l'imprudence à vouloir braver ce danger, & même à s'arrêter, ſur-tout ſi l'on eſt en-

route dans l'intervalle des mois de juin & d'octobre. C'est ce qui me fit précipiter ma marche, & ce qui m'empêcha de me détourner de deux ou trois lieues pour aller visiter la petite ville de Coré, où l'on trouve des restes précieux d'antiquité, entr'autres deux Temples, l'un que l'on croit avoir été dédié à Hercule, l'autre à Castor & à Pollux. Je ne fis que jetter les yeux en passant sur Sermometta, le chef-lieu du duché de ce nom, & autrefois ville considérable des Volsques, sous le nom de *Sulmo*. Je vis de même, mais avec un sentiment de douleur, la *Torre d'Astura*, à l'embouchure de la riviere du même nom. C'étoit anciennement un petit port où Cicéron s'étoit embarqué pour aller à sa maison de Formies, le jour qu'il fut assassiné. C'est aussi là que se trouvent les ruines d'un vieux château qui appartenoit aux Frangipani, Barons Romains très-connus autrefois, & dans lequel l'infortuné Conradin, poursuivi par les troupes de Charles d'Anjou, fut pris & arrêté par un Seigneur de cette Maison.

Cependant, quand je fus près de quelques ruines que l'on croit être celles de la ville de *Tres-Tabernæ*, dont parle saint Paul dans les Actes des Apôtres, on me dit qu'en quittant le grand chemin pour aller à Sezzé, autrefois *Setia*, capitale des Volsques, située sur des rochers très-escarpés, je pourrois découvrir du haut d'une montagne qui est dans le voisinage, & qui s'appelle la montage des Muses, toute l'étendue des marais Pontains. L'envie de les voir & d'en juger par moi-même, me fit faire ce détour, d'autant plus qu'on m'assura que sur les hauteurs on n'avoit rien à craindre de leurs exhalaisons.

J'arrive à Sezzé, & je ne vois dans cette ville, petite & pauvre, rien qui puisse exciter ma curiosité, si ce n'est un tableau célebre de Lanfranc, dans l'église des Franciscains : il représente un songe ou une vision de saint François ; & l'on prétend qu'on en a offert 60000 livres, avec une copie de Carle Marate. Je demande ensuite s'il n'y avoit pas dans la ville quelques Savans : on me conduit chez un Médecin. Je trouvai un homme qui joignoit à beau-

coup d'esprit & une profonde connoissance de son art, le goût des antiquités, & une grande facilité de s'énoncer avec ce feu, cet intérêt, cet enthousiasme que les Italiens mettent dans leurs conversations. A peine lui ai-je communiqué le dessein principal qui me conduisoit à Sezzé, qu'il se fait un plaisir de m'accompagner sur la montagne des Muses. Dès que nous sommes arrivés sur le sommet; ah! M. le Docteur, lui dis-je, quel magnifique spectacle! Des campagnes riches & variées qui forment le coup-d'œil le plus enchanteur; des villes & des villages qui se perdent dans le lointain; à nos pieds cette vaste étendue de marais; tout ce tableau terminé par l'immensité de la mer.

Hélas! me répondit-il, vous ne voyez que des ruines & des bouleversemens déplorables. Il fut un tems où ce pays, qui excite encore votre admiration, offroit à une population immense, tous les avantages, tous les agrémens qu'il est possible d'imaginer. Il étoit couvert des moissons les plus abondantes. De toutes parts on voyoit des villes superbes. Dans

ce terrein presque tout entier submergé par les eaux, s'élevoit la ville de Pometia, qui avoit donné son nom à tout le pays voisin, & d'où dérive celui des marais Pontains. Au milieu des Sites les plus pittoresques, les Romains les plus distingués avoient des maisons de campagne qu'ils embellissoient de tous les chefs-d'œuvre des Arts. Il en subsiste encore des ruines; & les noms que quelques lieux portent, prouvent évidemment que les Pomponius Atticus, les Antoine, les Corneliens, les César, les Auguste, les Mécene, les Séjan, les Vitellius, venoient s'y débarrasser du poids de leur grandeur, & de la multitude de leurs affaires. Ces côteaux même de Sezzé, aujourd'hui si stériles & qui ne produisent rien, étoient autrefois renommés par des vignobles d'où l'on tiroit cet excellent vin, connu sous le nom de *vinum setivum*, dont les Anciens parlent avec tant d'éloge, & qui étoit plus léger que celui de Falerne. Jettez les yeux sur les débris de ces villes, où l'on ne retrouve plus que quelques vestiges de leur grandeur &

de leurs richesses. Vers l'ouest, vous voyez Nettuno, situé à la tête des marais Pontains, près de Capo-d'Anzo. C'étoit autrefois la ville d'Antium, si célebre par son temple d'Esculape, surtout par celui de la Fortune, & par un port vaste & commode, où Néron, dit Suétone, dépensa des sommes si considérables, qu'il y épuisa les trésors de l'empire. Vers l'est s'éleve le Promontoire, qu'on appelle aujourd'hui *Monte Circello* : un triste château, flanqué de quelques grosses tours, a pris la place de la ville de *Circum*, & du palais que Circé avoit fait bâtir. C'est-là, comme vous savez, que cette fameuse Magicienne, fille du Soleil, excitée par la jalousie, changea en monstre marin la malheureuse Scylla, maîtresse de Glaucus : c'est-là aussi qu'elle enferma les compagnons d'Ulysse, après les avoir métamorphosés en animaux. Plus loin, à l'extrêmité du marais, vous appercevez Terracine, l'ancienne *Anxur*, située sur des rochers escarpés, qui n'ont plus aujourd'hui cette blancheur dont parle Horace : *impositum latè saxis candentibus Anxur*.

A quelle cause faut-il attribuer des changemens si extraordinaires ? Comment ces plaines autrefois si fertiles, sont-elles devenues la proie des eaux stagnantes & infectes ? Un tremblement de terre a-t-il bouleversé le sol, l'a-t-il exhaussé, a-t-il bouché aux rivieres qui descendent en grand nombre du haut des montagnes, leurs issues dans la mer ? La mer elle-même a-t-elle conduit sur la plage des amas de sable qui empêchent l'écoulement ? Ces questions peuvent amuser loisiveté d'un savant à systêmes. Le défaut de monumens historiques nous empêche même de former la moindre conjecture sur le tems où cette funeste révolution s'est opérée. Quoi qu'il en soit, les Romains, à qui rien ne paroissoit difficile, quand il étoit question du bien public, firent des travaux immenses pour procurer le desséchement des marais Pontains. Il paroît que le censeur Appius fut le premier. En faisant passer sa fameuse route à travers ces marais, il y fit creuser des canaux, construire des ponts & des chaussées, dont il reste encore des vestiges. Un siecle & demi après, l'an-

592 de Rome, le Consul Cethégus y fit encore travailler. En récompense des soins qu'il s'étoit donnés, le Sénat lui céda en toute propriété une partie du territoire qu'il avoit desséché. Alors on n'étoit pas rebuté par les obstacles. Ce terrein étoit trop précieux pour ne pas le conserver à l'agriculture, & pour laisser entiérement corrompre l'air des plus belles habitations qu'il y eût dans l'univers. A mesure que les inondations recommençoient, les travaux recommençoient de même. Pompée s'en occupa. Jules-César méditoit les plus utiles entreprises, lorsque la mort vint interrompre ses glorieux desseins. Auguste, Domitien, Trajan, Théodoric, Roi des Ostrogoths, ne négligerent rien pour tâcher de repousser les débordemens & d'arrêter leurs ravages.

Cependant, malgré l'activité, l'industrie, la constance des Romains dans l'exécution de leurs ouvrages, les exhalaisons des marais renaissans sans cesse, faisoient déjà sentir leurs malignes influences : elles s'étendoient au loin, même jusqu'à Rome, quoiqu'éloignée de quatorze lieues. Pline nous apprend que de son tems on at-

tribuoit à ces exhalaisons la mauvaise qualité de certains vents qui les entraînoient. Si, dès-lors, on s'en appercevoit, quels effets terribles n'a-t-on pas dû éprouver depuis la chûte de l'Empire ? Presque tous les travaux des anciens renversés, les ponts détruits, les canaux comblés, n'ont plus opposé de résistance aux débordemens. Les marais se sont étendus : ils occupent actuellement le long des côtes de la mer, un espace d'environ huit lieues, sur une largeur inégale de deux & quelquefois de quatre lieues, & ils ont envahi presque toute la surface de ce terrein, à l'exception de quelques bois taillis. Les exhalaisons ont beaucoup plus empesté l'air : la contagion est devenue générale & plus redoutable, du-moins pour la nature animale ; car il ne paroît pas qu'elle nuise à la nature végétale, qui est aussi belle & aussi forte que dans aucune autre partie de l'Italie. Le regret de quitter un pays si fertile, n'a été que plus sensible ; mais enfin, il a bien fallu s'y résoudre pour éviter les maladies & la mort, qui paroissent spécialement y avoir établi leur empire.

Jugez-en vous-même par le peu d'habitans qui restent dans ces campagnes. Vous leur verrez à tous le visage pâle & livide : vous les verrez accablés par la fievre, les écrouelles, le rachitis, les obstructions, &c.

Serons-nous jamais assez heureux pour voir la fin de ces maux ? Viendrat-il un Pape qui puisse exécuter ce que quelques-uns de ses prédécesseurs ont vainement tenté, par le peu d'activité qu'on a mis dans les travaux qu'ils ont fait commencer ? Aura-t-il sur-tout assez de fermeté pour repousser les vues intéressées de ceux qui s'opposent au desséchement de ces marais ? Le croiriez-vous ? quelques personnes ne cessent d'étourdir le public sur les difficultés insurmontables qu'on y rencontreroit ; sur le danger même qu'il y auroit de remuer ces marécages, sous prétexte qu'ils infecteroient l'air beaucoup plus ? Et quel est le motif qui leur fait peut-être soudoyer quelques savans, pour entretenir ces préjugés, & pour s'appuyer du suffrage de quelques Hollandois qui, consultés sur les ouvrages qu'il y auroit à faire pour

l'écoulement des eaux, avoient jugé ce projet d'une exécution impossible ? C'est afin de conserver leurs droits de chasse & de pêche assez abondantes dans ces marais ; c'est afin d'entretenir dans les bois taillis qu'on y trouve, des cerfs, des sangliers & des troupeaux de buffles, auxquels, s'il est vrai que les boues de ces marais soient salutaires, elles ne le sont qu'à eux seuls, en les guérissant promptement de leurs blessures.

Mais d'autres savans, respectables par leurs lumieres & par leur zele pour le bien public, ont démontré la facilité de l'exécution, pour parvenir au desséchement si souvent & si inutilement projetté. Ils ont même calculé ce qu'il en coûteroit pour y réussir, & ils ont prouvé que la dépense totale, en y comprenant tous les frais de bestiaux, de fourrage, de culture, de magasins, de semences, ne monteroit pas à plus de quinze cens mille livres de votre monnoie ; qu'on pourroit encore diminuer cette dépense en y employant des forçats ; & qu'avec cinq cens hommes, on pourroit achever l'ouvrage en un an. Quels avanta-

ges cependant n'en résulteroit-il pas? On rendroit à l'Agriculture cent soixante-deux mille arpens de terrein, ou peut-être, selon quelques autres, n'y en auroit-il que quarante-huit mille six cens soixante; mais fécondés depuis si long-tems par le limon des eaux, ils produiroient les moissons les plus abondantes. On ne seroit plus obligé de se rendre tributaire du royaume de Naples, en allant chercher dans la Sicile les bleds dont est dépourvue la plus grande partie de l'Etat Ecclésiastique. L'air se purifieroit; la population augmenteroit, & ce pays deviendroit encore aussi florissant qu'il le fut autrefois. O Romains! vous qui ne connoissiez ni dangers, ni fatigues, ni obstacles, quand il s'agissoit de servir la Patrie, de lui être utile...... J'interromps ici, Madame, les exclamations de notre Docteur (1) : elles n'étoient pas à l'a-

(1) M. le Docteur avoit aussi trop mauvaise opinion de ses contemporains. On s'occupe actuellement avec assez d'activité du desséchement des marais Pontains. Le Pape régnant, Pie VI, y fait travailler; & S. S. est allée elle-même les visiter dans le printems de 1780, pour juger du progrès & de la solidité des travaux.

vantage de ceux qui ont ſuccédé à ces maîtres de l'univers. Après lui avoir témoigné ma reconnoiſſance de ſa politeſſe & de ſon honnêteté, je pris congé de lui, & je tâchai de rejoindre la grande route le plutôt qu'il me fut poſſible.

La ville de Piperno, qu'on croit être l'ancien *Pipernum*, capitale des Volſques, ſituée ſur une montagne de difficile accès, me rappella l'hiſtoire de Camille, née dans cette ville, & dès ſa jeuneſſe exercée aux combats. Il me ſembloit encore la voir parcourir les campagnes des environs, & voler ſur le ſommet des épis ſans les fouler. Mais cette fiction du Poëte, pour nous donner idée de la légéreté de ſa courſe, vaut-elle un trait puiſé dans la vérité de l'hiſtoire, & qui fait bien plus d'honneur aux Pivernates? Tite-Live rapporte qu'à la ſuite d'une guerre qu'ils avoient déclarée aux Romains, & qui ſeule occupa preſque toutes les forces de la République pendant une campagne, quelqu'un ayant demandé en plein Sénat aux députés des vaincus, quel châtiment ils penſoient mériter : *celui*, dirent-ils, *que*

méritent des hommes qui aspirent à la liberté. « Mais, ajouta le Consul, si l'on » veut bien vous accorder la paix, en » garderez-vous au moins les condi- » tions »? *A jamais*, répondirent-ils, *si elles sont honnêtes; le moins qu'il sera possible, si elles sont honteuses.* En jettant les yeux sur les misérables habitans qui ont aujourd'hui remplacé ces hommes si francs & si courageux, il est aisé de juger du peu de ressemblance. Ils peuvent, il est vrai, avoir conservé quelques usages des Anciens, comme on le reconnoît dans les paysans des environs de Terracine, qui portent encore le brodequin, ancienne chaussure des Romains: mais, certainement ils n'ont ni leurs mœurs, ni leur fierté, ni leur valeur, ni leurs sentimens généreux.

La ville de Terracine, à laquelle on arrive par la voie Appienne qui sort des marais Pontains, a un port qu'on s'occupe actuellement à réparer, un évêché peu considérable, & quelques restes d'antiquité qui peuvent piquer la curiosité d'un savant. Elle est à vingt-une lieues de Rome, vingt-trois de Naples, & la derniere

de l'Etat Eccléſiaſtique. A cinq milles au-delà, on trouve la porte ou barriere qui le ſépare du royaume de Naples. L'entrée de ce royaume ne dément point l'idée qu'on s'en eſt formée d'après les deſcriptions qu'on a pu lire. On trouve un climat & un pays tout différens de ceux qu'on voit en Europe. Tandis que les froids de l'hiver ſont encore aſſez piquans dans la partie ſeptentrionale de l'Italie, déjà la terre produit ici des fleurs & des fruits. La campagne eſt couverte de verdure. Sur les côteaux, on voit des arbres, ou qui n'ont jamais perdu leurs feuilles, ou qui commencent à s'en parer. Tels ſont les orangers, les citroniers, les myrthes, les lauriers, les figuiers d'Inde, les capriers, les mûriers, les oliviers, les jujubiers, les cyprès, les platanes, les chênes verds, les liéges, eſpece d'arbre qui, au contraire des autres, ſe fortifie à meſure qu'on le dépouille de ſon écorce; les lentiſques qui donnent par inciſion un maſtic naturel; les caroubiers, dont le fruit eſt d'un goût approchant de celui de la manne, & produit le même effet;

droits, les personnes les plus distin-
quelques palmiers dispersés çà & là, mais qui ne portent pas ordinairement de fruit, parce qu'ils sont étrangers à l'Italie. Ajoutez les différentes sortes d'arbres plus communs qui forment, par leurs masses, un ombrage délicieux; les vignes entrelacées avec quelques-uns de ces arbres; les vergers agréablement disposés; les sources abondantes, les rivieres qui fertilisent la campagne; les villes & les villages qu'on y trouve, pour ainsi dire, à chaque pas. Plus on avance, plus elle se montre insensiblement riche, variée, riante : aux approches de la capitale, elle offre tous les charmes qu'il est possible de desirer.

Mais, avant que d'arriver à ce terme, combien de fatigues ne faut-il pas essuyer? Je vous ai parlé, Madame, de la voie Appienne qu'on trouve avant Terracine. Depuis cette ville jusqu'au fleuve Carigliano, on fait plusieurs milles sur cette voie, & on a bien le tems d'en examiner, encore plus d'en éprouver les difficultés. Si du tems des Romains elle étoit fatigante au point qu'en certains en-

guées aimoient mieux faire le chemin à pied que de rester dans leurs voitures, combien plus doit-elle l'être aujourd'hui, où le défaut d'entretien a causé toutes sortes de dégradations? Les pierres qui manquent d'espace en espace, leur dureté & leur poli qui font glisser les chevaux, tout occasionne les secousses les plus violentes, & fait même craindre des accidens plus fâcheux, en usant de ces restes de la magnificence Romaine.

Cependant ces restes, tels qu'ils subsistent, sont encore bien imposans: je ne crois pas qu'il soit possible de trouver un monument qui donne une plus haute idée d'un peuple capable de si grandes entreprises. La République en fut redevable au censeur Appius Claudius Cæcus. Vers l'an 310 avant J. C. il fit construire ce chemin pour faciliter aux Romains le moyen d'aller porter la guerre dans le pays des Samnites ou dans les parties orientales de l'Italie. Il ne s'étendoit d'abord que depuis Rome jusqu'à Capoue. Plutarque se trompe évidemment, quand il dit qu'Appius poussa ce chemin jusqu'à Brindes,

Brindes. Il n'a pas fait attention que les provinces qu'il auroit dû traverser, n'appartenoient pas alors aux Romains. On croit que cette nouvelle entreprise n'eut lieu que par ordre de Jules-César, & qu'elle ne fut entiérement terminée qu'au commencement du regne d'Auguste.

On prit toutes sortes de précautions pour donner à cette voie la plus grande solidité. Elevée d'un pied au-dessus des terres, elle portoit sur un fondement de plus de sept pieds; & l'encaissement formé de très-gros blocs de pierres, étoit soutenu par les terres des deux côtés; ensorte que rien ne pouvoit le déranger. Des pierres brunes fort dures, fort épaisses, mais d'inégale grandeur, composoient le pavé supérieur. Elles sont, dit Procope, si bien jointes ensemble, sans aucun ciment, qu'on croiroit que ce n'est qu'une seule pierre qui occupe une étendue de plusieurs milles. D'espace en espace, on avoit pratiqué de petits acquéducs pour l'écoulement des eaux. La largeur de cette voie étoit de quatorze pieds dans œuvre; espace suffisant pour que deux chariots puf-

sent y aller de front. Il y avoit de chaque côté des bords ou trottoirs élevés d'environ deux pieds, & assez larges pour laisser passer deux hommes. De douze en douze pas, on trouvoit des pierres pour se reposer & qui servoient encore de marche-pieds, pour aider à monter & à descendre à ceux qui voyageoient à cheval, parce qu'anciennement on n'avoit pas d'étriers. A chaque mille étoit posée une pierre milliaire. Toute la route étoit bordée de monumens, d'édifices, de tombaux, d'hôtelleries placées à des distances favorables pour les voyageurs. Enfin elle réunissoit tant d'avantages, elle l'emportoit si fort sur les autres voies Romaines, qu'on lui avoit donné le nom de *Via-Regina*.

Le plus beau & même le seul ornement de la petite ville de Fondi, est un reste très-bien conservé de cette voie qui la traverse dans toute sa longueur & qui lui sert de rue principale; car, malgré la chambre habitée par saint Thomas d'Aquin, & l'auditoire où il enseignoit la Théologie, que les Dominicains montrent aux voyageurs, comme un objet digne de

la plus grande curiosité, on est bientôt tenté de quitter cette ville presque déserte, à cause des exhalaisons malsaines d'un lac de quatre milles d'étendue, qui se trouve dans le voisinage. On attribue cependant sa dépopulation à une autre cause. Ferdinand d'Arragon, Roi de Naples, avoit donné cette ville, à titre de comté, à un des plus habiles généraux de son tems, Prosper Colonne, qui la laissa à ses descendans. Un d'eux, le Prince Vespasien Colonne, épousa Julie de Gonzague, dont la beauté a été célébrée par les Beaux-Esprits ses contemporains, l'Arioste, Annibal Caro, Molza & autres. Sa cour étoit remplie d'une foule d'adorateurs, parmi lesquels on distinguoit le Cardinal Hyppolithe de Médicis, qui réunissoit aux dignités éminentes & aux meilleurs bénéfices dont le Pape Clément VII, son oncle, l'avoit comblé, les graces de la jeunesse, les agrémens de la figure, & une valeur guerriere, peu analogue, il est vrai, à son état, mais qui lui avoit mérité les éloges les plus flatteurs dans une campagne qu'il fit en Hongrie, où il commanda dix mille hommes,

en qualité de Légat Apoſtolique. Sur le point de partir pour l'expédition de Tunis, il étoit venu faire ſes adieux à la belle Comteſſe de Fondi : mais victime ſans doute d'une ſombre jalouſie, il mourut empoiſonné dans une petite ville du voiſinage.

Cependant Julie de Gonzague excitoit toujours l'admiration publique. Le bruit même de ſa beauté parvint juſques dans les pays lointains; & le fameux corſaire, Coradin Barberouſſe réſolut de l'enlever pour en orner le Serrail du Grand Seigneur. Eſcorté de pluſieurs de ſes gens, il fit, en 1534, une deſcente à Fondi, pendant la nuit. Un gentilhomme de la ville, inſtruit de ſon deſſein, s'empreſſa d'avertir la Comteſſe du danger qu'elle couroit. Elle n'eut que le tems de ſe ſauver nue en chemiſe par une fenêtre; & dans cet état elle gagna les montagnes voiſines où elle tomba entre les mains des bannis du royaume de Naples, qui reſpecterent, à ce qu'elle aſſura, ſon honneur. Elle devoit en être bien jalouſe, puiſqu'on rapporte que quelque tems après elle fit aſſaſſiner ſon libérateur, à qui elle

n'avoit pu dérober la vue de ses charmes. Si ce fait est vrai, quelle idée prendre d'une personne dont la fierté poussée à l'excès, étouffoit en elle la reconnoissance & la sensibilité? Pour Barberousse, furieux d'avoir manqué son coup, il se vengea sur les malheureux habitans de Fondi, de la maniere la plus barbare: il mit la ville à feu & à sang, & la réduisit à l'état où elle est aujourd'hui.

Itri, qu'on croit être l'ancienne *Mamurha* du Latium, traversée encore par la voie Appienne, & située sur un rocher, n'est pas plus considérable: c'est une ville petite, pauvre & malsaine pendant l'été. Il n'en est pas de même de Mola di Gaëtta, qui n'a que le titre de village, mais beau & bien peuplé. Sa situation, dans le centre d'un petit golfe, est charmante. Quand on est sur le quai qui regne le long des maisons, on a d'un côté la vue des isles Ischia & Procida, qui sont vers Naples; de l'autre celle de Gaëtte, qui s'avance dans la mer. Dans le voisinage, on apperçoit la montagne de Cécube, couverte de vignobles, dont le vin, chanté par Horace, est encore

un des meilleurs du pays. La campagne, qui s'éleve en amphithéatre, paroît être un jardin délicieux où croissent à l'envi les orangers, les grenadiers, les myrthes, les jasmins & d'autres arbustes, presque tous chargés de fleurs. La douceur merveilleuse de l'air, la santé des habitans, la beauté des femmes, grandes, bien faites & coëffées de la maniere la plus galante avec des fleurs entrelacées dans leurs cheveux; tout annonce un des plus heureux séjours qu'il y ait sur la terre.

Il fut, dit-on, souillé autrefois par des habitans féroces, par les Lestrigons, qui se nourrissoient de chair humaine. Il est plus vraisemblable que ce n'étoit que des Pirates qui, par leurs brigandages, infestoient cette côte, & qui, sous la conduite de leur Roi Antiphanès, y bâtirent une ville à laquelle ils donnerent le nom de *Formiæ*, ou de *Hormiæ*. Occupée dans la suite par les Romains, elle leur parut si agréable, que plusieurs d'entre eux y firent construire des maisons dont on trouve des restes magnifiques, presque entiérement couverts aujour-

d'hui par les eaux, qui ont beaucoup gagné de ce côté, mais qu'il est encore facile de distinguer lorsque la mer est tranquille ! ce sont de beaux marbres, des parties de pavé en mosaïque, & des murs d'une construction solide, qui ont échappé au ravage du tems. Dans les environs, Ciceron avoit cette belle maison de campagne, qu'il appelle *Formianum*, & dans laquelle il recevoit ses illustres amis, avec lesquels il passoit des momens si délicieux. Souvent aussi il y étoit importuné par des voisins incommodes qui lui faisoient perdre, dit-il, un tems précieux qu'il destinoit aux méditations de la Philosophie. Vis-à-vis de l'endroit où l'on montre encore quelques ruines de son habitation, un terrein actuellement planté d'oliviers, descend en pente douce & conduit à la mer. C'est-là, suivant la tradition, que ce grand homme, qui fuyoit dans sa litiere pour se dérober aux fureurs d'Antoine ou plutôt du Triumvirat, fut lâchement assassiné à l'âge de soixante-quatre ans, par Herennius & Popilius Lena, parricide infame qui devoit la conservation de ses biens

& de sa vie aux soins & aux discours éloquens de Cicéron. Je ne suis pas surpris que les voyageurs, comme le dit Appien, allassent visiter ce lieu avec une vénération qui tenoit du culte religieux : j'éprouvai moi-même ce sentiment; mais s'il est vrai que l'aspect des lieux où les grands malheurs sont arrivés, excite encore la terreur & la pitié, quelle fut mon agitation quand il me sembla reconnoître l'endroit où le pere de l'Eloquence & de la Philosophie parmi les Romains, ce génie qui, selon les expressions de Séneque, a été le seul égal à la grandeur de leur empire, fait arrêter sa litiere, & présente tranquillement sa tête au fer de ses meurtriers?

J'étois trop près de Gaëtte pour ne pas aller voir cette ville située sur la pointe occidentale du golfe qui porte aujourd'hui son nom, & que les anciens appelloient Golfe de Formies. Virgile prétend qu'elle doit son origine & son nom à la nourrice d'Enée, qui la fit enterrer en cet endroit : d'autres soutiennent qu'elle fut bâtie par des Grecs venus de Samos. Quoi qu'il en soit, elle fut peu considérable ancien-

riement, & elle n'a commencé à le devenir que depuis la ruine de Minturnes & de Formies. La cour de Naples la regarde aujourd'hui comme la clef du royaume. Elle n'a rien négligé pour la mettre en bon état de défense, soit du côté de la mer & du port qui est sûr & commode, en établissant des batteries à fleur d'eau qui en empêchent les approches, soit dans le château qui domine la ville. Elle y entretient une nombreuse garnison, presque toute composée, comme la plus grande partie des troupes du Roi de Naples, de déserteurs François attirés à ce service par une plus forte paie que par-tout ailleurs, mais bientôt livrés aux regrets & même au désespoir par l'exactitude avec laquelle on garde toutes les frontieres du royaume.

Resserrée dans l'enceinte des fortifications, Gaëtte a peu d'étendue: on n'y trouve qu'une rue principale qui aboutit à deux portes: mais les fauxbourgs sont assez considérables & bien bâtis. C'est auprès d'un de ces fauxbourgs qu'on montre sur le bord de la mer, l'endroit où saint François

prêcha avec tant d'onction, que les poiſſons, pour l'entendre, mirent la tête hors de l'eau. Je me ſouviens d'avoir entendu dire à cette occaſion, que c'eſt un miracle de plus que ne l'ont prétendu les Auteurs de la vie de ce ſaint, parce que, ſelon bien des Phyſiciens, les poiſſons n'entendent pas.

L'Egliſe cathédrale, édifice peu conſidérable en ſoi, eſt cependant ornée de deux très-beaux tableaux, l'un de Solimene, & l'autre d'André de Salerne; d'une colonne de marbre blanc ſculptée de haut en bas, qu'on dit avoir ſervi au temple de Salomon, & qui eſt d'un travail gothique, mais exécuté avec beaucoup de recherche & de propreté; enfin d'un vaſe de marbre blanc de Paros, fait en forme de cloche, haut d'environ quatre pieds, & porté par quatre lions également de marbre. Il ſert actuellement de baptiſtere. Le bord eſt entouré d'une guirlande de pampres. Le milieu repréſente Bacchus remis par Mercure, au moment de ſa naiſſance, entre les mains d'Ino; d'autres expliquent différemment ce bas-relief, & diſent que c'eſt

cette même Ino, femme d'Athamas, Roi de Thebes, assise sur un rocher, & cachant un de ses enfans dans son sein, pour le dérober à la fureur de son époux. Des Satyres & des Bacchantes forment des danses. On y distingue un Faune jouant de deux flûtes tout à la fois. On ne se lasse pas d'admirer la correction de dessin, l'élégance des formes, l'exécution parfaite de ce vase qui sans contredit est un des meilleurs morceaux de l'antiquité. Une inscription qu'on y lit, l'attribue à Sélapion, sculpteur Athénien. Ce monument a été trouvé dans les ruines de Formies.

Comme François, vous pensez bien, Madame, que j'eus beaucoup d'empressement de voir les tristes restes du Connétable de Bourbon, tué en prenant Rome d'assaut en 1527. On n'osa pas l'enterrer, parce qu'il étoit excommunié de fait & de droit. On le transporta à Gaëtte, où il est resté depuis ce tems dans une petite chambre qu'on trouve à côté du premier corps-de-garde du château. On le voit en pied, botté, éperonné, ganté, portant un habit à la mode du tems, de velours vert ga-

lonné d'or. Ses armes en broderie sont à côté de lui. Un menton de bois a remplacé le véritable qui est tombé. La partie supérieure du visage n'est plus qu'une peau séche & noire. Les murailles de cette chambre sont couvertes de différentes épitaphes en Latin, en Espagnol & en Allemand, qu'on a composées à l'honneur du Connétable, qui fit payer bien cher à la France le peu d'égards qu'on avoit eus pour ses droits & pour ses services (1).

En sortant du château, on trouve, sur une montagne voisine, une tour d'assez belle construction, qu'on appelle dans le pays, Tour de Roland (*Torre d'Orlando*), & que tout prouve avoir été le tombeau de Lucius Munatius Plancus, le même qui passe pour être le fondateur de Lyon, & qui engagea Octavien à préférer le surnom d'Auguste à celui de Romulus, que

(1) Depuis le départ de notre Voyageur, le Roi de Naples, justement frappé de l'indécence de voir un Prince de sa Maison sans sépulture, l'a fait enterrer, & lui a fait rendre les honneurs dûs à son rang & à sa réputation.

quelques flatteurs vouloient lui donner, comme au restaurateur de la ville de Rome. Mais ce qui satisfit le plus ma curiosité, ce fut le rocher qui, selon la tradition du pays, se fendit en trois parties à l'honneur de la Sainte-Trinité, le jour de la mort de J. C., depuis la cime jusqu'à la mer. Il paroît n'avoir formé autrefois qu'un seul massif; & l'on en juge par les parties convexes qui répondent parfaitement aux parties concaves. Quel violent effort, quel tremblement de terre épouvantable n'a-t-il pas fallu pour produire une pareille rupture? Dans la principale fente, qui peut avoir quatre à cinq pieds de séparation, s'est arrêté un gros bloc de rocher qui a servi de base à une chapelle, au niveau de la mer, & dans laquelle on descend par un escalier assez large pour que deux personnes puissent y passer. Cette chapelle est en grande vénération. On raconte une foule de miracles qui s'y sont opérés. Tous les vaisseaux qui passent devant, la saluent par des coups de canon.

Il ne me restoit plus rien de remarquable à voir à Gaëtte; & je revins à

Mola pour continuer ma route sur la voie Appienne que l'on suit toujours jusqu'au passage du Carigliano, le Liris des Anciens, qui séparoit le Latium de la Campanie. Ce fleuve arrosoit autrefois les murailles de Minturnes, dont on voit encore quelques ruines, un reste d'amphithéatre, & une longueur assez considérable d'un acquéduc qui vient de la petite ville de Traëtta. Les marais que le Carigliano forme dans les environs, rappellent le sort déplorable de Marius, de ce fier Romain, si souvent victorieux dans les combats, sept fois Consul, & qui se voit obligé de s'enfoncer jusqu'au cou dans cette eau bourbeuse, pour se dérober à la poursuite des satellites de Sylla. Découvert cependant, il se livre à eux avec intrépidité, & les fait même trembler avec son air & son regard menaçant.

Une campagne fertile, riante, bordée de côteaux, sur-tout de ceux où croissoit le fameux vin de Falerne, mene jusqu'à Capoue. Capoue! ville autrefois superbe, égale par ta grandeur & par ta puissance à Rome & à Carthage, renommée par la richesse

& le luxe de tes habitans, combien tes délices furent funestes aux glorieux desseins d'Annibal! Couronné par la victoire, ce grand homme alloit donner des loix aux Romains: il alloit briser les fers que ce peuple ambitieux avoit déjà imposés sur tous ses voisins. Il s'approche de Capoue pour mettre les habitans dans son parti. Il les gagne bientôt en les flattant par la promesse de rendre leur ville la capitale de toute l'Italie. Accueillis, recherchés, ses soldats goûtent des plaisirs inconnus jusqu'alors: plaisirs perfides; la victoire s'envole avec eux. La mollesse a énervé ces hommes auparavant si aguerris & si intrépides. Ils tremblent, ils fuient devant les Romains irrités par leurs premieres défaites. Ils sont chassés de poste en poste, obligés d'abandonner l'Italie; & attaqués à leur tour sur leurs propres foyers, ils ont tout à craindre de la valeur & de la prudence de Scipion.

Capoue alors devient la victime de son orgueil. Après un long siege, les Romains s'emparent de cette ville, font battre de verges & décapiter les

Sénateurs, mettent le peuple à l'encan, dispersent les citoyens, & la remplissent de laboureurs. Dans la suite ils y envoyerent de nouvelles colonies; elles ne prospérerent pas. Jamais Capoue ne se rétablit dans son ancienne splendeur. Genséric, Roi des Vandales, la ruina entiérement dans le sixieme siecle. Narsès, Général de Justinien, la rétablit. Les Lombards vinrent ensuite, la renverserent & la mirent dans l'état où elle est aujourd'hui. Ce n'est plus qu'un bourg appellé *Santa Maria delle Grazie*, entre le Volturno & le Literne ou Clanius, presque à égales distances de l'une & de l'autre de ces rivieres, & du côté du superbe palais que le Roi de Naples fait construire à Caserte, qui en est éloigné de quatre milles. On y voit encore des restes d'édifices antiques, qui peuvent faire juger de sa grandeur & de sa magnificence. Le plus remarquable est un amphithéatre ovale de 250 pieds de long sur 150 de large, sans compter l'épaisseur des bâtimens & des voûtes. Il étoit décoré de quatre ordres d'architecture. Entre le premier & le second étoient en relief les

têtes de toutes les Divinités du Paganisme; entre le second & le troisieme, leurs bustes; & entre le troisieme & le quatrieme, leurs statues. Je ne sais si cette nombreuse assemblée de Divinités payennes, rangées à la suite les unes des autres, chacune avec leurs attributs, devoit produire un effet agréable : mais ce qui paroît plus certain, si l'on en juge par une partie de la décoration du premier ordre qui subsiste encore, c'est qu'en général l'architecture & la sculpture de cet amphithéatre étoient très-lourdes.

Les ruines de l'ancienne Capoue servirent, vers le milieu du neuvieme siecle, à la construction de la nouvelle, qui s'en trouve éloignée de demi-lieue. De-là vient qu'on y rencontre beaucoup de marbres & d'inscriptions incrustés dans les maisons; que les bornes même y sont quelquefois de beaux tronçons de colonnes antiques, ou de pierres sépulchrales. Elle est située sur les bords du Volturno, la principale riviere du royaume de Naples, quoique de médiocre grandeur, à quatre lieues au-dessus de son embouchure. Les dehors sont as-

ſez apparens. L'intérieur n'y répond pas. Les rues ſont mal-propres, mal pavées, mal alignées. La population n'eſt guere que de cinq à ſix mille ames. Cette ville a cependant un air aſſez vivant, à cauſe de la garniſon qui eſt de huit à dix mille hommes, & qui fait le ſervice militaire avec la plus grande exactitude. Depuis l'avénement de Dom Carlos au trône de Naples, ce Prince a mis Capoue ſur le ton des villes de guerre. Les fortifications de la place & du château ſont très-conſidérables.

Tout étranger, de quelque condition qu'il ſoit, eſt aſtreint, à Capoue, d'envoyer au Gouverneur un paſſeport qu'il doit avoir pris à Rome du Miniſtre du Roi de Naples; ſans quoi il ſeroit infailliblement arrêté, & il ne lui ſeroit pas permis de paſſer outre. Cette formalité aſſez longue me donna le tems d'aller voir la cathédrale, érigée en égliſe métropolitaine dès le dixieme ſiecle. Elle eſt petite, mais jolie; ce qui a fait croire à quelques perſonnes qu'elle a été bâtie ſur les ruines d'un temple antique, qui étoit à quelque diſtance de l'ancienne

Capoue. On y voit deux grands tableaux de Solimene, à qui l'on pardonne tout, le ridicule même du sujet, en faveur de la touche brillante de son pinceau, & deux morceaux du Cavalier Bernin, très-dignes d'attention ; l'un est une demi-figure de Notre-Dame de Pitié, exécutée en marbre, avec un caractère très-expressif; & l'autre aussi en marbre, est un Christ dans le tombeau. L'attitude en est si belle, le dessin si correct, le travail si fini, qu'on croiroit voir la nature.

La distance de Capoue à Naples est de cinq lieues. A moitié chemin, on trouve dans une plaine charmante, la jolie petite ville d'Aversa, dont l'évêché est le plus riche du royaume. Elle fut bâtie dans le onzieme siecle par Rainulfe, gentilhomme Normand, qui en fut le premier Comte, & qui la forma des ruines de l'ancienne Atella, située à un mille de là, dans l'endroit où est aujourd'hui le village de *San-Arpino*. Cette Atella n'étoit pas, comme quelques-uns l'ont dit, la ville où avoient pris naissance les Atellannes, comédie libre, qui tenoit le milieu en-

tre la comédie libre & la farce, & qui furent supprimées par le Sénat de Rome, à cause des obscénités & de la licence qu'on y introduisit : elles avoient été imaginées dans une autre Atella, ville de la Toscane.

Aversa est à la tête d'une avenue large & droite, qui conduit jusqu'à Naples. Les arbres liés par des guirlandes de vignes, bordent cette route, & forment un ombrage délicieux. La campagne présente le coup-d'œil le plus ravissant : ce sont des prairies, des terres cultivées avec soin, des villages bien bâtis & bien peuplés. Déjà tout annonce l'approche de la capitale d'un royaume considérable, & d'une des plus belles villes qu'il y ait dans l'univers. Mais ce qui la distingue des autres, & ce qu'on ne remarque nulle part de pareil, c'est le bruit qu'on entend, lorsqu'on est à une lieue de Naples. Eloigné d'abord & confus, il augmente insensiblement à mesure qu'on avance. On distingue le chant des uns, les cris aigus des autres, les discours animés des hommes & des femmes qui vont en ville ou qui en reviennent en troupe, le bruit des

carrosses, des chaises & des cabriolets. Quand on n'est plus qu'à demi-lieue, le tintamarre du dehors & le fracas du dedans, frappent tout à la fois les oreilles. A juger du mouvement, de l'agitation dont on est témoin, on croiroit que c'est un jour de fête extraordinaire : c'est cependant ce qui se fait tous les jours depuis l'aurore jusqu'à minuit; & c'est ce qui doit, Madame, vous donner d'abord une certaine idée d'un peuple qui ne ressemble à aucun autre de l'Europe. J'aurai souvent occasion de vous en fournir des preuves dans la suite de ces Lettres.

Je suis, &c.

A Naples, ce premier Juin 1758.



LETTRE CCCLI.

Naples.

DANS ce pays, dont Naples eſt aujourd'hui la capitale, ſe trouvoient autrefois des peuples belliqueux, des villes puiſſantes, qui depuis long-tems ne ſubſiſtent plus. La grande Grece en faiſoit une partie conſidérable. A quelle occaſion cette contrée de l'Italie acquit-elle un ſi beau titre? Les Savans ne ſont pas d'accord là-deſſus. Les uns penſent qu'elle le dut à l'éclat que jetterent les fameuſes écoles de Pythagore; d'autres ſoutiennent que ce fut à cauſe des nombreuſes colonies Grecques qui vinrent s'y établir. Elle étoit bien propre à les attirer. Fertile en toutes ſortes de productions, le ſol fournit à tous les beſoins & à tous les agrémens de la vie. L'air y eſt d'une douceur admirable. On n'y éprouve pas ces chaleurs exceſſives qui ôtent à l'homme toute ſa force, & le condamnent à une habituelle indolence : elles ſont peut-être incommo-

des dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre; encore un vent frais qui souffle tous les jours, en tempere-t-il beaucoup l'ardeur. La situation de ce beau pays, entre la mer Adriatique & la mer de Toscane, est très-avantageuse pour le commerce. Il est vrai que traversé par l'Apennin jusqu'au détroit de Sicile, il est fort montueux dans cette direction; mais cette chaîne de montagnes renferme dans son sein une infinité de mines riches & abondantes, & forme de chaque côté un amphithéatre agréable.

Il faut cependant l'avouer : les révolutions qui se sont opérées dans ce pays par l'éruption des volcans, par les tremblemens de terre & par les malheureuses guerres dont il a été si souvent le théatre, en ont bien changé la face pour le physique & pour le moral. Il est aujourd'hui divisé en quatorze provinces, dont la plupart sont bien déchues de leur ancienne splendeur. Ces provinces sont comprises sous quatre divisions principales. 1°. La Terre de Labour, autrefois la Campanie, qui renferme la Terre de Labour propre, la Princi-

pauté citérieure & la Principauté ultérieure : 2°. l'Abruzze, dont la plus grande partie formoit autrefois le pays des Samnites ; elle renferme l'Abruzze ultérieure, l'Abruzze citérieure, & le Comtat de Molise : 3°. la Pouille, dont le nom s'est formé de l'ancienne Apulie ; elle comprend la Capitanate, la Terre de Barri, & la Terre d'Otrante ou de Leccé : 4°. la Calabre, qui répond à une partie de la Lucanie & du Brutium ; elle renferme la Basilicate, la Calabre citérieure, & la Calabre ultérieure.

Cette étendue de pays forme une presqu'isle, qui occupe du nord au midi & au levant, toute l'extrémité de l'Italie. Sa plus grande longueur du midi au nord est d'environ cent trente lieues, & sa plus grande largeur du couchant au levant, est d'environ trente-trois lieues. Son circuit est de plus de quatre cens lieues de côtes qui sont défendues par vingt châteaux ou places fortifiées, & par trois cens trente-cinq tours ou redoutes, placées sur le rivage, dans les endroits où les Barbaresques, qui n'ont que trop souvent exercé leurs pirateries dans

dans ce royaume, peuvent le plus facilement faire des descentes. On y compte vingt-deux archevêchés & cent seize évêchés. Mais parmi ce grand nombre de villes, il n'y en a proprement que trois, qui méritent d'être comparées aux autres belles villes de l'Europe; Naples, Leccé, & Bénevent : cette derniere appartient même au Pape.

On a raconté bien des fables sur l'origine de Naples. Selon les uns, Falerne, l'un des Argonautes, en a été le fondateur environ 1300 ans avant J. C.; selon les autres, Parthenope, l'une des Syrenes célébrées par Homere dans son Odyssée, ayant fait naufrage sur cette côte, y aborda & y construisit une ville, à laquelle elle donna son nom de Parthenope, qui, en Grec, signifie Vierge : ceux-ci en attribuent la fondation à Hercule, ceux-là à Enée, quelques-uns à Ulysse. On fait même intervenir le ministere des Dieux pour sa conservation. On dit que les habitans de Cumes, jaloux de la grandeur, de la beauté & du climat délicieux de Naples, la ruinerent de fond en comble; mais qu'affligés de la peste, ils reçurent ordre de l'Oracle de la rebâtir

pour voir la cessation de ce fléau, & qu'elle prit alors le nom de *Néapolis* ou de Ville neuve. Laissons ces opinions pour ce qu'elles sont : elles tiennent à la vanité des peuples qui veulent faire remonter leur origine à quelques héros, à quelque circonstance remarquable ou merveilleuse. Il est plus vraisemblable que Naples doit sa fondation à des Colonies Grecques, comme l'indique son nom de *Néapolis*, de même que celui de *Paléopolis*, autre ville qui lui étoit contiguë : la Religion, la langue, les mœurs, les usages des Grecs qu'elle conserva très-long-tems, sont une indication suffisante de la patrie de ses premiers habitans.

Les accroissemens de cette ville furent lents & foibles. Il ne commence à en être fait mention dans l'histoire, que l'an 330 avant J. C., où l'on voit qu'elle fut au nombre des villes confédérées. Un siecle après, pendant la guerre d'Annibal contre les Romains, elle fit présent à ces derniers d'une somme considérable d'argent, & rejetta les propositions de ce Général : il tenta de s'emparer de cette place ; mais effrayé de la hauteur de ses mu-

railles, il n'osa pas en entreprendre le siege. Ce trait de générosité ou plutôt de prévoyance de la part des Napolitains qui avoient très-bien jugé que la fortune se rangeroit du côté des Romains, leur procura l'amitié constante de ceux-ci. Ils les traiterent plutôt en alliés qu'en sujets. Attirés par les délices d'un séjour enchanteur, plusieurs habitans riches & distingués de Rome s'y établirent. Auguste réunit les deux villes de *Néapolis* & de *Paléopolis*. Naples même devint, sous les Empereurs, Colonie Romaine; & cette ville embellie, augmentée par Adrien & par Constantin, fut regardée comme une des plus considérables de l'empire.

Sa force & sa puissance la firent d'abord respecter par les premiers Barbares qui porterent le ravage & la destruction dans l'Italie. Elle eut enfin le sort de toutes les autres villes: elle passa sous la domination d'Odoacre, Roi des Hérules, qui permit au jeune Augustule qu'il venoit de détrôner, de s'y retirer dans un château appellé *Lucullanum*. Théodoric, Roi des Ostrogoths, en fut également le maître, & lui donna le titre de Comté. Mais

Bélisaire, Général des troupes de Justinien, envoyé en Italie en 536 pour la faire rentrer sous la puissance des Empereurs, après s'être emparé des villes de l'Abruzze & de la Lucanie, s'avança vers la Campanie; & assiégea Naples par mer & par terre. Le siege duroit depuis vingt jours, lorsque ce Général eut connoissance des acquéducs qui régnoient sous le pavé de la place, comme ils subsistent encore aujourd'hui. Il y fait entrer les plus braves soldats de son armée, qui se rendent maîtres de tous les postes, massacrent tout sans distinction d'âge, d'état & de sexe, & se livrent aux plus horribles excès de cruauté.

Touché de l'état déplorable de cette ville & des reproches sanglans du Pape Sylvestre, Bélisaire fut le premier à la rebâtir & à la repeupler: il prit même des mesures si efficaces, qu'elle fut en état de soutenir, en 542, un siege contre Totila. Mais les secours qu'on envoya de Constantinople étant tombés entre ses mains, elle fut obligée de se rendre. Les prieres, les instances de saint Benoît fléchirent ce fier vainqueur: il épargna Naples, & se contenta d'en faire abattre les murailles,

pour ne plus être retardé dans la ſuite par les difficultés d'un pareil ſiege qui avoit duré très-long-tems. Il pouſſa ſes conquêtes dans le reſte de l'Italie juſqu'à ſa mort arrivée dans une bataille qu'il perdit contre Narsès. Teia, ſon ſucceſſeur ſur le trône des Goths, périt auſſi bientôt après dans une autre bataille livrée près du mont Véſuve. La domination de ces Barbares finit alors en Italie. Elle rentra ſous la domination des Empereurs d'Orient, qui en confierent le gouvernement aux Exarques de Ravennes.

Les Lombards, autre eſſaim de Barbares qui fonderent un nouveau royaume en Italie, reſſerrerent bientôt dans d'étroites limites la puiſſance de ces Exarques. Ils furent ſans ceſſe en guerre avec eux. Les habitans de Naples profiterent de tous ces troubles pour ſe procurer une liberté dont il reſte encore quelques veſtiges. Leur ville, décorée du titre de Duché, avoit le droit de ſe choiſir elle-même ſes Magiſtrats & ſes Chefs, & jouiſſoit même d'une eſpece d'indépendance. Elle ſe mit cependant ſous la protection des Exarques, & leur reſta conſtamment fidele.

Elle ouvrit volontiers ses portes à Euthychius, le dernier d'entr'eux, lorsqu'en 752 il fut chassé de Ravennes par Astolphe, Roi des Lombards. Abandonnée à ses propres forces, elle résista pendant long-tems aux efforts des Princes de cette nation, qui en firent inutilement plusieurs fois le siege. Ce ne fut qu'en 830 qu'elle se vit obligée de se rendre tributaire des Ducs de Bénevent.

De nouveaux malheurs remplacérent ou ne firent plutôt qu'augmenter ceux que les Barbares du Nord avoient entraînés à leur suite. Les Sarrasins, établis en Afrique, étoient trop voisins de l'Italie, pour n'être pas tentés de l'envahir. Ils y avoient fait plusieurs fois des descentes. Dès l'an 827 ils s'étoient emparés de la Sicile, d'une partie de la Pouille, & de la Calabre. Ils avoient étendu de toutes parts leurs ravages; & s'étoient enrichis d'un butin immense. Pour avoir des asyles où ils pussent être en sûreté, ils s'étoient cantonnés dans les villes ou forteresses qui avoisinoient le Mont-Gargan; & de-là ils faisoient des incursions fréquentes pour continuer leurs brigandages.

La partie méridionale de l'Italie fut alors le théatre des plus horribles calamités. Les Lombards, malgré la destruction de leur royaume, avoient élevé une multitude de petites Principautés, pour lesquelles ils rendoient, il est vrai, une apparence d'hommage à l'un des deux Empereurs d'Orient ou d'Occident, mais dans lesquelles ils exerçoient une autorité presque absolue. Tels étoient les Ducs de Bénevent, de Gaette, d'Amalphi, les Princes de Capoue, de Salerne, &c. Tantôt alliés des Sarrasins, tantôt leurs ennemis, ils attaquoient de concert d'autres ennemis plus redoutables, ou attaqués à leur tour, ils se défendoient avec cette bravoure qui tenoit de la férocité. Les intérêts subdivisés à l'infini, multiplioient sans cesse les divisions, les querelles, les guerres, le pillage, la destruction.

D'un autre côté, les Empereurs d'Orient, jaloux de conserver quelques possessions qui leur étoient restées dans ces provinces, y envoyoient des troupes & un Commandant qui avoit une autorité absolue, tant sur le civil que sur le militaire : il prenoit le

titre de *Catapan*, c'est-à-dire, *homme chargé de tout*, & faisoit sa résidence à Bari ; ce qui rendit cette ville une des plus considérables de la Pouille. Ces Grecs, trop foibles pour résister seuls & aux Sarrasins qui les désoloient par leurs incursions, & aux Lombards qui tâchoient de se soustraire à leur puissance, & aux Empereurs d'Occident qui avoient aussi des prétentions sur ces mêmes provinces, & qui venoient y porter la guerre, lorsqu'ils étoient les plus forts en Italie ; les Grecs n'avoient pas trouvé de meilleur moyen pour se soutenir, que de diviser leurs ennemis. Ils se servoient des uns pour les opposer aux autres, & particuliérement des Sarrasins qu'ils prirent à leur solde, pour combattre l'Empereur Othon II, dont la défaite & la mort ensuite leur rendirent la possession de la Pouille & de la Calabre. Mais leur domination étoit la plus odieuse de toutes. Ils faisoient éprouver à leurs malheureux sujets, tous les effets de la perfidie, de la cruauté & des autres vices qui depuis long-tems avoient déshonoré leur empire en Orient. Ils les accabloient des impôts les plus rigou-

reux, enlevoient leurs filles & leurs femmes, & portoient le déshonneur dans le sein des familles les plus respectables. Dans ce cahos affreux de la rivalité de mille petits Tyrans qui perpétuoient des guerres dont le détail seroit aussi fastidieux qu'inutile, qui pouvoit s'attendre que l'ordre se rétabliroit peu à peu par des moyens aussi singuliers, aussi extraordinaires, que ceux qui eurent lieu dans le commencement du onzieme siecle ?

Les Normands venoient de s'établir en France; mais le goût qu'ils tenoient de leurs peres pour la vie errante & vagabonde, peut-être aussi leur zele d'autant plus vif, qu'ils étoient récemment convertis au Christianisme, les engageoient avec plus d'ardeur qu'aucun autre peuple de l'Europe, dans les pélérinages qui étoient alors si fort à la mode. Le terme de ces pieux voyages étoit ou Rome, ou Jérusalem, ou le Mont-Gargan dans la Pouille, & souvent tous les trois ensemble. Depuis l'apparition de l'Archange saint Michel sur le Mont-Gargan, cet endroit étoit devenu très-célebre. On racontoit une foule de miracles qui s'y opéroient

journellement, & qui s'y étoient opérés autrefois, comme on peut le voir dans le quatrieme Livre des Dialogues de saint Grégoire, où ce Pape fait le récit de plusieurs de ces prodiges.

Quarante Normands, revenant de la Terre-Sainte, en 1016, voulurent encore, pour satisfaire leur dévotion, visiter ce Mont-Gargan si renommé. Leur air martial, leur force, leurs manieres, frapperent tout le monde, mais plus particuliérement un homme qui déjà s'étoit acquis de la réputation dans son pays, par quelques tentatives glorieuses qu'il avoit faites pour le délivrer de la tyrannie dans laquelle on le tenoit asservi. Il s'appelloit Mel, ou Melo, Lombard, selon quelques-uns, Grec d'origine, selon quelques autres, & issu d'une branche des Argires établie en Italie. C'étoit un des habitans des plus distingués de Bari. Indigné des traitemens injurieux que les Grecs font éprouver à ses compatriotes, il les assemble, les exhorte à rompre leurs fers, leur met les armes à la main. Son beau-frere Dat partage avec lui ses premiers succès, sa défaite ensuite, & des dangers sans nombre. Quoiqu'abandonné par ses

concitoyens qui ont la lâcheté de livrer aux Grecs sa femme & son fils, Mel ne désespere pas de les rendre à des sentimens plus dignes de la dignité de l'homme. Il n'est que plus ardent à poursuivre l'exécution de ses desseins généreux. Obligé de se cacher dans le monastere du Mont-Gargan, pour se soustraire à la vengeance de ses ennemis, il croit trouver dans les quarante Normands, des hommes propres à devenir les libérateurs de sa patrie. Il leur parle, les flatte, les anime par la gloire qu'ils vont acquérir, par la facilité qu'ils auront de former des établissemens dans un des plus beaux pays de l'univers. Ces considérations font impression sur les Normands. Quelques-uns se détachent pour associer à leurs intérêts des compatriotes qui, sous prétexte de pélérinage, se rendent par pelotons détachés en Italie; & l'année suivante les hostilités recommencent sur les terres des Grecs. Trois batailles gagnées consécutivement rendent déjà redoutables ces aventuriers; mais une quatrieme livrée en 1019, près de la ville de Cannes, leur devient si fatale, que de deux cens cinquante Nor-

mands, il n'en reste que dix. La déroute est complette; & Mel obligé de prendre la fuite, d'aller solliciter de nouveaux secours auprès de l'empereur d'Occident en Allemagne, a la douleur de laisser, en mourant bientôt après à Bamberg, ses malheureux compatriotes exposés à toute la méchanceté de leurs tyrans.

Le triomphe de ces derniers ne fut pas de longue durée. D'autres Normands attirés par l'espérance de s'enrichir & d'acquérir de la gloire, arriverent dans cette partie de l'Italie, sous la conduite de Drengot, accompagné de ses quatre freres, Asclittin, Rainulf, Osmond & Rodolphe. Le Pape Benoît VIII les seconda, parce qu'il étoit trop alarmé de la puissance des Catapans de Bari, qui pouvoit devenir aussi formidable pour lui que celle des Exarques de Ravennes l'avoit été à ses prédécesseurs. Mais il paroît que la politique la plus sage & la plus adroite animoit aussi les Normands. En vendant leurs services, tantôt aux Sarrasins, tantôt aux Lombards, en se livrant à quiconque les achetoit plus chérement, en éternisant leurs dissen-

tions, en se joignant quelquefois à tous les deux partis pour attaquer les Grecs; ils firent, pendant cinq ans, un butin immense; ils acquirent insensiblement du crédit & la considération publique, & ils vinrent enfin à bout, en 1029, de se procurer un établissement solide. Sergius III, Duc de Naples, qu'ils avoient aidé à rentrer dans ses états, après avoir fait épouser une de ses parentes à Rainulf, lui donna à titre de Comté, confirmé ensuite par l'Empereur Conrad II, un terrein aussi vaste que fertile, entre Naples & Capoue; & ce fut là, près des ruines d'Atella, que Rainulf fit bâtir la ville d'Aversa.

La fondation de cette ville fut un nouvel appât qui attira plusieurs Normands en Italie. Plusieurs troupes y passerent en différens tems : mais la plus distinguée fut celle des fils de Tancrede de Hauteville, gentilhomme du Cotentin, & un des plus puissans Chevaliers de la cour des Ducs de Normandie. Il avoit été marié deux fois, & avoit eu douze garçons qui, pour décharger leur famille, allerent tous successivement, à l'exception d'un

ſeul, chercher fortune dans un pays dont les deſcriptions qu'on en faiſoit, étoient bien propres à exciter leur ardeur. Leurs exploits, dit un Auteur célebre, le Préſident Henault, ont donné l'air de la fable à ce moment de l'hiſtoire. Ils ſont en effet ſurprenans; mais il faut avouer auſſi que ces Paladins, comme il les appelle encore, ne furent pas entiérement à l'abri de quelques reproches aſſez juſtement mérités. Léon IX, aſſis alors ſur la chaire de ſaint Pierre, les peint ainſi dans une lettre qu'il adreſſoit à Monomaque, Empereur d'Orient, pour l'engager à envoyer des ſecours capables de repouſſer ces avides étrangers. « Cette nation, dit-il, étrangere & » mal diſciplinée des Normands, s'é» leve avec une rage cruelle & inouie, » avec une impiété plus que payenne » contre l'Egliſe de Dieu. Tous les ſen» timens d'humanité ſont étrangers à » ces barbares, qui ne font grace ni » au ſexe, ni à la foibleſſe, ni au vieil» lard, ni à l'enfant, qui maſſacrent » impitoyablement tous les Chrétiens » tombés entre leurs mains, & inven» tent pour les faire expirer dans les

» tourmens, des tortures aussi horri-
» bles que nouvelles. Profanateurs de
» tout ce qu'il y a de plus sacré, vio-
» lateurs de tous les droits, ils ne res-
» pectent pas même les Basiliques des
» saints, qu'ils pillent, qu'ils brûlent,
» qu'ils rasent jusqu'aux fondemens,
» sans égards à aucune espece de re-
» montrance, & avec un tel endurcis-
» sement dans leur méchanceté, qu'ils
» accumulent chaque jour crime sur
» crime, & toujours un plus énorme
» sur un plus énorme ».

On peut croire, il est vrai, que ce portrait est un peu exagéré. Le Pape avoit alors tout à craindre des fils de Tancrede qui, après s'être d'abord ligués avec les Grecs pour chasser les Sarrasins, avoient ensuite tourné les armes contre les premiers, & leur avoient tout enlevé, excepté les villes de Tarente, Brindes, Otrante & Bari, & agissoient de la même maniere à l'égard des Princes Lombards. Maîtres d'une étendue de pays assez considérable, ils avoient déjà donné, en 1043, le titre de Comte de la Pouille & d'Ascoli d'abord à leur frere ainé, Guillaume, surnommé *Bras-de-fer*, en-

suite à Drogon & à Humfroi ses cadets. La ville de Melfe étoit le siege de leur nouvelle domination qui fut, en quelque sorte, reconnue par l'investiture que l'Empereur Henri III leur donna, non-seulement de ce Comté, mais encore de tout ce qu'ils pourroient conquérir de nouveau dans la suite. Leur ambition ne connut plus alors de bornes. En poussant leurs conquêtes sur les Grecs & sur les Lombards, ils s'approchoient assez souvent des domaines du Pape, qui étoient limitrophes: ils ne les respectoient pas trop. Il n'est donc pas surprenant que celui-ci vît d'un œil jaloux & chagrin l'accroissement de leur puissance.

Parmi ces freres, il s'en trouvoit un sur-tout qui devoit inspirer les plus justes alarmes sur l'envie extrême qu'il témoignoit de s'élever. C'étoit Robert, l'aîné des enfans du second lit: plein d'ardeur & d'activité, il joignoit au courage dont il avoit souvent donné les preuves les moins équivoques, toutes les ruses & la finesse innées, ce semble, dans ceux de sa nation. On l'avoit surnommé *Guiscard*, parce que, dit Guillaume de Pouille, *Cicéron ni Ulysse*

ne furent si rusés que lui. Chargé des expéditions les plus difficiles, il se rendit toujours digne de la confiance qu'on avoit en ses talens. En 1053 il commanda en chef un corps de l'armée dans la bataille qui fut livrée près de Civitella; bataille célebre où les Normands, après avoir mis en déroute les Allemands, commandés par Godefroi, Duc de la Basse-Lorraine, que Léon IX avoit appellé à son secours, firent prisonnier le Pape lui-même qui prioit Dieu à l'écart pendant le tems de l'action. Par un contraste bien singulier, ou peut-être par un trait de politique bien adroite, ils voient à peine ce personnage si éminent par sa place & même par ses vertus, qu'ils se jettent à ses pieds, les lui baisent, lui demandent sa bénédiction, le comblent d'honneurs, & le conduisent à Bénevent, comme il le demandoit, mais cependant pour y rester prisonnier sur sa parole.

Les remords qu'eut Léon pendant le peu de tems qu'il vécut encore, d'avoir suscité cette guerre désapprouvée par tous les Catholiques, hâterent l'accommodement qu'il fit avec les Normands. On peut dire qu'il fut avanta-

geux aux uns & aux autres. Les Normands y trouverent une occasion favorable de faire légitimer, en quelque sorte, leurs usurpations, & le Pape, de faire reconnoître les prétentions que quelques-uns de ses prédécesseurs avoient commencé de former sur le domaine des Souverains. Il fut donc réglé qu'il les recevroit au rang des vassaux de saint Pierre, & qu'il leur accorderoit en fief relevant de l'Eglise, tout ce qu'ils possédoient dans la Pouille, & ce qu'ils pourroient conquérir sur les Grecs, & sur les Sarrasins.

Personne ne fut plus ardent que Robert Guiscard, à profiter de cette concession qui favorisoit si bien ses vues ambitieuses. Maître de la Pouille dont il avoit privé Abailard ou Abagilard, son neveu, fils d'Humfroi, il attaque les Grecs de toutes parts, leur enleve successivement toutes leurs places, les chasse entiérement de l'Italie; aide Roger, le plus jeune de ses freres, à faire la guerre aux Sarrasins en Sicile, lui assure le titre de Comte de cette isle qu'il lui avoit donné avant la conquête, & prend lui-même celui de Duc de la Pouille & de la Calabre, qui lui

fut confirmé par le Pape Nicolas II, en lui faisant serment de fidelité.

Peut-être doit-on lui reprocher d'avoir un peu légérement sacrifié ses intérêts dans l'accommodement qu'il fit, en 1080, avec Grégoire VII: il s'engagea, en renouvellant le serment de fidélité, & en recevant l'investiture de ses états, dans lesquels même la Sicile fut comprise, de *payer annuellement à la fin de chaque année, le Dimanche de la sainte résurrection, à saint Pierre, au Pape Grégoire, son Seigneur, & à ses successeurs, ou à ses Nonces, pour toute la Terre qu'il tient en propre sous son domaine* (& non pour les Terres qu'il avoit inféodées) *par chaque paire de bœufs, un cent de douze deniers, monnoie de Pavie.* On peut demander ici sur quels droits les Papes se fondoient pour donner aux Normands cette investiture, le titre primordial du royaume, qu'on appelle aujourd'hui royaume de Naples, & pour quelle raison ils y joignoient la Sicile, sur laquelle les Empereurs Grecs conservoient leurs droits. Etoit-ce sur la prétendue donation de Constantin? Mais tout porte à croire que

cette piece apocryphe avoit été fabriquée dans le huitieme siecle. Etoit-ce sur les diplômes des Empereurs Louis-le-Débonnaire, Othon III & Henri I, en faveur de l'Eglise romaine, à laquelle ces Princes donnent tous les pays de l'Italie, qui sont au-delà de Rome ? Mais on sait que ces diplômes furent rendus publics, vers le même tems, avec des interpolations manifestes, où il étoit question de Bénevent, de la Calabre, de la Sicile, & d'autres pays. Etoit-ce enfin sur ce que les Normands, comme l'observe Muratori, se donnoient volontairement aux Papes qui leur transportoient ce qui avoit été donné par l'empire à l'Eglise romaine ? Quoi qu'il en soit, on peut croire, ajoute cet Auteur, que c'est sur de pareils fondemens que se sont établis les droits, que depuis ce tems-là, c'est-à-dire depuis tant de siecles, le Siege Apostolique exerce sur les deux Siciles, dans lesquelles la prescription a rendu sa souveraineté si juste & d'une telle authenticité, que l'on n'y peut opposer aucune raison. « Non, sans doute, re» marque un Auteur instruit, par rap» port au royaume de Sicile en-deçà

» du Phare, c'eſt-à-dire, du royaume » de Naples : mais pour le royaume » au-delà du Phare, c'eſt-à dire, l'iſle » de Sicile, on peut oppoſer la vérité » des faits. Les premiers Normands, » Comtes ou Rois qui l'ont poſſédée, » & leurs premiers ſucceſſeurs, n'en » ont jamais fait hommage aux Pa» pes ; & quelques hommages extor» qués dans la ſuite à deux ou trois » Princes qui ne pouvoient pas ſe paſ» ſer de leurs ſecours, n'ont pas fait un » droit dont la cour de Rome puiſſe ſe » prévaloir, puiſque ceux qui leur ont » ſuccédé n'ont pas voulu les imiter en » ce point, & que les Papes ſe ſont » toujours abſtenu de demander ce » qu'ils ſavoient bien qu'on leur re» fuſeroit, parce qu'il ne leur étoit » pas dû ».

Ce qui peut ſervir à juſtifier Robert Guiſcard, d'avoir porté lui-même, en quelque ſorte, atteinte aux droits, néanmoins impreſcriptibles des Souverains, c'eſt qu'il ſe trouvoit dans des circonſtances qui ne lui permettoient guere d'agir autrement. Il avoit d'abord ſous les yeux l'exemple des autres Princes Normands, tels que les

Princes de Capoué, de Salerne, les Comtes d'Aversa, &c., qui s'étoient empressés de faire au Pape hommage de leurs Etats. Ensuite il avoit en tête ce Pontife altier, terrible dans sa haine comme dans ses vengeances, Grégoire VII, qui, l'attaquant également avec les armes spirituelles & les armes temporelles, avoit déjà soulevé contre lui les habitans de Bari & bien d'autres de ses vassaux ou Barons que les Normands avoient établis dès le commenment de leurs conquêtes, selon le systême de la féodalité. En les animant encore davantage, il pouvoit réussir même à le dépouiller de tous ses états, s'il se refusoit plus long-tems à la démarche qu'on exigeoit de sa part. Enfin Robert méditoit alors des projets vastes pour l'exécution desquels il lui étoit important de ne pas être troublé. Non content de n'avoir rien laissé aux Grecs en Italie, il vouloit aller les attaquer sur leurs propres foyers, soit pour rétablir sur le trône Impérial Michel Ducas, dont le fils Constantin Ducas Porphirogenete & son collegue à l'empire, avoit épousé une fille de Robert, soit pour trouver, sous ce prétexte, un

moyen d'étendre ses conquêtes. Peut-être aussi fut-il ébloui des promesses brillantes que lui fit Grégoire, qui ayant appris à le connoître, vouloit le mettre dans ses intérêts, & qui avoit jetté les yeux sur lui pour l'opposer à l'Empereur Henri III, & lui conférer même sa dignité.

On peut juger du moins qu'ils avoient besoin l'un de l'autre par les suites de leur réconciliation qui parut très-sincere. Robert se montra constamment vassal fidele; & il en donna une preuve bien éclatante, lorsqu'il quitta l'Albanie où il avoit déjà gagné des victoires & pris des villes considérables, pour voler au secours de Grégoire assiégé à Rome dans le château Saint-Ange, par les troupes de l'Empereur Henri. Il lui eut à peine rendu la liberté, qu'il s'empressa de retourner en Albanie, où, malgré la bravoure & les talens distingués de Boémont, son fils ainé, à qui il avoit laissé le commandement de l'armée pendant son absence, la perfidie des principaux Capitaines Normands avoit entraîné les plus fâcheux revers. Mais sa mort qui survint bientôt après, en 1085,

l'empêcha de rétablir les affaires.

Les disputes qui s'éleverent pour sa succession entre Boémond & son frere Roger, fils d'une seconde femme de Robert Guischard, firent éprouver, pendant quelques années, toutes les horreurs des guerres civiles. Enfin le Comte de Sicile, Roger I, oncle des deux Princes, s'entremit de leur accommodement, ainsi que le Pape Urbain II. Il fut convenu, en 1089, que le jeune Roger céderoit à son frere Oria, Gallipoli, Otrante, Tarente, avec quelques autres villes & châteaux. Boémond prit alors le titre de Prince de Tarente. Il auroit sans doute profité de la premiere occasion favorable pour faire valoir ses droits sur des états qui paroissoient lui appartenir légitimement. Mais la premiere Croisade dans laquelle il s'engagea comme tant d'autres aventuriers de ce tems, lui fit concevoir les plus flatteuses espérances de se dédommager de l'inégalité de son partage, par des conquêtes sur les Grecs ou sur les Infideles. Il ne se trompa point. Accompagné de Capitaines braves, expérimentés, & surtout de Tancrede son cousin germain,

ce fameux héros du Tasse; il se signala dans cette expédition par mille exploits qui lui valurent la principauté d'Antioche, & l'honneur d'épouser une fille de France.

Roger, son frere, n'eut pas besoin de courir des aventures si périlleuses pour satisfaire son ambition. Proclamé Duc de la Pouille & de la Calabre, il jouit tranquillement d'un héritage déjà très-considérable que ses ancêtres avoient acquis au prix de tant de combats; il ne laissa à sa mort, en 1111, qu'un fils nommé Guillaume, qui mourut en 1127, sans laisser d'enfans. Sa succession devoit incontestablement appartenir à son cousin germain Boémond II, Prince de Tarente & d'Anticche: mais Roger II, Comte de Sicile, leur oncle à la mode de Bretagne, n'apprit pas plutôt la mort de Guillaume, qu'il fit voile de la Sicile avec des galeres & des forces redoutables. Il s'empara de plusieurs villes de la Pouille & de la Calabre. Il fut obligé de faire la guerre à quelques Barons: il les soumit, gagna les autres, & se donna tant de soins qu'il acquit enfin

l'entiere souveraineté de la partie méridionale de l'Italie.

L'agrandissement de sa puissance & les conseils de ses Barons, lui firent ambitionner le titre de Roi: mais vassal du Saint Siege pour les Duchés de Pouille & de Calabre, il ne pouvoit prendre ce titre que du consentement du suzerain. Comme il avoit reconnu l'Anti-Pape Anaclet, il s'adressa à lui pour traiter de cette affaire importante. Anaclet ne balança pas à se rendre à ses desirs. Par une Bulle, datée du 27 Septembre 1130, il le créa Roi de Sicile, & nomma un Légat pour assister à son couronnement. La cérémonie s'en fit le jour de Noël de la même année, avec la plus grande magnificence, à Palerme, métropole de la Sicile, choisie par ce Prince, pour être la capitale de tous ses Etats, comme elle l'est encore du royaume des Deux-Siciles, quoique Naples soit la résidence des Rois. Roger fut sacré par l'Archevêque de Palerme, assisté de plusieurs Evêques; & Robert, Prince de Capoue, comme premier vassal, lui mit la couronne sur la tête; ce qui prouve, ainsi que le remarque un Auteur, que si Roger consentit de rece-

voir d'un Pape le titre de Roi, il ne voulut tenir la couronne que de ses Sujets.

Tel est le premier titre du royaume des Deux-Siciles; titre d'abord rejetté par le Pape Innocent II, qui excommunia Roger, par d'autres Souverains, & même par quelques-uns de ses vassaux; mais enfin reconnu, en 1139, par ce même Pape, qui confirma, dans une Bulle très-solemnelle, la dignité Royale à Roger & à ses successeurs. Libre alors de poursuivre ses vassaux rebelles, ce Prince les soumet tous, tire de quelques-uns une vengeance éclatante, s'empare du duché de Naples, réforme dans la Pouille & dans ses autres Etats, bien des abus introduits dans l'administration de la Justice & des Finances; met par-tout des *Justiciers* & des *Intendans des Finances*; porte la guerre chez les Sarrasins en Afrique, chez les Grecs dans la Dalmatie & dans l'Épire, où ses troupes enlevent des richesses immenses en or, en argent, en étoffes précieuses, & emmenent, par l'ordre de Roger, qui ne manquoit à rien de ce qui pouvoit augmenter la puissance de son

royaume, tout autant d'ouvriers en soie qu'il est possible. Son projet étoit d'établir en Sicile l'art de fabriquer les étoffes de soie, qui n'avoit été connu jusques-là que de la Grece & de l'Espagne. Cet art répandu ensuite dans toute l'Europe, diminua beaucoup le prix de ces sortes d'étoffes, qui coûtoient auparavant horriblement cher.

La mort termina trop tôt, en 1154, pour le bonheur de ses peuples, les jours de ce grand homme: il n'avoit que 57 ans. Guillaume I, le seul de ses fils qui lui restât, lui succéda. Ce Prince avoit quelques bonnes qualités; mais plus propre à se faire craindre qu'à se faire aimer, dit un Historien contemporain, il fut odieux à son royaume. C'est ce qui lui fit donner le surnom de Guillaume *le Mauvais*; surnom qu'il méritoit encore & par la confiance aveugle qu'il avoit en ses favoris qui, par leurs intrigues, exciterent des troubles très-dangereux, & par la sévérité avec laquelle il punissoit ceux qu'il soupçonnoit de lui manquer de fidélité.

Son fils, Guillaume II, lui succéda en 1166. Ses Sujets, dont il fut le

Pere, le surnommerent *le Bon*; titre plus flatteur pour lui que celui de *Grand*, de *Belliqueux*, d'*Invincible*, &c. Malheureusement il n'eut point d'enfans. On peut dire que ce fut, en quelque sorte, la source de toutes ces révolutions qui ont agité pendant si long-tems le royaume des Deux-Siciles. L'Empereur Frédéric I, uniquement occupé de l'agrandissement de sa Maison, ne négligea rien pour tâcher d'acquérir ce royaume à son fils Henri, Roi des Romains, en lui faisant épouser Constance, fille du dernier lit du Roi Roger, tante paternelle du Roi Guillaume, & de laquelle on a dit faussement qu'elle étoit Religieuse. Malgré les oppositions secrettes de la cour de Rome, à l'intérêt de laquelle il ne convenoit pas que le royaume de Sicile fût possédé par un Prince trop puissant; malgré même la répugnance que le conseil du Roi Guillaume avoit à mettre ce royaume sous la domination des Allemands, généralement détestée en Italie, Frédéric l'emporta par son adresse, par sa constance, & surtout par l'argent qu'il sut distribuer à propos. Le mariage fut célébré à Mi-

lan, au commencement de 1186.

Lorſque le Roi Guillaume mourut en 1189, âgé ſeulement de trente-ſix ans, ceux des Siciliens qui s'étoient oppoſés au mariage de Conſtance, prirent encore, de concert avec la cour de Rome, des meſures, afin que les droits de cette Princeſſe au trône ne fuſſent pas reconnus. Dans un Parlement qui s'aſſembla à Palerme, la couronne fut déférée au ſeul mâle qui reſtoit alors de la famille royale. C'étoit Tancrede, que l'opinion la plus commune, accréditée par la maiſon de Souabe, fait bâtard, & que d'autres diſent iſſu d'un mariage ſecret, mais légitime, de Roger Duc de la Pouille, & d'une demoiſelle de grande naiſſance. L'adverſité l'avoit rendu digne du trône. Victime des perſécutions de ſon oncle, Guillaume *le Mauvais*, qui voyant en lui le germe des plus grandes qualités, en craignoit le développement, il avoit ſouffert la priſon & pluſieurs autres injures, avec beaucoup de conſtance.

Le Pape Clément III s'empreſſa de reconnoître ce nouveau Roi, & lui donna l'inveſtiture des Etats qui rele-

voient du S. Siege. Dans la guerre que Tancrede eût à soutenir contre l'Empereur Henri V, il donna des preuves de la valeur la plus brillante : il reprit plusieurs villes tombées sous le pouvoir de son ennemi, & seroit même venu à bout de le chasser entiérement de ses Etats, si la douleur qu'il eut de la perte de son fils ainé, Roger, Prince de la plus grande espérance, n'eût hâté la fin de ses jours. Il mourut en 1194, laissant trois filles & un fils encore enfant, Guillaume III, sous la tutele de Sibille son épouse.

Cette mort étoit trop favorable aux projets de l'Empereur Henri, pour qu'il perdît un instant à les mettre en exécution. Secondé par les Génois, par les Pisans, par une armée de Croisés qu'il trouve prêts à s'embarquer pour le Levant, il fait une descente en Sicile, s'empare de Messine, de Palerme, & propose à Sibille la principauté de Tarente & le comté de Leccé, pour le jeune Guillaume. La Reine accepte ses propositions : mais à peine s'est-elle remise entre ses mains, avec son fils & ses autres enfans, qu'il les dépouille de tous leurs trésors, aban-

donne le palais au pillage des soldats; se fait couronner Roi de Sicile; ordonne de déterrer les corps de Tancrede & de son fils Roger, pour arracher les couronnes qu'ils avoient sur la tête; & sous prétexte d'une prétendue conspiration contre sa personne, il fait aveugler, pendre, brûler, un grand nombre des principaux de la noblesse, & exile en Allemagne ceux qu'il vouloit épargner.

La Reine Sibille & ses enfans eurent le même sort. Le barbare Henri les conduisit avec lui dans ses Etats d'Allemagne, où il les fit mettre dans des prisons. Suivant les uns, le jeune Guillaume, laissé dans une forteresse du pays des Grisons, fut privé de la vue, & suivant les autres, de la faculté de se procurer des héritiers. Après la mort de Henri, l'Impératrice Constance, à la sollicitation du Pape, rendit la liberté à Sibille qui se retira en France avec ses filles: mais Guillaume resta dans la forteresse où il étoit enfermé, & il n'en sortit dans la suite que pour se faire moine.

Telle fut la fin du regne des Normands, qui pendant près de deux sie-

cles, renouvellerent, en quelque sorte, en Italie les exploits merveilleux qu'on nous raconte des tems héroïques; tandis que leurs compatriotes n'acquéroient pas moins de gloire, à la même époque, sous la conduite de Guillaume le bâtard, dans la conquête de l'Angleterre. En vain Gautier, Comte de Brienne, d'une très-illustre famille, parent des Rois de France & d'Angleterre, voulut disputer à Frédéric II, fils de l'Empereur Henri V & de Constance, la couronne des Deux-Siciles, ayant épousé la fille ainée du feu Roi Tancrede & de Sibille, qui s'étoit rendue à Rome pour faire valoir ses droits auprès du Pape; toutes ces espérances s'évanouirent par la mort de Gautier, tué dans un combat en 1205. Frédéric resta paisible possesseur de son trône, & le transmit, après cinquante-trois ans de regne pendant lesquels il eut des démêlés très-vifs avec le Saint-Siege, à Conrad son fils, qui mourut en 1254, empoisonné, dit-on, par Mainfroi son frere naturel. Celui-ci s'empara du royaume de Naples & de Sicile, au préjudice de Conradin, fils & successeur légitime de

Conrad ; & pour se faire un appui puissant, il donna sa fille Constance en mariage à Pierre III, Roi d'Arragon, avec la Sicile pour sa dot ; en s'en réservant néanmoins l'usufruit.

Mais les Papes étoient trop ennemis de la Maison de Souabe, pour ne pas profiter de la premiere occasion favorable qui se présenteroit, de diminuer, d'anéantir même sa puissance. Alexandre IV, qui avoit mis inutilement des troupes en campagne pour s'opposer à Mainfroi, crut avec raison devoir s'adresser à un Prince capable de faire valoir lui-même les droits qu'il lui transmettroit sur les deux royaumes dont il croyoit pouvoir disposer. Il en donna l'investiture à Edmond, fils du Roi d'Angleterre, qui parut dédaigner des offers si brillantes. Plus sensible à l'appât d'une couronne, Charles, Comte d'Anjou & de Provence, & frere de S. Louis, eut la foiblesse de les accepter. Il reçut, en 1262, l'investiture de la part d'Urbain IV, avec la condition humiliante de payer à la cour de Rome un tribut annuel de 48000 sols d'or.

Ce Prince, après avoir fait, pendant près de trois ans, des préparatifs

immenses, fut couronné à Rome le 28 Juin 1265, par le Pape lui-même. Il s'avança ensuite vers le royaume de Naples. Il fallut bientôt en venir aux mains avec son concurrent. L'année suivante les armées ennemies se trouverent en présence dans les plaines de Bénévent. On rapporte que Mainfroi fit proposer un accommodement à Charles, qui lui répondit en ces termes : *Allez vers le Sultan de Lucéria* (il appelloit ainsi Mainfroi, qui tiroit des secours des Sarrasins de Lucéria), *& lui dites, que je ne veux ni paix ni treve avec lui, & que dans peu je l'enverrai en Enfer, ou qu'il m'enverra en Paradis*. Le succès de la bataille ne fut point incertain : elle décida de tout. Mainfroi y périt. Sa femme, ses enfans, ses trésors, tomberent entre les mains de Charles; qui fit périr en prison la Reine & un fils qui lui restoit. Le cadavre de Mainfroi, qu'on trouva tout couvert de sang & de boue, fut enterré dans un fossé près du pont de Bénévent. Pour intimider les peuples, on ne lui donna pas la sépulture ecclésiastique, parce qu'il étoit excommunié.

Le jeune Conradin fut encore soumis aux mêmes censures par Clément IV, parce qu'il avoit levé une armée pour venir recueillir l'héritage de ses peres, & qu'il avoit porté la guerre dans un royaume feudataire du Saint-Siege. Entiérement défait dans une bataille rangée, trahi par un Seigneur de la Maison de Frangipani, qui le livra aux troupes de Charles, avec Frédéric d'Autriche son cousin, & plusieurs de ses partisans, il fut conduit à Naples, où le procès lui fut fait comme à un usurpateur & un excommunié, & en conséquence condamné à mort. C'est le premier exemple d'un pareil procès, fait juridiquement à un Souverain. La sentence lui fut prononcée, ainsi qu'à ceux qu'on regardoit comme ses complices, par Renaud de Bari, grand proto-notaire du royaume : elle fut exécutée sur le champ, au milieu de la place de Naples, en 1268. Rien de plus touchant que cette scene tragique. Conradin n'avoit que dix-sept ans. Les graces de sa jeunesse, sa grandeur d'ame déjà connue, sa bravoure, sa générosité, toutes les qualités d'un franc & loyal Chevalier, lui

avoient concilié non-seulement l'affection des Italiens, mais encore des étrangers, sur-tout de l'Infant Henri, frere d'Alphonse X, Roi de Castille, qui se fit déclarer Sénateur de Rome, pour soutenir les droits de Conradin. Les Musulmans même lui avoient prêté de l'argent & des galeres pour le défendre. Arrivé sur l'échafaud, il harangua le peuple, jetta son gant au milieu de la place, priant celui qui voudroit le ramasser, & un gentilhomme eut cette noble audace, de le porter à Pierre d'Arragon son parent, comme une marque de la cession qu'il lui faisoit de ses Etats, & comme un souvenir de venger sa mort. Il s'élança ensuite entre les bras de Frédéric d'Autriche, plus jeune encore que lui : il l'avoit toujours tendrement aimé. Le sort malheureux de ce Prince qu'il avoit amené en Italie pour faire ses premieres armes, l'affectoit plus que le sien propre. Il témoignoit les regrets les plus touchans d'être la cause de sa mort prématurée : il eut la douleur de le voir exécuté le premier ; & tandis qu'il tenoit sa tête, il reçut lui-même le coup mortel.

Des exécutions si atroces étoient bien propres à aliéner de Charles d'Anjou, le cœur de ses Sujets. Il avoit établi sa résidence à Naples. Les Siciliens en murmurerent. Encore plus irrités des impôts dont ils étoient accablés, des vexations en tout genre qu'ils éprouvoient, ils ne mirent aucune borne à leur fureur pour se débarrasser d'un joug odieux. Le jour de Pâques 1282, au son de la cloche de Vêpres, ils massacrerent les François qui étoient dans leur isle, sans épargner ni les femmes enceintes, ni les enfans à la mamelle: forfait affreux, connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, digne de l'exécration de tous les siecles, mais qui eut pour Charles les suites les plus fâcheuses. Il perdit sans retour la Sicile. Pierre d'Arragon s'en empara, & elle resta sous la domination des Princes de cette Maison, jusqu'à la réunion des deux royaumes que Ferdinand fit en 1504.

Charles I, qui commença la premiere branche de la Maison d'Anjou à Naples, mourut en 1285, & laissa sa couronne à Charles II, son fils, surnommé *le Boiteux*, qui la transmit, en 1309, à Robert. Ce dernier eut le sur-

nom de *Sage* & de *Bon* : il le méritoit par son amour pour ses peuples qu'il rendit heureux, par sa justice & par son aversion pour la guerre, sur-tout entre les Princes chrétiens. Il accueillit les gens de lettres, leur donna des marques de sa libéralité, & cultiva lui-même les sciences qui, sous son regne, fleurirent à Naples. Son fils, nommé Charles, donna le jour à Jeanne I, qui recueillit, en 1343, l'héritage de son grand-pere. Elle n'avoit alors que dix-neuf ans, & étoit mariée à André, Roi de Hongrie. La haine qu'elle avoit pour lui donna lieu de croire qu'elle l'avoit fait assassiner, sur-tout quand on la vit épouser Louis de Tarente, qui étoit le principal auteur de ce meurtre horrible. Louis, frere d'André, & son successeur au trône de Hongrie, fit des préparatifs pour venger sa mort. Jeanne lui écrivit une lettre soumise, dans laquelle elle cherchoit à se justifier. Il répondit en ces termes, dignes d'un Spartiate : « Jeanne, votre vie déréglée, » l'autorité dans le royaume retenue, » la vengeance négligée, un mariage » précipité & vos excuses, prouvent » que vous êtes coupable ». En même

tems il s'avança vers le royaume de Naples. La Reine effrayée s'enfuit avec son nouvel époux, en Provence, dont elle étoit Comtesse. Le Pape Clément IV, à qui elle vendit alors la ville d'Avignon & son territoire, pour 80000 florins d'or, ayant examiné les accusations intentées contr'elle, la déclara innocente. Rappellée à Naples par ses Sujets, après le départ du Roi de Hongrie, elle perdit son second mari, & donna bientôt la main à un troisieme qui mourut peu de tems après. A l'âge de quarante-six ans, elle se remaria pour la quatrieme fois, à un cadet de la Maison de Brunswick. Se voyant sans enfans, elle adopta Charles de Duras ou Charles de la Paix, son parent, qu'elle avoit fait élever avec beaucoup de soin, & à qui elle avoit donné sa niece en mariage. Excité par le Roi de Hongrie, ce monstre se souleva contre sa bienfaitrice : il fut soutenu par le Pape Urbain VI, compétiteur de Clément VI, que la Reine avoit reconnu à l'exemple de la France. Le premier donna à Charles de Duras le royaume de Naples, dont il déclara Jeanne déchue. Celle-ci pour avoir un défen-

seur, & à la sollicitation de Clément VII, adopta Louis de France, Duc d'Anjou, fils du Roi Jean, qui commença la seconde branche de la Maison d'Anjou à Naples, quoique ni lui ni ses successeurs ne se soient jamais maintenus dans la possession de ce royaume. Il arriva trop tard pour sauver la Reine. Charles de Duras l'ayant assiégée dans le château de l'Œuf, l'obligea de se rendre à composition; & il eut la barbarie de la faire étouffer entre deux matelas en 1382. Sa mort excita les regrets du plus grand nombre de ses Sujets, particuliérement des savans & des gens de lettres, à qui sa cour servoit d'asyle. Elle en étoit elle-même le premier ornement par les graces de sa figure, par son esprit & par les qualités du cœur; car, depuis l'assassinat de son premier mari, auquel elle consentit plutôt par foiblesse que par méchanceté, on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni injustice.

La mort de Louis d'Anjou permit à Charles de Duras de jouir du fruit de ses crimes : il régna pendant quatre ans. Ayant été tué en Hongrie en 1386, il laissa sa couronne à Ladislas,

ou Lancelot, son fils, surnommé *le Victorieux* & *le Libéral*, qui se fit aussi couronner Roi de Hongrie. En vain Louis II d'Anjou, son concurrent au royaume de Naples, appellé par le vœu de tous ses Sujets, gagna contre lui des victoires, & prit des places importantes : il ne sut pas profiter de ses conquêtes, & en perdit tous les avantages après son retour en Provence. Ladislas soumit tous ses ennemis, le Pape, & les Florentins auxquels il avoit fait une guerre sanglante. Il se promettoit encore de plus grands succès, lorsquil mourut à Naples, en 1414, à l'âge de trente-huit ans, dans les douleurs les plus aiguës. La fille d'un médecin de Pérouse, dont il étoit passionnément amoureux, lui donna un poison que son pere même avoit préparé, soit pour plaire aux Florentins, soit pour se venger de ce qu'il avoit séduit sa fille.

Jeanne II, ou Jeannelle, sœur de Ladislas, lui succéda. C'est cette Princesse, si fameuse par les désordres de sa vie, par sa légéreté & son inconstance, qui adoptant tour à tour Louis Duc d'Anjou, & Alphonse V, Roi

d'Arragon, avec lesquels elle se brouilloit & se raccommodoit alternativement, ne cessa de troubler & de scandaliser ses Sujets jusqu'à la fin de ses jours, en 1435. La premiere branche d'Anjou finit dans sa personne. La seconde qui avoit fait des entreprises sur l'autre, toujours prête à régner & ne régnant jamais, ne put défendre le trône de Naples contre les Rois d'Arragon.

La fortune favorisa le Roi Alphonse. Quoique plusieurs Etats eussent pris la défense de René d'Anjou, adopté par Jeanne, à la place de son frere Louis mort sans enfans, Alphonse soutint l'honneur de ses armes en Italie, malgré tant d'ennemis déclarés contre lui. Il parvint, au bout de sept ans, à dépouiller du royaume de Naples son compétiteur, & à faire reconnoître même pour son successeur, Ferdinand son fils, quoique bâtard, parce qu'il flatta les Napolitains de l'espérance d'avoir un Souverain sédentaire, qui n'auroit point d'autres Sujets à gouverner. Selon quelques-uns, ce Ferdinand n'étoit pas même bâtard d'Alphonse; c'étoit un enfant qu'avoit supposé une

courtiſanne, maîtreſſe d'Alphonſe, à qui elle avoit perſuadé qu'il en étoit le pere. Quoi qu'il en ſoit, il obtint d'Eugene IV une Bulle de légitimation pour Ferdinand, & pour lui-même l'inveſtiture du royaume de Naples, que ce Pape avoit cependant promiſe à René d'Anjou.

Enchanté du ſéjour de la ville de Naples, Alphonſe y fixa ſa réſidence, & ne s'occupa qu'à faire des heureux. Ses talens politiques & guerriers, ſon affabilité, ſa franchiſe, ſa généroſité, juſtifierent le ſurnom de *Magnanime* qu'on lui donna. Le goût qu'il avoit pour les Sciences & les Lettres, lui fit accueillir avec empreſſement les Muſes bannies de Conſtantinople; & ce goût, il devoit le reſſentir avec la plus grande énergie, puiſqu'on rapporte que la lecture de l'hiſtoire d'Alexandre par Quinte-Curſe, le guérit d'une maladie. On cite pluſieurs traits de ſa libéralité. En voici un aſſez remarquable. Un de ſes tréſoriers étoit venu lui apporter une ſomme de dix mille ducats; un officier, qui ſe trouvoit là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un: *je ne demanderois que cette ſomme pour être*

heureux. -*Tu le feras*, dit Alphonse qui l'avoit entendu, & il lui fit emporter les dix mille ducats. Mais ce trait vaut-il la réponse sublime qu'il fit à ceux qui lui représentoient le danger qu'il y avoit pour sa personne d'aller à pied & sans suite, comme c'étoit son usage, dans les rues de sa capitale? *Un pere*, dit-il, *qui se promene au milieu de ses enfans, n'a rien à craindre.* Ce Prince, le héros de son siecle, mourut en 1458, âgé de soixante-quatorze ans.

Les vices de Ferdinand I, son caractere triste & méchant, sa qualité de bâtard, le rendirent odieux aux Napolitains: il mourut en 1494, lorsque Charles VIII, Roi de France, méditoit la conquête du royaume de Naples, comme représentant Louis XI son pere, à qui Charles d'Anjou, mort sans enfans, avoit légué les prétentions qu'il avoit sur ce royaume, en qualité d'héritier de René d'Anjou son oncle. Alphonse, fils & successeur de Ferdinand I, effrayé des forces considérables de Charles VIII qui s'avançoit vers Naples, remit, après un an de regne, le sceptre à Ferdinand II son fils, & se retira dans un monastere à

Mazzara en Sicile, où il mourut peu de tems après. Ferdinand, quoique courageux, fit des efforts inutiles pour arrêter les progrès des François: il n'avoit pas encore eu le tems de s'attacher ses Sujets, aigris depuis long-tems par le gouvernement dur de son pere & de son aïeul. Charles VIII fit la conquête du royaume de Naples presque sans coup férir, & fut reçu dans la capitale le 21 Janvier 1495.

Une conquête si rapide effraya les Princes d'Italie. Animés par Ferdinand, Roi d'Arragon & de Castille, qui voyoit d'un œil jaloux cet accroissement de puissance dans un rival, ils formerent une ligue redoutable, dont il fut l'ame & le chef. Ils attaquerent Charles, qui ne dut son retour en France qu'au prix de la bataille de Fournoue, qu'il eut le bonheur de gagner. Les Napolitains rappellerent Ferdinand II, qui reconquit son royaume en aussi peu de tems qu'il l'avoit perdu. Le fameux Gonsalve de Cordoue, surnommé *le Grand Capitaine*, général des troupes espagnoles, contribua beaucoup à ce rétablissement, par sa valeur, par son activité, & sur-tout par

la belle marche qu'il fit pour joindre le Roi Ferdinand. Mais ce Prince accablé des fatigues de la campagne, mourut au milieu de ses prospérités, en 1496, & eut pour successeur Frédéric son oncle, qui ne jouit pas longtems de ses Etats.

Louis XII, Roi de France, voulut faire revivre les droits qu'il croyoit avoir sur ce royaume, en qualité de successeur des anciens Rois de la Maison d'Anjou, & en particulier de Charles VIII. Ferdinand le Catholique, Roi de Castille & d'Arragon, mécontent de Frédéric, Roi de Naples, avoit aussi des prétentions sur cette couronne : il conclut, avec Louis XII, un traité, par lequel il fut convenu que la ville de Naples, l'Abruzze, ainsi que le titre de Roi, appartiendroient au Monarque François, & que le monarque Espagnol auroit les duchés de Calabre & de la Pouille. Le Duc de Nemours, général des François, & Gonsalve de Cordoue, général des Espagnols, attaquerent de concert, en 1501, le Roi Frédéric. Abandonné par des Sujets inconstans, accoutumés depuis longtems aux révolutions & avides de

nouveautés, il fut contraint de se retirer, en emportant ses trésors avec lui, dans l'isle d'Ischia, où il traita avec Louis XII, qui lui donna un asyle en France, & même des revenus suffisans pour subsister. Le chagrin qu'il eut d'avoir été privé du trône sur lequel il perdit toute espérance de pouvoir jamais remonter, lui causa la mort à Tours en 1505.

A cette époque, les François avoient été chassés du royaume de Naples. Il s'étoit élevé d'abord une contestation entr'eux & les Espagnols, au sujet de la Capitanate & de la Basilicate, que les uns & les autres prétendoient faire partie de ce qui leur appartenoit par leur partage. Bientôt après Ferdinand, instruit à se jouer des sermens les plus sacrés, quand il étoit question d'étendre ses conquêtes, donna ordre à Gonsalve de Cordoue d'attaquer les François, dans le tems même qu'il venoit de signer avec Louis XII un accommodement, par lequel les deux Rois se désaisissoient du royaume de Naples, en faveur de Charles de Luxembourg, depuis l'Empereur Charles-Quint, qui devoit épouser Claude, fille ainée du Roi de

de France. Les renforts considérables que les Espagnols reçurent de toutes parts, leur donnerent de grands avantages sur les François attaqués inopinément, & qui jusqu'alors avoient été dans la plus parfaite sécurité. Ceux-ci complettement défaits à Seminara dans la Calabre, à Cerignola ou Cérignole, dans la Pouille, où le Duc de Nemours fut tué, & près du fleuve Garigliano ou Garillan, perdirent sans retour le royaume de Naples.

Alors Ferdinand, déjà maître de la Sicile, fit la réunion de ces deux royaumes qui avoient été séparés pendant plus de deux siecles. Il reçut facilement de Jules II l'investiture de celui de Naples, pour lui & pour ses descendans, parce que ce Pape voulut le mettre dans ses intérêts pour s'opposer, de concert avec lui & avec les Vénitiens, à Louis XII qui cherchoit à se rendre l'arbitre de la liberté de l'Italie. Le tribut même de huit mille onces d'or auquel Charles I Roi de Naples s'étoit obligé, fut aboli & changé en une haquenée blanche qu'il enverroit tous les ans au Saint-Siege, en forme d'hommage: mais ce tribut a de-

puis été rétabli & fixé à sept mille ducats, qui se paient tous les ans au Pape, lorsque le Connétable du royaume de Naples fait, le jour de S. Pierre, avec une très-grande cérémonie, l'hommage de la haquenée blanche, dans l'église du Vatican.

En passant sous la domination Espagnole, les Napolitains furent privés de l'avantage d'avoir des Souverains particuliers qui fixoient leur résidence parmi eux. Ils furent abandonnés à des Vice-Rois qui prenoient un intérêt foible & passager à la prospérité de leur Etat, ou qui profitoient même d'un moment d'autorité précaire pour leur faire payer chérement l'honneur d'appartenir à cette vaste puissance qui s'étendoit dans une très-grande partie des deux hémispheres. L'inaction si ordinaire dans les climats chauds, s'accrut encore davantage par le défaut d'encouragement & d'émulation. Les arts tomberent, le commerce languit, le royaume fut appauvri. Les Napolitains en un mot participerent, comme tous les autres peuples, sujets des Rois d'Espagne, à cette foiblesse & à cette décadence qui flétrirent leur gouverne-

ment après les regnes de Ferdinand & de Charles-Quint. Cependant ils montroient dans les occasions une certaine énergie. Toutes les fois qu'on a tenté d'établir parmi eux le tribunal de l'Inquisition, ils la rejetterent avec horreur; ils se révolterent même lorsque Philippe II voulut l'introduire dans leur ville capitale. Quoique ce Prince ne fût pas accoutumé à trouver de la résistance à ses volontés, il fut cependant obligé de céder dans cette circonstance, & il se contenta de gémir sur l'aveuglement des Napolitains, qui sont toujours venus à bout d'échapper à ce tribunal de sang & de despotisme.

Quelques autres révoltes, qui eurent lieu dans le dernier siecle, firent encore connoître le caractere de ce peuple vif, sensible, impatient d'un joug tyrannique, jaloux de ses droits & capable de se porter aux plus grands excès pour les soutenir. La plus mémorable a été celle arrivée en 1647.

Le Duc d'Arcos étoit alors Vice-Roi de Naples : il avoit mis sur les fruits verds & secs, un impôt qui devint si insupportable au peuple, que plusieurs

fois il en murmura hautement. Un jeune homme âgé de vingt-quatre ans, nommé Thomas Aniello ou Masaniello, natif d'Amalfi dans le golfe de Salerne, & pêcheur de profession, résolut ou de se faire pendre, ou de faire lever cet impôt. Il avoit de l'esprit, un caractere féroce & hardi, & ne manquoit pas d'une certaine éloquence. Comme il connoissoit les dispositions des habitans, il se mit un jour à courir les rues de Naples, un roseau à la main & criant: *vive le Roi d'Espagne, & périssent les Officiers corrompus.* On le prit d'abord pour un fou, & l'on rit; mais en moins de deux heures, deux mille jeunes gens de son état, la plupart armés de bâtons, se mettent à sa suite & restent assemblés pendant la nuit. Le lendemain matin, Masaniello recommence sa course. Les libertins, les vagabonds, les mécontens, les gens oisifs, se joignent à lui. A midi sa troupe étoit composée de dix mille hommes. Masaniello les conduit sur la place, monte sur une pierre, les harangue, leur représente qu'il n'a d'autre motif que de les engager à recouvrer la liberté & à les délivrer de la tyrannie. Mille

cris répétés se font entendre : *vive Masaniello, protecteur de la liberté.* Les séditieux le déclarent leur chef. Ils forcent les prisons, pillent la caisse & les bureaux des Fermiers, vont de-là au palais du Vice-Roi, à qui ils font promettre de supprimer les nouveaux droits, l'assiégent ensuite dans le château neuf où il s'étoit retiré ; & ne se contentant pas de ses promesses, ils exigent de lui qu'il supprime les impôts, & qu'il maintienne les privileges accordés aux Napolitains. La foiblesse du Duc d'Arcos qui leur livra la charte de Charles-Quint, où ces privileges étoient renfermés, ne fait qu'enhardir les révoltés. Leur nombre étoit alors de plus de deux cens cinquante mille ; & ils étoient tous armés.

Cependant Masaniello, que le Vice-Roi avoit reconnu comme *premier Tribun du peuple fidele*, établit par-tout une police rigoureuse ; il fixa le prix des denrées, & fit exécuter avec fermeté tous ceux qui contrevenoient à ses ordres. S'il se fût toujours renfermé dans ces bornes dictées par la justice, il auroit pu long-tems jouir de son autorité ; mais les honneurs, les dignités



dont il étoit revêtu, dérangerent sa tête. Peut-être un breuvage empoisonné qu'on lui donna, comme on pourroit le soupçonner par les tentatives que firent les Espagnols pour corrompre les eaux des aquéducs, contribua-t-il à produire cet effet. Quoi qu'il en soit, il devint fier, arrogant, cruel même, & se livra à mille extravagances. Ce peuple, dont il avoit été l'idole pendant quinze jours, l'abandonna : quelques-uns même eurent la lâcheté de l'assassiner à coups d'arquebuse. On porta sa tête au bout d'une pique jusqu'au palais du Vice-Roi ; on traîna son cadavre dans la boue ; on le jetta dans les fossés de la ville. Il est vrai que le lendemain ce même peuple l'en retira, qu'il lava son corps & sa tête, & qu'il le fit porter, avec la plus grande pompe, dans la sépulture des Rois.

C'étoit une preuve que les Napolitains ne rentroient qu'avec peine sous la domination du Vice-Roi, & qu'ils verroient volontiers briser le joug qui les accabloit. Il y avoit encore beaucoup de fermentation dans les esprits. Une nouvelle sédition éclata ; on élut pour chef le Comte de Torralto, qui

bientôt après fut massacré. On lui substitua un nommé Gennare, qui proposa aux Napolitains de s'ériger en république sous la protection de la France. Son avis fut reçu avec acclamation. Le Duc de Guise, ce fameux descendant de tant de héros, qui retraçoit leur courage & leurs qualités brillantes, étoit alors à Rome. Gennare l'appelle à Naples; il s'y rend, & prend le titre de Duc ou de Doge. Il s'empare de quelques forts assez considérables de la ville, & secondé par une flotte qu'il obtient de la France, il pousse ses avantages contre les Espagnols; il se voit à la veille de leur enlever cette place qui auroit entraîné la conquête de tout le royaume. Mais ses desseins n'échapperent pas à la sagacité du Cardinal Mazarin. Il reconnut que les intentions du Duc de Guise étoient moins de se contenter de la dignité de Chef d'une république, comme il le publioit, que de parvenir à une couronne sur laquelle il avoit des prétentions, comme issu des Rois de Naples, de la Maison d'Anjou. Ainsi il ordonna au Commandant de la flotte de se borner à combattre

celle d'Eſpagne, mais de ne fournir aucune eſpece de ſecours à cette nouvelle république.

Privé d'un ſecours ſi puiſſant, le Duc de Guiſe ne fut point en état de réſiſter par ſes propres forces, à Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, qui le nomma Vicaire général de l'Italie. Il fut même trahi par Gennare qui introduiſit dans la ville des troupes eſpagnoles en 1648. On le fit priſonnier, & on le conduiſit en Eſpagne, où il fut précipité dans un cachot: il n'en ſortit, au bout de quatre ans, qu'à la ſollicitation du Prince de Condé. Pour Gennare, il ſubit la peine due à ſa trahiſon: il périt ſur un échafaud; & le Comte d'Ognate, Vice-Roi de Naples, perſuadé que des torrens de ſang étoient ſeuls capables d'expier le crime de la rebellion, eut la barbarie de faire maſſacrer quatorze mille Napolitains. Les derniers ſoupirs de leurs malheureux compatriotes pour la liberté, ſe porterent vers Dom Juan d'Autriche lui-même. Ils lui offrirent la couronne. Mais ce jeune Prince, bien loin d'accepter des propoſitions ſi préjudicia-

bles aux intérêts de son pere, ne s'occupa que du soin de rétablir par-tout son autorité. La tranquillité se maintint jusqu'à la fin du regne de Charles II, successeur de Philippe IV, & même jusqu'au commencement du regne de Philippe V, Duc d'Anjou, qu'on peut regarder comme le chef de la troisieme Maison d'Anjou, par la branche des Bourbons, sur le trône des Deux-Siciles.

Lorsque ce Prince vint à Naples, en 1702, il y fut reçu en triomphe : il remit aux habitans plusieurs millions qu'ils devoient au trésor royal ; & ceux-ci voulant éternifer leur reconnoissance envers leur Souverain, lui éleverent une statue équestre. Mais les malheurs que ce Prince éprouva pendant la guerre qui lui fut suscitée de toutes parts pour lui disputer ses Etats, le peu de forces qu'il entretenoit dans le royaume de Naples, parurent aux habitans une occasion favorable de suivre les mouvemens de leur inconstance & de secouer le joug qui les fatiguoit depuis si long-tems. Plusieurs Seigneurs, tels que le Cardinal Grimani, les Princes de Montesarchio, d'Avellino, de Bariati, le Duc de Mon-

téléon, entretinrent des intelligences avec l'Empereur Joseph : ils vinrent à bout de faire entrer dans Naples des troupes Allemandes en 1707. On renversa la statue de Philippe V ; & ce Prince perdit bientôt après le reste du royaume. La possession en fut confirmée à l'Empereur Charles VI, par le traité d'Utrecht, quoique les Napolitains, déjà dégoûtés de la domination Autrichienne, eussent demandé à rentrer sous celle d'Espagne. Par ce même traité, Philippe fut encore obligé de céder la Sicile au Duc de Savoie, qui l'ayant cédée à son tour à l'Empereur pour un équivalent dans le Milanois, se contenta du titre de Roi de Sardaigne. L'expédition que le fameux Cardinal d'Albéroni, Ministre d'Espagne, fit entreprendre, en 1718, contre la Sicile, n'eut point les suites qu'on pouvoit en attendre. Philippe V, traversé par la France, se trouva forcé d'abandonner cette conquête : il renonça même, par le traité de Vienne, en 1726, aux royaumes de Naples & de Sicile, aux Pays-Bas & au Milanois, en faveur de l'Empereur, comme celui-ci renonça, en faveur de Philippe,

à l'Espagne & aux Indes. Mais la guerre de 1733, dans laquelle la France & l'Espagne se déclarerent contre l'Empereur, fit naître un nouvel ordre de choses.

Philippe céda ses droits sur Naples & la Sicile, à l'Infant Dom Carlos, son fils, qui étoit déjà en possession des duchés de Parme & de Plaisance, & qui avoit été déclaré successeur du Grand Duc de Toscane. Le Comte de Montemart, Général des troupes Espagnoles, conduisit, en 1734, ce jeune Prince à la conquête du royaume de Naples, où tous les peuples, enchantés d'avoir enfin un Souverain particulier, s'empresserent d'aller au-devant de sa domination. Le Comte Viscomti, Vice-Roi pour l'Empereur, voulut en vain arrêter le progrès des Espagnols; il fut complettement défait à Bitonto. Cette victoire décisive valut à Dom Carlos la couronne de Naples; au Comte de Montemart, le titre de Grand d'Espagne & de Duc de Bitonto: & pour conserver la mémoire d'un événement si glorieux, on éleva une pyramide sur le champ de bataille. Peu de tems après, le Comte de Montemart passa

en Sicile, & fit encore reconnoître à Palerme Dom Carlos pour Souverain. Ce Prince se vit tranquille possesseur de ce royaume, ainsi que de celui de Naples, à la paix de 1736. Par le même traité, on lui fit aussi la cession des places maritimes de la Toscane, de Porto-Longone & de l'isle d'Elbe, connues sous le nom du Présides. Il céda de son côté Parme & Plaisance à l'Empereur, à qui la France restitua encore le Mantouan, le Monferrat, le Milanois & les places qu'elle avoit conquises en Allemagne. En même tems la Lorraine fut assurée à la France, la Toscane au Duc de Lorraine, le Tortonois & le Navarrois au Roi de Sardaigne.

En montant sur le trône des Deux-Siciles, Dom Carlos trouva un pays où il y avoit bien des abus à réformer, bien des changemens à faire, bien des réglemens à établir. Il falloit pour cela une administration sage, prudente, éclairée. Ce Prince a eu la gloire d'en tracer le modele dans ses Etats. Les troupes & les vaisseaux que Philippe V son pere lui donna, lui fournirent de grandes facilités pour l'exécution

de ses desseins. En 1738, il reçut du Pape l'investiture du Royaume de Naples : la même année il épousa la Princesse aînée de Saxe, dont il a une nombreuse postérité, qui fait espérer aux Napolitains que si la mort de son frere, Ferdinand VI, qui n'a point d'enfans, l'appelle à la couronne d'Espagne, il pourra laisser celle des Deux-Siciles à un des Princes ses fils (1). La guerre de 1741 pour la succession de l'Empereur Charles VI, ne mit point d'interruption dans ses travaux utiles pour le bonheur de ses Sujets. Quoique les Anglois eussent paru

(1) C'est ce qui est arrivé en 1759. Ferdinand VI étant mort le 10 Août de cette année, Charles III s'embarqua le 6 Octobre suivant pour l'Espagne, où le Prince Charles des Asturies, son second fils, doit lui succéder. Avant son départ, le Roi fit déclarer, par les Etats, le Prince Pascal son fils aîné, qui est mort depuis, incapable de régner, à cause de son état d'imbécillité avérée ; & ayant cédé ses droits à son troisieme fils, le Prince Ferdinand, il le fit reconnoître pour son successeur au royaume de Naples & de Sicile, où il régne sous le nom de Ferdinand IV.

devant Naples, en 1742, avec une flotte formidable, & qu'ils eussent forcé le Roi de signer sur le champ la promesse de ne point agir contre les intérêts de la Reine de Hongrie, il ne crut pas cependant devoir refuser des secours aux Espagnols qui, après la bataille de Campo-Santo, se retirerent vers ses Etats. Il se mit lui-même à la tête de l'armée qu'il leur conduisit. Mais le théatre de la guerre fut bientôt transporté à l'autre extrémité de l'Italie; & si Dom Carlos fournit encore des troupes à ses alliés, il eut du moins la satisfaction de voir ce fléau éloigné de ses peuples, qui depuis le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, jouissent des douceurs de la paix.

Tel est, Madame, le précis historique des révolutions qui, pendant tant de siecles, ont agité le royaume de Naples. Je ne vous déguiserai pas que j'ai eu souvent bien de la peine à renouer le fil des événemens que j'ai vus défigurés, altérés, falsifiés dans la plupart des Historiens. L'histoire même de Naples, donnée par l'avocat *Giannone*, & qui a fait un si grand bruit dans le tems, m'a paru fort au-dessous de sa

réputation. J'ai trouvé cet Auteur très-hardi contre la cour de Rome; voilà quel est à peu près tout son mérite, & ce qui lui a donné d'abord une certaine vogue. Du reste, beaucoup de diffusion, un style lâche & peu soigné, de longues dissertations sur des matieres de droit, & une très-légere connoissance des antiquités, des chartes & des monumens historiques. Un bon Ecrivain auroit encore à fournir une carriere bien glorieuse, en donnant au public une nouvelle histoire du royaume de Naples, travaillée avec soin. Mais, d'après ce que je vous ai dit, vous pouvez juger si la capitale qui a fomenté dans son sein des révoltes, des conjurations, des révolutions en si grand nombre, a droit de se glorifier du titre qu'elle prend, de *Ville très-fidele*. Je viens de lire une relation imprimée, où ce titre fait un contraste plaisant. Elle est intitulée: *Relazione della quarantesima rebellione della fidelissima città di Napoli*, Relation de la quarantieme rebellion de la très-fidele ville de Naples.

Je suis, &c.

A Naples, ce 6 Juin 1758.

LETTRE CCCLII.

SUITE DE NAPLES.

VOUS savez, Madame, que les Italiens sont assez sententieux, & qu'ils se plaisent à donner aux villes principales de leur pays, des dénominations qui les caractérisent. Quand on est à Naples, les termes manquent pour exprimer les beautés de ce séjour. Le peuple, dans son enchantement, n'a autre chose à vous dire en son langage : *Vedi Napolo, po mori*, ce qui, réduit à sa juste valeur, signifie : quand on a vu Naples, on a tout vu. Je ne suis pas surpris de cette espece d'exagération. Moi qui ai parcouru tant de pays, qui ai trouvé sur ma route des villes si renommées par leur situation, je n'en ai point vu de comparable à celle-ci, au moins dans l'ensemble. Constantinople même, qui l'emporte sur toutes les villes de la terre par son assiette & la beauté de son aspect, est très désagréable dans l'intérieur. Celui

de Naples est au contraire très-riant; ainsi l'avantage doit lui rester.

J'avois beaucoup entendu parler du *Belvedere* de la Chartreuse, située sur le mont Saint-Elme, qui domine la ville. C'est de-là, m'avoit-on dit, qu'on pouvoit sur-tout juger de la situation admirable de Naples. En arrivant, je n'eus rien de plus pressé que de m'y faire conduire. J'avoue que le spectacle dont je fus frappé, me parut bien au-dessus de l'idée qu'on m'en avoit donnée. C'est le plus ravissant & le plus enchanteur qu'il soit possible d'imaginer. En face, vers le midi, on découvre un golfe large de douze milles & long de trente, qui forme un bassin appellé *Cratere* par les Napolitains, comme il l'étoit par les Anciens. Ce golfe est terminé des deux côtés par deux caps; l'un sur la droite, le cap de Misene où Virgile dit qu'Enée fit enterrer un de ses compagnons; & l'autre sur la gauche, le cap de Massa, qu'on appelloit autrefois le cap de Minerve, à cause d'un temple bâti en l'honneur de cette Déesse. L'isle Caprée s'offre dans la perspective, à sept lieues de distance, & semble fermer presque

entiérement le golfe; mais entre cette isle & les deux caps, on ne laisse pas que d'appercevoir, comme par échappée, l'immensité de la mer; & cet aspect qui ne présente pas cette monotonie ennuyeuse qu'on éprouve quand la mer borne absolument l'horison, est encore diversifié par plusieurs petites isles, par de petits caps & par de jolis villages dont le rivage est parsemé.

La ville semble couronner ce bassin superbe. Une partie s'éleve au couchant en amphithéatre sur les montagnes de Pausilippe, saint Elme & Antignano; l'autre s'étend au levant dans un terrein plus uni, & elle a en perspective ce fameux mont Vésuve, qui forme un spectacle si imposant, mais si terrible, en envoyant en l'air, tantôt de la fumée, tantôt du feu. Du haut du *Belvedere*, on l'apperçoit en entier, de même que les côteaux qui l'environnent, & les belles maisons de campagne qui couvrent la plaine depuis Naples jusqu'à Portici & au-delà. Le plan de la ville avec les jardins délicieux qui sont à l'entour, ne se développe pas avec moins d'avantage. Les places, les plus belles rues, les

plus grands édifices, sont tellement disposés, qu'on ne perd rien de leur aspect. On distingue les maisons, les voitures, les hommes même & les femmes qui passent, & la couleur de leur habillement, quand le ciel est serein. Enfin du côté du nord on voit de riches côteaux qui montent insensiblement à la Campanie heureuse, & qui sont couverts de vignobles, de vergers, d'arbres fruitiers, de figuiers, d'oliviers, d'orangers, de citroniers. La vue même s'étend jusqu'à Capoue & au château de Caserte, qui est à cinq lieues dans les terres.

La beauté du climat & la fécondité du sol mettent le comble aux charmes de cette situation. A l'exception de trois ou quatre mois de l'année, le climat est d'une douceur admirable. Le froid n'y fait jamais sentir ses âpres rigueurs ; & l'on n'a pas besoin de prendre des précautions pour s'en garantir. Il tombe, il est vrai, des pluies fréquentes & de longue durée dans l'arriere-saison & au gros de l'hiver ; mais il n'est point de jour où il n'y ait quelques heures de beau tems & où l'on ne puisse sortir & faire de

l'exercice, parce que le pavé de la ville est presque aussitôt sec que la pluie cesse. Ce n'est que pendant l'été que ce climat peut paroître avoir quelques désagrémens, sur-tout pour des habitans du nord. Les chaleurs y sont très-fortes, beaucoup moins cependant qu'à Rome, où elles sont insupportables. Encore l'air est-il rafraîchi sans cesse à Naples par la brise de mer; & quand on connoît bien la ville, on peut faire, en suivant l'ombre des maisons, de très-longues courses, même sur le midi, sans être incommodé par la chaleur.

Cette chaleur, & plus encore les fourneaux souterrains du Vésuve & de la Solfatare, sont cause sans doute de la force prodigieuse & de l'accélération qu'on remarque dans la végétation. Dès le mois de Février, les petits pois, les artichauts, les asperges, les melons même sont communs. En tout tems les marchés sont remplis de fruits, de légumes, d'herbages de toute espece, qui font la principale nourriture des Napolitains. Il est vrai qu'on en apporte beaucoup de la Calabre où ils sont meilleurs, & les fruits sur-

tout plus excellens. Mais dans les jardins qui environnent Naples, particuliérement dans ceux qui sont sur les côteaux voisins de la mer, & couverts du vent du nord, on en trouve en très-grande abondance & d'un goût exquis. La terre, toujours prodigue de ses richesses, ne s'épuise jamais. Les moissons les plus riches & les plus variées satisfont les desirs des cultivateurs. Plusieurs arbres conservent une perpétuelle verdure; d'autres ne la perdent que très-tard, & se hâtent de s'en parer de nouveau. Les fleurs naissent de toutes parts. Les roses, les œillets, les jasmins, fleurissent même pendant l'hiver. Mille odeurs suaves embaument l'air. De quelque côté que l'on porte ses pas, les sens sont délicieusement émus & flattés; l'ame est remplie, l'imagination satisfaite. D'après cette description d'un pays qu'il faut voir pour en connoître toutes les beautés, & qui a fourni à Virgile le modele de ses Champs-Elysées; d'après cette description, quelqu'imparfaite qu'elle soit, ne jugez-vous pas, Madame, que cette Terre de Labour, comme les Modernes l'ap-

pellent, & que les Anciens appelloient Campanie heureuse, est non-seulement le canton le plus beau, le plus fertile, le plus agréable de l'Italie, mais même de l'Univers entier? N'admettez-vous pas cette hyperbole d'un Poëte, qui dit que ce séjour est plutôt fait pour les Dieux que pour les hommes? Et n'êtes-vous pas portée à pardonner aux anciens Romains leurs dépenses énormes, leur luxe prodigieux, dans ces superbes maisons de campagne où ils sembloient vouloir le disputer, par les chefs-d'œuvre des arts, aux merveilles de la nature?

Mais est-il vrai qu'elle met toujours quelque restriction à ses bienfaits? Y auroit-il, ici comme ailleurs, cette cruelle alternative de biens & de maux? Ah! quand le vent de siroc souffle, il est bien capable de faire maudire Naples & son séjour si vanté. Ce vent terrible de sud-est, qui n'est ici que trop commun, sur-tout dans certaines saisons de l'année, semble menacer tous les êtres d'un dépérissement universel. Tout languit alors: la campagne se desseche; ses charmes disparois-

sent. Les animaux perdent leur force & leur activité. On tombe dans un tel degré de lassitude, que l'esprit & le corps ne peuvent plus remplir leurs fonctions accoutumées. Vous ne voyez dans les rues que des hommes qui se traînent à peine, le visage triste, l'air sombre, les yeux abattus. Heureux encore si dans les noires vapeurs qui les assiégent, quelques-uns peuvent rejetter les idées dont ils sont importunés, pour se livrer aux crimes les plus atroces! Qu'ils cherchent dans les bains de la mer un soulagement propre à leur état; c'est le meilleur remede que l'on puisse employer contre les effets du siroc. Depuis que je suis ici, j'en ai déjà fait moi-même usage avec succès. S'il m'étoit permis de hasarder quelques conjectures sur la cause qui rend ce vent si accablant, je croirois que c'est moins sa chaleur, quoiqu'elle soit néanmoins très-forte, que le peu de ressort & d'élasticité de l'air, par le défaut de ce subtil fluide électrique qui vivifie toute la nature. Ce qui me confirme assez dans cette opinion, c'est que m'étant trouvé, pendant ce vent, chez un Physicien, nous voulumes

faire quelques expériences d'électricité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, tant l'air étoit contraire à ces expériences.

La quantité prodigieuse d'insectes que la chaleur fait éclorre, est encore une autre incommodité très-réelle dans ce pays. L'usage des rideaux aux lits est inutile & même inconnu : on se contente de les entourer de gazes, qu'il faut avoir soin de fermer exactement pour se garantir de la *zanzara*, espece de cousin dont la piquûre est très-sensible. Si malheureusement un seul venoit à s'introduire en dedans, on seroit condamné à passer une très-mauvaise nuit, & par son bourdonnement affreux, & par l'espece de fureur avec laquelle il se jette sur sa proie. Je ne dis rien ici des tarentules qu'on trouve fréquemment, & qu'on peut dire être une des choses extraordinaires du royaume de Naples : je me réserve à en parler plus amplement, quand il sera question de la ville qui leur a donné son nom. Enfin le défaut de promenades publiques où l'on puisse se mettre à l'abri du soleil, me paroît un autre grand désagrément à Naples.

Je

Je suis assez surpris que dans un climat aussi chaud, on n'ait pas songé à former des jardins publics & de belles allées d'arbres, impénétrables aux rayons du soleil, telles qu'on en voit dans presque toutes les villes des pays septentrionaux, où elles paroissent devoir être moins nécessaires. Rien cependant ne seroit plus facile, si l'on vouloit reculer les bornes des beaux emplacemens que les Moines occupent sur le Pausilippe & le mont saint Elme, presque de haut en bas, où ils ont bouché la plus grande partie des avenues qui conduisent à ces charmantes collines. Rien aussi ne seroit plus nécessaire à la santé. Faute de pareilles promenades, on est obligé de se tenir renfermé tout le jour, & d'attendre que la nuit soit arrivée pour aller prendre l'air dans des promenades le long de la mer, qui sont à découvert, sans arbres & sans portiques. On sent assez que cet air de la nuit n'est pas salutaire à tout le monde. Aussi plusieurs personnes sont-elles condamnées à un repos éternel; ou, si elles ne veulent pas périr faute d'exercice, elles sont obligées de se promener pendant le

jour dans les rues à l'ombre des maisons: elles doivent par conséquent humer sans cesse des vapeurs infectes, toujours concentrées dans l'intérieur des villes, & qui peuvent être d'autant plus dangereuses à Naples, que les habitans laissent croupir les ordures dans leurs maisons.

Tous ces inconvéniens réunis, rendent le séjour de cette ville peu favorable à certains tempéramens; les étrangers sur-tout qui se trouvent ici pendant les grandes chaleurs & qui respirent en même tems un air imprégné de parties sulfureuses, éprouvent une fermentation dans le sang, dont les explosions sont quelquefois terribles. Je crois cependant que les fontaines publiques, qui sont en grand nombre, & qui distribuent abondamment de l'eau dans tous les quartiers, dans toutes les places & dans tous les quais, peuvent contribuer à rafraîchir l'athmosphere. Ces fontaines sont entretenues par les eaux qui viennent dans des aquéducs souterreins, des hauteurs au nord & au couchant de la ville, & par celles du Subeto qui se décharge dans la mer, sous le pont de la Magdelaine, du côté

de la partie la plus orientale. Ce fleuve que le peuple appelle *il Fornello*, ou *il fiumé della Magdalena*, est le seul qui coule aux environs de Naples. Il étoit autrefois bien plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui ; il avoit même de la célébrité parmi les Anciens : mais la grande éruption du Vésuve, dans laquelle périt Pline l'ancien, fit une si grande révolution à sa source, qu'il disparut entiérement Quelque tems après il reparut, mais bien diminué dans l'endroit qui a conservé le nom de *la Bulla* ou *la Volla* ; & ce n'est plus actuellement qu'une petite riviere qui fertilise néanmoins les campagnes, & dont une branche sert particuliérement à l'irrigation des terres.

Quoique Naples ait toujours passé pour une ville du premier rang, il faut cependant rapporter l'étendue immensé qu'elle a insensiblement acquise, à la résidence des premiers Rois de la Maison d'Anjou, & des Souverains qui leur ont succédé. Quelques vestiges de monumens antiques, désignent encore ses accroissemens successifs. L'enceinte de la ville, sans ses fauxbourgs, est aujourd'hui de dix

milles ; & en y comprenant les faux-bourgs, la totalité de l'enceinte est de plus de vingt-deux milles d'étendue. C'est dans la ville que sont les principaux édifices, les places & les rues les plus belles & les plus fréquentées. Elle a seize portes toujours ouvertes à cause du mouvement continuel des habitans; & elle est environnée d'une simple muraille avec des tours dominées par les hauteurs voisines. Trois forts châteaux peuvent cependant servir à sa défense. L'un est le château de l'Œuf, ainsi nommé à cause de sa forme alongée & ovale. On n'a fait qu'ajouter des fortifications, telles qu'on les voit actuellement, à une espece de palais que Guillaume I, Roi de Sicile & de Naples, fit construire en 1154, sur un rocher au milieu de la mer, dans le même endroit où Lucullus avoit une maison & des jardins délicieux. Ce château, auquel on arrive par un grand pont, s'avance dans le golfe & le commande.

Le second est le château Neuf, dont les ouvrages furent commencés par Charles I d'Anjou, continués par Frédéric, Roi d'Arragon, par Gonsalve de Cordoue, surnommé *le Grand Ca-*

pitaine, & achevé, dans le seizieme siecle par Pierre de Tolede, un des plus illustres Vice-Rois que l'Espagne ait envoyés pour gouverner Naples. C'est une forteresse considérable, située sur le bord de la mer, vis-à-vis le grand môle, auquel elle sert de défense. Elle est entourée de fossés profonds, flanquée de tours extrêmement hautes, & munie d'une bonne artillerie, sur-tout de quelques gros canons qui portent les armes de l'Electeur Jean Frédéric de Saxe, à qui Charles-Quint les enleva en 1547, à la bataille de Mulberg. On y voit encore un grand arsenal, fourni, dit-on, de toutes sortes d'armes nécessaires pour cinquante mille hommes. Cette salle d'armes, d'une architecture légere, est remarquable dans l'histoire, par l'abdication du souverain Pontificat qu'y fit, en 1294, saint Célestin V, à l'instigation du Cardinal Benoît Gaëtan, qui lui succéda sous le nom de Boniface VIII. Comme ce château servoit autrefois d'habitation aux Souverains, on n'est pas étonné d'y voir quelques monumens & un air de grandeur qui ne se rencontrent pas dans les forte-

resses ordinaires. On y arrive par une grande place appellée *Largo del Castello*, mais qui n'est ni réguliere ni décorée, malgré le grand nombre de fontaines qu'on a placées de distance en distance. Une cour très-vaste sert de place d'armes. On trouve ensuite un bel escalier qui conduit à de grands appartemens, un arc de triomphe, des statues antiques, une église assez jolie, des fontaines, des puits en grand nombre. On croiroit que c'est une petite ville dans laquelle peut aisément tenir une garnison de trois mille hommes.

Enfin le château Saint-Elme, situé sur la montagne de même nom, domine la ville. Ce n'étoit d'abord qu'une tour ou fortin que les Princes Normands bâtirent sur cette montagne. Charles-Quint en fit une citadelle dans les regles, à laquelle Philippe V, Roi d'Espagne, fit ajouter de nouveaux ouvrages en 1702 : elle a la forme d'un exagone d'environ cent toises de diametre, où sont des mines, des souterreins, de larges fossés creusés dans le roc, de même qu'une grande citerne, une forte artillerie, & une nombreuse garnison.

Le *Torrione del Carmine*, où la Tour des Carmes, dont on a fait une espece de forteresse, sert moins à défendre la ville qu'à contenir la populace. Il commande le marché (*il Mercato*), la place la plus ancienne, la plus fréquentée de Naples, & qui étoit anciennement le siege de toutes les séditions. Le Gouvernement, qui a connu l'importance de ce poste, s'en est emparé, depuis sur-tout qu'il a été instruit par la révolte de Masaniello, qui foudroyoit de-là les vaisseaux dans le port & une partie de la ville. Pour prévenir toute espece de désordre, on y a mis un détachement de troupes, avec une bonne artillerie; & pour intimider les coupables, la potence est toujours plantée dans le marché : précaution nécessaire dans un pays où l'inquiétude naturelle, l'inconstance, la pauvreté, peuvent aisément exciter des troubles.

Le port est aussi défendu par quelques fortifications, qui se trouvent sur les deux môles entre lesquels il est situé. A l'entrée du grand môle, construit en forme d'équerre, est la lanterne ou phare très-élevé. Le Roi a

fait bâtir un fort à l'extrêmité ; il a de même fait construire le petit Môle ou *Braccio - nuovo*, avec un autre fort, pour éviter un accident semblable à celui de 1742, lorsque l'Amiral Byng, Commandant une flotte Angloise, se présenta devant Naples, & força ce Prince de signer la neutralité, sans donner même le tems de délibérer. Le port est petit, de forme quarrée, & n'a pas plus de cent cinquante toises en tout sens. Anciennement il s'avançoit davantage dans la ville. On montre encore dans une rue tournante, une muraille bâtie de très-gros quartiers de pierre, où il reste des crampons de fer auxquels tenoient des anneaux pour attacher des vaisseaux. Aujourd'hui le port ne peut guere contenir que quatre vaisseaux de haut bord, avec des frégates, des schebecks, des tartanes, &c. Mais la rade est vaste & bonne : les vaisseaux y sont en sûreté. Les galeres occupent un bassin séparé, qu'on appelle la Darsene, près duquel on les construit.

C'est dans les environs qu'on trouve, au midi de la ville, le fauxbourg de *Santa Lucia*, le quartier de Naples

le mieux bâti, le mieux habité, le plus commode par son voisinage de la cour, le plus sain & le plus agréable par sa position avancée dans le golfe; ce qui permet de le découvrir en entier : il est contigu au fauxbourg de *Chiaia*, qui s'étend jusqu'au mont Pausilippe vers le couchant. Des maisons élevées d'une construction uniforme, des fontaines décorées d'architecture, & placées de distance en distance le long d'un quai qui a plus de cent toises large, forment un coup-d'œil admirable dans ce fauxbourg. De l'autre côté de la ville, à l'orient, en allant vers Portici & toujours sur les bords de la mer, se trouve le fauxbourg de Lorette, également orné d'un quai superbe, ou *strada nuova*, que le Roi vient de faire construire, avec de jolies maisons uniformes, presque toutes occupées par des négocians. Ce quai est terminé par le pont de la Magdelaine, sous lequel le Sebeto se jette dans la mer. La ménagerie est située dans le voisinage, de même que les écuries de la Cour, où l'on voit l'élite de ces superbes chevaux napolitains de si belle race, & qui sont si estimés. Le faux-

bourg de saint Antoine, un peu plus au nord du côté de la montagne, est un des plus grands qu'il y ait à Naples: il est percé de quelques rues très-larges & très-belles. Enfin le cinquieme fauxbourg, celui des Vierges (*delle Vergine*) s'étend sur des hauteurs du côté du nord.

Toutes les rues, tant de la ville que des fauxbourgs, sont pavées de larges dalles qui ressemblent, par leur couleur noirâtre & par leur dureté, à la lave sortie du Vésuve. Ces rues sont ordinairement droites & assez larges. A Paris ni à Londres, on n'en voit point d'égale à celle qu'on appelle ici *strada di Toledo*, rue de Tolede: elle a du nord au sud, depuis la porte du Saint-Esprit jusqu'à l'entrée de la place du palais du Roi où elle finit, cinq cens quarante toises de longueur sur une seule ligne. Si l'on y comprend la place du palais & la grande rue qui est au-delà de la porte du Saint-Esprit, elle a près de huit cens toises. Sa largeur n'est pas moins remarquable; c'est dommage qu'elle soit embarrassée par une infinité de petites échoppes où l'on vend des comestibles de toute

espece, ce qui lui donne l'apparence d'un marché. Il reste cependant assez d'espace pour que deux carrosses puissent y passer à l'aise. Elle sert, pendant l'hiver, de cours ou de promenade publique. On s'y rend à la nuit tombante. Toutes les petites boutiques alors éclairées, les voitures précédées par des coureurs ou des laquais qui portent des torches allumées, la quantité d'acheteurs de tout rang qui font leurs provisions dans cette promenade, l'affluence des spectateurs, tout forme le spectacle le plus varié, le plus amusant ; & le cours même de Rome, quoique plus étendu & décoré d'édifices superbes, n'offre rien de comparable.

En général, les maisons de Naples sont d'une uniformité réguliere. On ne voit point ici, comme dans toutes les grandes villes, un misérable taudis à côté d'un palais magnifique. Cette régularité ne peut être que l'effet d'une bonne police. Presque toutes les maisons sont de la même hauteur : elles ont quatre ou cinq étages avec des toits plats en forme de terrasses, sur lesquelles on met des pots à fleurs, des

vases avec des arbres fruitiers, & où l'on va se promener, prendre le frais pendant la nuit, converser avec les personnes logées dans la même maison, ou avec celles des maisons voisines. La pluie ne cause aucun dommage à ces terrasses; elles sont couvertes d'une pierre qu'on appelle *Lavagna*, qui tient de l'ardoise, qui en a la couleur, mais plus de solidité. On réunit les différens morceaux avec un mastic qui, une fois durci, acquiert la dureté de la pierre: il est formé de bitume, de chaux vive & de pouzzolane, espece de terre ou de fossile d'un brun rougeâtre, qu'on tire des environs de Pouzzols & du mont Vésuve; & qui, mêlé sur-tout avec la chaux, devient le ciment le plus dur que l'on connoisse.

L'uniformité, la symmétrie de la plupart des maisons, sur-tout dans les rues principales, forment sans doute, au premier coup-d'œil, un aspect agréable: mais un de nos Poëtes a bien eu raison de dire, *l'ennui naquit un jour de l'uniformité*. Ce n'est pas tout, on ne doit pas s'attendre à trouver à Naples des édifices superbes, des monu-

mens d'une architecture belle, majestueuse, imposante, comme dans plusieurs autres villes de l'Italie, sur-tout à Rome. Cet art est ici soumis à d'autres regles, à d'autres principes, qui ne tournent pas à la gloire des Architectes Napolitains. Aucune place n'est réguliere. On ne remarque dans les fontaines publiques, que l'intention de les charger de différentes especes de marbre, sans que le goût ait jamais présidé à leur embellissement. Les palais de la haute noblesse frappent par leur grandeur, mais ils choquent par mille défauts. Toutes les parties saillantes sont d'une proportion gigantesque & d'une pesanteur énorme. L'architecture extérieure des églises, même les plus renommées, n'a rien qui prévienne en leur faveur. Elles manquent presque toutes de portail, & ne présentent qu'un mur absolument nud. L'intérieur est d'une distribution uniforme; c'est une coupole qui surmonte les croisées dans leur point de réunion; lorsqu'on a vu une de ces églises, on peut dire les avoir toutes vues. Quant à la richesse & à la variété des ornemens, on n'y

met d'autres bornes que celles que prefcrivent les largeffes des bienfaiteurs ou les facultés de ceux à qui ces églifes appartiennent. Quelques-unes font incruftées de mofaïques, & couvertes de dorures, d'ouvrages de peinture & de fculpture. On ne voit fur les autels que pierres précieufes, or, argenterie. Les plus beaux marbres de Sicile & de Carare, les porphyres, le jafpe, le lapis-lazuli, les ftucs dorés brillent de toutes parts; mais nul goût dans la diftribution de ces ornemens: ils font entaffés, confondus; ils ne laiffent aucun repos à l'œil. On ne foupçonne même pas que la grace & l'élégance font plutôt l'effet d'une fimple parure & d'une exacte proportion des parties, que d'un luxe fi recherché. L'homme vulgaire peut en être ébloui : l'homme de goût n'y reconnoît qu'une faftueufe prodigalité de richeffes.

Je n'entrerai pas, Madame, dans le détail de toutes les églifes qu'on montre ici comme des merveilles dont rien n'approche dans le refte de l'univers. Quand on arrive de Rome, & qu'on a la tête remplie de tous les chefs-d'œuvre qu'on a vus en ce genre, on ne

peut tout au plus regarder ces prétendues merveilles, que comme de jolis colifichets. D'ailleurs il y a un si grand nombre d'églises à Naples, que vouloir vous les faire connoître, ce seroit vous présenter des descriptions prolixes & fatigantes. On y compte plus de trois cens grandes églises, dont quarante-deux sont paroissiales. Pour les petites églises ou chapelles, elles sont multipliées à l'infini. On en trouve à chaque pas, sur-tout dans les anciens quartiers de la ville. Je me contenterai donc de vous indiquer ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans les principaux de ces édifices. Je commence par la cathédrale, dédiée à saint Janvier, le premier protecteur de la ville & du royaume.

Cette église est précédée d'une petite place sur laquelle on a élevé un obélisque, au haut duquel est une grande statue de saint Janvier. Le corps de cet obélisque est de marbre; les ornemens, tels que les moulures, les festons, les guirlandes, les petites figures, de même que la statue, sont de bronze, & ne sont point épargnés. Les Napolitains aiment beaucoup ces

sortes de monumens, auxquels ils donnent le nom d'*Agugllа*, aiguille. Ils ne manquent jamais, lorsqu'ils en parlent, de dire, comme de tout ce qui est travaillé selon leur goût, que c'est, *una cosa stravagantemente lavorata*. Mais dans le fait, ces pyramides, qui ne ressemblent en rien à celles qu'on voit à Rome d'une forme si simple, mais si belle, ne sont remarquables que par la bizarrerie de leur composition. Un Jésuite très-connu dans cette ville, le P. Pepe, vient d'en faire élever une devant l'église de la maison professe, à l'honneur de la Conception de la sainte Vierge. Elle est encore plus chargée d'ornemens que toutes les autres; mais elle est peut-être d'un plus mauvais goût. La fête des Saints, à qui ces monumens sont dédiés, est célébrée pendant plusieurs soirées, avec beaucoup de pompe : ce sont des illuminations, des concerts, des feux d'artifice, qui attirent tout Naples à ces spectacles nocturnes.

L'église cathédrale a été bâtie sur les ruines d'un temple d'Apollon, par les ordres de Charles I & de Charles II d'Anjou. C'est un vieux édifice gothique,

flanqué de quatre grosses tours qui lui donnent l'air d'une forteresse. La voûte de la grande nef est soutenue par des pilastres quarrés, à chacun desquels sont adossées trois colonnes de granit ou de marbre d'Afrique : ces colonnes sont au nombre de cent dix. Le pourtour de la nef est orné de cadres & de stucs dorés, dans lesquels sont peints les Apôtres & les Evangélistes. Ces tableaux, de Luc Jourdans, sont beaux & ingénieusement composés. On en voit encore quelques-uns de Solimene & de Sébastien Concha. Un vase antique de basalte, sur un pied de porphyre, du tems de Constantin, & qui sert pour les fonts baptismaux, peut exciter aussi l'attention des curieux. Les tombeaux de Charles I. d'Anjou, de Charles de la Paix & de quelques autres, sont chargés d'épitaphes en antithèses, en épigrammes, en jeux de mots, comme presque toutes celles qui garnissent les murs & les mausolées des autres églises de Naples. Au-dessous du chœur est une petite chapelle, ou confession, qu'on appelle *Soccorpo*, dans laquelle repose le corps de saint Janvier. Elle est revêtue de mar-

bre blanc. La voûte, ornée de bas-reliefs en forme d'arabesques, dans le goût de l'antique, est portée par deux rangs de colonnes de granit d'ordre ionique : elles passent pour être des restes de l'ancien temple d'Apollon. Trente Chanoines, à la tête desquels est l'Archevêque, dont le palais tient à la cathédrale, jouissent depuis long-tems de diverses prérogatives : on leur donne le titre de Cardinaux ; & ils ont le droit de porter l'habit violet, la mître, la crosse & la chappe épiscopale.

L'église de sainte Restitute est à gauche en entrant dans la cathédrale, dont elle fait partie : elle a été bâtie dès le tems de Constantin, lorsque l'exercice de la Religion chrétienne fut permis dans l'Empire : c'étoit le premier siege des Evêques de Naples ; il n'en reste plus que la nef, soutenue par plusieurs colonnes tirées de quelque temple antique, s'il faut en juger par leur travail bien supérieur au reste de l'édifice. On y voit plusieurs peintures modernes, d'autres antiques, & sur-tout une image miraculeuse de la Vierge, en mosaïque, qu'on montre comme la

premiere qui ait été révérée en Italie.

A droite est la chapelle de saint Janvier, qu'on appelle le Trésor. Pour vous donner d'abord, Madame, une idée de toute la magnificence de cette chapelle, il faut que vous sachiez quelle est l'opinion qu'on a de ce saint à Naples. Imaginez un peuple crédule & dévot jusqu'à la superstition, au moins pour tout ce qui tient aux pratiques extérieures de la Religion. Frappé de tous les miracles opérés par saint Janvier, & sur-tout de la liquéfaction de son sang, qu'il voit se passer réguliérement sous ses yeux deux fois dans l'année, il le regarde comme un saint privilégié, comme le plus grand, le premier de tous les saints : il n'en parle qu'avec transport; peut-être le met-il au-dessus de Dieu. Accoutumé d'ailleurs à des juremens, & même à des blasphêmes contre les choses les plus sacrées, il ne ménage que saint Janvier; il ne le nomme qu'avec respect. Dans ses besoins, il l'implore: dans les malheurs publics, il ne s'adresse qu'à lui. Le Vésuve fait-il entendre ses affreux mugissemens; vomit-il des tourbillons de

flamme & de fumée ; menace-t-il la ville d'une prochaine destruction par des tremblemens de terre & des torrens de lave ; le peuple éperdu, consterné, court se jetter aux pieds des autels de saint Janvier ; il l'invoque à grands cris. Dans les rues, dans les places publiques, dans les églises, on n'entend que le nom de saint Janvier. Mais le danger est-il passé, c'est à ce grand saint qu'on en est redevable : c'est lui qui veille à la conservation des murs qui le virent naître, à la sûreté de ses concitoyens ; c'est leur premier & leur plus puissant protecteur.

Jugez, d'après cela, quel a dû être leur zele pour élever en son honneur & pour embellir un édifice digne de répondre à la haute idée qu'ils ont de son pouvoir miraculeux. La reconnoissance pour un bienfait particulier & signalé qu'on lui attribue, s'est joint encore à tous ces motifs. La peste désoloit, dans le seizieme siecle, la ville de Naples ; & pour en obtenir la cessation, on fit un vœu de bâtir cette chapelle, qui n'a cependant été achevée que dans le siecle dernier. La forme en est ronde & d'une belle pro-

portion. La grande corniche qui regne tout autour, est portée par quarante-deux colonnes de brocatelle de Sicile, entre lesquelles sont, dans des niches, des statues en bronze de dix-neuf saints. Le pavé est de marbre, les ornemens saillans d'architecture, en stucs dorés. La coupole, peinte par Lanfranc, est un des meilleurs morceaux de ce maître. Avant lui, le Dominiquin avoit peint à fresque cette coupole. Mais la rivalité des peintres Napolitains, surtout de l'Espagnolet, qui ne pouvoient souffrir que cet ouvrage fût confié à un étranger, & qui engagerent même un maçon à mêler de la cendre à la chaux pour faire tomber l'enduit sur lequel le Dominiquin peignoit; la crainte qui le tourmentoit sans cesse d'être empoisonné; sa méfiance contre ses domestiques, contre sa femme même; tous ces chagrins éteignirent son génie: il travailloit à la hâte, & comme par force. A sa mort on abattit presque tout ce qu'il avoit fait; & il n'est resté de lui que les angles de la coupole & quelques tableaux d'autel, où ce grand Peintre ne paroît pas égal à lui-même. Le grand tableau de l'Espagno-

let, qui repréſente ſaint Janvier ſortant de la fournaiſe, & celui du Cavalier Maſſimo, qui repréſente la guériſon d'un énergumene, attirent bien mieux les yeux des connoiſſeurs.

Tous ces ornemens, quelque frappans qu'ils ſoient, ne ſont rien encore en comparaiſon des richeſſes accumulées dans cette chapelle & dans la ſacriſtie. On y voit entr'autres un calice d'or enrichi de diamans, eſtimé cent mille livres, & donné par le Roi & la Reine à leur premiere viſite; des chandeliers d'argent qui ont dix à douze pieds de hauteur, quarante-une ſtatues de bronze, trente-ſix buſtes d'argent, dont pluſieurs ſont ornés de pierres précieuſes; celui de ſaint Janvier en eſt entiérement couvert.

Derriere l'autel principal dédié à ce ſaint, on conſerve précieuſement, dans un petit tabernacle de bronze à portes d'argent, deux ampoules ou fioles de verre, remplies de ſon ſang, qui fut, dit-on, ramaſſé par une dame Napolitaine, pendant ſon martyre. Le Député de la ville a une clef de ce tabernacle; le *Maeſtro di Caſa* de l'Archevêque a l'autre; je crois même

avoir oui dire qu'un troisieme en avoit encore une : ils doivent chacun être présens pour procéder à l'ouverture du tabernacle. Cette précaution est nécessaire pour éviter tout soupçon de supercherie. Au mois de Mai & au mois de Septembre, c'est à-dire à la fête du saint & à la translation de ses reliques, son sang se liquéfie, quoique bien des personnes prétendent que la liquéfaction se fait également dans d'autres tems de l'année: mais c'est à ces deux époques que tout Naples est en rumeur pour être témoin de ce miracle, & particuliérement au mois de Mai, où il se fait avec pompe devant un des sieges de la Noblesse. Tous les Ordres religieux, tous les Curés avec leur clergé assistent à une procession solemnelle. Sur le midi, on apporte le buste de saint Janvier; & sur le soir, le reliquaire où est le sang. Quand on est arrivé, le Prêtre qui officie, retourne plusieurs fois le reliquaire, en prononçant le *Credo*. C'est alors qu'on entend le peuple implorer à grands cris saint Janvier: les femmes se frappent la poitrine à coups redoublés, se donnent des soufflets, & s'arrachent les che-

yeux; tout le monde est dans des agitations convulsives. Si le miracle tardoit à s'opérer, malheur à celui des assistans qui seroit soupçonné d'être hérétique! on lui en attribueroit la cause; & sa vie ne seroit pas en sûreté. On cite plusieurs exemples des extrémités violentes auxquelles on s'est porté sur les malheureuses victimes d'un préjugé que l'idée de l'intérêt public entretient dans toutes les têtes; car l'interruption de ce miracle est regardée, à Naples, comme le pronostic d'un grand malheur qui doit arriver: mais ces funestes présages sont toujours écartés. Le miracle ne manque jamais de se faire, & se renouvelle pendant l'octave tous les jours à la premiere Messe.

Cette liquéfaction n'est pas la seule qui se fait à Naples dans des tems marqués. On en raconte autant du sang de saint Etienne, de saint Pantaléon, de sainte Vit, de sainte Patrizia; on montre encore celui de saint Jean-Baptiste, dans l'église de ce saint, occupée par les Augustins, & située sur une grande & belle rue qu'on appelle *strada di Carbonara*,

Carbonara. Enfin les Minimes se félicitent d'avoir deux phioles du lait de la sainte Vierge, qui se liquéfie à toutes les fêtes qu'on célebre en son honneur. Seroit-il vrai que quelques Physiciens en laissant entrer un peu d'air par le moyen d'une soupape, dans le vase qui renferme une liqueur coagulée, dont on fait la composition, sont venus à bout d'imiter ces sortes de liquéfactions? On prétend qu'un Savant d'Allemagne y a réussi. Un autre Savant de Naples, aussi distingué par sa naissance que par ses lumieres, croit encore avoir trouvé ce secret. Mais on sent bien que dans un pays tel que celui-ci, la prudence doit inspirer la plus grande circonspection sur la publicité de pareilles opérations chimiques.

L'église des Carmes, ou *d'el Carmine*, est une des plus célebres de Naples. C'est celle qui est la plus fréquentée à cause du voisinage du marché toujours rempli de monde. Le Roi même y va tous les samedis, selon un usage établi depuis fort long-tems. On ne manque pas de faire remarquer aux étrangers, une image miraculeuse de la sainte Vierge, peinte par saint Luc,

& un Crucifix qui, dit-on, baissa la tête pour éluder un coup de canon, qui n'emporta que la couronne d'épines. Le boulet même est suspendu près de là. Cet événement, dont il n'est pas permis de douter à Naples, arriva lorsque les troupes d'Alphonse d'Arragon assiégeoient cette ville : elles étoient commandées par Dom Pedro son frere, sur qui le Ciel punit son espece de sacrilege ; il fut tué lui-même, d'un coup de canon, dans l'église de Notre-Dame-des-Graces, qui n'est pas éloignée. On voit encore dans l'église des Carmes, près du grand autel, le mausolée de l'infortuné Conradin, qu'on enterra d'abord dans une petite chapelle qui subsiste encore, & qui fut bâtie à l'endroit même de la place du marché, où ce jeune Prince fut exécuté ; mais l'Impératrice Marguerite, sa mere, changea le lieu de sa sépulture. Cette Princesse venoit à grandes journées de l'Allemagne, pour retirer son fils des mains de Charles I d'Anjou. Elle arriva quelques jours après son abominable exécution. En proie toute sa vie à la douleur la plus amere, elle ne reçut quelque consolation qu'en

employant les ſommes conſidérables d'argent qu'elle avoit apportées pour la rançon de ſon fils, à faire élever, ſur un plan plus vaſte, l'égliſe des Carmes, dépoſitaire de ſes oſſemens, & à doter richement ces Religieux.

Les Théatins ont à Naples deux maiſons & deux égliſes très-remarquables. Ces Peres y jouiſſent d'une grande conſidération. On regarde leur Ordre comme le ſéminaire des évêques & un aſyle pour la haute nobleſſe. L'une de ces égliſes eſt celle des ſaints Apôtres (*ſanti Apoſtoli*), grande, belle, très-ornée, & bâtie ſur les ruines d'un temple de Mercure. La coupole bien priſe & bien éclairée, a été peinte par un Artiſte nommé Binaſchi, dont le coloris eſt frais & brillant. Le plafond, la nef, le chevet, les croiſées, ſont de Lanfranc, qui a repréſenté en divers tableaux les martyres des Apôtres avec une hardieſſe, un feu, un génie admirables : on ne peut y deſirer que plus de correction dans le deſſin. On y voit auſſi d'autres beaux tableaux de Luc Jordans, de Solimene & de Viviani. Mais ce qui eſt digne de la plus grande admiration c'eſt un bas-relief de Fran-

çois Flamand, qui se trouve au-dessus de l'autel, dans la chapelle Filomarino, toute revêtue de marbre, avec des vertus en mosaïque, exécutées d'après les originaux du Guide. Ce bas-relief représente un concert d'enfans. C'est un chef-d'œuvre pour la vérité naïve, & le beau fini. François Flamand est celui des Artistes modernes qui a le plus approché des Grecs en ce genre. Le Cavalier Marini est enterré dans la chapelle de la Mort, détachée de l'église. Dans une des deux épitaphes que l'on a gravées en son honneur, on dit qu'il a réuni dans sa personne le génie des anciens Poëtes; qu'il s'est exercé avec la même gloire dans le sacré & dans le profane, & qu'il s'est élevé au-dessus des deux sommets du mont Parnasse: c'est cependant ce Poëte que l'on peut accuser, malgré son génie, d'avoir corrompu la poésie Italienne, & d'avoir étouffé ses graces naturelles sous les antitheses, le faux brillant, les jeux de mots & les *concetti*.

L'autre église des Théatins est celle de saint Paul (*san Paolo*), située sur la petite place du marché. Elle contient les restes d'un temple ancien qu'on pré

tend avoir été élevé & consacré à Castor & Pollux, par Julius Tarsus, affranchi de Tibere. Ce sont les restes les plus considérables de l'antiquité romaine que l'on voit à Naples. Ils furent renversés, en grande partie, par le tremblement de terre de 1688, qui fit de si grands ravages dans cette ville. En reconstruisant l'église des mêmes matériaux, on a rassemblé, les débris des colonnes de marbre; on les a restaurées tout comme on a pu, avec des stucs qui en imitent la couleur, & on les a remises en place pour orner la face principale. Elles sont au nombre de huit, cannelées, d'ordre corinthien, & surmontées par un grand fronton, où l'on reconnoît quelques vestiges de bas-reliefs antiques. L'église, dédiée à saint Pierre & à saint Paul dès l'an 574, pour une victoire que les Napolitains avoient remportée sur des Barbares, est actuellement d'une construction assez élégante, & frappe principalement par sa richesse. Elle renferme plusieurs tableaux de grands Maîtres, de Massimo, de Belisario, & de Solimene: il y en a sur-tout un de ce dernier dans la sacristie, la chûte de Si-

mon le Magicien, qui passe pour le meilleur qui soit sorti de ses mains. Le tabernacle, du grand autel est chargé de bronze doré, de colonnes de marbre, de pierres précieuses, & de statues. La chapelle où est enterré le corps de saint Gaëtan, fondateur des Théatins, est entiérement revêtue de petites tables d'argent, en forme d'*ex voto*. La maison des Religieux est une des plus belles qu'ils aient en Italie : les bâtimens sont réguliers & bien entretenus. Ces Peres font cependant profession d'une grande pauvreté; ils n'ont d'autres biens que ceux que la Providence leur envoie. Il paroît que jusqu'à présent elle ne les a pas abandonnés, & qu'elle a pourvu très-libéralement à leurs besoins, à leurs commodités même. Les arcades du cloître sont soutenues par des colonnes de granit, qu'on croit avoir servi à un théatre ancien & considérable, dont on voit encore quelques vestiges. Ce fut celui sur lequel Néron fit l'essai des talens qu'il croyoit posséder au suprême degré, pour la poësie & la musique. Une foule immese de spectateurs s'y étoit rendue. Mais à peine se furent-ils retirés, qu'un tremble-

ment de terre renversa le théatre. Néron regarda cet événement comme une faveur spéciale des Dieux; & pour faire éclater sa reconnoissance, il publia de nouveaux chants de sa composition.

A côté de l'église de saint Paul est celle de saint Laurent, qui fut donnée aux Franciscains par Charles I d'Anjou. Il la fit bâtir sur les ruines du palais de la cité, où s'assembloient les nobles & le peuple, pour traiter des affaires générales de la ville. Cette espece de république parut trop contraire aux intérêts de ce Prince: il défendit les assemblées & fit démolir le bâtiment. Le réfectoire des Religieux, qui est d'une grandeur immense, sert cependant encore aux assemblées des députés de la ville; c'étoit aussi là que se tenoit autrefois le parlement général du royaume. L'église, de construction gothique, est décorée à la moderne. On y voit plusieurs statues, quelques tableaux assez bons, & les tombeaux de quelques Souverains de Naples.

Les Dominicains ont quatorze couvents dans cette ville. Le principal est celui de *san Domenico grande*, ou *san Domenico maggiore*, saint Dominique le

majeur. Dans une chapelle de l'église, on montre le Crucifix qui adressa à S. Thomas d'Aquin ces paroles dont les Dominicains tirent, avec raison, tant de gloire : *bene scripsisti de me, Thoma.* Mais on ne voit pas quand on veut ce Crucifix : il faut avoir une permission expresse du Prieur ; & l'on est accompagné par quatre novices qui ont chacun un cierge à la main. On montre aussi dans le dortoir, la cellule de ce saint, convertie actuellement en une chapelle, & la salle où il enseignoit la Théologie, avec une inscription qui désigne l'endroit où sa chaire étoit placée.

L'église de saint Philippe de Néri, occupée par les Peres de l'Oratoire, qu'on appelle aussi Hiéronimites, & qui suivent une regle différente de ceux de France, est une des plus brillantes qu'il soit possible de voir. A Naples même elle passe pour un objet digne d'admiration. Jugez de la quantité d'ouvrages de peinture & de sculpture, de marbres, de colonnes, de stucs dorés, de vases, de reliquaires chargés de pierres précieuses. On y observe particulierement une très-grande fres-

que de Luc Jordans, qui a peint, au-dessus de la grande porte, J. C. chassant les vendeurs du temple : c'est une belle machine, bien imaginée, quoique plusieurs figures soient un peu courtes. On regrette que le Peintre n'ait pas pu sauver le mauvais effet que produit le tableau coupé par la porte de l'église. A côté de la sacristie, dans une espece de galerie ou oratoire, on conserve plusieurs tableaux de chevalet des plus grands Maîtres de l'Italie. Tels sont plusieurs morceaux des Bassans, de Dominiquin, de Palma, & deux ou trois saintes familles, qu'on dit être de Raphael.

Je ne puis mieux comparer l'église Royale de sainte Claire, qu'à une salle de festin, tant elle est éblouissante par ses dorures & ses autres décorations. Mais je ne sais si toute cette recherche de parure moderne ne forme pas un contraste un peu trop tranchant & même un peu ridicule avec l'architecture gothique de cet édifice, qui fut bâti, au commencement du quatorzieme siecle, par les ordres du Roi Robert & de la Reine Sancia son épouse, pour trois cens Religieuses de l'Ordre de

ſainte Claire. L'un & l'autre y ont leurs tombeaux, de même que le Duc de Calabre leur fils, & plusieurs Seigneurs de l'illuſtre maiſon de Baux en Provence, qui paſſerent avec les Princes de la maiſon d'Anjou dans le royaume de Naples, où l'on croit que leur poſtérité eſt encore ſubſiſtante. La maiſon de San-Felice, qui ſe dit deſcendre des Normands qui firent la conquête de ce royaume, a auſſi ſa ſépulture dans une chapelle de cette égliſe. On y remarque enfin le tombeau de Raymon Cabano qui, de l'état d'eſclave, parvint à la dignité de grand Sénéchal du royaume, & qui périt enſuite ſur le gibet avec ſa femme & ſes fils, pour avoir trempé dans l'aſſaſſinat d'André, Roi de Hongrie. Ce couvent eſt, ſans contredit, le plus célebre de Naples: il eſt compoſé de deux ou trois cens Religieuſes qui doivent être nobles; & pluſieurs même ſont de la plus haute qualité. On regarde ici cette fondation, où brille la magnificence royale, comme un aſyle honorable pour les filles de la nobleſſe, riches ou pauvres, qui ne peuvent pas s'établir d'une maniere convenable dans

le monde. Leur regle d'ailleurs eſt aſſez mitigée : on a la liberté de les voir auſſi ſouvent que l'on veut, dans des parloirs où l'on n'eſt pas ſéparé par des grilles. Cet uſage a également lieu dans preſque toutes les maiſons religieuſes de Naples : il en eſt peu où les parloirs ſoient grillés.

Vis-à-vis l'égliſe de ſainte Claire eſt le *Geſu nuovo*, égliſe & maiſon profeſſe des Jéſuites, bâtie ſur l'emplacement de l'ancien palais des Princes de Salerne. On a conſervé la façade principale de ce palais, qui forme le portail de l'égliſe, mais qui ne répond pas à la beauté de l'intérieur. De l'aveu de tout le monde, c'eſt la plus belle de Naples, & la mieux conſtruite ſelon les regles de l'art. Elle eſt ſur le modele de celle de ſaint Pierre de Rome, ſans avoir cependant ni l'étendue ni la majeſté de ce premier temple du monde chrétien ; ſa forme eſt une croix grecque, dont le milieu eſt ſurmonté par une grande coupole, qui avoit été peinte par Lanfranc. Le tremblement de terre de 1688 ayant renverſé cette coupole, & conſidérablement ébranlé les parties les plus élevées de tout l'é-

difice; les peintures ont été réparées par Matteis, & il n'eſt reſté que les quatre Evangéliſtes de Lanfranc, que l'on regarde comme ſon chef-d'œuvre. Les autres célebres Peintres Napolitains, l'Eſpagnolet, Luc Jordans, Solimene, Maſſimo, Beliſaire, ont auſſi déployé leurs talens dans cette égliſe. On y admire également quelques tableaux rares des plus grands Maîtres de l'Italie, deux de Raphael, un d'Annibal Carrache, un autre de Dominiquin, &c. La chapelle de ſaint Ignace, de la conſtruction la plus noble, eſt ornée de ſix belles colonnes de marbre d'Egypte, de pierres précieuſes, & des deux grandes ſtatues de David & de Jérémie, en marbre blanc, par le Cavalier Coſmo. La chapelle de ſaint Xavier, vis-à-vis, eſt dans le même goût de décoration, aux deux ſtatues près. Pour le tréſor, il eſt d'une richeſſe immenſe : il n'y a que celui de la cathédrale qui puiſſe l'emporter.

Geſu Vecchio eſt le college des Jéſuites. L'égliſe eſt belle ; mais la maiſon l'eſt encore plus. C'eſt un des édifices les plus remarquables de Naples. La Bibliotheque paſſe pour être le plus

beau vaisseau qu'on y voie en ce genre. Il y a dans ce college une fondation qui ne laisse pas que d'ajouter beaucoup à la considération dont les Jésuites jouissent dans cette ville. Le Prince Filamirano della Rocca, leur a donné quatre-vingt mille livres de rente destinées à des aumônes (1).

Il me resteroit, Madame, à vous parler de bien d'autres Eglises. Je devrois vous dire, par exemple, que celle de *Monte Oliveto* est une des plus belles de Naples; qu'elle renferme quelques tableaux assez bons; que le couvent est d'une très-grande magnificence, & d'une étendue prodigieuse: mais je ne pourrois que vous répéter à peu près les mêmes choses. C'est par-tout la même prodigalité de richesses, le même goût de décoration; & vous savez que la monotonie de ces descriptions n'inspire que trop souvent de l'ennui. Cependant avant de terminer cette Lettre, je ne puis me dispenser de vous faire

(1) Depuis deux ou trois ans, le Gouvernement a donné ce College aux Religieux Sommasques. Après l'expulsion des Jésuites, en 1767, il donna l'église & la maison professe à des Franciscains Observantins.

connoître cette superbe Chartreuse dont je vous ai déjà parlé, située sur le mont saint Elme, au bas du château de ce nom.

Anciennement les Rois de Naples avoient une maison de campagne dans cet emplacement. Charles, Duc de Calabre, engagea le Roi Robert, son pere, à y faire construire un couvent & une église pour douze Chartreux & huit Freres Converts. La mort l'empêcha de voir l'exécution entiere de son projet; mais, par son testament, il en chargea d'une maniere spéciale, Jeanne I sa fille, & il dota ces Religieux de plus de cinquante mille livres de rente. Cette Princesse fut non-seulement fidele à remplir les volontés de son pere: elle donna encore aux Chartreux des marques de sa générosité, & leur accorda diverses prérogatives. D'autres bienfaiteurs ont successivement augmenté leurs richesses, qui sont aujourd'hui très-considérables; mais elles n'ont jamais porté préjudice à la rigide observation de leur regle. Ces Religienx sont ici ce qu'ils sont partout ailleurs. Vertueux solitaires, ils ne participent ni à l'agitation, ni au

tumulte, ni aux affaires du siecle. Toute leur ambition est de se dérober aux regards du public, & de ne s'occuper dans la retraite, qu'à pratiquer les devoirs qui leur sont prescrits. Jusqu'à présent, ils n'ont fait usage de leur opulence, que pour profiter de tous les charmes de leur situation : ils en connoissent tout le prix, & ils n'oublient pas de les faire observer à tous les étrangers qu'ils accueillent de la maniere la plus polie. On prétend que sous un seul priorat, ils ont dépensé plus de deux millions en tableaux, en ouvrages de sculpture & en argenterie. La chose me paroît difficile à croire, parce qu'enfin leurs revenus, quelque considérables qu'ils soient, ne pouvoient point suffire à une aussi grande dépense dans ce court espace de tems. Il est cependant vrai que, par leur économie, ils sont venus à bout d'accumuler des objets très-précieux dans leur habitation, & qu'ils n'ont rien négligé pour y prodiguer toutes sortes d'embellissemens. C'est non-seulement le plus beau monastere de l'univers : mais il n'est point de Souverain qui n'enviât un pareil séjour.

L'église, bâtie à la moderne, est le

triomphe du goût national. Le pavé eſt de marbre, la voûte ornée de ſtucs dorés & de tableaux, l'autel couvert d'argent, d'or & de pierres précieuſes; par-tout des marbres recherchés, des peintures, des ſculptures, des dorures. Tous ces ornemens ſont répandus avec tant de profuſion, qu'ils laſſent l'œil & ne l'amuſent pas. Je dois néanmoins excepter quelques morceaux de peinture, entr'autres douze tableaux de l'Eſpagnolet, qui repréſentent les douze Prophetes, & qui ſont placés dans les archivoltes de la nef. Les caracteres ont une variété d'expreſſion admirable; le coloris en eſt enchanteur. La ſacriſtie eſt d'une richeſſe immenſe, & décorée de très-beaux morceaux de peinture, de même que le chapitre & le réfectoire. Le cloître eſt vaſte, & ſoutenu par des colonnes de marbre, d'ordre dorique, avec des buſtes auſſi en marbre de pluſieurs ſaints Chartreux, placés ſur des gaînes d'eſpace en eſpace. Les cellules diſpoſées autour de ce cloître, ſont agréables & commodes. L'apothicairerie, ſituée à un coin, renferme des choſes très-curieuſes, ſur-tout en hiſtoire naturelle. La bibliotheque &

l'appartement à recevoir les étrangers, ne sont pas moins remarquables par le nombre & la variété de leurs ornemens. Mais ce qui l'emporte au-dessus de tout, est l'appartement du Prieur; il est digne d'un Roi. On y voit des plafonds peints, des dessins originaux qu'on conserve sous glace, & des tableaux d'un grand prix, parmi lesquels se trouve le fameux Christ de Michel-Ange, petit tableau d'environ un pied de haut. On a dit que pour rendre la vérité d'expression qu'on y admire, Michel-Ange avoit crucifié un homme qui lui avoit servi de modele. Cette histoire est consignée dans plusieurs ouvrages; mais on en a démontré la fausseté. Enfin les jardins sont d'un agrément au-dessus de toute expression. C'est à l'angle des jardins, du côté du midi, qu'est situé, sur une petite terrasse, ce superbe *Belvedere*, où l'on revient toujours avec un nouveau plaisir, quand on a parcouru & admiré toutes les beautés de l'intérieur du couvent.

Je suis, &c.

A Naples, ce 15 Juin 1758.

LETTRE CCCLIII.

Suite de Naples.

Le Roi de Naples a deux palais dans cette ville : l'un est celui de *Capo di Monte*, qui a pris son nom de la montagne sur laquelle il est bâti ; l'autre est le palais du Roi (*Reggio Palazzo*), dans le voisinage de la mer.

La beauté de la situation, la salubrité de l'air, la fraîcheur dont on jouit à *Capo di Monte* pendant les grandes chaleurs de l'été, engagerent le Roi actuel à y faire construire un palais. Les fondemens furent jettés en 1738. Cette entreprise n'a point été dirigée, comme on l'a dit, par le célebre architecte Vanvitelli, mais par deux hommes qui avoient de très-légeres notions de l'architecture, étrangere à la profession qu'ils avoient exercée jusqu'alors. Aussi ont-ils fait des fautes capitales. La premiere & la plus considérable est ne n'avoir pas assez examiné le terrein. On avoit cru fonder sur le roc, & ce n'est que sur un terrein

creux, miné par des carrieres. Afin de l'empêcher de s'écarter & de céder au poids dont il a été chargé, il a fallu faire en dessous des bâtimens considérables qui ont jetté dans des dépenses énormes. Plusieurs autres inconvéniens, tels que le manque d'eau, & la séparation du bâtiment d'avec les jardins, par le chemin qui passe entre deux, ont fait discontinuer les travaux: on a couvert même une partie des murs qui ne sont qu'à la moitié de leur hauteur. La partie qui est terminée, décorée de pilastres toscans & doriques, & où regnent dix-sept croisées de face sur neuf de profil, ne sert qu'à renfermer la riche collection de livres, de tableaux, de médailles, d'histoire naturelle, que Dom Carlos possédoit comme héritier de la maison Farnese, & qu'il a fait transporter de Parme à Naples. Tous ces objets recueillis avec le plus grand soin par les Princes de cette maison, qui avoient un goût si marqué pour les Sciences & pour les Arts, sont encore placés sans ordre. On ne peut jouir qu'imparfaitement de tous les chefs-d'œuvre sortis des mains des Raphael, des Correge, des Carrache,

des Parmesan, des Schidoné, des Paul Veronese, des Bassan, des Titien, &c. Mais combien ces tableaux, quoique confondus pêle-mêle, paroissent encore admirables! C'est ici que la peinture brille dans tout son éclat. N'y eut-il que la belle Danaë du Titien, dont on a fait des copies si multipliées, ce morceau seul suffiroit pour exciter les transports de tous les connoisseurs. Le savant P. de la Torré, clerc régulier Sommasque, est actuellement occupé à mettre en ordre les livres, pour en former une bibliotheque nombreuse & publique, qui sera confiée à ses soins.

Le palais du Roi, celui dans lequel il fait sa résidence ordinaire, est certainement le plus bel édifice de Naples. Il est divisé en deux parties. La premiere, bâtie par les ordres du Vice-Roi Pierre de Tolede, communique du côté du levant au château neuf par une galerie couverte. Le long de ce bâtiment regne une terrasse pavée de marbre, d'où l'on a la vue sur la mer. Au bas est la fabrique des galeres, la fonderie des canons, & l'arsenal. On a établi une communication de cette

partie du palais avec l'arsenal, par un pont couvert où le Roi passe, quand il veut faire quelques promenades sur mer. Les bâtimens de la seconde partie offusquent entiérement la premiere. Le Comte de Lemos, qui étoit Vice-Roi en 1600, les fit élever sur les dessins du Cavalier Fontana. Ils n'ont pas, dit-on, le tiers de l'étendue qu'ils devoient avoir, parce qu'on a été gêné par l'emplacement, & qu'on a toujours respecté les propriétés voisines. La façade a cependant près de cent toises de longueur. Elle est décorée de trois rangs de pilastres placés les uns sur les autres, & couronnés d'une balustrade garnie alternativement de pyramides & de vases. On y voit vingt-deux croisées de face, & trois portes d'égale hauteur, avec des colonnes de granit qui soutiennent les balcons du premier étage. La cour a dans l'intérieur deux rangs de très-beaux portiques l'un sur l'autre, auxquels conduit un escalier d'une construction simple, mais noble, commode, & orné de deux figures colossales de l'Ebre & du Tage. Les appartemens sont vastes : dans la salle des Vice-Rois, on remarque les por-

traits de tous ceux qui ont gouverné Naples, depuis Gonſalve de Cordoue, qui le premier fut revêtu de cette dignité, par Ferdinand d'Arragon. Les meubles du palais n'ont d'ailleurs rien de magnifique. Ce qu'on y trouve de plus précieux, ce ſont quelques tableaux tirés de la collection des Farneſes, Ducs de Parme.

Une grande place où ſe termine, comme je l'ai dit, la rue de Tolede, environne le palais: elle eſt d'un plan irrégulier; les maiſons ſont d'une conſtruction ordinaire, ſans ornemens; & la quantité d'égliſes qui font ſaillie & coupent déſagréablement cette place, ſera toujours un obſtacle pour la décorer. Dans la partie qui eſt au nord, on donne les ſpectacles deſtinés à l'amuſement du peuple, tels que les joûtes, les combats d'animaux, les feux d'artifice, & ſur-tout les cocagnes.

Savez vous, Madame, ce que c'eſt qu'une cocagne? Repréſentez-vous un grand amphithéatre, dont la plate-forme eſt couverte de vaches, de veaux, de moutons, de cochons, & de tas de pains; ſur les côtés ſont des oyes, des dindons, des poulardes, des

chapons, &c.; mais ce qui diminue un peu le plaisir de toute ame sensible, c'est que la plupart de ces animaux sont attachés tout vivans. Des Dieux & des Déesses superbement habillés, y tiennent aussi leur rang. Quand on veut donner encore plus de prix à cet amphithéatre, on le flanque de fontaines de vin. Le Roi livre tous les ans, pendant le carnaval, une ou deux de ces cocagnes, à la populace; cette largesse se répete encore lorsqu'il y a quelque réjouissance à la cour, ou que la disette se fait sentir dans la ville. La fête commence par quelques spectacles; dès qu'ils sont finis, le Roi donne le signal. Alors les soldats à pied & à cheval qui entourent l'amphithéatre pour le défendre contre l'avidité tumultueuse des ravisseurs, ouvrent le passage. Les Lazzaroni, c'est-à-dire la partie du peuple de Naples la plus indigente, mais la plus déterminée, en chemise & en culottes, s'élancent sur la proie avec impétuosité; quelquefois ils n'attendent pas le signal, ou font semblant de se méprendre. En vain sont-ils repoussés par les soldats: ils les enfoncent, ils les renversent; ils

passent même par-dessus les cavaliers & contiennent les mouvemens de leurs sabres. L'édifice est bientôt dépouillé, mis en pieces; les Divinités même ne sont pas plus respectées que les vaches & les cochons.

Ce divertissement ne seroit-il pas un reste ou une image de ce qui se pratiquoit anciennement sous les Empereurs Romains, lorsqu'ils faisoient au peuple ces immenses largesses dont nous parlent les historiens? Il est vrai que trop souvent répétées & prodiguées à Naples, elles y produiroient le même inconvénient qu'elles eurent autrefois à Rome; elles entretiendroient la paresse si naturelle aux habitans. Le Roi, depuis qu'il est monté sur le trône, se conduit par d'autres principes: il n'est occupé que du bien & de la prospérité de son Etat; & il sait que le travail, l'activité, l'industrie, peuvent seuls le rendre florissant. Il a pris tous les moyens convenables pour exciter l'émulation; il a proposé des récompenses, encouragé les efforts, flétri le vice, honoré la vertu; il a sur-tout commencé par en donner lui-même l'exemple.

C'est

C'eſt un ſpectacle bien digne d'admiration, dans une ville voluptueuſe, où tout ſemble appeller les plaiſirs, irriter les paſſions & fournir les moyens de les ſatisfaire, que de voir un Prince recommandable dès ſa jeuneſſe, par la décence & la gravité de ſes mœurs, par ſon zele éclairé pour la Religion, & par la pratique exacte de tous les devoirs qu'elle ordonne, ſoutenir une conduite ſi réguliére : elle lui a mérité les hommages de tous les cœurs, de ceux même qui paroiſſent le moins faits pour ſentir le prix des vertus ; & vous avouerez que cet empire eſt bien plus flatteur que celui que peut établir tout l'appareil de la force & de la puiſſance. Son auguſte épouſe, Marie-Amélie de Saxe, partage les mêmes hommages. Née avec des ſentimens élevés, un génie ferme, une pénétration juſte, cette Princeſſe eſt véritablement digne du trône. Elle s'eſt montrée très-capable de donner de bons conſeils & de les faire exécuter : auſſi a-t-elle gagné la plus intime confiance du Roi. Le peuple de Naples tremble devant elle : il ſait qu'elle s'environne de tout l'éclat impoſant de la grandeur, de la

fierté même, quand les circonstances l'exigent, pour soutenir les intérêts de la couronne; mais il sait aussi qu'elle s'intéresse à son sort, qu'elle lui a souvent donné des marques de sa bienfaisance; qu'elle a pris l'équité pour guide de ses actions, & qu'elle ne protege pas avec moins de fermeté l'innocent, qu'elle ne punit le coupable. Son autorité est autant chérie que respectée. La multitude & les objets importans de ses occupations ne l'empêchent pas d'établir & de maintenir l'ordre dans sa Cour, de veiller surtout avec beaucoup de soin sur l'éducation de ses enfans. Elle ne s'en rapporte pas toujours à leurs maîtres: elle les forme & les instruit elle-même; elle les interroge sur leurs progrès dans les sciences & dans les langues qu'elle possede supérieurement; & bien d'autres soins à leur égard, qu'on trouve souvent minutieux dans des conditions inférieures, n'échappent jamais à sa tendresse vigilante.

De pareils Souverains semblent ménagés par la Providence, pour faire goûter aux habitans de Naples le bonheur d'avoir enfin des Maîtres qui vi-

vent parmi eux, & qui leur font éprouver tous les avantages d'un gouvernement immédiat, dont ils avoient été privés depuis si long-tems. Il reste, il est vrai, beaucoup de choses à faire. Les Napolitains ne sont pas encore ce qu'ils peuvent être; ils ne jouent pas dans l'Europe le rôle auquel peuvent les élever les ressources admirables qu'ils ont, mais qu'ils négligent ou qu'ils ne connoissent pas; la fertilité du sol, l'abondance d'une infinité de denrées qui manquent aux autres pays, la situation la plus favorable pour le commerce: mais, en considérant les désordres qui s'étoient glissés dans toutes les parties de leur Etat & l'administration vicieuse des Vice-Rois qui se succédant pour l'ordinaire tous les trois ans, n'avoient ni le tems ni la volonté de les corriger, on ne peut qu'être étonné des heureux changemens qui se sont déjà opérés: c'est l'éloge le plus complet de l'administration actuelle, sage, prudente, éclairée, & telle qu'il la falloit dans les circonstances présentes.

La noblesse accoutumée à toutes ces factions, ces guerres, ces révolu-

tions qui lui donnoient l'espérance de s'élever & de s'enrichir, mais qui précipitoient quelquefois les plus ambitieux dans un abîme de malheurs, ou qui perpétuoient du moins des dissentions cruelles dans les familles les plus distinguées; cette noblesse se tient aujourd'hui tranquille, & donne la premiere l'exemple de la soumission aux ordres du Souverain. Elle paroît n'avoir tourné son génie inquiet & turbulent, qu'à solliciter & obtenir les graces de la Cour. La plus signalée est celle de l'Ordre Royal de Saint Janvier. Le Roi, persuadé que ces sortes de distinctions sont un moyen infaillible de lier les grands aux intérêts de l'Etat, & de s'assurer de leur fidélité, ne se vit pas plutôt paisible possesseur de son Royaume, qu'il institua cet Ordre, en 1738, à l'occasion de son mariage. La grande maîtrise & la souveraineté sont attachées à la Couronne de Naples. Les marques sont un grand cordon rouge qui se porte en écharpe avec une croix d'or émaillée, au milieu de laquelle est l'image de Saint Janvier. On compte actuellement plus de quatre-vingt Che-

valiers qui se croient, avec raison, illustrés par cette décoration.

Les grandes charges de la Couronne, les ambassades, & presque toutes les places distinguées, sont également remplies par la noblesse. Les premieres ne donnent plus la même autorité dont jouissoient ceux qui les possédoient anciennement, & qui élevoient leurs prétentions, chacun dans l'exercice de leurs charges, à l'égal des Souverains. Aujourd'hui les titres sont, il est vrai, conservés; & le Roi les confere aux plus grands Seigneurs de son royaume: mais les fonctions sont extrêmement limitées. Celles de grand Connétable, dignité héréditaire dans la branche aînée de la maison Colonne, se bornent à présenter tous les ans au Pape, la haquenée blanche, pour l'hommage dû au Saint Siege. Le grand Amiral a un tribunal où la justice s'exerce en son nom; mais ce n'est que pour quelques affaires de mer & de commerce maritime. Le grand Chancelier n'a plus que le droit de recevoir des Docteurs en Théologie, en Droit & en Médecine. Pour le grand Chambellan, le grand Justicier, le grand Protonotaire & le

grand Sénéchal, je crois qu'ils n'ont qu'une très-foible ou même aucune jurisdiction.

La suppression des prérogatives de ces premieres charges de l'Etat, n'a cependant rien diminué de l'éclat du trône. La Cour du Roi, sans être fastueuse, a toute la dignité qui convient à un Prince de son nom, & au rang qu'il tient parmi les Souverains de l'Europe, le premier sans contredit de l'Italie par l'étendue de ses forces. On peut même dire que dans les jours de gala elle est très-brillante à cause du grand nombre de gens de qualité dont Naples afflue, & qui s'empressent alors de grossir la foule des courtisans. Les plus distingués d'entr'eux occupent les charges dont la Maison du Roi est composée, telles que celles de Grand-Maître, de Grand-Ecuyer, d'un premier Gentilhomme, d'un Capitaine des Gardes du Corps, d'un Capitaine des Hallebardiers de la Garde, & d'un Grand-Chapelain ou Grand-Aumônier. On voit encore un grand nombre de Gentilshommes ordinaires en exercice, ou qui ont les entrées de la Chambre. Plusieurs Dames de la plus haute qualité compo-

sent également la Maison de la Reine, sans parler des grands Officiers attachés à son service, & qui sont tirés de la premiere noblesse du royaume.

Un des premiers objets qui fixerent l'attention du Roi à son avénement au trône, fut de mettre les troupes de terre sur un pied respectable. La politique l'exigeoit pour être au ton de tous les autres Princes de l'Europe, mais plus particuliérement dans un pays où le défaut de forces suffisantes avoit permis aux factieux d'entretenir cette suite continuelle de troubles si funestes au bien de l'Etat. On prit pour modele la discipline observée dans les troupes d'Espagne. Les grades militaires sont à peu près les mêmes; Capitaines généraux, Lieutenans généraux, Maréchaux de Camp, Brigadiers & Colonels. Il y a de plus un Inspecteur général de l'Infanterie, deux Sous-Inspecteurs de Cavalerie & des Dragons.

On compte actuellement trente-six Régimens d'Infanterie, y compris un bataillon d'Invalides, neuf Régimens, tant de Cavalerie que de Dragons, & le Corps de l'Artillerie & du Génie. Le

total ne monte pas au-delà de vingt-six mille hommes; mais si les revenus de la Couronne augmentoient, on pourroit sans inconvéniens les porter à trente mille de plus. Ces troupes sont des plus remarquables qu'il y ait en Europe, par la beauté & la vigueur des hommes. C'est sur-tout un objet digne de curiosité, que de voir les Régimens de cavalerie. Les chevaux Napolitains passent pour être d'une des plus belles races que l'on connoisse; & le Roi choisit par-tout les meilleurs pour la remonte de ses Troupes. Parmi les Régimens d'Infanterie, on distingue particuliérement celui des Liparotes, formé des beaux hommes qu'on tire des isles de Lipari: il est bien entretenu & bien discipliné. Les Régimens des Gardes Italiennes & des Gardes Suisses sont ensuite ce qu'il y a de mieux. On distingue aussi quatre Régimens Vallons qui furent donnés à Dom Carlos par le Roi d'Espagne, Philippe V, son pere. La plupart des Officiers sont François ou du moins Flamands. Les Régimens Albanois sont fort estimés pour la bravoure: les Napolitains les préferent même aux Suisses & aux Li-

parotes ; & on ne ſait trop ſur quoi cette préférence eſt fondée, car perſonne ne peut en donner la raiſon. On recrute ces Albanois dans la Calabre, où leurs ancêtres venus de l'Albanie ſe ſont établis en différens endroits, & ont conſervé la Langue de leur pays.

Toutes ces troupes ſont beaucoup exercées; on les fait ſouvent changer de garniſon, & on tâche d'y entroduire une bonne diſcipline : mais on ſe plaint qu'on n'a pu encore y réuſſir dans pluſieurs Corps; & il faut même avouer qu'en général elles ont aſſez mauvaiſe mine par leur négligence & la ſaleté de leurs uniformes. On en diſperſe une partie ſur les frontieres, à San-Germano, à Gaëte, à Capoue, & les autres dans les places importantes du royaume, qui ſont d'ailleurs en bon état de défenſe & pourvues d'une nombreuſe artillerie. La garniſon de Naples eſt d'environ neuf mille hommes qui ſuffiſent à préſent pour maintenir le bon ordre & la tranquillité publique, parce que la nobleſſe & le peuple aiment le gouvernement actuel.

Il s'en faut bien que les forces de

mer soient aussi considérables que les forces de terre. Elles se réduisent à un ou deux vaisseaux de haut bord, à deux ou trois frégates qui vont quelquefois en course contre les Barbaresques, à cinq galeres, dont trois en Sicile, de même que quatre galiotes ou demi-galeres, & à six schebecks de dix-huit ou vingt canons. Jusqu'ici on s'est très-peu occupé de la marine: on l'a même entiérement négligée ; mais à mesure qu'on saura tirer parti des ressources que l'on a pour vivifier le commerce, l'étendre & se rendre même maître de celui du Levant, par la situation la plus avantageuse qu'il soit possible de desirer, on sentira la nécessité d'avoir une marine puissante pour le protéger, pour empêcher les humiliantes déprédations des Corsaires Africains, & pour assurer par-tout la liberté des mers.

Lorsqu'il est question de rétablir une nation dégradée, lui donner en quelque sorte une nouvelle existence, & lui rendre toute l'énergie qu'elle a perdu, il n'est pas surprenant que certaines parties dans l'administration, soient encore languissantes. Vouloir même trop

se hâter, ce seroit s'exposer au danger de rendre les plus beaux projets inutiles. Il faut savoir patienter, se reposer sur le développement des circonstances, & attendre que les esprits aient eu le tems de sentir tout le bien qu'on veut leur faire. Cependant, pour mettre autant d'ordre qu'il a été possible dans le gouvernement, le Roi a créé un Conseil d'Etat, composé des Ministres les plus habiles, & auquel se rapportent toutes les affaires importantes. Il y a quatre départemens: dans le premier, se traitent les affaires du royaume, de la maison & des domaines du Roi, & la surintendance des postes; dans le second, la guerre & la marine; dans le troisieme, la justice, les affaires ecclésiastiques, & les expéditions des graces; & dans le quatrieme, les finances & le commerce. Le Marquis Tannucci est de tous les Ministres celui qui a le plus de crédit: on peut même le regarder comme premier Ministre. Le Roi ayant eu occasion de le connoître autrefois à Pise, où il remplissoit une chaire de professeur dans cette université, le prit auprès de lui pour profiter de ses lumieres. Les ser-

vices qu'il n'a cessé de rendre, lui ont mérité des graces signalées : il a été créé Marquis & même Chevalier de l'Ordre de Saint Janvier. Tous ces honneurs n'ont point altéré la simplicité de ses mœurs : il vit sans faste, se pique d'être sincere ; & parmi les aveux que la sincérité lui dicte, il déclare naïvement son opposition marquée aux prétentions de la Cour de Rome.

Il a fallu toute la sagacité de ce Ministre pour débrouiller le cahos affreux où étoient les finances avant l'arrivée de Dom Carlos à Naples. Les guerres continuelles où les Rois se trouverent anciennement engagés, les obligerent en différens tems, pour subvenir à leurs besoins, d'hypothéquer les principales branches des revenus de l'Etat : elles furent cédées à des particuliers pour des sommes modiques, qui rendent aujourd'hui le double, & même le triple, du prix de l'acquisition. On a commencé par racheter quelques branches de ces revenus. Il est vrai que ce ne sont pas les plus importantes ; elles sont toujours possédées par des particuliers ; mais si l'on continue de suivre le systême qui a été tracé, on sera bientôt en état de ren-

trer dans la jouissance de ces rentes hypothéquées, par l'extinction prochaine de plusieurs familles nobles qui possedent des fiefs considérables, dont la réunion à la couronne permettra de faire les rachats les plus avantageux.

Ces rentes hypothéquées concernent une partie des impositions qui se réduisent toutes ou à l'impôt territorial, fort modique en général, & auquel l'Eglise est assujettie comme les particuliers, ou à des impôts sur les fiefs, encore moindres que ceux sur les biens roturiers, ou à des droits sur sur les marchandises & les denrées de consommation ordinaire.. On appelle ici ces droits *Arrendamenti*, & on les divise en trois classes. Dans la premiere, on met les gabelles qui appartiennent au Roi, & qui furent établies par les Princes Normands : elles formoient alors la partie la plus considérable de leurs revenus ; & c'est ce qu'on appelloit leur patrimoine. La seconde comprend les gabelles imposées successivement par les Rois dans des tems postérieurs : ce sont spécialement celles qui ont été vendues ou hypothéquées. La troisieme regarde la ville de Naples, dont les Magistrats

ont imposé, avec la permission des Souverains, des droits sur les denrées & marchandises qui s'y consomment. L'emploi de ces revenus est destiné aux dépenses que fait la ville, & à des contributions réglées pour les besoins extraordinaires du Roi. On s'en sert encore pour payer les intérêts des sommes que la ville a empruntées en divers tems, & pour lesquelles elle a hypothéqué ces droits.

Sous l'administration des Vice-Rois, les gabelles de Naples successivement augmentées, devinrent enfin exorbitantes; & c'est ce qui occasionna la révolte de Masaniello. Pour appaiser le Peuple, on crut devoir supprimer entiérement les gabelles. Cette lâche condescendance pouvoit avoir des suites plus funestes que les séditions dont on étoit si fort effrayé : elle ne faisoit même qu'enhardir les mutins; elle privoit l'Etat de toute espece de ressources, & ruinoit une infinité de particuliers qui avoient prêté de grandes sommes. Aussi fut-on obligé de rétablir les gabelles, & de faire verser des torrens de sang pour les maintenir. Aujourd'hui elles sont diminuées de la moitié; & ce fardeau ne paroît point

insupportable, parce que le peuple paie tous les jours sans s'en appercevoir. La perception en est simple: on ménage les frais autant qu'il est possible, & on multiplie peu les Officiers de finance. Il n'y a dans chaque province qu'un Trésorier-Receveur général de tous les droits quelconques, qui verse directement dans les coffres du Roi. Le produit total de l'impôt, dans les deux royaumes de Naples & de Sicile, ne monte pas, dit-on, à quarante millions, en y comprenant même les douanes & les domaines de la Couronne. Mais de combien d'augmentations n'est-il pas encore susceptible, sans exposer le peuple à des plaintes fondées, & en le rendant même plus heureux par une juste répartition?

Il faut cependant l'avouer: cette opération ne peut s'exécuter que lentement; & le Roi, quoique revêtu de toute l'autorité monarchique, n'est pas encore le maître de faire tout le bien qu'il desireroit. Il a sans cesse à lutter contre les obstacles & les abus du gouvernement féodal qui subsiste en son entier dans les royaumes de Naples & de Sicile, & de la même

maniere que les Normands l'y établirent. La multitude des Seigneurs qui possedent des fiefs, est prodigieuse. Ils sont au nombre de neuf cens trente-cinq, dont trois cens soixante-huit appartiennent à la Sicile. Dans ce nombre, on compte cent dix-neuf Princes, cent cinquante-six Ducs, cent soixante-treize Marquis, quarante-deux Comtes, & quatre cens quarante-cinq Barons. Anciennement on laissoit vendre à qui l'on vouloit, les terres dont ces Seigneurs étoient propriétaires. Plusieurs de ces terres, & les plus considérables, furent acquises par des Barons Romains, des nobles Génois, des Milanois, & autres gentilshommes de l'Italie, qui résidoient hors du royaume. Par-là l'Etat s'appauvrissoit : il en sortoit tous les ans un argent considérable. Le Roi s'est hâté de remédier à ce désordre : il est actuellement défendu de vendre à d'autres qu'à des nationaux.

Les richesses de plusieurs de ces Seigneurs sont immenses pour des pays qui fournissent abondamment & à très-bon compte toutes les denrées nécessaires à la vie. Quelques-uns passent

pour avoir plus de trois cens mille livres de rente. D'autres, & en assez grand nombre, ont cent cinquante mille, & même deux cens mille livres de revenu. La premiere prérogative de tous ces vassaux de la Couronne est d'exercer dans leurs fiefs la justice civile & criminelle, & d'avoir même droit de vie & de mort sur leurs sujets. On sent assez combien cette autorité donne des moyens pour qu'eux ou leurs préposés puissent en faire un abus terrible. Corvées, taxes, droits onéreux de toute espece, confiscations arbitraires, usurpations violentes, emprisonnemens sans motif, procès injustement suscités; la justice vendue au plus offrant; l'innocent sacrifié au riche coupable: on se permet ces horribles vexations, elles peuvent même paroître autorisées par les loix, si l'on n'écoute point la voix sacrée de l'humanité; & combien l'intérêt, l'idole ici de tous les cœurs, ne peut-il pas servir à l'étouffer? Aussi, que de cris arrachés par le désespoir de ces malheureuses victimes de la cupidité des Grands! Actuellement toute la ville de Naples est occupée & est dans l'attente de la décision

d'un procès, que les sujets du Prince de** ont intenté contre lui. Deux cens d'entr'eux sont venus ici pour implorer la justice du Monarque. Si leurs plaintes sont fondées, si les crimes dont ils accusent leur Seigneur sont vrais, il n'est point de supplices assez rigoureux pour punir un tyran aussi détestable.

Le Roi & son Ministre répriment; autant qu'ils peuvent, les excès de cette autorité illégitime. En général, quand il s'éleve des contestations entre les vassaux de la Couronne & leurs sujets, ils favorisent les derniers, pour peu que la justice soit de leur côté. Ils minent sourdement le gouvernement féodal, sujet par-tout à de très-grands inconvéniens, mais plus particuliérement en Italie, où les peuples vifs & sensibles rejettent avec indignation les fers de l'esclavage, & se découragent par des traitemens injustes. Ils savent ce que furent autrefois les habitans de ce même pays, lorsqu'ils étoient gouvernés d'une maniere analogue à leur caractere, & ils n'ignorent pas qu'un gouvernement semblable pourroit les élever au même degré de puissance. Ils sont animés par l'exemple de quelques

autres contrées de l'Italie, qui ſont devenues floriſſantes, la Lombardie ſur-tout, depuis que le pouvoir des grands vaſſaux a été reſtreint à de juſtes bornes. Ils tâchent donc de perſuader à la nobleſſe qu'il eſt même de ſon intérêt de ne point vexer les cultivateurs de ſes terres; que plus elle leur procurera de l'aiſance, plus elle pourra compter ſur leur exactitude à remplir leurs engagemens, & à s'adonner aux travaux de l'agriculture; qu'en excitant l'induſtrie, en réveillant l'émulation, en ouvrant des débouchés aux efforts de tous ſes ſujets, elle verra ſes revenus ſenſiblement augmentés; & qu'il lui ſuffit d'avoir de grandes poſſeſſions, ſans exercer des droits tyranniques qui ne ſont propres qu'à y répandre l'indigence & le déſeſpoir.

Mais ces maximes qui ont fait la proſpérité de pluſieurs autres Etats, ne ſont pas encore ici parvenues à un aſſez haut degré de maturité, pour être généralement adoptées. C'eſt aux ſeules lumieres d'une ſaine philoſophie qu'il eſt réſervé d'en dévoiler toute la juſteſſe & toute la vérité; & le crépuſcule des ſciences qui honorent la rai-

ſon & l'humanité, jette à peine de foibles lueurs ſur ces régions. La nobleſſe ſi haute, ſi fiere, je dirois preſque ſi inſolente de ſon ancienne grandeur, tient encore à ſes prérogatives. Il en eſt une ſur-tout dont elle eſt extrêmement jalouſe : c'eſt celle qui lui donne à Naples l'adminiſtration municipale de cette ville ; adminiſtration qui ſubſiſte de tems immémorial, & qui paroît être un reſte de l'ancienne forme républicaine.

Les endroits où la nobleſſe ſe raſſemble ſont de grands portiques, iſolés & fermés dans toute leur enceinte, par des grillages de fer, à travers leſquels on peut voir tout ce qui s'y paſſe. On les appelle ſieges ou *ſeggi*, de même que les aſſemblées. Il n'y a qu'un certain nombre de familles nobles, aggrégées à chaque ſiege, qui aient droit d'y entrer ; & on ne peut en admettre de nouvelles ſans la plus grande partie des ſuffrages des membres, & ſur-tout ſans la volonté expreſſe du Roi. Ces ſieges, anciennement au nombre de trente, ſont aujourd'hui réduits à cinq pour la nobleſſe ; *ſeggio di Capuano*, *ſeggio di*

Nido, *seggio di Montagna*, *seggio di Porto*, *seggio di Porta nova*. Celui du peuple s'appelle *seggio del Popolo*. Chacun de ces sieges a une devise particuliere & une banniere sous laquelle les membres de la division se rassemblent; on y élit tous les ans un syndic ou député, qui est toujours un personnage titré & au gré de la Cour : elle s'est aussi réservée le droit de nommer le syndic ou l'élu du peuple spécialement chargé de l'approvisionnement de la ville. Cette place, toujours remplie par des avocats, des marchands ou des bourgeois notables, donne beaucoup de considération; & comme on peut y gagner beaucoup, si l'on n'est pas délicat, elle est extrêmement briguée.

Les syndics forment à Naples, ce qu'on appelle la *Città* ou le corps de la magistrature municipale. Ils ont le gouvernement économique de la ville, sont chargés des ponts & chaussées, veillent sur l'alignement des maisons, les incendies, &c. Ils tiennent leurs assemblées aux Cordeliers de S. Laurent, dans une grande salle qui leur appartient, & ils y jugent les causes qui sont de nature à être portées de-

vant leur tribunal, en prenant l'avis de quelques docteurs en droit. Ce sont aussi les syndics qui convoquent les assemblées, qui ont soin de faire observer les statuts, & qui proposent les délibérations du Conseil d'Etat, que le Ministre leur adresse d'abord. Après avoir exposé, chacun dans leur siege, les ordres du Roi, on va aux opinions. C'est par la pluralité des voix qu'on décide d'amettre ou de rejetter ce qui est proposé. Chaque siege fait alors part à son syndic des délibérations qu'il a prises. Ceux-ci s'assemblent ensuite dans leur salle de saint Laurent, pour confronter les décisions des sieges respectifs. S'il y en a quatre pour l'affirmative, les ordres du Roi sont enregistrés & revêtus de toute l'autorité législative; si au contraire quatre sont pour la négative, on est censé ne pas adhérer à ces ordres, & on arrête des remontrances. En cas de partage, les syndics décident à la pluralité des voix.

Vous allez croire, Madame, que dans un pays où la noblesse est venu à bout de s'attribuer tant de privileges & de s'élever à un si haut degré de

puissance, le clergé n'aura pas été moins ambitieux; vous présumez peut-être avec assez de fondement, qu'il n'aura pas manqué de profiter de l'exemple donné dans l'Etat limitrophe où les ecclésiastiques jouent un si beau rôle; & vous concluez sur-tout que le royaume de Naples étant feudataire du saint Siege, & les peuples fort attachés à la Religion, il faut nécessairement que le clergé ait une très-grande influence dans le gouvernement civil. Eh bien, détrompez-vous: il ne fait point corps dans ce royaume, non plus que dans celui de Sicile. Distribué dans les deux seules classes que l'on y connoît, la noblesse & le peuple, il est répandu & confondu dans l'une ou dans l'autre. Jamais il n'est entré comme faisant corps séparé, dans les parlemens ou Etats généraux qui se tenoient anciennement, mais qu'on a cessé de convoquer depuis 1642. Parmi les raisons qui peuvent avoir contribué à priver le clergé des Deux-Siciles de la prépondérance dans les affaires temporelles, une des principales est sans doute la multiplicité des évêchés. Les richesses ainsi divisées,

n'ont pas permis à un certain nombre de Prélats d'en imposer au vulgaire par le faste, d'acquérir de la considération, de former des brigues & des cabales, de mettre à profit les troubles intestins pour s'élever & se rendre puissans, en se tenant toujours étroitement unis par esprit de corps, & liés par les mêmes intérêts.

Ce n'est pas que la masse totale des richesses du clergé ne soit très-considérable, sur-tout dans le royaume de Naples. On prétend même qu'il possede plus de la moitié des biens de ce pays; & ce qui contribue à rendre son sort digne d'envie, c'est qu'il est exempt des droits de gabelles, & qu'il est autorisé par le Pape à n'en payer qu'une petite portion à l'Etat. Il faut cependant remarquer que le partage de ces biens s'est fait d'une maniere très-inégale. Tandis que la plupart des Evêques sont resserrés dans les bornes d'une médiocre aisance, & que beaucoup d'ecclésiastiques séculiers n'ont pas même le nécessaire pour exister, on voit des Couvens de Moines & de Religieuses, qui jouissent de revenus immenses, tels que ceux du Mont-Cassin,

Caſſin, de *Monte Vergine*, de *S. Vicenzo di Volturno*, de *S. Benedetto*, de *S. Nicolao d'Aloſſa*, *&c.* Entre les mains de pareils poſſeſſeurs, ces richeſſes accumulées ne ſervent qu'à élever des édifices ſuperbes, à orner les égliſes, à nourrir une multitude prodigieuſe d'individus inutiles à la ſociété, à les entretenir dans la pareſſe & dans l'indolence. C'eſt un grand mal ſans doute pour l'Etat, & qui mérite toute l'attention du gouvernement pour réprimer des abus intolérables; mais c'eſt auſſi le ſeul qu'il ait à craindre. Les baſſes intrigues de quelques moines obſcurs, preſque toujours concentrées dans l'intérieur de leurs demeures, ou qui n'ont pour objet que leur intérêt perſonnel, ne peuvent jamais exciter des troubles dangereux.

D'ailleurs le peuple, encore moins les grands, ne ſe prêteroient pas aiſément aux vues ambitieuſes des membres du clergé, tant ſéculier que régulier. Ils paroîtroient ſuſpects par les rapports directs ou indirects qu'ils ſeroient cenſés avoir avec le Pape; & l'eſprit général de la nation eſt de ſe défier de tout ce qui vient de la Cour

de Rome. Plus elle croit avoir des droits sur le royaume de Naples, plus on s'y tient en garde contre ses prétentions. On ne redoute rien tant comme la domination papale, dont on a été si souvent menacé. Aussi, dans tous les tems, a-t-on rejetté l'Inquisition avec horreur, parce qu'on l'a regardée comme un moyen d'étendre cette domination. Le peuple même est si prévenu contre ce tribunal, qu'en 1750, sur un simple soupçon qu'on vouloit l'établir, il fut sur le point de se révolter & d'immoler à son ressentiment le Cardinal Spinelli, Archevêque de Naples, qui, honoré de la confiance du Roi, devint la victime des intrigues de Cour, par les bruits injurieux qu'on fit courir contre lui: il se vit obligé de remettre son archevêché entre les mains de Sa Majesté, & de se retirer précipitamment à Rome. Ce commencement de révolte, où l'on entendoit dans les rues & dans les places mille cris répétés, *point de saint Office*, donna lieu d'assembler un Conseil extraordinaire. L'affaire fut renvoyée à l'examen des Sieges, qui déciderent avec le plus grand appareil &

dans les formes les plus solemnelles, que le tribunal de l'Inquisition seroit banni à perpétuité; & l'on fit graver, sur une colonne exposée à la vue du public, une inscription qui renferme la teneur de cette sage résolution. On a fait plus, on a établi un tribunal connu sous le nom de, *il Tribunale contra quello del S. Officio*, le tribunal contre celui du S. Office; il est composé des personnes de la premiere noblesse, & il est chargé d'empêcher les émissaires de Rome de rien entreprendre, soit ouvertement, soit en secret, qui ait le moindre rapport à l'Inquisition, ou qui puisse tendre à l'introduire à l'avenir.

Par une suite de ces précautions, les cent vingt-deux Archevêques ou Evêques qui sont à la nomination du Pape, & qu'on appelle *Vescovi Papalini*, ne peuvent exercer leurs droits que du consentement du Roi, & après avoir obtenu l'*exequatur*, qui s'expédie dans les bureaux du *Capellano maggiore*, ou grand Aumônier. Pour les autres, au nombre de vingt-cinq, qui sont de nomination Royale, & qu'on appelle *Vescovi Regii*, le grand Aumônier pré-

fente ordinairement trois fujets, & le Roi en choifit un. On veille encore avec plus d'attention fur la jurifdiction que le Nonce de la Cour de Rome exerce dans les affaires temporelles, en vertu de la fuzeraineté du Pape fur le royaume de Naples. Ce n'eft qu'avec une inquiétude bien fondée qu'on voit dans le palais de la nonciature un tribunal compofé d'Auditeurs ou Juges ordinaires, d'un Procureur-fifcal ou Promoteur, d'un Greffier, d'un Notaire, d'un fecrétaire; il y a même des prifons. Mais, par une oppofition bien finguliere, tandis que la puiffance royale trouve ici des entraves à caufe de cette fuzeraineté de la Cour de Rome, il exifte en Sicile le tribunal de la monarchie, par lequel le Roi juge, dépofe, excommunie les eccléfiaftiques, & jouit des mêmes droits que le Pape, en qualité de Légat du Saint-Siege. Je vous ferai connoître, Madame, dans la fuite, l'origine & l'étendue de ce privilege très-célebre dans l'hiftoire de ce pays, & qui fert de bouclier aux Rois de Naples contre les entreprifes des Papes.

Les plus redoutables adverfaires de

cette autorité étrangere, sont les jurisconsultes. Plusieurs l'ont attaquée avec force, & ils ont soutenu de même les droits de la Couronne dans des ouvrages remplis d'érudition. De tout tems il y a eu parmi eux des personnes très-éclairées, & il en est encore qui jouissent d'une grande célébrité. Il paroît que l'étude des loix est l'occupation favorite des Napolitains, soit à cause de la tournure de leur esprit, soit parce que c'est un moyen assuré d'arriver à la fortune. Aussi le nombre des magistrats, des curiaux ou avocats, des procureurs, des greffiers & de tous les suppôts de la justice, qu'on appelle ici *Paglietti*, est-il prodigieusement multiplié. On en compte dans la seule ville de Naples plus de trente mille; & l'on connnoît plusieurs avocats à qui leur cabinet produit plus de cinquante mille livres de rente. On peut juger de-là combien les Napolitains aiment les procès, & combien est à plaindre un peuple qui se livre à toute l'avidité des suppôts de la justice, & qui très-souvent sur le moindre prétexte, sacrifie tout ce qu'il possede pour se jetter dans des contestations juridiques, embarrassées

des plus longues formalités & des moyens frauduleux d'une procédure interminable.

Heureux autrefois sous l'empire de quelques simples coutumes qui suffisoient pour régler ses différends, il doit ce goût effréné pour la chicane, aux Normands qui le subjuguerent: ils ne se contenterent pas de lui donner leurs loix, qui depuis environ sept siecles régissent le royaume des Deux-Siciles, avec le droit coutumier que l'Italie a conservé; ils lui firent encore adopter leur esprit litigieux. Cette ressemblance, cet air de famille, si je puis parler ainsi, entre les Napolitains & les habitans de la Normandie, formeroient la preuve la plus complette de la conquête de ces derniers, quand bien même les monumens historiques ne l'attesteroient pas. Mais on doit de plus observer, comme l'a dit un Auteur à portée de le vérifier, que les articles capitaux des constitutions Napolitaines & de la coutume de Normandie, s'expliquent les uns par les autres dans les commentaires Napolitains & Normands, & que Basnage est

aussi familier, aussi usuel à Naples, que *Mathæus de Afflictis* à Rouen.

Le palais où se rend la justice, est un bâtiment considérable, isolé de tout autre, & dont les murs sont forts & élevés. Construit par les Princes Normands, il servit de résidence aux Rois de Naples jusqu'à Ferdinand I, qui la transféra dans le château neuf; il fut alors vendu au Prince de Sulmoné, des héritiers duquel le Vice-Roi Pierre de Tolede l'acheta en 1540, pour y réunir, avec les prisons publiques qui sont au-dessous, les tribunaux de justice civile & criminelle, ceux de finances, de commerce, de la chambre des comptes, des monnoies & mesures, &c. Depuis cette époque, le palais a pris le nom de *Vicaria*. Sur le devant est une colonne où les banqueroutiers font cession publique de leurs biens. Trois grands escaliers conduisent aux différentes salles si remplies de monde, qu'on a peine à les traverser. Je ne crains pas d'exagérer en disant qu'il y a dix mille personnes, tant dans le palais que dans les environs, qui s'y tiennent pour affaires,

les jours que les tribunaux sont ouverts. La grande salle sur-tout est le rendez-vous d'une foule immense: c'est-là que se rassemblent, en attendant l'heure de l'audience, les avocats, les procureurs, & leurs cliens. L'agitation, le tumulte, les clameurs de toutes ces personnes divisées par l'intérêt, sensibles jusqu'à l'excès, enthousiastes de leurs prétentions bien ou mal fondées, ne laissent aucun lieu de douter que la discorde a principalement établi son empire dans ce séjour.

Le premier tribunal de justice, celui qui juge en dernier ressort les affaires civiles & criminelles, est la Chambre Royale de Sainte-Claire, *Camera Reale di Santa Chiara*. Il est composé de la Vicairie civile & criminelle, & de plusieurs autres Chambres ou Rotes qui jugent en premiere & en seconde instance. Dans chacune de ces Chambres, il y a un Président qui a le titre de *Capo di Rota*, & des Juges ou Conseillers qu'on appelle Auditeurs de Rote. Le Premier Président siege dans celle qu'il juge à propos de choisir. La Chambre Royale de Ste-Claire prend non-seulement connoissance de

toutes les causes qui se traitent à Naples, mais encore de toutes celles des provinces où, dans chaque ville capitale, sont établis des tribunaux composés d'un Président & de Conseillers qui ont aussi le droit de juger en premiere & en seconde instance. Certaines causes de la Sicile peuvent même y être portées par appel. On peut cependant appeller de ce tribunal au Conseil Souverain du Roi, qui après avoir examiné s'il y a lieu à cassation ou à révision, renvoie en ce cas le procès à une Rote différente de celle qui l'a jugé, mais toujours dépendante de la Chambre de Sainte Claire.

C'est le Roi qui nomme aux charges de judicature dans tous les tribunaux du royaume. Elles sont d'autant plus honorables, que le mérite personnel y conduit. Pour l'ordinaire elles deviennent la récompense des avocats qui se sont distingués par leurs lumieres, leur zele & leur probité : mais on ne donne point l'exclusion aux autres ordres de l'Etat ; & il n'est pas rare de voir de grands Seigneurs occuper les premieres places de la magistrature. Cette institution me paroît très-sage,

très-propre à entretenir l'émulation dans toutes les classes des citoyens, & à leur inspirer l'amour du travail. Depuis environ l'année 1750, le Roi a ôté aux Magistrats le produit des épices. Il s'est chargé de leur payer les gages qui sont de 17000 livres par an pour le Président, & de 7700 liv. pour les Conseillers. C'est du moins ainsi que sont traités ceux de la Vicairie de Naples. On n'a laissé subsister la vénalité que pour les places purement lucratives, comme celles de Greffiers; encore ne restent-elles dans les familles de ceux qui les ont achetées, que pendant deux, trois ou quatre générations tout au plus. Elles rentrent ensuite dans l'ordre commun.

Si les affaires ne se décident pas aussi vîte qu'on pourroit le desirer, on ne doit pas en accuser les Juges: ils travaillent beaucoup & ne négligent rien pour examiner les procès avec la plus grande attention. Il n'en est point où l'on ne nomme un Rapporteur pour en rendre compte, soit avant l'audience, soit après que les Avocats ont plaidé. Par-là ceux-ci se hasardent moins à établir des preuves équivo-

ques, d'autant plus que le Rapporteur a droit de les interpeller quand ils parlent, & de faire lire les pieces par les Procureurs qui sont toujours à côté des Avocats pour remplir cette tâche, ainsi que cela se pratiquoit autrefois en France. Cependant les Juges, pour procurer aux parties une plus prompte expédition, ou pour être aidés dans leur travail, prennent des *Ajutanti di studio*, dont les fonctions répondent à celles des Secrétaires de nos Magistrats : mais ces *Ajutanti* ne donnent point lieu à des plaintes formées contre leur tyannnie & leur cupidité ; ils ne reçoivent jamais aucun salaire de leurs peines. Ce sont pour l'ordinaire de jeunes Avocats, animés du desir de se faire connoître, qui remplissent ces sortes de places. Les Juges ne se décident pas légérement en leur faveur. Comme la plupart ont des bibliotheques où ils tiennent des conférences sur les loix, ils ne choisissent parmi les candidats, que ceux d'entre eux en qui ils reconnoissent le plus d'intelligence & d'application.

J'ai été curieux d'entendre plaider quelques-uns des Avocats les plus cé-

lebres. Après ceux de Venise, je ne crois pas qu'il y en ait qui mettent plus de feu dans leur action, si même ils ne les surpassent pas. Vous les prendriez pour de véritables énergumenes; & leurs convulsions sont d'autant plus plaisantes, que très-souvent il n'est question que d'objets fort peu intéressans. Les pathos, les exclamations, les grands lieux communs, les citations pédantesques achevent le ridicule: mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'à travers ce phébus & ce galimathias, on remarque une grande justesse de raisonnement, une profonde connoissance des loix, beaucoup d'adresse pour tirer parti de ses moyens. Ce qui surtout est digne des plus grands éloges, c'est l'ardeur avec laquelle les Avocats prennent la défense des pauvres & même des criminels; car, dans le royaume de Naples, il est sagement établi que l'instruction du procès des coupables doit se faire publiquement. Non-seulement on prend les conclusions de l'*Avocato-Fiscale*, c'est-à-dire, du ministere public, mais on écoute encore le Rapporteur & un Avocat nommé pour prendre le procès en communi-

cation & pour défendre le criminel.

Les peines qu'on inflige ne révoltent pas l'humanité ; & ne se ressentent pas de la barbarie qu'on est en droit de reprocher aux codes ciminels de certaines nations de l'Europe. On peut trouver extraordinaire, il est vrai, qu'il soit défendu de porter des armes, comme pistolets, couteaux, stilets, sous peine de quinze ans de galeres ; mais si l'on fait réflexion que cette loi concerne un peuple d'une vivacité extrême, & qui dans ses premiers mouvemens peut se porter à toutes sortes d'excès, bien loin de blâmer cette loi, on en reconnoît au contraire la sagesse & la prévoyance. Il y a deux sortes de questions ; la question ordinaire qui consiste à avoir la corde, comme on le pratique dans toute l'Italie, & la question extraordinaire, *Tortura acre*, qui consiste à tenir pendant une heure, les bras du patient suspendus avec des ficelles. La premiere se donne, dit-on, avec une grande facilité, souvent pour des délits très-légers, & même d'une maniere un peu arbitraire. La seconde est beaucoup plus rare. La peine de mort l'est encore

davantage, quoique, suivant les loix, tout vol, même le vol simple, qui passe environ 25 livres, soit puni de la potence. Doit-on en conclure qu'il se commet peu de crimes dans ce pays? Je ne voudrois pour preuve du contraire, que les vols dont tous les étrangers se plaignent journellement à Naples, de la part des Lazzaroni, & les violences auxquelles se portent les bandits qui infestent le royaume, & qui détroussent sans pitié les voyageurs. Aussi bien des personnes se plaignent-elles de l'indulgence ou du relâchement des Juges qui font trop aisément grace aux coupables. Il faut cependant avouer que les assassinats sont assez rares. Dans plusieurs grandes villes où la police se fait avec bien plus d'exactitude, à Rome même qui n'a pas le tiers de la population de Naples, il se commet plus de meurtres en six mois, qu'il ne s'en commet ici en plusieurs années.

Je suis, &c.

A Naples, ce 25 Juin 1758.

LETTRE CCCLIV.

SUITE DE NAPLES.

Je ne m'en rapporte pas, Madame, aux Napolitains qui, accoutumés aux exagérations pour tout ce qui regarde leur pays, font monter la population de leur ville capitale, à plus d'un million d'habitans. Je ne m'en rapporte même pas à quelques Auteurs d'ailleurs assez accrédités, mais qui trompés par un faux calcul, la portent à six cens mille. Elle ne va pas certainement au-delà de trois à quatre cens mille ames. Mais il faut ajouter que depuis quelques années elle augmente sensiblement, de même que celle de tout le royaume; & c'est ce qui fait le plus bel éloge du Gouvernement actuel. Sous la domination d'Espagne, & la tyrannie des Vice-Rois, l'État ne faisoit que dépérir; un siecle de plus l'auroit entraîné dans une ruine totale. Il se rétablit successivement d'une maniere prodigieuse depuis que Dom Carlos est monté sur le trône, & qu'il suit

des maximes différentes. On en voit une preuve frappante dans les listes authentiques des dénombremens que le Gouvernement fait imprimer, & qui toutes les années vont en augmentant (1).

Dans le nombre des habitans de Naples, on ne compte ni près de huit mille Religieux & Religieuses de tout Ordre & de toutes couleurs, ni les Ec-

(1) En 1776, le Gouvernement a publié le dénombrement des habitans de tout le royaume de Naples, pendant l'espace de dix années, c'est-à-dire, depuis 1765 jusqu'en 1775. On y voit qu'en 1765 la population étoit de 3,953,098, & qu'en 1775 elle étoit de 4,449,601. La population de la seule ville de Naples étoit en 1765, de 337,095, & en 1775, de 364,848 : d'où il résulte que dans l'espace de dix ans, la population s'est accrûe dans ce royaume, de près d'un demi-million. Voilà des faits incontestables, & qui prouvent mieux que tous les éloges qu'on pourroit en faire, la sagesse de l'administration actuelle. Il est aisé de prévoir à quel haut degré de splendeur le royaume de Naples peut s'élever, si le Souverain se regle toujours par les mêmes principes, & si la réforme des anciens abus se continue avec le même succès, comme tout porte à le croire.

cléſiaſtiques ſéculiers attachés à quatre égliſes principales en qualité de Chanoines, aux paroiſſes & aux ſéminaires, ou qui vivent dans l'indépendance, & qui par-tout ſont très-multipliés; ni environ ſix mille perſonnes dans les hôpitaux pour les malades, & dans trente-ſept conſervatoires, eſpeces d'hôpitaux qui ſervent d'aſyle aux enſans trouvés, aux orphelins, aux vieillards, aux infirmes, & particuliérement aux femmes, à celles même qui ne peuvent vivre avec leurs maris, *mal maritate*. Les revenus de quelques-uns de ces hôpitaux ſont très-conſidérables. Celui de l'*Anunziata* jouit de plus de 400 mille écus de rente. On y reçoit indiſtinctement toutes ſortes de malades, les bleſſés, les fous, &c. Les bâtimens ſont vaſtes & ſuperbes; l'égliſe très-bien décorée; un Clergé de cent prêtres pour la deſſervir, deux chœurs de muſique, trente clercs de chapelle. On a même des maiſons de campagne où l'on envoie les convaleſcens, ſoit pour prendre les eaux ou les bains, ſoit pour reſpirer le bon air. L'hôpital de la Miſéricorde eſt auſſi très-riche: quoique fondé pour les ſept œuvres, qu'on

appelle de Miséricorde, il est spécialement destiné pour les incurables. Ils y trouvent des secours abondans ; & quand ils ont besoin de prendre les bains, on les fait transporter à l'isle d'Ischia, dans une maison que l'on entretient pour cet objet.

Je n'examinerai pas ici avec quelques philosophes éclairés de ce siecle, si ces sortes d'établissemens sont avantageux aux Etats. Toute l'antiquité s'en est passée ; & cependant les Trajan & les Antonins trouverent le moyen de soulager les indigens & de les faire subsister. Pour moi, je crois qu'on ne sauroit trop les maintenir, ces établissemens, quand ils sont conformes au véritable esprit d'humanité & de charité, inspiré par la Religion chrétienne, à laquelle on en doit l'idée & l'origine. Tel est le grand hôpital, appellé *il Serraglio*, que le Roi fait actuellement construire dans la ville de Naples, pour servir d'asyle à tous les mendians du royaume, suivant l'inscription qui est sur la porte : *Regium totius regni pauperum Hospitium.* Cet édifice est d'une étendue à pouvoir contenir trois à quatre mille person-

nes; & l'on se propose d'y rassembler tous les vagabonds, si multipliés dans ce royaume, pour les occuper à des métiers. Mais la plupart des autres hôpitaux, plus communs à Naples que dans le reste de l'Italie, où ces sortes de fondations pieuses sont portées à l'extrême, ne sont-ils pas plus nuisibles qu'utiles ? En fournissant abondamment aux besoins de toutes les personnes qui y sont renfermées, & en laissant à celles qui voudront s'y réfugier dans la suite, l'espérance du même traitement, n'est-ce pas entretenir l'oisiveté si naturelle aux habitans de ce pays ? N'est-ce pas seconder tous les désordres qu'elle entraîne après elle ? & ne seroit-il pas plus convenable de confier les revenus considérables d'une grande partie de ces maisons à des administrateurs intelligens & fideles, pour établir des manufactures, réveiller l'industrie, inspirer le goût du travail, forcer l'indolence, & distribuer des secours particuliers à ceux que l'âge & les infimités privent de tous moyens de subsistance ?

Et que dire de ces autres personnes qui, sous le prétexte de la Religion,

sont venues à bout de consacrer & de rendre en quelque sorte respectables leur paresse & leur inutilité ? Je sai, Madame, qu'on a poussé trop loin les invectives contre les Moines, qu'on en a calomnié plusieurs, qu'on a fait retomber sur tous, en général, les délits de quelques-uns, & qu'au lieu de raisons solides, on s'est abandonné trop souvent à des déclamations peu fondées & violentes. Mais, en vérité, quand on jette les yeux sur plusieurs de ceux dont la ville & le royaume de Naples foisonnent, on est bien tenté de les envelopper dans la proscription générale que certains Auteurs en ont voulu faire. Je tire le rideau sur leur conduite peu édifiante ; c'est bien assez qu'elle les déshonore, sans présenter des tableaux toujours affligeans pour la Religion. Il en est cependant parmi eux, il est même des corps entiers qui, par leurs vertus, leur zele & leurs connoissances, se rendent dignes de la considération publique ; & c'est ce qui doit faire espérer que le Gouvernement saura faire une distinction entr'eux, qu'il protégera ceux qui se ren-

dent utiles par leurs travaux (1), & qu'il accordera sur-tout une protection spéciale aux Ecclésiastiques séculiers, occupés des saintes fonctions du ministere, très-recommandables d'ailleurs, au moins dans la ville de Naples, par leur zele éclairé, leur vigilance, la régularité de leurs mœurs, & même leur politesse. L'attention qu'ont eue depuis long-tems les Archevêques de Naples de former d'excellens séminaires, a introduit ces bons principes dans cette portion du Clergé si nécessaire & si importante dans un Etat ?

(1) C'est ce qui est arrivé depuis le tems où notre Voyageur écrivoit ces Lettres. Le Gouvernement a supprimé beaucoup de petits Monasteres, & s'occupe à introduire dans tous une réforme salutaire. D'ailleurs le nombre des Moines a bien diminué & diminue tous les jours d'une maniere très-sensible, depuis que le Pape Clément XIV (Ganganelli) s'est prêté aux desirs de presque tous ceux qui demandoient leur sécularisation. On ne sauroit croire combien il y en a eu qui l'ont obtenue. Avant lui, quelques personnes comptoient environ cent mille Religieux & Religieuses dans les Deux-Siciles. Il s'en faut bien que le nombre en soit présentement aussi considérable.

Le croiroit-on cependant ? Ces hommes si pénétrés de l'esprit de leur état, ne retirent pas de leurs soins & de leurs peines tout le fruit qu'ils auroient droit d'en attendre. En vain prodiguent-ils dans leurs églises toutes sortes d'instructions ; en vain plusieurs Religieux imitent-ils leur exemple, & tâchent-ils de frapper le peuple par les spectacles les plus imposans, par des cérémonies pompeuses, par une musique exquise, par des illuminations magnifiques ; les uns & les autres ne trouvent presque par-tout qu'une froide indifférence. S'il arrive même que quelques-uns de ces Religieux, animés d'une sainte ardeur, se portent de leurs églises, où ils n'ont point d'auditeurs, dans les rues & dans les places publiques, & qu'ils annoncent du haut d'une pierre, d'une borne ou d'une voiture, des vérités effrayantes, il pourra bien se faire que quelques oisifs se rassembleront autour d'eux; mais si un joueur de gobelets, un diseur de bonne aventure, un vendeur d'orviétan & de secrets pour guérir des maladies incurables, en un mot si un charlatan, comme il s'en trouve ici

pour le moins autant qu'à Venise, vient s'établir auprès du prédicateur, vite on court au premier, on abandonne le second; & celui-ci a beau s'agiter, se démener, faire mille contorsions, parler d'une voix tonnante, adoucir son ton, raconter des histoires souvent plaisantes & même ridicules, il ne ramene aucun auditeur, & à la fin il est obligé d'aller dans son couvent gémir sur l'insensibilité de ces endurcis.

Quelle singuliere contradiction dans ce peuple! D'un côté, il a la plus grande vénération pour tous les Prêtres & pour tous les Moines sans distinction. On se précipite au-devant d'eux; on leur baise les mains & les habits. Il n'est personne qui n'ait ou une Madone, ou une image de quelque saint chéri, à laquelle on conte ses peines, ses chagrins, qu'on injurie & qu'on accable de malédictions, si les choses ne tournent pas à son gré, qu'on flatte & qu'on caresse, si elles réussissent. On est chargé de rosaires, de scapulaires, d'agnus, de reliques, de médailles & de cordons bénis, dans lesquels on met la plus grande confiance. D'un

autre côté, ce même peuple offre l'apparence d'une irréligion des plus scandaleuses. Entrez dans une église ; vous voyez presque tous les assistans le dos tourné à l'autel, pendant qu'on célebre le plus auguste des sacrifices, causant & riant aux éclats. J'ai été témoin que des gens grossiers de la lie du peuple, se moquoient d'un homme qui étoit à genoux, dans une attitude modeste, & qu'ils se le montroient du doigt., comme quelque chose d'extraordinaire. Dans les jours d'appareil, lorsqu'on célebre les fêtes de la Vierge & des patrons, les neuvaines, les quarante heures, &c. qui se succedent continuellement dans quelqu'une des églises de Naples, l'affluence des spectateurs est à la vérité immense : on s'empresse de venir entendre les meilleurs chanteurs, les plus habiles violons, les plus agréables joueurs d'instrumens à vent, qui, tour à tour, dans des *solo*, déploient leurs talens les uns à l'envi des autres. Mais savez-vous ce qu'on fait alors ? Après avoir prêté le silence, pendant que ces virtuoses s'évertuent, on applaudit aux uns, on critique les autres, on lie la conversation

tion avec les voisins & les voisines, on fait des propositions, on s'arrange, on se donne des rendez-vous, on prend des glaces, on mange des sucreries. L'attention se renouvelle un instant, quand les *solo* recommencent : ont-ils fini? tout le monde s'enfuit ; & on laisse les Prêtres achever tout seuls leurs fonctions.

Je suis bien éloigné de penser, malgré cela, que la religion ne soit ici qu'un simulacre, & qu'on croie pouvoir suppléer aux vertus qu'elle commande, à ses pratiques rigoureuses & séveres, par une vaine pompe qui frappe uniquement les sens, & par un mêlange de superstitions & de crédulité qui déshonorent cette religion aux yeux du sage, & la livrent aux railleries de ceux qui ne sont pas pénétrés de ses vérités augustes & sublimes. Je ne dirai même pas, à l'exemple de quelques autres, qu'il existe réellement parmi ce peuple deux divinités plus cheres à son cœur, deux divinités qui reçoivent sans cesse ses premiers hommages; l'intérêt & la volupté. A les entendre, ces censeurs trop amers ; l'intérêt est le mobile qui fait agir tous

Italien, & vers lequel il dirige toutes ses pensées & ses intentions, tous ses mouvemens & ses démarches; il ne voit & n'envisage que lui seul. S'il trouve des obstacles, il ne se rebute pas: souple, rampant même, il flatte, il caresse; mais c'est alors qu'on doit se méfier de sa douceur simulée; c'est alors qu'il tend les pieges les plus adroits; & la confiance trahie & trompée, en laissant des regrets aux victimes de ses pieges, ne fait que redoubler ses plaisirs. Or, s'il est vrai, disent ces prétendus observateurs qui, pour juger les hommes, s'en rapportent trop souvent à des apparences trompeuses; s'il est est vrai que, tant pour le moral que pour le physique, les nuances deviennent plus sensibles & plus tranchantes, à mesure qu'on avance dans l'Italie; avec quelle énergie l'intérêt ne doit-il pas animer tous les individus des parties méridionales, & principalement de la ville de Naples où les besoins sont plus multipliés, les moyens plus faciles, & la dextérité des habitans très-reconnue? De-là, continuent-ils, la vigilance continuelle qu'il faut avoir sur ses po-

ches, quand on va dans les rues de Naples, pour se mettre à l'abri des subtilités des Lazzaroni ; qui escamotent si finement les mouchoirs, les boîtes, les montres. De-là, ces tours d'adresse au jeu, qui sont tellement en usage, qu'ils ne font nulle part la honte de personne, qu'on les couvre de l'honnête prétexte de savoir défendre son argent. De-là, les chaînes de l'amitié brisées, les loix de la bienséance détruites, les liens même du sang rompus, lorsque l'utilité l'exige. Un pere méconnoît ses enfans qui comptent en vain sur sa tendresse : les enfans à leur tour rejettent & méprisent l'autorité paternelle. De-là enfin cette méfiance générale qui fait craindre à chacun pour lui-même ce qu'il médite peut-être dans son cœur contre les autres ; & qui est en vain déguisée par ces complimens flatteurs, ces politesses étudiées, & ces protestations d'amitié dont les Napolitains sont si prodigues.

Toutes ces déclamations, Madame, me paroissent tomber à faux sur le général de la nation. C'est se tromper

bien étrangement, que de donner les vices de quelques particuliers, ou même d'une certaine classe de citoyens, comme le résultat des mœurs générales. Il se trouve ici un très-grand nombre d'habitans francs, généreux, distingués par la noblesse de leurs sentimens, & par des vertus bien propres à leur concilier la vénération & le respect de tous ceux qui les connoissent. On observe même qu'il n'est point de pays où la vertu se montre avec plus d'éclat & d'énergie, que dans l'Italie. J'en juge par le passé : j'en juge encore par plusieurs personnes que j'ai eu occasion de connoître. L'imagination exaltée peut contribuer à produire cet effet : elle enfante de grandes vertus, comme de grands crimes. J'ajoute une remarque importante & qui me paroît tourner à la gloire des Italiens, par la distinction essentielle qu'elle met entre eux & les habitans du nord de l'Europe ; c'est qu'en Italie les hommes à talens sont les plus nombreux dans presque toutes les classes de la société ; les sots, & même les gens médiocres, y sont assez rares. C'est tout le contraire dans les régions

ſeptentrionales : les gens médiocres & les ſots ſont communs ; les hommes à talens ſont très-difficiles à trouver. Je crois que ce partage eſt aſſez flatteur pour les Italiens en général, & ſur-tout pour les Napolitains qui m'en fourniſſent tous les jours les preuves les plus frappantes.

J'avoue cependant que l'amour des plaiſirs peut empêcher ces derniers de mettre à profit tous les avantages qu'ils ont reçus de la nature. C'eſt bien à Naples qu'on peut dire que la volupté ſemble avoir établi ſon empire : elle entre, s'il eſt permis de me ſervir de ce terme, par tous les ſens. La douceur du climat ; les odeurs ſuaves, les mets irritans, les ſucreries & le chocolat dont on fait un ſi grand uſage, l'air chargé de parties ignées & ſulphureuſes qu'on reſpire ſans ceſſe, tout l'appelle & la provoque. Que les femmes ont des appas enchanteurs ! Une démarche vive & légere, une taille ſvelte & dégagée, plus de phyſionomie néanmoins que de régularité dans les traits, de grands yeux noirs & pétillans de feu, beaucoup d'eſprit naturel & de vivacité, une franchiſe & une

naïveté singulieres ; les signes de tête ; le langage des mains, ces gestes si expressifs, si variés, si gracieux ; une parure élégante, à la mode de France, mais adaptée au goût du pays ; voilà sans doute des titres assurés pour plaire & pour captiver tous les hommages. Il est aisé d'imaginer que, lorsque l'amour s'empare de ces cœurs, particuliérement dans le premier âge, il y domine en maître souverain. On pourroit dire même que les Napolitaines n'ont que cette idée dans la tête : elles paroissent n'exister que pour l'amour : elles font consister tout le bonheur de leur vie dans un attachement réciproque & sincere. Mais que la jalousie n'entre jamais dans leur ame ; ces êtres sensibles gémiroient dans le malheur ; & plus leurs sentimens auroient été trompés, plus leur douleur seroit profonde. Qu'on ne croie pas cependant que la jalousie conduise aujourd'hui aux mêmes excès qui étoient autrefois si terribles dans toute l'Italie. Heureusement les mœurs se sont bien adoucies à cet égard. Si cette passion fait encore prendre des précaution un peu séveres, ce ne peut être que parmi quel-

ques bourgeois qui tiennent aux mœurs antiques. En général, les maris sont devenus doux & complaisans. Ils ont pris le parti de s'en rapporter à la bonne foi de leurs femmes ; & quelques-uns sont si raisonnables, qu'ils n'importunent jamais de leurs plaintes celles qui pourroient abuser de la liberté qu'on leur laisse. Dans les conditions distinguées, ce seroit même le plus grand des ridicules que de paroître jaloux. D'un autre côté, la Sigisbéature commence à tomber beaucoup dans cette ville. Les dames se sont lassées d'avoir toujours à leurs côtés le même cavalier servant, qui bien souvent étoit moins de leur choix que de celui de leurs maris. Elles ont trouvé qu'il étoit bien plus naturel d'en avoir plusieurs à leur suite, ou d'aller même indistinctement avec tout le monde, comme on le pratique en France.

Cette liberté, qui s'introduit tous les jours à Naples de plus en plus, ne porte cependant aucun préjudice à la bienséance extérieure. Le mystere préside ici aux plaisirs ; & une des premieres qualités qu'une femme exige

dans son amant, c'est d'être respectueux & discret: on n'a point encore à rougir dans cette ville pour ces femmes effrontées qui font la honte de leur sexe le soir dans les rues, par leurs importunités: on n'en voit alors nulle part; elles se contentent d'envoyer des indicateurs qui se tiennent dans les endroits les plus fréquentés, & qui ne remplissent même leurs commissions qu'avec beaucoup de réserve & de timidité. Le mépris que l'on a pour ces femmes perdues, n'empêche pas néanmoins que le nombre n'en soit très-considérable. On en compte plus de trente mille; ce qui doit paroître étonnant dans une ville où la population est moitié moins forte qu'à Londres & à Paris. Mais on doit convenir que, si la misere force la plupart de ces viles créatures à exercer un métier aussi infame, elles ne sortent point de l'état d'abjection qui doit être leur partage. Il n'arrive jamais qu'aucunes d'elles étale un faste insolent, & qu'elle efface, par la dépense & l'éclat de la parure, les femmes des conditions relevées. On ne connoît point à Naples ce scandale si outrageant pour les

mœurs. Les femmes publiques craindroient d'afficher à ce point leurs désordres, & les amans leur imbécillité.

On nous accuse, nous autres François, d'avoir les premiers porté dans le royaume de Naples les maladies qui sont la suite du libertinage, lorsque Charles VIII fit la conquête de ce royaume à la fin du quinzieme siecle. De-là vient qu'on leur donne ici la dénomination de *mal François*, comme autrefois en France, on l'appelloit *mal de Naples*, parce que c'étoit-là qu'il avoit été connu pour la premiere fois. Mais tous les monumens historiques attestent, & les dissertations que plusieurs savans Médecins ont publiées, ne laissent plus lieu de douter que les Espagnols en furent les premiers atteints, qu'ils l'apporterent de l'Amérique au retour de la premiere expédition de Christophe Colomb, & que les troupes envoyées bientôt après par Ferdinand d'Arragon, au secours du royaume de Naples, le répandirent ensuite dans ce pays, d'où il se communiqua aux François. La haine contre ces derniers servit dans le tems à faire retomber sur eux la cause de ce mal

qui parut alors plus effrayant & plus redoutable que tous les autres réunis ensemble. L'étourderie, la légéreté, les manieres libres de plusieurs François qui depuis cette époque ont paru à Naples, n'ont peut-être pas moins servi à maintenir ce préjugé qui subsiste encore dans toute sa force.

On seroit peut-être porté à croire que le penchant si généralement répandu pour les plaisirs, joint à l'oisiveté, au défaut de moyens & à la misere du plus grand nombre des habitans, doit entraîner à Naples beaucoup de désordes, & que les fripons & les scélérats trouvent le moyen de se jouer impunément des loix. J'avoue que le vice pourroit être plus sévérement réprimé, & les abus prévenus. Mais, après tout, il ne se passe rien ici qu'on ne remarque dans toutes les grandes villes, avec les nuances qui distinguent le génie de chaque nation. La nature même du mal apporte avec lui le remede. Chacun se tient en garde contre les dangers qu'il redoute ; & cette méfiance est comme un rempart assuré pour les mœurs publiques:

elle inſpire la vigilance; elle fournit des précautions pour échapper aux pieges qu'on peut tendre, & aux malheurs qui en ſeroient la ſuite. En ſecond lieu, la police, quelque imparfaite qu'elle ſoit, arrête cependant certains déſordres. Diſtribuées dans chaque quartier, des eſcouades de Sbirres font la ronde pendant toute la nuit. Elles ont à leur tête un écrivain de la juſtice criminelle (*Scrivano*,) accompagné de quelques Soldats de la garniſon. Il eſt vrai que ces Commandans, fils de Sbirres eux-mêmes, avilis & dégradés par l'averſion que l'on a pour les Suppôts de la juſtice criminelle, ſont, dit-on, très-faciles à gagner. Les filoux, les voleurs, les perſonnes qui veulent exécuter quelque mauvais deſſein, s'arrangent fort bien avec eux : mais il eſt aiſé d'établir la tranquillité la plus parfaite à tous égards, en confiant l'inſpection de la police à des hommes incorruptibles, en multipliant les patrouilles, en éclairant ſurtout la ville avec des lanternes, uſage dont on a cru pouvoir ſe diſpenſer juſqu'à préſent, à cauſe des lampes

qu'on allume devant les Madones, mais qui deviennent un moyen insuffisant par leur distribution inégale. Enfin, à travers tous ces excès de la licence, il est très-rare qu'on commette des assassinats, comme je vous l'ai déjà marqué ; & ce peuple n'est certainement pas sanguinaire.

Il m'arrive quelquefois de voir des Lazzaroni disputer ensemble. Leur ton élevé, leurs paroles dures & outrageantes, leurs juremens exécrables, leur air furieux, les poings fermés qu'ils se présentent au visage, les gestes menaçans, me font d'abord trembler pour eux ; on diroit qu'ils vont s'entr'égorger. Point du tout ; l'instant d'après, ils se séparent les meilleurs amis du monde. Quelquefois cependant ils en viennent aux coups. Alors la scene devient très-intéressante pour un étranger. Ils se frappent & se distribuent des soufflets avec une gravité vraiment comique. Ils reprennent tout leur sang-froid pour s'asséner de coups néanmoins vigoureux. Quand l'un a porté son coup, il retire tranquillement sa main, & semble attendre que l'autre

lui porte le ſien à ſon tour. Ce jeu des mains commence-t-il à les laſſer ? Ils prennent des pierres, l'arme ordinaire de ces braves ; & c'eſt alors que le combat peut devenir ſanglant : mais s'il ſurvient un détachement de troupes pour appaiſer ce tumulte, tous, comme s'ils s'étoient donné le mot, ſe tournent contre cette eſpece de pacificateurs qu'ils ont en horreur ; ils les accablent d'une grêle de pierres qui les diſſipent bientôt ; & maîtres du champ de bataille, ils célebrent leur victoire, ſe quittent auſſi contens & auſſi joyeux que s'ils revenoient d'une partie de plaiſir, malgré les contuſions & les bleſſures de pluſieurs d'entr'eux.

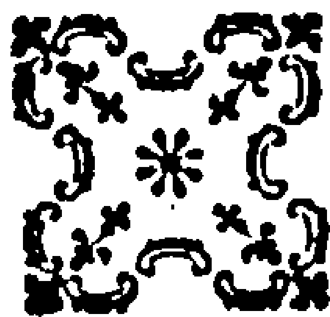
Tout cela ne ſembleroit-il pas indiquer que les impreſſions défavorables qu'on peut d'abord prendre ſur le caractere des Napolitains, ne ſont pas toutes bien fondées ; & que la vengeance ſur-tout n'aigrit pas long-tems leur cœur, comme on l'a tant reproché aux habitans de l'Italie ? Pour moi, plus j'étudie ce peuple, & plus je me perſuade que pluſieurs de ſes défauts ſuppoſent moins un fond de méchan-

ceté réfléchie, qu'une extrême effervescence du sang, effet nécessaire & particulier de ce climat. C'est de-là que me paroît provenir la violence des passions, sur-tout dans les premiers momens; mais c'est de-là aussi que provient une certaine énergie dans l'ame, la fermeté dans les revers, la patience & la roideur pour vaincre les obstacles. C'est à la même cause que j'attribue cette exaltation dans toutes les têtes, cet enthousiasme, ces métaphores, ces exagérations qui vont toujours en augmentant quand on avance en Italie, & qui sont portées à leur comble, quand on est à Naples. On donne à une femme vieille & laide, l'étiquette de *Bella Dona* : une chose bien travaillée s'appelle *Stravagantementè lavorata*. Le superlatif est toujours employé ; & l'on ne semble s'arrêter que parce qu'on ne trouve pas des termes plus expressifs. Enfin c'est à la même cause que je rapporte cette vivacité dans les gestes & dans les mouvemens, ces manieres brusques, ce ton haut & élevé dans le discours ; car tout Napolitain ne parle pas seulement, mais il crie ; & ces clameurs d'une infinité de

personnes qui remplissent les rues, jointes au fracas des carrosses, des cabriolets, des voitures de place ou de louage, qui sont portés à un nombre excessif, rendent sans contredit cette ville la plus tumultueuse & la plus bruyante de l'univers.

Je suis, &c.

A Naples, ce 6 Juillet 1758.



LETTRE CCCLV.

SUITE DE NAPLES.

JE vous ai donné, Madame, une idée générale des mœurs de la nation. Voici quelques traits qui vous la feront connoître plus en particulier. On dit communément que la noblesse de Naples est riche, splendide, magnifique, & qu'elle fait une grande dépense. Oui, j'en conviens, & l'on pourroit ajouter que c'est bien à Naples que *tout petit Prince tranche du Souverain*, & *que tout Marquis veut avoir des Pages.* Cette noblesse, qui se rend ici de toutes les parties du royaume, est aussi fastueuse à l'extérieur, que ses facultés peuvent le permettre, & plus même qu'elles ne le permettent. Elle a de vastes hôtels, des équipages superbes, des pages, des écuyers, des aumôniers, des secrétaires, des maîtres-d'hôtel, des valets de chambre, des coureurs, des cochers & des valets en très-grande quantité. Elle brille sur-tout avec tout l'éclat

possible, lorsque dans certains jours de représentation, elle tient des assemblées, par exemple, à l'occasion des couches de la dame de la maison. Selon un usage très-anciennement établi, trois jours après qu'elle est accouchée, elle reçoit les visites de toute la ville. Placée dans un lit de parade, dont tous les rideaux sont ouverts, elle a autour d'elle autant de femmes parées & assises que la chambre peut en contenir. On lui présente les hommes qui, après avoir fait leur compliment, auquel elle est obligée de répondre, passent dans une galerie qui communique avec la chambre. Il faut sans doute que les femmes de ce pays aient un tempérament des plus robustes, & qu'elles ne soient pas sujettes aux vapeurs, pour pouvoir résister, dans cet état, aux odeurs & au bruit qui se fait : tout le monde parle comme dans une halle. Sur ces entrefaites, les gens de la maison, dont le nombre est encore plus grand qu'à l'ordinaire, parce qu'on a coutume de prendre plusieurs domestiques de louage auxquels on donne la livrée pour ces jours de gala, sont occupés à servir toutes sortes de

rafraîchissemens. On n'oublie rien pour donner alors des preuves de la plus grande magnificence.

Mais veut-on pénétrer dans l'intérieur de ces maisons les jours ordinaires ? La mesquinerie vous étonne autant que le faste vous avoit d'abord ébloui. La table est servie avec une frugalité des plus modestes. Quelques plats de légumes, du mauvais poisson, un peu de viande, le tout mal apprêté; sans les fruits, un étranger admis à ces repas, courroit risque de mourir de faim, malgré la facilité que l'on a de faire très-bonne chere & à peu de frais. Si dans la soirée, vous allez faire une visite; vous êtes d'abord obligé de monter un bel escalier, il est vrai, mais qui n'est point éclairé, & où rien ne vous empêche de vous casser la tête. Vous arrivez ensuite à une grande salle, où trois ou quatre domestiques, dans l'obscurité, viennent vous heurter & vous conduisent à une antichambre où se trouve une chandelle de suif: vous pénétrez enfin dans la chambre du maître ou de la maîtresse, qui n'est éclairée que par une seule bougie, ou par deux tout au plus,

si l'on fait une partie de jeu. Les domestiques sont, ordinairement très-malpropres. L'usage est de leur donner deux sortes de livrée; l'une pour les grands jours de représentation, & l'on a soin ensuite de la renfermer bien exactement; l'autre pour le service habituel de l'année, & celle-ci est presque aussi remarquable par l'air de misere & les haillons, que celle-là par le clinquant. Le reste de l'entretien de ces malheureux est encore pire. On n'en nourrit qu'un très-petit nombre; & les gages qu'on leur donne à tous sont si modiques, que si chacun, dans sa partie, n'avoit pas une certaine industrie pour vivre aux dépens des maîtres, une famine générale menaceroit tous ceux qui sont attachés au service de la noblesse.

Ainsi le gaspillage doit nécessairement s'introduire; premiere source du délabrement des affaires. Joignez ensuite les pertes que l'on fait au jeu; car cette passion est ici généralement répandue; & l'on se permet toutes sortes de jeux, même ceux de hasard, sur-tout le Pharaon qui est fort à la mode. Mais ce qui cause peut-être la plus grande ruine de

plusieurs Seigneurs, malgré leurs richesses très-considérables, ce sont les procès que leurs officiers & les gens de justice ont l'art de faire naître & de multiplier. Des sommes immenses s'écoulent dans ces mains avides. Il faut cependant trouver des moyens pour fournir à toutes ces dépenses. On va dans ses terres y porter la terreur & la désolation, & l'on y exerce les injustices, les vexations les plus criantes. On fait des retranchemens dans le domestique, on augmente les réformes, on renvoie pour un tems le précepteur des enfans; & comme, par les loix féodales, les puînés ont une très-petite part à la succession des biens, on réserve tout au plus une légere attention sur l'ainé & sur une fille qu'on cherche à établir; on force les autres à se faire Religieuses ou à sainte Claire ou dans d'autres couvens dont on leur laisse le choix; on place les garçons à Malthe, dans des couvents de Moines, ou dans l'état ecclésiastique.

Plusieurs étrangers qui n'ont vu que certaines maisons de Naples, en ont parlé bien différemment. Je sai qu'il en existe vingt ou trente où l'écono-

mie la plus sage regle les affaires, où les maîtres se font distinguer par une magnificence bien entendue, où le ton est excellent. On ne sauroit, par exemple, faire trop d'éloges de la Princesse de Francavilla, dont l'esprit, les graces, les manieres nobles avec lesquelles elle fait les honneurs de sa maison, devroient servir par-tout de modele. On peut citer encore quelques Dames étrangeres de Genes, de Florence, de Rome, &c. qui ont conservé les usages de leur pays. Que vous dirai-je du Prince de Saint-Nicandre, du Prince d'Ardore, du Prince della Rocca, du Prince della Torre, du Duc de Gravina, du Duc de Noïa, & de quelques autres Seigneurs, aussi recommandables par leur goût & leurs lumieres que par leur aménité dans le commerce de la vie? C'est sur-tout le Prince de San-Severo (1) de l'illustre maison de Sangro, qui par ses talens, ses connoissances, ses mœurs douces, son affabilité, sa politesse, attire l'admiration de ses compatriotes & de tous les étrangers. Il fait son plaisir & sa plus grande occupation des arts utiles & agréables.

(1) Il est mort depuis quelques années.

Ses découvertes l'ont placé à juste titre au rang des Savans les plus distingués de l'Europe. Il prétend avoir le premier renouvellé le secret de la peinture encaustique; & l'on voit chez lui des tableaux exécutés sous sa direction, qui sont d'une fraîcheur de coloris que ce seul genre de peinture peut procurer. Les lampes inextinguibles sur lesquelles il a publié à Naples, en 1753, des Lettres en François, adressées à M. l'Abbé Nollet; les pierres précieuses auxquelles il ôte tantôt la couleur, & tantôt la donne à celles d'une teinte trop foible, sans jamais leur faire rien perdre de leur dureté ni de leur figure; sa composition pour imiter le lapis-lazuli de maniere à tromper même les connoisseurs; le secret de donner au marbre blanc de Carrare, des couleurs si vives, si belles & qui pénetrent si avant, qu'en le polissant & en le travaillant, elles conservent tout leur éclat; l'art d'imprimer des planches en plusieurs couleurs, de colorer les verres, de faire une espece de porcelaine qui a la transparence, le lustre & le poli ordinaires, non avec une couverte émaillée, comme on le pratique ail

leurs; mais ſur une roue, comme on le fait aux pierres dures; tous ces procédés, il les a inventés ou perfectionnés.

Ce Prince eſt auſſi venu à bout de tirer du miel & de la cire de pluſieurs plantes cuites à un certain degré. Il a trouvé le moyen de préparer & de filer les gouſſes pleines de ſoie végétale que porte la plante appellée Apocin, dont la culture, grace à ſes ſoins, eſt aſſez répandue dans le royaume de Naples, & dont on fait des bas, des gants & même des étoffes. Il fait donner la fineſſe, le blanc & le luſtre de la ſoie au chanvre & au lin. Il a fait faire des étoffes qui ſont d'un côté drap de laine & de l'autre velours de ſoie; il en a inventé une dont le Roi porte une redingote, quand il va à la chaſſe. Très-fine & très-légere, elle eſt néanmoins, dit-on, impéntérable à la pluie. Son palais renferme beaucoup de curioſités, des ornemens de toute eſpece & des tableaux d'un grand prix. La chapelle domeſtique, appellée *S. Maria della Pietatella*, le lieu en même tems de la ſépulture des Princes de cette maiſon, eſt attenante au palais,

mais ouverte au public ; l'on y fait tous les jours l'Office divin. C'est une des plus belles choses que l'on puisse voir à Naples. Elle est entiérement revêtue de marbre, peut-être avec plus de profusion que de goût. La corniche & les chapiteaux des pilastres sont faits avec une espece de stuc imaginé par le Prince : il a l'éclat argenté de la nacre de perle, & il est très-solide. Dans chaque cintre est un mausolée avec la statue d'après nature, de quelques-uns des Princes de la maison de Sangro, & sur le pilastre contigu est le mausolée de la Princesse son épouse, avec une statue, symbole de sa principale vertu. Parmi ces statues, on en distingue trois qui sont très-singulieres, qu'il faut avoir vues pour juger de tous les effets de l'art. La Pudeur, par Antoine Corradini, Vénitien, sur le tombeau de la mere du Prince actuel : elle est enveloppée d'un voile du même bloc de marbre, à travers lequel on voit la figure, les graces de la physionomie & le moelleux des traits, comme s'ils étoient à découverts. Le Vice détrompé, *in Disinganno*, par Queirolo, Génois : il fait

fait partie du mausolée élevé au pere de ce Prince; c'est un homme engagé dans un filet très fort, travaillé dans la même piece de marbre, qu'il a rompu pour en tirer la tête & un bras, à l'aide de son esprit, exprimé sous la figure d'un génie. Le filet est adhérent, dans très-peu de parties, à la statue; & cependant le travail de celle-ci, a été fait à travers les mailles du filet: c'est un tour de force extraordinaire en fait de sculpture. D'un autre côté, on voit un Christ mort, enveloppé d'un suaire, dont l'idée est de Corradini, mort dans le palais du Prince en 1752, mais qui a été exécutée par San-Martino, sculpteur Napolitain, sur le modele des ouvrages précédens, pour lesquels il a fallu une patience inimaginable.

Les connoissances que possede le Prince de San-Severo sont étonnantes pour un homme de son rang: elles pourroient même satifaire l'ambition de tous ceux qui parcourent la carriere des sciences. On ne doit pas sans doute les exiger des autres Seigneurs Napolitains; mais il seroit

peut-être à desirer qu'ils se donnassent plus de soins pour cultiver leur esprit, & qu'ils voulussent dérober quelques instans au jeu, aux spectacles, aux promenades, aux conversations ou assemblées, aux soupers de Pausilipe recherchés avec tant d'empressement, & qui sont regardés comme les plus délicieuses parties de plaisir qu'il soit possible d'imaginer, pour se livrer à des occupations plus sérieuses. Les voyages seroient encore très-propres à étendre la sphere de de leurs idées. C'est à tort qu'on a dit qu'il ne leur étoit pas permis de quitter le Royaume, sous peine de perdre le tiers du revenu de leurs terres. Ils ont liberté toute entiere sur cet article; & s'ils voyagent peu, si leurs courses se bornent tout au plus jusqu'à Rome, c'est que dès l'enfance ils sont entretenus dans le préjugé que Naples est le paradis de la terre, & qu'il n'est pas possible de trouver ailleurs une ville qui supasse ou qui même égale ses beautés. Quels avantages cependant ne retireroient-ils pas des voyages entrepris dans les vues qui les rendent si utiles? Ils

s'intéresseroient davantage aux évé-nemens politiques & militaires de l'Europe; ils connoîtroient les mœurs, les usages, les loix, le gouvernement, la puissance des autres Nations; ils les compareroient ensemble, & ils prendroient de chacune ce qu'ils trouveroient de plus propre à rendre la leur florissante; ils transplanteroient les arts; ils réveilleroient l'industrie de leurs compatriotes; ils apprendroient à tirer parti des ressources admirables que leur pays offre pour le commerce & la navigation; ils perdroient eux-mêmes cette rudesse dans les manieres, & cette espece de grossiereté, du moins apparente, qu'on leur reproche; car d'ailleurs, il faut en convenir: qu'un étranger fasse leur connoissance, & qu'il leur passe cet extérieur que les graces n'ont pas encore façonné, il les trouvera dans le commerce de la vie naturellement bons, & très-disposés à l'obliger; ils feront l'impossible pour lui procurer toutes sortes de plaisirs; ils le présenteront par tout, le meneront à un concert, lui offriront sa loge au

théatre ; ils feront tout ce qu'ils savent, & s'ils savent peu, ce n'est pas que l'esprit leur manque ; ils peuvent ne pas avoir beaucoup d'idées ; mais ils raisonnent juste sur toutes les matieres dont ils sont instruits. On pourroit les comparer au sol de leur pays : un champ des environs de Naples en friche, ne produit que des ronces ; cultivé, il rend les moissons les plus riches & les plus abondantes : de même leur esprit ; négligé, il ne s'attache qu'à de petits objets ; exercé par l'application, il peut s'élever aux plus grandes choses.

Le défaut d'instruction est moins répréhensible dans les femmes. Savent-elles plaire, elles en savent assez ; & la nature leur donne tant de moyens pour apprendre cette science ! Si les Napolitaines n'ont pas les graces des Françoises, elles ne sont peut-être pas moins aimables. Elles ont cette vivacité franche & naïve qui n'est jamais altérée par les minauderies & une élégance empruntée. Elles connoissent peu les livres ; mais elles citent des vers de Métastase, qu'elles ont retenu, parce qu'une musique excellente les a gravés

dans leur mémoire. Elles ne s'égarent point dant les inutiles spéculations de la Philosophie ; mais elles raisonnent bien ; & toute femme qui raisonne est, à mes yeux, bien séduisante, sur-tout si elle y joint une voix enchanteresse, un chant délicieux, comme il est assez ordinaire de trouver de ces femmes à Naples. . . . .

La bourgeoisie de cette ville a mérité depuis long-tems, soit de la part des nationaux, soit de celle des étrangers, une distinction particuliere. Composée d'Avocats, de Médecins, de Banquiers, de Négocians de toute espece, qui avoient tout à risquer, & rien à gagner, elle n'a jamais pris part aux factions. Ses mœurs se ressentent moins de la rudesse qu'on reproche à toute la nation. Ses manieres sont plus polies, & le commerce de la vie plus sûr. Dans cette classe de citoyens, on en voit plusieurs qui sont très-instruits & très-éclairés. On peut sur-tout apprendre à les connoître dans les cafés, rendez-vous publics que je trouve les plus agréables de Naples. La meilleure compagnie s'y rassemble. On y parle librement sur toutes sortes de matieres,

parce qu'on ne craint ni les espions, ni les délateurs, ni l'Inquisition. Les talens, l'industrie & l'activité procurent à un assez bon nombre de ces particuliers, une fortune considérable. Il n'est pas rare d'en trouver qui possedent en toute propriété des marquisats & des duchés, dont on s'accoutume peu à peu à leur donner le titre. Ils tiennent un grand état de maison, & éclipsent quelquefois la noblesse, sinon par la naissance qui excite sa dérision, du moins par la dépense & les agrémens de leurs sociétés. Parmi les Négocians, il y a des réfugiés François. On les laisse tranquilles sur leur Religion, sans leur en permettre cependant l'exercice public. On tolere de même toutes les autres Religions. Les Juifs seuls ne sont pas admis dans le Royaume. On agita, il y a quelques années, si on leur en permettroit l'entrée : la populace se souleva, & il n'a plus été question d'eux. On peut s'en passer d'autant plus aisément à Naples, qu'il y a plusieurs Lombards ou Monts de Piété, qui sont très-bien réglés, & les mieux réglés peut-être de toute l'Italie.

Quant au peuple, je ne crois pas, Madame, que le proverbe auquel il a pu donner lieu autrefois, c'est-à-dire, que Naples étoit un paradis habité par des démons, soit exactement vrai aujourd'hui. Il a sans doute des vices bas & honteux; & d'autant plus odieux, qu'il semble faire gloire d'y exceller. Les manieres brusques & dures, communes à presque tous les individus de la nation, deviennent en lui grossiéreté, férocité même. Il est d'une malpropreté dégoûtante, dans laquelle il croupit habituellement. Tel est l'effet du mêlange des divers peuples qui tour à tour se sont disputés l'empire de Naples, & des révolutions sans nombre qui ont accoutumé les esprits à ne connoître ni regle ni devoirs, & à ne prendre pour guides qu'un instinct brutal ou les mouvemens des passions tumultueuses. Mais, comme je vous l'ai déjà marqué, je ne pense pas que ce peuple soit essentiellement méchant. Ces Lazzaroni, dont on a dit tant de mal, ne sont pas aussi méprisables qu'on veut bien le croire. Ce sont de beaux hommes, couleur de bronze, de belle taille, quarrés, nerveux & vi-

goureux: un rien suffit pour les satisfaire. Après avoir fait une commission, donnez-leur aussi peu d'argent que vous voudrez, ils vous feront de grands remerciemens avec une vraie effusion de reconnoissance. Leur dépense est des plus bornées. Ils vont en chemises, en culotes, un bonnet de toile ou de coton sur la tête, point de bas ni de souliers: pendant l'hiver & quand il pleut, ils attachent seulement une piece de cuir quarrée sur le pied, avec de petites cordes. Les enfans sont presque tout nuds la meilleure partie de l'année; & dès qu'ils se sentent assez forts pour résister au flot, ils vont hardiment se jetter à la mer. Les femmes, la tête nue, avec les cheveux rattachés en rond derriere la tête, ont à peine pour se couvrir quelques morceaux de linge ou d'étoffes déchirés. Il n'y a que celles à qui les agrémens de la figure peuvent promettre de faire quelques conquêtes, qui soient mieux habillées: elles n'ont que des chiffons, il est vrai; mais leur parure a une certaine grace. La famille fait un effort pour rehausser leurs attraits, dans l'espérance d'être dédommagée

par un gain plus considérable. Du reste la plupart de ces femmes se livrent avec assez d'ardeur aux travaux analogues à leur sexe. Ce sont les personnes de Naples qui travaillent le plus & le plus constamment : elles tricotent des bas ou des bonnets, dont la vente suffit pour leur entretien, celui de leurs enfans & de leurs maris, lorsque ceux-ci ne trouvent rien à gagner par les petits services qu'ils cherchent à rendre ; ou qu'enfin ils se trouvent réduits à gueter les passans dans les rues pour leur enlever tout ce qu'ils peuvent. Leur nourriture se réduit à bien peu de chose : il ne leur faut que des fruits, des légumes & des maccaroni pour satisfaire leur sensualité, des maccaroni sur-tout qu'ils trouvent tout prêts & à très-bon compte dans les cuisines en plein air dont les rues sont remplies. On prétend que la dépense d'un Lazzaroni ne monte pas à plus de deux sols par jour. Plusieurs même se dispensent des frais du loyer pour le logement : la douceur du climat leur permet de passer les nuits sur les bancs qui sont au-devant des mai-

ſons ; d'où leur vient le nom de *Banchieri*.

S'il étoit vrai que le bonheur conſiſtât dans une parfaite indépendance de toutes choſes, Naples renfermeroit dans ſon ſein quarante mille de ces êtres heureux ; car on y compte tout autant de Lazzaroni, c'eſt-à-dire des hommes qui ne poſſedent rien, qui néanmoins ſont gais, contens, qui jouiſſent du précieux avantage tant préconiſé par les Italiens, *far niente*, & qui trouvent à chaque pas, dans cette grande ville, une diverſité de ſpectacles propres à exciter leur intérêt, ou amuſer leur indolence. Ne ſont-ce pas les mêmes principes de Bias, de Diogene & de tous ces fous de la Grece, qui recommandoient tant, & qui pratiquoient eux-mêmes le dénuement abſolu des richeſſes, pour goûter le bonheur dans l'inſouciance ? Mais ces maximes des Philoſophes, bonnes tout au plus dans les livres pour attirer l'admiration de quelques rêveurs oiſifs, ne s'accordent pas avec celles que doivent ſe propoſer les adminiſtrateurs d'un Etat. Ils doivent chercher à tirer tout le parti

possible des moyens de chaque individu : ils doivent, si je puis me servir de ce terme, lui demander compte de ses talens & de ses travaux. D'après cela, ne pourroit-on point faire d'excellens soldats d'un très-grand nombre de ces Lazzaroni, s'ils n'avoient pas une horreur invincible pour tout ce qui concerne le service militaire ? Ne pourroit-on pas du moins les employer utilement dans les manufactures & les atteliers ? Que de crimes on épargneroit ! quelle augmentation de richesses pour le royaume ! & quelle heureuse régénération s'établiroit à la fin dans ce peuple si dégradé !

Mais, dit-on, la chaleur du climat qui énerve les corps, ne fera-t-elle pas un obstacle éternel à des réformes si nécessaires & si importantes ? C'est, Madame, un des plus funestes préjugés qui aient pu s'enraciner dans la tête de presque tous ces habitans. Je juge d'abord du contraire par l'activité de ceux qui veulent travailler & profiter de l'inaction générale pour se mettre dans l'aisance, & quelquefois même pour s'enrichir. Ils peuvent le disputer à ceux qui sont les plus renommés

dans les autres nations par leur constance & leur ardeur au travail. J'en appelle ensuite à l'expérience des siecles passés. Les Romains qui habitoient un pays où les chaleurs sont plus accablantes que dans celui-ci, ont élevé des monumens dont les débris nous attestent encore les travaux prodigieux qu'ils ont éxigés. Jamais peuple n'a été si âpre pour surmonter tous les obstacles, forcer même la nature, & exécuter dans tous les genres des choses qui subjuguent notre admiration. Les Carthaginois, malgré le climat brûlant de l'Afrique, s'étoient rendus maîtres du commerce de l'univers. En parcourant l'Egypte, l'Asie mineure, la Grece, on voit que la chaleur n'avoit point étouffé l'énergie des anciens peuples. Pourquoi seroit-elle encore un prétexte dans le royaume de Naples, pour entretenir la paresse & l'indolence? Cette indolence seroit-elle donc le partage essentiel des Napolitains? Seroient-ils toujours condamnés à offrir une preuve subsistante des reproches qu'on leur faisoit, même dans les tems anciens? Parthenope ne seroit-elle née que pour l'oisiveté? *In otia natam Par-*

thenopen? Ovid. Metam. Liv. 15. *Otiosa Neopolis.* Horat. Epod. 5.

Vous me demanderez peut-être comment il est possible, puisque l'aversion pour le travail est si généralement établie, que trois ou quatre cens mille ames trouvent le moyen de subsister dans cette grande ville. Le voici. Tous ces gens-là sont naturellement très-sobres & se contentent de peu. Les comestibles de toute espece sont d'ailleurs à très-bas prix, en très-grande abondance & d'excellente qualité. Rien de plus délicat sur-tout que le veau de Sorrento, qui est d'une blancheur admirable. Les viandes sont nourrissantes. La volaille & le gibier se trouvent en grande quantité. La mer, fort poissonneuse, fournit du poisson & des coquillages. On apporte de toutes parts des légumes & des fruits qui suffisent à la plus grande partie des habitans. La douceur du climat, la fertilité du sol, contribuent à les renouveller, à les varier & à les rendre communs dans toutes les saisons. L'habillement n'exige pas beaucoup de dépense : ce genre de luxe est encore inconnu à Naples. Dans les conditions même relevées, la parure

est simple, quoiqu'agréable, tant pour les hommes que pour les femmes. La nombreuse noblesse qui vit des revenus qu'elle tire de ses terres, les magistrats qui joignent à leur fortune les émolumens de leurs charges, les curiaux qui s'enrichissent par la rage des procès & par la chicane, les bourgeois qui sont dans l'aisance, font subsister plus de cent mille personnes, soit par les gages qu'on leur donne, soit par leur adresse à se dédommager de la lésinerie de leurs maîtres. Plusieurs autres vivent des petits emplois qu'ils ont à la Cour ou dans différens tribunaux. Ceux qui sont absolument sans ressources, trouvent tous les jours du pain ou de la soupe qu'on distribue dans plusieurs couvents, & d'autres secours dans les hôpitaux ou les charités des particuliers. Les pauvres honteux surtout, si multipliés à Naples, comme dans tout le reste de l'Italie, trop fainéans pour travailler, trop orgueilleux pour demander publiquement l'aumône, ne sont pas abandonnés. Ils peuvent même rire quelquefois en secret, dans une heureuse abondance, de la sensibilité des personnes touchées de

leur état. Il faut ajouter les musiciens, les chanteurs & les chanteuses dont cette ville fourmille, & qui employés dans les fêtes, les spectacles, les musiques d'église, les concerts particuliers ou publics, trouvent le moyen de subsister, malgré les légeres rétributions qu'on donne à ces talens vulgaires. Quelques autres artistes tirent le même parti des professions qu'ils exercent. Enfin il est un certain nombre de fabricans, de marchands, de bijoutiers, de merciers, de revendeurs, de limonadiers, d'aubergistes, d'artisans, qui sont obligés de travailler; & vous le dirai-je? un plus grand nombre à proportion de *proxenetes*, ou de ces hommes assez vils pour se charger de négocier les plaisirs de l'amour. Tous ces individus retirent plus ou moins de profit de leur application au travail & de leur industrie.

Telle est exactement, Madame, la maniere dont chacun pourvoit à sa subsistance. Le peuple qui ne connoît pas, qui n'imagine même pas un sort plus agréable que celui qu'il éprouve, est bien éloigné de se plaindre. Pourvu que les denrées ne ren-

chériſſent point, il eſt content. On accuſe les Lazzaroni d'aimer les troubles & d'être portés à la révolte. Ce reproche ne peut être fondé que ſur la rébellion de Maſaniello: mais elle ſe trouva formée d'elle-même. Le Vice-Roi d'alors eut la ſottiſe d'établir ſur les fruits & les légumes, des impôts ſi exorbitans, qu'il falloit néceſſairement ou que ces malheureux Lazzaroni mouruſſent de faim, ou qu'ils ſe déterminaſſent au parti qu'ils prirent. Ce dernier moyen étoit ſans doute criminel: mais je crois que dans tous les pays du monde, & dans une pareille circonſtance, aucun peuple n'auroit une plus grande modération. Peut-être même celui de Naples ne reſteroit-il pas encore tranquille ſur cet article. Lorſqu'il s'apperçoit de quelque vexation de la part des Commis, il a toujours à la bouche ces paroles dites d'un ton menaçant: *Maſanielli non ſono morti.* Du reſte, il s'embarraſſe fort peu des grands objets qui peuvent intéreſſer l'État. Il ne ſonge qu'à profiter des jouiſſances que la beauté du pays lui offre continuellement. Son peu de délicateſſe l'empêche d'avoir des retours amers ſur la

misere à laquelle il se condamne lui-même par goût & par aversion pour le travail ; & il justifie sans cesse ce qu'un ancien Poëte Italien disoit des Napolitains ses contemporains : *in Napoli il dir molto, & l'haver poco.*

Je suis, &c.

A Naples, ce 15 *Juillet* 1758.



LETTRE CCCLVI.

SUITE DE NAPLES.

Du pain & des spectacles ! s'écrioient les Romains, lorsque le luxe & la mollesse eurent énervé les descendans de ces hommes autrefois si rigides observateurs de la vertu. Les Napolitains ne cessent encore de former le même vœu. Les spectacles sur-tout, en les prenant dans toute l'étendue de la signification de ce terme, sont ce qui les intéresse le plus. Le mouvement, l'agitation, le concours de monde, l'éclat, la pompe des fêtes les ravissent & les passionnent. Ils abandonnent tout, ils sacrifient tout ou pour se montrer avec magnificence, ou pour être au moins spectateurs, & pour satisfaire leur avide curiosité produite par le désœuvrement.

Je ne sais si la fête de *S. Maria di Pie di grotta*, qui se célebre le 8 Septembre, ne l'emporte pas sur les deux jours où se fait la liquéfaction du sang de saint Janvier, quoique le grand saint

Janvier soit bien plus intéressant aux yeux des Napolitains, que la sainte Vierge elle-même. Le Roi, la Reine & la Famille Royale vont visiter, ce jour-là, l'Eglise de cette Madone, située au pied du mont Pausilipe, & desservie par des Chanoines réguliers de saint Jean de Latran : elle doit sa réputation à une image miraculeuse qu'on voit sur le grand autel. Toute la Cour se montre alors dans son plus grand éclat. Les diamans, les habits, les équipages sont superbes. La Famille Royale, accompagnée de ses Gardes, est précédée & suivie par les carrosses des grands Officiers de la Couronne, & d'un grand nombre de Courtisans. Les troupes de la ville & des garnisons voisines, sous les armes, bordent les rues & le vaste quai du fauxbourg de Chiaia. La marche se fait lentement, pour donner au peuple le tems de jouir de la beauté de ce spectacle. Le concours est immense. On voit arriver de la campagne une foule étonnante de paysans assez bien parés, leurs femmes sur-tout qui, la plupart, ont des corps & des tabliers de soie garnis d'or ou d'argent. Elles sont si curieuses de voir

cette fête, qu'elles ſtipulent quelquefois dans leur contrat de mariage, la clauſe expreſſe que leurs maris ſeront obligés de les mener ce jour-là à Naples. On m'a raconté que ces bonnes gens témoignent, par les acclamations & les geſtes les plus expreſſifs, l'allégreſſe extraordinaire qu'ils reſſentent en voyant leurs Souverains. Quelques femmens même, m'a-t-on dit, s'imaginant que la Reine ne ſauroit être qu'une ſainte, s'empreſſent de lui préſenter leurs chapelets pour les faire bénir par l'attouchement de ſes mains. La Reine ſourit à ces bonnes femmes & les contente. Que ces témoignages d'une affection ſimple & ingénue ſont flatteurs pour les Princes ! Et s'ils ſavoient combien il leur eſt facile de ſe faire aimer de leurs ſujets, y en a-t-il un ſeul, quelque inſenſible qu'il fût, qui ne préférât ce plaiſir à tous les autres ?

Comme le quai de Chiaia eſt l'endroit le plus favorable au développement de la multitude immenſe du peuple & des ſoldats, les gens de qualité qui ne ſont pas logés dans ce fauxbourg, y louent des appartemens, don

quelques-uns qui ne coût'ent, pour une année entiere, que 300 liv., sont loués pour ce jour-là 200 livres. On y donne des fêtes brillantes. Cette cérémonie met toute la ville de Naples en mouvement : il n'est personne qui ne s'empresse de participer aux plaisirs qu'elle fait naître.

Le jeudi & le vendredi de la semaine sainte sont encore deux jours très-renommés pour la pompe & la magnificence avec laquelle les Dames Napolitaines paroissent en public. Je ne me suis pas trouvé ici à cette époque : je suis obligé de m'en rapporter au témoignage d'autrui. Voici ce que m'en a dit un témoin oculaire. Le matin du jeudi saint, ces Dames paroissent en carrosse, & elles étalent tout ce qu'elles ont de plus beau & de plus magnifique en voitures, en chevaux, en livrées. Elles ne sont elles mêmes habillées qu'en noir ; mais la coëffure, les pierreries & la gorge découverte, dédommagent les yeux du public de la simplicité des robes. L'après-dîner & le lendemain, on ne voit plus de carrosse dans les rues : les hommes vont

à pied, & les femmes se servent de chaises à porteur, infiniment plus belles & plus riches que celles qu'on voit en France, en Hollande & en Angleterre; les glaces sont baissées des quatre côtés; & les ouvertures sont si grandes, que tout le corps est exposé à la vue depuis la tête jusqu'aux pieds; car une Dame Napolitaine aimeroit autant rester renfermée dans un coin de sa maison, que de sortir sans se montrer toute entiere aux regards du public. La chaise est précédée d'une troupe de coureurs & de domestiques: pendant la nuit, tous ces coureurs portent des flambeaux. Des pages superbement habillés, se tiennent aux deux côtés de la chaise, mais de façon à ne pas empêcher les spectateurs de voir la Dame de tous les côtés. D'autres domestiques suivent à une certaine distance. C'est avec cette pompe & cette coquetterie que ces Dames vont visiter les Eglises & pleurer la mort de Jesus-Christ.

Je ne vous dirai rien, Madame, des processions où les Moines n'oublient rien pour attirer l'admiration du public. Je ne vous parlerai même de la pro-

cession de la Fête-Dieu, dont j'ai été témoin, que pour vous donner idée du faste le plus ridicule qu'on puisse imaginer ; c'est lorsque les artisans font cette procession dans chaque quartier. Deux à trois cens de ces hommes au teint de bronze, aux mains noires & calleuses, se montrent marchant à deux rangs, en habits brodés & galonnés, l'épée au côté, & un bonnet blanc sur la tête. Cet accoutrement bizarre, le contraste de la gaucherie de ces especes d'Hercules & de la richesse de leurs habits, pourroit exciter le rire du Philosophe le plus grave. Mais pourquoi ce bonnet blanc sur la tête ? Ont-ils tellement vuidé leur bourse, qu'il ne leur reste rien pour avoir une perruque ? J'en ai demandé la raison. On m'a dit qu'ils se font couper les cheveux pour travailler plus à leur aise pendant les chaleurs de l'été, & que par le même motif ils ne veulent point de perruques qui seroient aussi incommodes.

Mais rien ne doit ici surprendre. Ce peuple ne ressemble à aucun autre de l'Europe : il a ses modes & ses usages que son goût particulier lui rend chers

& précieux, & qu'il conserve avec autant de fidélité que les autres nations conservent les leurs dictés par le bon goût & la politesse. Par exemple, il ne trouve pas extraordinaire que, dans certaines occasions, les femmes qui paroissent en public avec des hommes, soient éclipsées par ceux-ci, & que toute l'admiration se rapporte aux derniers, & non à elles. On a cru qu'il étoit juste que, puisqu'elles avoient leurs jours de représentation, il falloit que les hommes eussent aussi les leurs. C'est dans les promenades qui se font depuis la *strada nuova* jusqu'au pont de la Magdelaine, tous les vendredis du mois de Mars, que les Seigneurs se montrent avec un faste & un éclat très-dignes de leur opulence. Toute l'attention se porte alors, non sur les Dames, qui les accompagnent, mais sur la quantité des coureurs & des domestiques vêtus de leur belle livrée, sur les ornemens superbes des carrosses & sur les attelages, depuis quatre jusqu'à six chevaux, tous vraiment choisis & de la plus grande beauté. Les voitures von

vont sur trois files dans cette promenade qui a deux milles de longueur en droite ligne. Outre le nombre & la richesse de presque tous les équipages, le coup-d'œil est ravissant : on a d'un côté la mer, de l'autre une suite de maisons de campagne très-agréables, dans un espace de plusieurs milles. Le Vésuve, qu'on ne peut jamais considérer sans un nouvel intérêt, se présente au levant : on voit au couchant le Pausilipe & la partie de la ville bâtie sur la montagne. De tous côtés ce sont des points de vue les plus beaux & les plus variés. Naples seul peut en offrir de semblables. Les autres promenades les plus fréquentées, sur-tout pendant la nuit, sont Sainte-Lucie & la rue de Tolede, dont je vous ai déjà parlé.

Une foule de spectateurs oisifs accourt ou pour être témoin des plaisirs de la noblesse ou pour les partager. Aux équipages les plus brillans se joint une multitude de voitures de toute espece, particuliérement de très-petits cabriolets fort propres, attelés de chevaux de louage, qui vont avec la plus grande légéreté. Il n'est pas jusqu'à ces

artisans que je vous dépeignois tout à l'heure, qui, s'ils ont un carlin dans leur poche, c'est-à-dire huit sols de notre monnoie, ne louent pour une heure une petite voiture dorée, dans laquelle ils promenent de rang en rang leur figure crasseuse & leur ridicule importance. C'est ici le genre de luxe, ou, si l'on veut, l'objet de nécessité le plus général & le plus répandu. Tout le monde veut aller en voiture, les uns pour briller, les autres pour faire des courses trop fatigantes à pied, à cause de l'immense étendue de cette ville. Le plus mince Avocat & Procureur, les Médecins & presque toutes les personnes qui sont au-dessus du commun du peuple, attachent à cette dépense leur considération personnelle. Aussi je ne crois pas qu'il y ait de ville au monde où l'on trouve plus de voitures que dans celle-ci; ce qui dans toutes les heures du jour & de la nuit entretient un tintamarre continuel. Graces à l'adresse des cochers, on est conduit avec sûreté, malgré les embarras très-fréquens : ils n'accrochent presque jamais, & il est fort rare qu'il arrive des accidens, quoique le peuple

& les enfans sur-tout, soient d'une témérité singuliere.

Le théatre offre un autre genre de spectacles, pour lesquels les Napolitains ne sont pas moins passionnés. Vous parler de l'opéra, c'est vous rappeller, Madame, l'idée de la musique la plus pittoresque, la plus naturelle, la plus agréable, la plus parfaite de l'univers. « Cours, vole à Naples, » dit au jeune Musicien un Auteur célebre dans toute l'Europe, J. J. Rousseau, écoute les chefs-d'œuvre de » Léo, de Durante, de Jommelli & » de Pergolese ». C'est ici le véritable triomphe de cette nation. Que d'autres l'emportent sur elle dans les arts d'un genre différent! Depuis un siecle, sa supériorité est établie dans cet art enchanteur. La nature même semble l'avoir formée pour la musique. L'inflexion de la voix, la prosodie des syllabes, la conversation, le geste, tout respire l'harmonie, tout annonce une nation chantante. Les belles voix y sont communes; & les moyens y sont très-multipliés pour seconder des dispositions si heureuses.

On voit à Naples des Conservatoi-

res uniquement destinés à enseigner la musique, & dans lesquels on éleve les enfans des deux sexes, en qui l'on raconnoît le germe du talent pour réussir dans cet art. M. Piccini (1), un des plus célebres compositeurs de ce pays, & qui a été lui-même élevé dans un de ces Conservatoires, a bien voulu me donner tous les renseignemens que je lui ai demandés à ce sujet. Il m'a appris que dans tous ces hospices de charité, composés de quatre-vingt-dix, de cent vingt, & même de deux cens Eleves, il y a deux Maîtres de Chapelle, dont l'un donne des leçons de chant, & l'autre corrige les compositions des Eleves. Il y a encore des Maîtres de violon, de violoncelle, de clavecin, de hautbois, de cor-de-chasse, &c. pour les garçons. On les reçoit à huit ou dix ans, & on les garde pendant huit. On admet plus difficilement ceux qui sont plus âgés, à

(1) Il est actuellement à Paris, où il a donné sur le théatre de l'Opéra, Roland, Iphigénie en Tauride, & quelques autres pieces qui ont soutenu, auprès des connoisseurs, la réputation que ses chefs-d'œuvre lui avoient acquise en Italie.

moins qu'ils n'aient déjà fait des progrès considérables dans la musique théorique & pratique. Ceux des Eleves qui, après quelque tems de soins & d'instructions, ne montrent point de talens, sont renvoyés pour faire place à d'autres. Les parens y mettent quelquefois leurs enfans en pension, & ils paient les Maîtres. Un Eleve qui a fini son tems, peut y rester pour instruire les autres; mais il a la liberté de s'en aller quand il veut.

J'ai été curieux de voir le Conservatoire de *S. Onofrio*, un des plus fameux, & de visiter les chambres où les Eleves couchent, mangent & étudient. Sur le premier perron, j'ai apperçu un de ces enfans qui souffloit de toutes ses forces dans une trompette: sur le second étoit un autre qui donnoit du cor avec la même ardeur. Dans la chambre commune, il y avoit sept à huit joueurs de clavecin, un plus grand nombre de violons & une troupe de chanteurs, qui tous en même tems exécutoient des pieces différentes, & sur différentes clefs. D'autres écrivoient, composoient, chantoient: c'étoit un charivari complet. Cet usage

de les mettre tous ensemble a sans doute son utilité: les Eleves apprennent à n'être qu'à leur partie, à se rendre si attentifs que rien ne peut les distraire, & à donner à leurs voix ou à leurs instrumens un degré de force extraordinaire, puisqu'au milieu de ce charivari ils sont obligés de s'entendre. Il semble cependant que ce tintamarre produit un grand inconvénient. Dans cette cohue, il n'est guere possible qu'ils apprennent à jouer ou à chanter avec goût. Les clavecins servent de pied aux lits placés dans une des salles. Les violons & les violoncelles sont dans une autre; les hautbois, les flûtes & les autres instrumens à vent dans une troisieme. Les trompettes & les cors-de-chasse sont relégués, ou sur l'escalier, ou dans les greniers. Il n'y a que peu de jours de congé dans ces Ecoles. En automne & pendant l'hiver, les Eleves se levent deux heures avant le jour; & ils sont constamment à l'exercice ou à l'étude jusqu'à huit heures du soir, à l'exception d'une heure & demie d'intervalle pour le dîner, le souper & la récréation.

J'ai vu dans ce même Conservatoire

huit jeunes *Castrati*, qu'on fait coucher pendant l'hiver, au premier étage, dans des chambres chaudes, pour que le froid ne porte aucun dommage à la beauté de la voix qu'ils ont acquise à un si grand prix. Malgré les précautions qu'on peut prendre, il arrive très-souvent qu'elle se perd dans le tems de la mue, ou dans l'espace de quelques années. L'opération même, au lieu de l'embellir, la détruit entiérement; & l'on prétend que sur cent enfans qui la subissent, à peine y en a-t-il un qui réussit. L'aversion qu'ont les Italiens pour les voix fortes & dures, telles que les basses-tailles & les hautes-contres, leur fait estimer singuliérement celle des Castrats. On ne sauroit exprimer le plaisir ou plutôt l'espece d'ivresse qu'ils épouvent, quand ils en trouvent de belles : les Directeurs de l'Opéra les prennent à des prix excessifs. Cependant on rougit si fort de la barbarie qu'on exerce sur les malheureuses victimes de ce goût national, qu'on n'en convient nulle part; Milan rejette cette horreur sur Venise, Venise sur Bologne, Bologne sur Florence, Florence sur Rome; & à Rome

on soutient que c'est à Naples seulement qu'on pratique cette opération exécrable. Elle est néanmoins interdite dans les Conservatoires de Naples; & l'on prétend que les enfans qu'on y présente, sont pour l'ordinaire des environs de Lucques. Quoi qu'il en soit, elle est par-tout sévérement proscrite. La rigueur même des loix est telle, qu'elles prononcent la peine de mort contre l'opérateur. Quiconque lui prête son ministere, soit de fait, soit de quelque maniere que ce puisse être, est excommunié; à moins, dit la loi jusques-là si sage, que ce ne soit à cause de maladie, & du consentement du garçon qui doit être opéré. On comprend que l'un de ces prétextes ne manque jamais à l'opérateur, ou aux parens qui sont de malheureux paysans & des pauvres sans ressources, chargés d'une nombreuse famille. Attirés par l'espérance d'un gain à venir, ils sacrifient un garçon; & ils le séduisent tellement, que n'ayant aucune idée du malheur qu'on lui prépare, il demande lui-même avec instance à être opéré. Mais avant que d'en venir à cet acte si contraire à tous

les sentimens de la nature, ils commencent par le mettre dans un Conservatoire, où il reçoit les premiers élémens de la musique. Si l'on juge que l'opération puisse lui rendre la voix plus belle, les parens le retirent pendant quelque tems, & le confient à un Chirurgien habile. Après qu'il a été guéri, ils le ramenent dans le Conservatoire, pour y continuer son éducation.

Le théatre de S. Charles, est destiné au grand opéra, l'opéra sérieux. L'ouverture s'en fait le 5 Novembre, jour de la naissance du Roi; & l'on se borne chaque année à quatre pieces de douze ou quatorze représentations chacune. Cet édifice, bâti sur le modele de celui de Turin, communique au palais du Roi, qui peut y venir à couvert de ses appartemens. Il est grand & superbe; mais on y entend à peine les Acteurs. Des escaliers fort commodes & de beaux corridors conduisent à six rangs de loges les unes sur les autres. Meublées de tapisseries, de glaces, de lustres, de tables, de canapés, elles sont assez spacieuses pour pouvoir contenir dix à douze personnes. On y

reçoit des visites, on y joue, on s'y régale de glaces, on y soupe même. Les Italiens ne vont pas au spectacle uniquement pour le spectacle : ils cherchent à s'y amuser de plusieurs autres manieres. Peut-être le peu d'intérêt qui regne en général dans la représentation de leurs pieces, contribue-t-il à ce défaut d'attention. On ne voit sur le théatre ni machines, ni décorations, ni cette richesse & cette élégance dans les habits, ni ce nombre & cette diversité de personnes, ni cet appareil & cette magnificence qui semblent devoir tenir essentiellement à des événemens où les Dieux & les Héros jouent les principaux rôles. Le nombre des chanteurs & des chanteuses se réduit à six ou sept, trois ou quatre voix de dessus, un *contr'alto* ou haute-contre, homme ou femme, & un *tenore* ou taille pour les rôles de Roi. L'orchestre seul est très-nombreux, très-varié & très-bon, parce qu'en Italie les joueurs d'instrumens ne sont pas chers, au lieu que les Acteurs qui ont de belles voix, se paient à un prix exorbitant. Quand ceux-ci veulent se donner la peine de jouer, ce qui n'arrive pas toujours, ils

prennent, pendant tout le tems du récitatif d'une longueur interminable, des airs de familiarité qu'on peut appeller impertinence, & que l'enthousiasme que l'on a pour leurs rares talens, peut seul faire excuser. Ils saluent les personnes de leur connoissance, ne mettent aucun intérêt dans leur jeu & dans leur déclamation. Ce n'est qu'au moment de l'ariette qu'ils développent tous les charmes de leurs voix, le goût, le brillant, le naturel, l'étendue, la mélodie; ils changent, varient, embellissent l'ouvrage du compositeur; ils triomphent des passages les plus difficiles; ils ont même quelquefois une expression très-analogue à la situation actuelle. Alors l'attention du public est toute entiere. On saisit, on goûte, on savoure leurs modulations, & toutes leurs nuances, quelque légeres qu'elles soient, avec un plaisir, un transport, appellé en Italie l'*avant-goût des joies du Paradis*. A la fin de l'ariette, on prodigue les applaudissemens : c'est un signal pour la recommencer, assez souvent répété jusqu'à cinq & six fois; & à chaque fois l'Acteur donne de nouvelles graces à son

chant & à son expression, il épuise toutes les ressources de la nature & de l'art.

Je ne dirai rien des danses. Les Italiens ne connoissent que des sauts, des cabrioles, des gambades, des tours de force : leurs ballets n'ont aucun rapport aux pieces. Les danses terre à terre, si propres au développement des graces, n'excitent point d'intérêt. Tout l'honneur appartient de ce côté aux François. Ce qui constitue les vraies beautés de l'Opéra de Naple, ce sont les paroles & la musique. Pour l'ordinaire, on n'emploie d'autres paroles que celles d'Apostolozeno & sur-tout de Métastase. Son style vif, coulant, harmonieux, ses pensées ingénieuses, ses peintures magnifiques, l'art avec lequel il fait amener les combats, les triomphes, les fêtes, offrent un vaste champ aux talens du compositeur. On tient quittes les nouveaux Auteurs de leurs peines, parce qu'on est persuadé qu'ils égaleroient difficilement celui-ci. D'ailleurs la diversité de la musique intéresse tout autrement que la diversité des paroles. Comme tout le monde est à peu près

musicien, tout le monde est bon juge & bon connoisseur. On n'exige des Maîtres de chapelle, ni une musique raisonnée, ni cette espece de mérite des difficultés vaincues, auquel on attache ailleurs un si grand prix, ni rien qui approche de l'apprêt & de l'artifice, mais une musique naturelle, expressive, qui flatte les sens, qui intéresse le cœur. Voilà ce qui a toujours distingué la musique des Napolitains; & tels sont les chefs-d'œuvre que les Paisiello, les Piccini, offrent à l'admiration de leurs compatriotes.

Le théatre neuf, *teatro nuovo*, d'une forme irréguliere & sans ornemens, est celui sur lequel on joue les opéra bouffons. A l'exception de quelques pieces, comme celles de M. Goldoni, *la buona Figliola*, *la Figliola maritata*, sur lesquelles M. Piccini a mis une si excellente musique, toutes les autres sont un tissu de rapsodies & de platitudes, que les talens seuls des Auteurs peuvent rendre supportables. Les rôles grotesques & de bas comique, sont remplis par les voix de basse-taille, qui ne manquent jamais d'exciter le rire & les huées des spectateurs, tant

elles leur paroissent du ridicule le plus complet. On donne à la suite de ces pieces des pantomimes qui sont quelquefois très-agréables & très-bien composées. Ce genre de danse me paroît singuliérement propre aux Italiens, à cause de la vivacité de leurs mouvemens & de leurs gestes naturellement mimiques. Je suis persuadé qu'avec de l'étude & de l'exercice, ils pourroient renouveller les merveilles que les Auteurs anciens nous rapportent des Pylade & des Batylle.

On donne encore sur le théatre des Florentins, *teatro de Fiorentini*, des opéra bouffons, & quelquefois des comédies, représentées par des troupes de Comédiens qui passent à Naples, ou par d'honnêtes particuliers de la bourgeoisie, tels que des Orfévres, des Joailliers, &c. qui ne font pas métier du théatre, & qui jouent autant pour eux-mêmes que pour le public. Les meilleures de ces comédies sont celles de Goldoni, le Moliere de l'Italie; mais les Napolitains prennent infiniment plus de plaisir à leurs pieces nationales, qui ne ressemblent en aucune maniere à celles que l'on voit sur

les autres théatres de l'Italie. C'est un mêlange de tragique & de comique, de sérieux & de farce, dans le goût de Lopez de Véga, & des autres Comiques Espagnols; goût qui est la suite de la longue domination que l'Espagne a exercée dans ce pays.

On imagine aisément qu'il n'y a dans ces sortes de pieces ni caracteres ni une intrigue bien suivie, ni tout ce qui forme les convenances théatrales; mais on ne laisse pas que d'y rire quand on entend l'idiôme des différens Acteurs. Les personnages nobles sont un Roi & une Reine, des Princes & des Princesses. La *Dianina*, rôle essentiel, est une Soubrette rusée sur qui roulent toutes les intrigues. Le ridicule est épuisé sur Dom *Fastidio de Fastidii*, Conseiller d'Etat pour l'ordinaire, toujours rempli de cönfiance en ses lumieres, toujours content de lui-même, quoique sa femme ne lui épargne pas les affronts les plus sanglans pour un mari, quoique sa fille soit grosse ou enlevée, & qu'on lui manque de respect au point de lui donner des coups de bâton. Parlant sans cesse, débitant des maximes & des sentences, il enfile

de longues périodes à quatre membres, qui commencent par un *concio-sia-cosà-che* : mais il ne les conduit jamais à la fin, soit parce qu'il se perd & s'embrouille lui-même, soit parce que *Polichinello*, impatienté, lui coupe la parole. Il ne se déconcerte pas cependant, il se rengorge & redouble de gravité, en continuant toujours de mâcher à vuide. Habillé à l'Espagnole avec une perruque noire, l'Acteur qui joue actuellement ce rôle est remarquable par des jambes grêles, un gros ventre, un col long & décharné, une grande bouche, des joues creuses, & un nez d'une énorme longueur. L'art & la nature ne pouvoient lui donner un masque plus comique. *Polichinello* est un paysan de la Calabre, obligé dans sa vieillesse de devenir valet. Sa naïveté, ses balourdises, ses ordures qui passent à la faveur de la grossiéreté de son idiôme, jointes à son costume composé d'un vieux bonnet, d'une espece de sac en forme de tunique, arrêté à la ceinture par une grosse corde, de guêtres de treillis, & d'énormes sabots, excitent un rire universel; & véritablement ce personnage, toujours

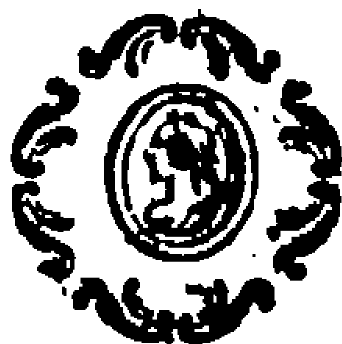
intéressant pour la populace de Naples qui lui trouve des plaisanteries analogues à ses manieres, peut divertir une ou deux fois un étranger. On introduit aussi sur la scene un Abbé Romain, dont le caractere en charge est assuré de plaire aux Napolitains, comme on introduit le Polichinelle de Naples dans les pieces faites à Rome, où l'on appelle même tous les Napolitains des Polichinelles. Ces deux nations rivales & jalouses se donnent mutuellement des ridicules, ainsi qu'il arrive toujours parmi les peuples voisins.

Les théatres de Naples ne tiennent point toute l'année; mais pendant le tems qu'on y joue, on ne donne que trois représentations par semaine, le samedi & le dimanche, à cause de l'affluence du peuple, & un autre jour dans la semaine, le mercredi ou le jeudi. Le vendredi, tous les spectacles sont fermés, pour honorer la mémoire de la Passion de J. C. Le prix des loges est modique. Au théatre de Saint-Charles, l'abonnement des premieres & les secondes, pour un opéra qui a douze ou quatorze représentations, ne revient qu'à environ 19 li-

vres; & il n'en coûte que 26 sols au parterre où l'on est assis. Les Ecclésiastiques & les Moines ne se font aucun scrupule d'assister à ces représentations publiques : c'est un usage particulier à Naples ; car dans le reste de l'Italie, les Moines sur-tout, n'assistent qu'aux répétitions. Il est expressément défendu de se trouver sur le théatre à l'heure du spectacle. La mode n'est pas encore ici établie d'entretenir publiquement les Actrices, ni de se ruiner pour elles. S'il arrive qu'elles excitent quelque caprice, elles reçoivent de si légeres rétributions de leurs complaisances, qu'il leur est impossible d'étaler un faste insolent ; & le bon ton exige qu'on tienne très-secrettes ces sortes d'intrigues.

Je suis, &c.

A Naples, ce 24 Juillet 1758.



LETTRE CCCLVII.

SUITE DE NAPLES.

S'IL est vrai que le climat a une certaine influence sur les qualités physiques & morales des peuples, en est-il de comparable à celui du royaume de Naples? Aussi les habitans n'ont-ils rien à envier aux autres nations, au moins du côté de l'esprit. En général ils en ont tous beaucoup, une imagination vive & ardente, dont les saillies ont besoin même d'être contenues & réprimées pour réussir dans les sciences qui sont du ressort d'une raison exacte & sévere, & pour savoir se borner dans la littérature & dans les arts, aux seules beautés que le goût inspire. Que manque-t-il donc aux Napolitains? Le travail & l'étude. Avec leurs dispositions naturelles, ils pourroient encore voir renouveller parmi eux la gloire que plusieurs de leurs compatriotes se sont acquise dans la république des Lettres.

Je ne dis rien ici de Virgile, de Sé-

neque, de Boccace & de Pontanus; philosophe, poëte, orateur, historien, précepteur d'Alphonse II, Roi de Naples, ensuite son secrétaire & conseiller d'Etat, enterré avec sa femme, ses trois enfans & un ami, dans une église de cette capitale qu'il fit bâtir à ses frais sous le titre de *S. Giovanni Evangelista del Pontano*. Ces beaux génies n'appartiennent pas précisément à Naples, quoiqu'ils y aient passé la plus grande partie de leur vie, & qu'ils y aient composé des ouvrages qui ont transmis leur nom à la postérité: mais cette ville peut se glorifier, avec raison, d'avoir donné le jour à plusieurs savans d'un mérite reconnu, & d'en avoir formé d'autres qui s'y rendoient de toutes les provinces du royaume, comme à la source des lumieres. Le bon Roi Robert, & Jeanne I sa petite-fille, dans le quatorzieme siecle, ne négligerent rien pour faire fleurir les sciences. Les récompenses qu'ils distribuerent, exciterent la plus heureuse fermentation. Plusieurs Napolitains, dont Pétrarque & Boccace nous rapportent les noms, se distinguerent par leurs travaux & leurs succès dans

toutes les sciences alors connues ; & leurs efforts pour lutter contre les ténebres & l'ignorance de ce tems ; peuvent être regardés comme l'aurore de la renaissance des Lettres.

Dans le seizieme siecle naquit à Sorrento, près de Naples, le Tasse, l'honneur immortel de la poësie italienne ; & dont le nom est justement placé à côté de ceux d'Homere & de Virgile. Sannazar l'avoit devancé de quelques années : ses poësies latines & italiennes lui mériterent à Naples, sa patrie, & dans toute l'Europe, une réputation qui subsiste encore. Son Poëme *de Partu Virginis*, mêlange bizarre, il est vrai, des extravagances du Paganisme avec les Mysteres augustes de notre Religion, est d'ailleurs admirable par l'élégance & la pureté du style. Son Arcadie, en prose & en vers Italiens, charme par la délicatesse & par la naïveté des images & des expressions. Angelo di Costanzo, brilla peu de tems après à Naples, dont il a donné une histoire qui lui coûta cinquante-trois ans de recherches. On a aussi de lui un recueil de poësies latines & Italiennes. Les dernieres sont si estimées, que

Crescimbeni, dans son histoire de la poësie Italienne, voulant donner une idée des plus beaux sonnets Italiens dans tous les genres, a choisi tous ses modeles dans Costanzo.

Fabio Colonna est un naturaliste & un botaniste célebre qui parut encore à Naples vers le même tems. Il étudia l'histoire naturelle dans les ouvrages qui nous restent de l'antiquité; & il devina des secrets qu'on n'y avoit point encore apperçus. Quoique cette science ait fait depuis lui de grands progrès, les traités qu'il nous en a laissés jouissent encore de l'estime des savans, & peut-être lui doit-on une partie de ces progrès. Tous les momens que ses études favorites lui laissoient, il les employoit à celle des langues, de la musique, des mathématiques, du dessin, de la peinture, de l'optique, du droit civil & canonique. Dans quelques-uns de ses ouvrages, entr'autres dans son histoire de quelques plantes & de quelques poissons, on voit des planches qu'il a lui-même gravées. Deux savans du nom de Porta, nés à Naples, se rendirent également célebres dans le seizieme siecle qui fut pour l'Italie ce

que le siecle de Louis XIV a été pour la France ; l'un est Simon della Porta, qui a laissé un traité sur l'ame, le plaisir, la douleur, les couleurs & les principes des choses naturelles ; & l'autre Jean-Baptiste Porta, philosophe, mathématicien & médecin très-savant. On voit encore dans cette ville la maison qu'il habitoit, occupée aujourd'hui par la famille des Constanzi qui lui a succédé. Son Livre de la magie naturelle renferme des choses très-curieuses. Plusieurs écrivains prétendent y reconnoître l'idée de la chambre obscure & celle du télescope ; & ils regardent J. B. Porta comme le premier inventeur du télescope à réflection. En ce cas, il auroit la gloire de cette découverte, publiée quinze ans avant qu'on eût fait des lunettes d'approche en Hollande & en Italie.

Je ne fais, Madame, que vous indiquer rapidement les Savans les plus connus : il en est plusieurs autres qui ont enrichi la république des Lettres de leurs ouvrages, des Jurisconsultes sur-tout qui n'ont cessé & qui ne cessent encore de publier des traités sur le droit un peu diffus & prolixes; mais

très-estimables par l'exactitude des principes. Parmi ces derniers il en est encore de vivans, & l'on peut citer avec éloge *il Signor* Damian Romano, & *il Signor* Cyrillo, très-versé d'ailleurs dans les langues, & qui a fait même des comédies assez agréables. Les autres gens de Lettres de Naples ne sont pas actuellement en grand nombre : mais on doit dire à leur gloire, que quelques-uns de ceux qui sur-tout cultivent les sciences, le font avec un succès des plus éclatans, & qu'il en est peu en Italie, peut-être même en Europe, qui soient plus habiles qu'eux. Je vous ai fait assez connoître le Prince de San-Severo, si versé dans la physique, la chymie & l'histoire naturelle. M. le Duc de Noïa, de l'illustre maison Caraffa, n'est pas moins distingué par ses connoissances : il a publié un mémoire fort curieux sur la tourmaline, espece de pierre singuliere, dont la forme est en général prismatique, & qui frappée avec l'acier, donne un feu très-vif, coupe le verre presque aussi bien que peut faire le diamant,

diamant, est susceptible d'un beau poli; & pour peu qu'elle soit échauffée, manifeste sa qualité électrique, jusqu'à porter le degré de chaleur qu'elle acquiert à celui de l'eau bouillante. Ce Seigneur a fait encore lever le plan de la ville de Naples & de ses environs, en trente-cinq feuilles. On voit dans son palais des curiosités fort rares & d'un grand prix, principalement un médailler, le plus considérable après celui de *Capo di Monte* : c'est la seule collection en ce genre, possédée par un particulier, depuis que celle de la maison Pichetti qui a servi à la description du royaume de Naples, par Mayer, ne subsiste plus.

Vous nommer le P. de la Torré, c'est vous donner idée du savant le plus habile dans ce qui regarde la physique expérimentale & la géométrie; le plus honnête en même tems, le plus poli, le plus obligeant, & le plus communicatif. Je me suis empressé de me lier avec un homme d'un si rare mérite. Il ne dément point dans le particulier la réputation que ses ouvrages lui ont acquise. Son histoire du Mont

Vésuve, que j'ai déjà parcourue, me sera de la plus grande utilité, lorsque j'irai voir ce volcan fameux : c'est, sans contredit, la meilleure qu'on ait encore publiée sur ce sujet; elle est remplie d'érudition & d'une foule d'observations fondées sur la bonne physique. J'ai été témoin de plusieurs expériences très-curieuses qu'il fait avec d'excellens microscopes de son invention, composés de petites lentilles de verre qui grossissent deux mille fois le diametre d'un objet. A l'aide de ces microscopes, il a vu dans chaque globule de sang, de petites bulles ou vessies, les unes plattes, les autres arrondies, quelques-unes annullaires, liées ensemble par une membrane extrêmement mince, que l'on apperçoit à peine; découverte importante sur la configuration du sang, dont la médecine peut tirer un grand parti, & que le P. de la Torre a consignée dans un ouvrage en latin, adressé à M. l'abbé Nollet. Il s'est aussi beaucoup occupé des insectes. Les yeux des mouches, par exemple, lui ont montré chacun trois à quatre mille polyedres, ou tout autant de petites parties à plusieurs

faces, chacune entourée d'un triple vaisseau sanguin.

Le P. Misani cultive les sciences avec la même ardeur. Il n'a donné jusqu'à présent que quelques petites dissertations; mais il se propose de publier des estampes des côtes de la Calabre, en y ajoutant des remarques pour comparer leur état actuel avec les descriptions que nous en ont laissé les anciens, telle que la description qu'en fait Homere au sujet du voyage d'Ulysse. Cet ouvrage ne peut manquer d'être également instructif & agréable. M. le Chanoine Mazocchi, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, est un savant du premier ordre. Il possede supérieurement la connoissance des Langues Orientales, & est très-versé dans les antiquités sacrées & profanes: son érudition est vaste, profonde; il en a donné des preuves incontestables dans les ouvrages qu'il a publiés en divers genres, mais plus particuliérement sur l'écriture sainte. Dans un âge très-avancé, il conserve encore toute la vivacité de son esprit, & une mémoire prodigieuse. Sa conversation est

instructive & pleine d'agrémens. Ce respectable vieillard se plait à raconter une foule d'anecdotes sur les sciences & sur les savans qu'il a connus, ou avec qui il a été en relation : il ne cesse de prendre un intérêt des plus marqués à tous les événemens littéraires (1).

J'aurois dû peut-être, Madame, pour la gloire de votre sexe, vous parler d'abord de Mademoiselle *Maria-Angela Ardinghelli*, moins distinguée par ses graces & par sa naissance, que par ses connoissances en physique & en mathématique, qui la mettent aujourd'hui à la tête des femmes illustres de l'Italie, & même de l'Europe. La justesse & la pénétration de son esprit, secondées par une application constante, lui ont dévoilé les mysteres des sciences ; & dès sa premiere jeunesse, elle s'est fait une réputation bien méritée par la belle traduction qu'elle a donnée en Italien, avec

(1) M. Mazocchi est mort en 1770, âgé de 95 ou 96 ans. On peut voir son éloge dans le trente-huitieme volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

des notes curieuses, des ouvrages Anglois de M. Hales, sur la statique des végétaux & des animaux; ouvrages qu'il ne faut pas seulement lire, mais étudier, & dont les expériences & les principes sont devenus des loix en physique & dans l'économie animale. Mademoiselle Ardinghelli ne s'est pas bornée à cette traduction: elle a composé des ouvrages qui n'appartiennent qu'à elle; mais sa modestie l'a empêchée jusqu'ici de les publier. Vous l'avouerai-je cependant? Quelque brillante que soit sa gloire littéraire, ses vertus me paroissent encore bien plus dignes d'admiration. Je l'ai vu donner à sa mere, d'un âge déjà avancé, les soins les plus touchans. Je lui ai parlé des hommages que tous les savans s'empressent de rendre à sa célébrité, particuliérement des lettres sur l'électricité que M. l'abbé Nollet lui a adressées. Elle m'a paru flattée de cette distinction de la part du meilleur physicien qu'il y ait actuellement en France: mais elle a bientôt mis fin à la conversation, en donnant quelqu'ordre relatif aux détails du ménage; car elle s'occupe des affaires domestiques avec le

même intérêt qu'elle résout un problême de géométrie (1).

Je pourrois citer encore quelques autres auteurs vivans, qui ont publié des ouvrages estimés; M. Antoine Genovesi, très-considéré à Naples par un traité de métaphysique, & par des dissertations sur le commerce sur les grains, & sur d'autres objets utiles; M. le Marquis Galliani (2), qui a

(1) Mademoiselle Ardinghelli s'est mariée depuis avec un *Capo di Rota* ou Premier Président d'un tribunal de justice dans la Calabre. Elle a entrepris une traduction de l'histoire naturelle de M. de Buffon.

(2) M. le Marquis Galliani est le frere de M. l'abbé Galliani qui étoit à Paris il y a quelques années, en qualité de Secrétaire d'ambassade de la Cour de Naples. Dans le tems qu'une certaine Secte accabloit le public d'une foule d'ouvrages sur le bled & sur la maniere de faire renchérir cette denrée de premiere nécessité, M. l'abbé Galliani publia sur cette matiere des dialogues en françois, écrits avec beaucoup d'agrément, de finesse & de vérité. Il fut un des premiers à démontrer les erreurs, les inconséquences & les absurdités de cette Secte dont on ne parle plus aujourd'hui. On lit dans un Voyageur moderne, qui étoit à Naples en 1779, le passage suivant: « l'abbé Galliani est l'homme le

donné une très-bonne traduction de Vitruve, avec des notes; M. Serrao, célebre Médecin, dont on a un ouvrage sur la Tarentule, & un autre sur le Vésuve, dans lequel il s'est principalement attaché à l'éruption de 1737. Ce qui doit surprendre, c'est que dans le nombre de ces Ecrivains qui exercent leurs talens avec succès dans des genres différens, il ne se trouve presque aucun Poëte supportable. La nature est cependant si animée dans ce pays! le génie des habitans si porté à l'enthousiasme & à la vivacité poëtique! Quelle est donc la cause de cette

---

» plus spirituel de Naples, & celui qui a le » plus d'érudition. Le Duc Clemente Filo» marino en est le poëte qui a le plus de ta» lens & de goût : son frere cultive la philo» sophie & a l'esprit très-orné; ils sont ex» trêmement aimables tous les deux, & très» bien élevés; leur maison m'a paru la plus » respectable du pays : le Duc della Torre, » leur pere, a la plus belle galerie de ta» bleaux qu'il y ait ici ». Il existe donc actuellement à Naples un bon poëte, & ce poëte est du corps de cette noblesse qui conservoit encore toute la barbarie du moyen âge avant la domination de la Maison de Bourbon dans la partie méridionale de l'Italie.

stérilité dans un art où l'imagination joue un si beau rôle ? Peut être faut-il la chercher, cette cause, dans la fougue même de l'imagination qui domine presque toutes ces têtes. La poësie consiste dans l'imitation. Or, pour peindre avec justesse & avec vérité, il faut que le jugement regle cette imagination, qu'il la soumette au sujet que l'on traite; qu'il la dirige dans le choix des images. Des métaphores outrées, des expressions gigantesques ne constituent jamais le beau, qui n'est autre chose que le vrai. J'en appelle au témoignage même des Italiens assez éclairés pour apprécier les beautés des grands Poëtes, anciens & modernes. Qu'ils voient si ces beaux génies n'ont pas toujours pris la nature pour guide dans leurs descriptions même les plus hardies ou les plus brillantes, & s'ils ont jamais confondu les transports poëtiques avec cette espece de fureur & d'ivresse qui suppose plutôt l'incohérence des idées, qu'une imagination bien réglée.

A ce défaut de ne pas savoir captiver l'imagination, les Napolitains joignent encore celui de se former sur de

mauvais modeles. Le Cavalier Marin, ou Marini, leur compatriote, qui vivoit dans le ſiecle dernier, eſt de tous les Poëtes celui qu'ils admirent le plus, parce qu'il eſt le plus analogue à leur caractere : mais on peut dire que ſi l'Arioſte eſt fou, Marini l'eſt mille fois davantage; il n'a ni ſuite ni liaiſon. L'intempérance de ſon génie, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, ſe montre à chaque inſtant. D'ailleurs, il s'en faut bien que quelques peintures agréables & des allégories ingénieuſes rachetent cette profuſion de *Concetti*, de pointes & de jeux de mots, que malheureuſement il a mis ſi fort en vogue. Tous les Poëtes ont voulu imiter ſon ſtyle qui, de ſon nom, a été appellé *Marineſco*; & ce ſtyle a totalement corrompu la poëſie Italienne.

L'étude des Anciens peut ſeule ramener les Littérateurs de ce pays aux regles du bon goût, dont en général ils ſont tous éloignés. C'eſt-là qu'ils puiſeront cette juſteſſe & cette préciſion dans le raiſonnement, ce tact fin & délicat pour diſtinguer les beautés réelles d'avec ce qui n'en a que l'apparence, cet art de dire ce qu'il faut,

& comme il le faut, cette élocution agréable, ces graces naturelles, ces qualités enfin qui font le charme des ouvrages des Anciens, & qu'on chercheroit vainement dans la plupart de ceux qu'on voit ici paroître. Quelle circonstance plus favorable pour établir & répandre cette étude, que la découverte d'Herculanum ? Aussi le Roi, à l'exemple de tous les grands Souverains qui ont toujours regardé comme un de leurs soins les plus importans, celui de faire fleurir dans leurs Etats les sciences & les lettres, a-t-il saisi avec empressement cette heureuse circonstance, pour arriver au même but. Il a fondé une Académie, composée de quinze membres, pour travailler à l'explication & à la description de tous les objets qu'on trouve dans les fouilles de cette ville. Ces Académiciens, parmi lesquels on distingue M. Mazocchi, le plus savant de tous sans contredit, s'assemblent une fois par semaine chez M. le Marquis Tanucci, qui a beaucoup de part & qui prend beaucoup d'intérêt à leurs travaux. On ne sauroit croire avec quelle ardeur cette nouvelle Académie se

porte à faire les recherches relatives aux explications qu'ils se proposent. Tous les Auteurs de l'antiquité sont lus, comparés, discutés. Il est vrai que ces explications se ressentent encore du goût du terroir, ou même de l'inexpérience de quelques-uns de ces Académiciens qui parcourent une carriere nouvelle & inconnue : elles ne sont ni bien fondues ni bien analysées. M. le Marquis Tanucci m'a dit lui-même, que lorsqu'on lui présenta les explications pour le tome premier, il les trouva tellement diffuses & chargées d'un si grand fatras d'érudition, qu'il fût obligé d'y mettre la main, pour en ôter l'inutile & les réduire à l'essentiel ; encore, m'a-t-il ajouté, il y reste bien des superfluités.

On doit cependant convenir que cette association des savans de Naples a déjà produit des changemens avantageux. Elle a excité une utile émulation parmi les jeunes Littérateurs qui veulent aspirer aux faveurs & aux distinctions que le Gouvernement a l'adresse de proposer. La lecture des bons Auteurs devient plus familiere. Le goût

s'épure & se perfectionne tous les jours (1). Il me semble que dans tous les genres on fait des efforts pour sortir de cette léthargie, qui pendant si long-tems avoit engourdi les esprits; & l'on ne peut attendre que les plus heureux effets de cette fermentation générale. Tout ce qu'on doit desirer, c'est que les premieres études dans les Colleges soient mieux dirigées. Naples a beau vanter ses sept Colleges en plein exercice, & une Université nombreuse où l'on enseigne toutes les sciences, dans des bâtimens vastes & enrichis à l'extérieur de plusieurs ornemens de sculpture. Le plus bel ornement consiste dans le choix & l'habileté des Maîtres. Jusqu'à présent ils se sont traînés sur ces méthodes vicieuses, enfantées dans les siecles barbares. L'obliga-

(1) On peut s'en convaincre en jettant les yeux sur les derniers volumes des antiquités d'Herculanum, rédigés par M. Paschale Carcani. Ses notes savantes sont beaucoup moins étouffées sous cette prolixité qu'on remarque dans les premiers volumes. Rien ne prouve mieux au reste l'heureuse révolution qui s'opere tous les jours à Naples, que la nouvelle Académie des Sciences que l'on vient d'établir dans cette ville.

tion où sont tous les Professeurs de l'Université, de faire imprimer, au bout de trois ou quatre ans, les traités qu'ils enseignent, a produit sans doute beaucoup de livres, & une grande surcharge dans le public: mais a-t-elle produit de grands Philosophes, de grands Médecins, de grands Théologiens? Et le petit nombre de ceux qui se sont dans la suite illustrés par leurs talens, n'ont-ils pas été obligés de se frayer de nouvelles routes, & de se débarrasser des subtilités scholastiques & de la forme Aristotélicienne, encore usitée à Naples dans l'enseignement de toutes les sciences? Le seul usage véritablement utile & précieusement conservé dans l'Université de cette ville, qui se distingue par-là de toutes les autres de l'Italie, c'est de pouvoir y soutenir, sans rien craindre, toutes sortes d'opinions philosophiques, pourvu qu'elles ne soient point ouvertement contraires aux loix du royaume. Cette liberté si propre par elle-même, & parmi des esprits provoqués par l'émulation, à hâter les progrès des connoissances humaines, fait honneur aux principes du gouvernement, & prouve bien

qu'on n'a rien à craindre ici du tribunal de l'Inquisition.

On se vante encore à Naples d'avoir quatre bibliotheques publiques, où l'on trouve tous les secours nécessaires pour cultiver les sciences avec succès; celle du palais de *Capo di Monte*; celle du *Seggio di Nido*, à laquelle deux Cardinaux de la maison de Brancaccio ou de Brancas, ont laissé une rente d'environ 2500 livres pour acheter des livres; celle des Peres de l'Oratoire de saint Philippe de Néri, très-riche en livres & en manuscrits, particuliérement ceux de Joseph Scaliger, de Heinsius & de Scioppius; enfin celle de Tarsia, formée par Ferdinand-Vincent Spinelli, Prince de Tarsia, mort en 1752; elle n'est pas moins remarquable par la multitude des bons livres & des instrumens de physique, de mathématique & d'astronomie, que par les ornemens des salles qui la contiennent. Outre ces quatre bibliotheques publiques, il en est d'autres particulieres qui méritent également l'attention des curieux. Les Augustins de saint Jean de Carbonara en possedent une qui leur a été laissée par le Cardinal Séripand,

Légat du Saint-Siege au concile de Trente. Parmi le grand nombre de manuscrits rares & précieux, on distingue un Dioscoride en vélin de la plus haute antiquité; les caracteres sont quarrés, les fleurs & les plantes bien dessinées & très-joliment peintes en carmin. Au couvent de Monte-Oliveto, on voit encore une bibliotheque nombreuse & enrichie de plusieurs beaux manuscrits qui sont de la fin du quatorzieme siecle ou du commencement du seizieme, lors de la renaissance des sciences en Europe, où par les soins des Princes de l'Italie & surtout des Médicis, on s'appliqua à rectifier les altérations, les bévues, les erreurs, les abréviations arbitraires des manuscrits si multipliés dans les siecles d'ignorance. Mais ne pourroit-on pas comparer toutes ces collections de livres aux armures que les descendans des anciens Preux conservent encore dans leurs châteaux, comme un témoignage de leur bravoure & de leur gloire? Le poids énorme de ces armures excite l'étonnement. Dans un siecle énervé par la mollesse, on a peine à concevoir la force prodigieuse qui

étoit nécessaire pour les soutenir. Il en est de même à Naples pour ces bibliotheques formées avec tant de soins par des hommes enflammés autrefois de l'amour des sciences. On les voit, on les montre comme des monumens honorables à leur zele & à leurs lumieres; mais elles ne produisent qu'une admiration stérile: les trésors qu'elles renferment restent intactes; & la plupart du tems elles sont désertes.

S'il faut juger, Madame, de l'état des arts par les chefs-d'œuvre qui subsistent, il en est peu qui puissent honorer les Artistes nationaux. Je vous ai assez parlé de l'architecture, pour vous faire juger qu'elle offre ici rarement les beautés qu'on admire dans les autres villes de l'Italie. Dans la sculpture, on ne reconnoît que des talens médiocres, à l'exception du cavalier Bernin né à Naples, encore s'étoit-il formé à Rome, où il a passé la plus grande partie de sa vie. La gravure étoit peu pratiquée, & l'on peut dire même inconnue, avant que le Roi eût fait graver les antiquités d'Herculanum, dont il fut d'abord obligé de confier la direction à des Artistes étrangers. La

peinture seule a produit quelques personnages distingués, sans faire néanmoins une école particuliere, & sans s'attacher à un goût qui les caractérise : ils ont indistinctement suivi les principes des grands maîtres Italiens.

Le cavalier d'Arpino, ou le Josepin, né en 1560 au village d'Arpinas dans la terre de Labour, & mort à Rome en 1640, est le plus ancien des peintres Napolitains qui ont acquis de la réputation. La pauvreté le réduisit à Rome où il étoit allé à l'âge de treize ans, pour se former, à servir les peintres qui travailloient au Vatican. On le surprit peignant sur des pilastres, de petites figures qui parurent pleines d'esprit. Le Pape Grégoire XIII, qui les vit avec étonnement, prit soin de lui faire continuer ses études. Ses premiers ouvrages réussirent : on trouva son dessin léger, & ses compositions fort élevées. Quoiqu'il peignît tout de caprice, sa maniere franche & vague plaisoit généralement. Il accompagna le Cardinal Aldobrandin en France, & donna quelques tableaux de sa composition à Henri IV, qui lui fit

des présens considérables, & le nomma Chevalier de Saint Michel. Ses principaux ouvrages à Naples, sont la coupole & la sacristie des Chartreux.

Joseph Ribera, dit l'Espagnolet, est le plus grand peintre qu'il y ait eu à Naples, où il fut conduit extrêmement jeune de l'Espagne, sa patrie. Formé sur la maniere de Michel-Ange de Caravage, qu'il avoit pris pour modele, il ne se plaisoit qu'à des sujets terribles. Ses ouvrages font l'ornement de plusieurs églises de Naples: il est même peu de cabinets considérables qui n'en possedent quelques-uns; mais les principaux se trouvent en Espagne, où les Vice-Rois avoient soin de les envoyer. On reconnoît dans tous un dessin correct, beaucoup d'expression dans les têtes, un pinceau vigoureux: peut-être n'y a-t-il dans son goût, ni assez de grace, ni assez de noblesse. Sa jalousie contre le Dominiquin, à qui il causa des chagrins si vifs, qu'ils hâterent la fin de ses jours, ternit beaucoup la gloire de cet artiste. Il succomba lui-même sous la même peine. Le chagrin qu'il eut de l'enleve-

ment d'une de ses filles, par Dom Juan d'Autriche qui vint à Naples en 1648, le fit disparoître secrétement de cette ville un an après. On n'a jamais su ce qu'il étoit devenu, ni en quel lieu il étoit mort.

Luca Giordano, son éleve, né à Naples en 1632, & mort dans la même ville en 1705, fut surnommé *Fa-presto*, à cause de la prodigieuse facilité avec laquelle il composoit ses ouvrages. Sa maniere a certainement beaucoup de vaguesse & d'harmonie; il entend très-bien les raccourcis; mais cette grande pratique de la main sur laquelle il se fioit trop, lui a fait souvent exécuter des tableaux médiocres & peu méditées. On lui reproche aussi d'être incorrect & peu anatomiste. La ville de Naples est remplie de ses ouvrages: on en voit encore beaucoup en Espagne, où Charles II le fit venir pour orner ses palais & plusieurs églises. Ce Prince le combla de bienfaits, & nomma même un de ses fils Président de la Vicairie de Naples.

Mathias Preti, surnonné *il Calabrese*, le Calabrois, naquit dans la Calabre en 1643, & mourut en 1699 à

Malthe, où il avoit été appellé pour peindre le plafond de l'église de saint Jean. Ce peintre excelloit dans les grandes machines; & son goût naturel pour les traiter avoit été très-heureusement développé par Lanfranc, un des plus grands maîtres en ce genre. L'Ordre de Malthe fut si satisfait de la belle fresque où il a représenté la vie de saint Jean, que pour le récompenser, il le nomma Chevalier de Grace, & lui donna la Commanderie de Syracuse, en y joignant une pension considérable. Les morceaux que l'on voit de lui à Naples, prouvent qu'il a de la variété dans l'invention, de la richesse dans l'ordonnance, que son coloris est vigoureux, que ses figures ont un grand relief, & que ses tableaux font un effet étonnant. On pourroit desirer que son dessin fût plus correct, sa touche moins dure, & ses couleurs moins noires. Les connoisseurs préferent ses fresques à ses tableaux de chevalet.

Salvator Rosa, né en 1615, dans le village de Renella, à deux milles de Naples, & mort à Rome en 1673, est admirable dans le paysage: on y trouve

une liberté du pinceau inimitable. Il a peint aussi avec beaucoup de succès des marines & des batailles. Ses tableaux d'histoire n'ont pas le même mérite. Cet artiste travailloit extrêmement vîte : souvent il commençoit un tableau de moyenne grandeur, & le finissoit dans le même jour. Sa chambre étoit ornée d'un miroir assez grand, devant lequel il se mettoit dans l'attitude dont il avoit besoin ; c'étoit-là où se bornoient toutes ses études.

Je passe sur quelques autres Peintres, tels que Paul de Mattéis, & le Cavalier Massimo, dont on voit ici plusieurs ouvrages très-estimés, pour vous faire connoître Solimene, né à Nocerra dans le territoire de Naples en 1657, & mort dans cette capitale en 1747. Il a également réussi dans l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux, les fleurs, les fruits, la perspective & l'architecture. On admire ses tableaux en grand & en petit, à l'huile comme à fresque. Il faisoit tout d'après nature, sans trop s'assujettir à l'antique, de peur, disoit-il, que le feu de son génie ne vînt à s'éteindre : il joignoit à cela un goût exquis, une

pensée élevée, une composition riche. Ses ouvrages embellissent plusieurs palais & plusieurs églises. Son école a toujours été remplie d'un grand nombre de disciples qui venoient de tous les pays. Les plus connus sont Sébastien Conca, le meilleur des Peintres aujourd'hui vivans à Naples; Corrado, établi en Espagne, & le Comte Ferdinand San-Felice, que ce maître aima le plus, & dont il peignit généreusement la galerie qui sert d'académie aux jeunes gens. Solimene est le dernier des grands Peintres qui ont soutenu la gloire de leur art à Naples.

Quelques autres artistes qui peuvent être mis au rang de ceux qui cultivent les arts de dessin, tels que les orfèvres cizeleurs, les joailliers, &c., ont été très-fideles jusqu'à présent au goût national. Il s'en faut bien que les derniers sachent monter les diamans & les pierres précieuses avec cette élégance & cette délicatesse qu'on admire dans les ouvriers de ce genre en France & même à Rome. Les ouvrages des premiers, qui font un des principaux ornemens des églises, ne sont remarquables que

par le grand soin avec lequel ils sont travaillés. Du reste, la forme est sacrifiée au brillant. Toute cette argenterie est en plaques, & ressemble exactement à des miroirs.

Pour les arts utiles, il est bien rare de trouver ici des machines qui caractérisent le génie des inventeurs. Soit indifférence & paresse, soit défaut d'émulation, l'industrie est en général fort bornée; elle a très-peu d'activité. Je ne connois, parmi les objets d'industrie particuliers à cette ville & dont l'exportation assez considérable qu'on en fait chez l'étranger, lui devient avantageuse, que les cordes de violon renommées dans toute l'Europe; les diverses sortes de pâtes, & sur-tout les macaroni, les meilleurs de l'Italie; le jaune qu'on appelle de Naples, ou *Giallolino*, couleur fort usitée parmi les peintres; le savon, les essences, les fleurs artificielles, les confitures & les *diavolini* ou anis aromatisés avec de l'huile essentielle de canelle, par-là même fort cordiaux & un peu aphrodisiaques à ce qu'on prétend, ce qui doit leur donner un très-grand prix auprès de bien des personnes. On peut

y ajouter des vases, des boîtes, de petites tables qu'on fait avec ces beaux albâtres qui viennent de la Sicile, des pierres gravées, des camées de toute grandeur, gravées sur des jaspes & des agathes qu'on tire également de ce pays. On se sert encore de la lave du Vésuve, pour en faire des boîtes de toutes façons, que la richesse de la monture peut seule rendre précieuses; car le tabac s'y seche très-vîte, & il y contracte un goût de soufre & de rouille toujours inhérent à la lave, & qui devient très-sensible, pour peu qu'elle soit échauffée.

La Reine, peu de tems après son mariage, avoit fait venir des ouvriers de la Saxe, pour établir une manufacture de porcelaine. Leurs premiers travaux promettoient d'ouvrir dans ce royaume une nouvelle branche de commerce très considérable. Ils avoient exécuté divers morceaux, quelques-uns même d'un grand volume qui, par la beauté de l'émail & la finesse des couleurs, approchoient beaucoup de celles de Saxe. Je ne sais quels obstacles se sont opposés au soutien de cette manufacture. Les Napolitains ont-ils

ils dédaigné un nouveau genre de luxe que leurs peres ne leur avoient pas transmis ? Quoi qu'il en soit, elle n'existe plus, ou du moins elle est interrompue.

Les autres manufactures qu'on voit actuellement dans cette ville, se réduisent à des objets de pure nécessité, à des fabriques d'étoffes de laine & de soie, dont il se fait une grande consommation, parce que les provinces tirent de ces sources. Il faut cependant convenir que depuis quelques années, l'industrie en ce genre s'est un peu réveillée. On fait des velours pleins, des demi-velours, des mouchoirs, des bas de soie, &c. qui se perfectionnent au point d'exciter l'empressement des étrangers. Les fabriques de toiles s'étendent & se multiplient. On a appris à dépouiller les toiles communes du pays, de la grossiéreté qui les bornoit auparavant à l'usage des paysans; & la bourgeoisie ne fait déjà point difficulté de s'en fournir.

La culture des vers à soie est un travail amusant & facile que le peuple aime, & qui pourroit verser des sommes considérables dans l'Etat, à cause des

demandes multipliées que l'étranger fait de la soie de Naples, qui paroît être de la même qualité que celle du Levant, & qui, bien travaillée, seroit aussi parfaite que celle du Piémont & de la Lombardie. Le lin, le chanvre, l'huile, le coton, l'alun, les citrons, les oranges, les autres fruits verds ou secs, la manne, le jus de réglisse qui se prépare dans l'Abruzze & dans la Calabre, bien d'autres productions ou particulieres à ce pays, ou meilleures que par-tout ailleurs, pourroient encore former des objets d'un commerce bien plus étendu qu'il ne l'est actuellement. Que dirai-je des vins, les meilleurs sans contredit de l'Italie, quoiqu'ils aient beaucoup perdu depuis qu'on a négligé, pour les faire, les méthodes anciennement pratiquées ?

Le commerce des chevaux seroit seul capable d'enrichir ce pays, s'il étoit permis d'en vendre autant que les étrangers en desirent : mais on a porté une loi par laquelle il est défendu, sous peine de la vie, de les faire sortir du royaume. Une peine aussi sévere ne peut provenir sans doute que de la crainte où l'on est de voir manquer

l'espece : rien, ce semble, de plus facile pour parer à cet inconvénient, que de multiplier les haras, & de les rendre aussi communs que le bien public l'exige. Quelques-uns appartiennent au Roi, d'autres aux Seigneurs qui les entretiennent dans leurs terres. On les trouve pour l'ordinaire dans les montagnes des deux Abruzzes, de la Basilicate, de la Terre de Labour & de la Principauté ultérieure. C'est là que se procrée cette belle race de chevaux, pleins de feu, souples, légers à la main, portant bien leur tête, propres à toutes sortes d'usages, aussi sûrs, aussi fringans au sortir de la charrue, que s'ils n'avoient jamais tiré. Pour la durée, ils résistent autant que ceux de Barbarie. Leur nourriture consiste en paille hachée, en orge, en quelques autres grains mêlés ; jamais en foin sec. Lorsqu'on les met au verd, tous les ans au printems, ils semblent d'abord s'affoiblir ; mais bientôt après ils prennent une nouvelle vigueur. Les postes sont servies par ces chevaux, que les Seigneurs voisins des routes publiques fournissent ordinairement de leurs haras, & dont ils retirent le pro-

fit. On voit encore beaucoup de mules & de mulets d'une très-belle espece, & qui sont fort utiles pour toutes sortes de travaux. Les buffles, si communs dans l'Etat Ecclésiastique, se répandent rarement dans les parties limitrophes du royaume de Naples. En revanche, on a par-tout de gros bœufs, particuliérement dans les provinces qui avoisinent la mer Adriatique, où ils sont nourris dans de gras pâturages. Indépendamment de leur utilité pour le labourage, leur chair est excellente; mais leurs cuirs, dont la majeure préparation se fait à Naples, n'approchent pas, pour la bonté, de ceux de France & d'Angleterre. Enfin les bêtes à laine donnent des toisons précieuses qui pourroient devenir d'autant plus abondantes, que ces animaux n'exigent presque aucun soin, & qu'en les laissant errer dans les campagnes, ils trouvent par-tout des herbes odorantes très-propres à leur nourriture.

Si l'on joint à tous ces avantages que la nature libérale se plaît à multiplier dans ce pays, sa position singuliere entre deux mers, & le superbe bois de cedre qu'on trouve sur les monta

gnes de l'Apennin, pour la construction & la mâture des vaisseaux, les mines fécondes de fer, de cuivre, &c. que ces montagnes renferment, on concevra facilement qu'il ne tient qu'aux habitans de s'enrichir, & de figurer parmi les nations les plus commerçantes de l'univers. Jusqu'à présent ils ont témoigné le plus froid dédain pour les biens sans nombre dont ils sont environnés, & qui semblent même solliciter leur industrie. Mais peut-être les obstacles multipliés d'une mauvaise administration, contribuent-ils encore plus que l'indifférence des habitans, à étouffer cette industrie. L'avarice, autant que l'ignorance des vrais principes qui doivent servir de base à la félicité publique, avoient fait imaginer par les Vice-Rois Espagnols toutes sortes de droits & d'impositions, qui ont gêné, & même anéanti le commerce. Le Gouvernement les laisse encore subsister. Occupé jusqu'à présent d'autres objets qui lui ont paru sans doute devoir mériter la préférence, il n'a pas encore porté son attention & sa vigilance sur le commerce; il n'a pas pris les moyens

convenables pour le rendre florissant. Cependant l'exemple de presque toutes les autres nations de l'Europe, devroit bien réveiller l'émulation. Autrefois les manufactures & le commerce étoient concentrés dans deux ou trois peuples. Aujourd'hui on commence dans tous les pays à faire valoir ses propres productions, & à se passer de celles des pays étrangers ; & où peut-on mieux s'en passer que dans le royaume de Naples ? Je dirai bien plus : la nature de plusieurs de ses productions est telle qu'on ne les trouve que dans ce royaume, & que les autres nations seront par conséquent obligées de devenir toujours ses tributaires.

Je suis, &c.

A Naples, ce 3 Août 1758.



LETTRE CCCLIX.

ENVIRONS DE NAPLES, LE PAUSILIPE, POUZZOLS, BAÏES, &c.

Si toutes les descriptions que vous avez pu lire de l'Italie, vous en ont donné, Madame, l'idée la plus brillante & la plus magnifique; si vous la regardez avec raison comme le séjour le plus fortuné de la terre, qu'on ne peut voir sans enchantement, dont on ne peut parler sans enthousiasme, quelle admiration ne doit pas vous causer une contrée qui renferme en abrégé toutes les merveilles de ce pays, & qui en présente même de bien plus imposantes? La nature y varie à l'infini ses tableaux; ce ne sont pas seulement des paysages rians, des côteaux agréables, une verdure continuelle, une fraîcheur délicieuse: la nature est encore sublime & majestueuse; elle frappe, étonne, foudroie en quelque sorte par les phénomenes les plus singuliers. Au milieu des sites les plus pittoresques, on voit encore

des débris ſans nombre de la magnificence Romaine ; & pour me ſervir de l'expreſſion énergique d'un auteur Italien, *delle reliquie del ſuperbo impero*. Je vais vous montrer rapidement tous ces objets. Que ne m'eſt-il donné de pouvoir vous les rendre avec le même tranſport que je les ai vus ! Mais la plus riche imagination des poëtes pourroit à peine y ſuffire. Cette réflexion doit ſolliciter votre indulgence pour la foibleſſe de mes pinceaux.

En ſortant de Naples par le fauxbourg de Chiaia, on voit, du côté de l'oueſt, une aſſez haute montagne, qu'on appelle le Pauſilippe : elle tire ſon nom d'un mot grec, qui ſignifie *ceſſation de triſteſſe*. Rien en effet ne répond mieux à l'idée qu'inſpire la beauté de ſa ſituation le long du baſſin de Naples. Un poëte n'a pas cru trouver d'expreſſion plus propre à peindre d'un ſeul trait, ſes agrémens enchanteurs, qu'en diſant que c'étoit un morceau du ciel tombé en terre : *Egli è un pezzo di cielo caduto in terra*. Défendue, par ſa poſition, des vents brûlans du midi & de l'oueſt, elle eſt couverte de maiſons de campagne charmantes & de

jardins toujours verds. Les Napolitains y trouvent un frais & un ombrage qu'ils chercheroient vainement ailleurs dans les environs de leur ville. Son terrein est fertile en bons vins & en fruits délicieux de toute espéce. On l'appelle encore la grotte de Pausilippe, parce qu'elle est percée d'une extrêmité à l'autre par un chemin souterrein qui peut avoir un mille d'Italie. La hauteur de cette grotte, que le Vice-Roi Pierre de Tolede fit agrandir & paver, est de quatre-vingt pieds à l'ouverture, & de trente au moins vers le milieu, où se trouve une petite chapelle dédiée à la Vierge: sa largeur est d'environ trente pieds, ensorte que deux voitures de front peuvent aisément y passer, sans même aucun embarras pour les gens à pied & les bêtes de somme. Elle est éclairée par deux ouvertures qui prennent le jour du haut de la montagne. Malgré cela on y voit très-peu; & si l'on y joint la poussiere affreuse que les allans & venans excitent continuellement, on conviendra sans peine que ce chemin est beaucoup plus singulier que commode.

A quelle occasion & par qui le travail immense qu'il a fallu faire pour creuser cette montagne, a-t-il été entrepris? Les uns prétendent que les habitans de Cumes, ville autrefois célebre, exécuterent un aussi grand ouvrage, vraisemblablement plus ancien que la domination Romaine, pour se faciliter le chemin de Naples, de Nole & d'une partie de la Campanie; & pour s'épargner la peine de passer sur la montagne. D'autres pensent que ce fut pour en retirer le sable & la pierre, qui, dans certains endroits, est de la pouzzolane durcie; dans d'autres, une espece de moëlon tendre & d'un blanc jaunâtre, dont presque toute la montagne est formée. Quoi qu'il en soit, ces excavations étoient fort du goût des anciens peuples. On peut en juger par celles que l'on voit encore en Egypte, en Grece, en Sicile, dans le reste de l'Italie, & plus particuliérement par celles qui sont de l'autre côté de Naples, auprès de *Capo di Monte*. On les appelle les Catacombes de saint Janvier, parce que c'est l'endroit où ce saint martyr fut enseveli, de même que

ſaint Gaudence & quelques autres, dont un Duc de Bénévent fit enſuite enlever les reliques. On a beaucoup diſſerté pour ſavoir ſi ces ſouterreins ont été creuſés par les premiers Chrétiens, pour y célébrer les ſaints Myſteres pendant le tems des perſécutions, & pour leur ſervir de ſépulture. J'oſerois penſer que cette opinion eſt dénuée de vraiſemblance. Comment en effet ces Chrétiens auroient-ils entrepris, à l'inſçu du Gouvernement, des travaux prodigieux pouſſés juſqu'à deux milles de longueur? Car telle eſt l'étendue de ces catacombes, qui n'alloient pas, comme on l'a prétendu, juſqu'à Pouzzols, pour ſervir de ſépulture aux villes de la côte, mais qui ſont plus grandes & plus belles que celles de ſaint Sébaſtien à Rome. N'eſt-il pas plus probable que bien long-tems avant l'établiſſement du chriſtianiſme, ces ſouterreins furent pratiqués pour tirer des carrieres la pouzzolane ſi néceſſaire pour la conſtruction des édifices? Lorſque ces carrieres furent épuiſées, on crut avec raiſon qu'on ne pouvoit les deſtiner à un uſage plus utile, qu'en les convertiſſant en cimetieres publics.

L'aspect de ces lieux le prouve évidemment. Dans trois étages placés les uns sur les autres, & dont chacun a des voûtes paralleles, avec des piliers ou massifs de distance en distance pour soutenir les terres, on voit des cavités de différentes grandeurs; les unes en forme de tombeaux, les autres en forme de niches; & elles sont si multipliées, qu'on ne peut s'empêcher de conclure que pendant plusieurs siecles ces souterreins ont dû servir de sépulture à tout le peuple de Naples. Les premiers Chrétiens y furent également inhumés, & durant tout le tems des persécutions ils allerent se réfugier dans ces antres obscurs, soit pour se dérober à la barbarie des tyrans, soit pour pratiquer le culte de leur religion: de-là vient qu'on y trouve des chapelles, des autels de pierre brute, une chaire creusée dans le roc, d'où l'évêque parloit au peuple, des restes de peintures à fresque, représentant la Vierge & les Saints.

Je reviens au Pausilippe. Au-dessus de l'entrée même de la grotte, du côté de Naples, est une masure ou espece de tour en brique, haute de dix à

douze pieds, voûtée & ouverte sur les côtés en forme de lanterne : c'est ce qu'on appelle le tombeau de Virgile, dont l'épitaphe faite, dit-on, par lui-même, est gravée sur une bande de marbre blanc attachée au rocher qui sert de base à ce petit édifice. Vous connoissez la fable qu'on débite sur le célebre laurier qui crût de lui-même sur le tombeau de ce grand poëte, dès que ses cendres y eurent été déposées : il se trouve au-dessus de la voûte, parmi beaucoup de ronces & d'herbes sauvages. On dit qu'on a beau le couper ou l'arracher, qu'il repousse toujours. Cependant, pour en conserver l'espece, on a soin de faire des boutures qu'on replante autour. La branche principale paroît n'avoir pas au-delà de cinquante ou soixante ans.

Tout près de ce tombeau, sur une côte appellée Margellina, est l'église de *santa Maria del Parto*, desservie par des Servites, & fondée par le poëte Sannazar, à la place d'une maison de campagne que Frédéric II, Roi de Naples, dont il étoit Secrétaire, lui avoit donnée. Il y avoit une tour que le poëte aimoit beaucoup, & que Phili-

bert, Prince d'Orange, Général des troupes de l'Empereur, fit démolir. Au lieu de la rebâtir, Sannazar fonda le couvent des Servites qui, après sa mort, lui firent élever dans l'église un très-beau mausolée. Il est tout de marbre blanc. Aux deux côtés sont les statues d'Apollon & de Minerve, au-dessous desquelles les Religieux firent graver les noms de David & de Judith, pour empêcher un Vice-Roi, qui trouvoit les figures de ces divinités trop profanes dans un temple chrétien, de les enlever. Par cette inscription, elles sont en quelque sorte sanctifiées. Le buste du Poëte, représenté au naturel, est couronné de laurier, & placé au milieu de deux Génies qui tiennent des guirlandes de cyprès. L'urne sépulchrale est supportée par un piédestal, sur lequel on voit, dans un bas-relief, des Nymphes, des Satyres, des Tritons, & d'autres divinités symboliques des poësies de Sannazar. Au-dessus du tombeau, Nicolas de Rossi a peint une renommée qui le couronne de lauriers, & un parnasse avec le cheval Pégase. Tous ces ornemens sont, comme l'on voit, bien relatifs dans

cette église, au caractere du fondateur. On remarque dans une chapelle, un tableau qui représente saint Michel, terrassant le Diable qui a une très-belle tête de femme & un beau sein. On prétend que Diomede Caraffa, évêque d'Ariano, mort en 1550, fit peindre sous cette figure du Diable, une dame de qualité qui avoit conçu pour lui la passion la plus violente. Faisant semblant un jour de se rendre à ses poursuites, il lui donna la main pour l'accompagner chez elle; mais auparavant il lui proposa d'entrer dans l'église des Servites, pour y voir un nouveau chef-d'œuvre de peinture. Elle n'eut pas de peine à reconnoître l'évêque dans les traits de l'Archange, & son portrait dans ceux du Diable; elle se retira couverte de confusion. Le prélat, pour célébrer sa victoire ou pour faire allusion au nom de cette dame qui s'appelloit, dit-on, *Victoria d'Avalos*, a fait écrire sur le tableau ces paroles: *fecit victoriam*, *Alleluia*.

En sortant de la grotte de Pausilippe, on trouve deux chemins qui conduisent à Pouzzols: l'un à gauche, sur le bord de la mer, est celui qu'on

ſuit quand on y va en voiture; l'autre à droite, mene plus ou moins directement en différens lieux très-intéreſſans. Le premier que l'on rencontre eſt le lac d'Agnano, qui occupe preſque entiérement un vallon abſolument rond. Quelques ruines qui ſubſiſtent, ſuffiſent à peine pour faire juger que l'ancienne ville d'Agnano étoit ſituée tout auprès. Le lac a environ un mille de circonférence : il eſt couvert d'oiſeaux aquatiques ; & l'on y pêche des tanches excellentes. Le bouillonnement de l'eau eſt très-ſenſible, ſur-tout lorſque le lac eſt plein. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'eau n'eſt pas chaude. On avoit cru que ce bouillonnement étoit produit par des feux ſouterreins très-éloignés : il eſt plus vraiſemblable que c'eſt l'effet de quelque vapeur qui ſe dégage.

Sur le bord du même lac ſe trouvent les bains de *ſan Germano* ou de ſaint Germain. Il s'éleve en cet endroit une vapeur chaude que l'on eſt venu à bout de contenir, en l'enfermant dans des bâtimens. On y a pratiqué quatre chambres où les malades, couchés ſur des bancs de pierre, ſont en-

veloppés dans une couverture. Ils y éprouvent les chaleurs les plus abondantes & les plus salutaires. La chaleur est de 39 à 40 degrés au thermometre de Réaumur. On emploie ce remede contre le rhumatisme, la paralysie, la goutte, l'affoiblissement des membres, les ulceres intérieurs, &c.

Près de ces bains est la fameuse grotte du Chien, creusée dans un terrein sablonneux, à la profondeur de dix pieds, sur environ neuf de hauteur à l'entrée, & quatre de largeur. On voit s'élever jusqu'à six pouces du sol, une vapeur légere, humide, semblable à celle du charbon, mais n'ayant d'autre odeur que celle qu'on sent dans un lieu chaud & enfermé. On l'appelle Grotte du Chien, parce qu'ordinairement c'est l'animal que l'on choisit pour faire connoître le danger de cette grotte. Si l'on prend un chien, quelque gros qu'il soit, par les pattes & qu'on le tienne couché dans la vapeur, en deux minutes de tems il a des convulsions violentes; il est suffoqué, & il mourroit infailliblement si on ne le retiroit tout de suite, & si on ne l'exposoit au grand air : il

reprend alors ses forces en aussi peu de tems qu'il les avoit perdues. Les autres animaux à quatre pattes éprouvent les mêmes accidens. Les oiseaux succombent encore plus vîte. Un coq, dès qu'il a la tête dans la vapeur, vomit & expire sur le champ. Un flambeau allumé s'éteint insensiblement. Cette vapeur paroît produire des effets moins pernicieux sur les hommes: quelques personnes la respirent sans en recevoir d'incommodité bien notable. On raconte cependant que le Vice-Roi, Pierre de Tolede, ayant fait enfermer deux criminels dans la grotte, ils y moururent. On dit encore que des cultivateurs du pays, qui s'endormoient dans cet endroit autrefois à découvert, ne se réveilloient plus. Toutes ces observations, très-singulieres, ont enfanté bien des systêmes: on s'est fort tourmenté pour en rendre raison; mais jusqu'à présent il ne paroît pas qu'on ait trouvé des explications bien satisfaisantes (1).

(1) Il étoit réservé à notre tems, où la physique & l'histoire naturelle ont fait de si grands progrès, de les trouver, ces vraies explications. Depuis la découverte que l'on

A un quart de lieue plus loin que le lac d'Agnano, est la *Solfatara*, ainsi appellée à cause du soufre qu'on en tire. C'est une petite plaine ou bassin ovale d'environ quinze cens pieds de

---

faite de l'*air fixe*, de sa nature & de ses qualités, on a reconnu évidemment que l'on ne pouvoit attribuer à une autre cause les effets de la grotte du Chien. On peut consulter l'ouvrage de M Hamilton, Envoyé extraordinaire du Roi d'Angleterre à la Cour de Naples, qui rapporte les expériences du Docteur North à ce sujet : elles prouvent que la vapeur qui s'éleve de cette grotte, est essentiellement de l'*air fixe*, & elles ne laissent aucun doute là-dessus. Il en résulte que si les effets sont prompts & meurtriers sur le chien, & beaucoup moins terribles sur l'homme, c'est que le premier, par la maniere dont on fait l'expérience, a nécessairement la tête plongée dans la vapeur, & que la tête du second est au-dessus. Cependant, s'il arrive qu'elle soit attaquée dans celui-ci, il succombera bientôt lui-même; & de-là vient que quelques personnes ont été suffoquées. Tel est l'effet du *gas*, c'est-à-dire, des fluides aëriformes de différentes sortes, mais presque toujours méphitiques ou mortels, qui s'élevent d'une cuve en fermentation. Il arrive quelquefois que cette vapeur porte à la tête de celui qui foule : s'il tombe dedans, il périt aussi-tôt.

long sur un peu plus d'un mille de large, placée sur une petite hauteur, & environnée de tous côtés de hautes collines en forme d'amphithéatre, à l'exception de l'ouverture du côté du midi, par laquelle on entre. Les anciens lui avoient donné les noms de *Phlegra*, *Forum vulcani*, *colles Leucogæi*. Elle faisoit partie des *champs Phlégréens*, c'est-à-dire, de ces campagnes brûlantes où l'on voyoit des indices d'un feu continuel, & si célebres dans l'histoire & dans la fable. L'aspect de ces lieux agités par des tremblemens de terre & par des volcans, pouvoit avoir donné lieu à l'idée des géans qui déshonoroient autrefois ces régions par leurs mœurs féroces & cruelles. Toujours foudroyés, toujours rebelles, ils redoubloient leurs efforts pour soulever les montagnes dont Jupiter & les autres Dieux les écrasoient. Quelle peinture plus énergique, sous cette allégorie ingénieuse, de ces grands bouleversemens de la nature! La *Solfatara* elle-même paroît avoir été une montagne dont le sommet fut emporté par l'action violente d'un volcan, mais qui ne doit plus à présent faire craindre d'érup-

tion, parce que le soufre ne se trouve point mêlé avec les métaux. Cependant le terrein, composé d'une terre argilleuse blanche, est encore chaud. Dans certains endroits, on ne sent la chaleur qu'à trois doigts de profondeur; dans d'autres, le terrein est brûlant à la surface. Tout porte à croire qu'un feu interne le consume toujours; il est creusé par dessous, s'il faut en juger par le retentissement sourd qu'on entend sous ses pieds, & sur-tout lorsqu'on jette une pierre dans un creux qui est vers le milieu. Peut-être n'est-il qu'une croûte formée par les matieres en fermentation. Des vapeurs humides, sulphureuses, alumineuses, sortent par les fentes des collines qui environnent le bassin, & par celles du bassin même. Du côté du nord, il y a sur-tout une ouverture d'où il sort continuellement, en abondance & avec bruit, une fumée chaude & épaisse qui monte jusqu'à vingt toises quand il ne fait pas de vent, & qui jette une foible lueur pendant la nuit. Ses effets sont très-remarquables. Elle n'enflamme point le papier, mais elle le seche & le consume, s'il y reste quelque

tems, au lieu qu'elle mouille le fer parce que la fraîcheur du métal condense la vapeur. L'argent s'y noircit le cuivre s'y dissout & se met en scories. C'est cette fumée qui donne du véritable sel ammoniac, dont on recueille près de deux quintaux par an. Pour le ramasser, on expose pendant environ un mois, aux différentes bouches à fumée, des pierres ou des morceaux de tuile & des pots cassés. Le sel ammoniac se sublime de lui-même, & s'attache aux parois de ces objets environnans. On tire aussi chaque année environ trente-sept quintaux d'alun, dont on trouve quelquefois des filets sur les pierres, & sur l'aire du bassin, dans un espace d'environ cinquante toises de diametre, où il fleurit de lui-même. Les gens du pays connoissent très-bien l'art d'augmenter la propriété alumineuse des pierres de la *Solfatara*, en les exposant pendant quelque tems aux ouvertures par lesquelles passe la vapeur du soufre. Pour celui-ci, il est en assez grande abondance. On en fait chaque année environ deux cens soixante-treize quintaux. Le produit de toutes ces exploitations est beaucoup

plus considérable qu'on ne pourroit d'abord l'imaginer. Il appartient à l'hôpital de l'*Anunziata* de Naples, qui en retire plus de dix mille ducats de rente, sur lesquels il est obligé de payer le dixieme à l'évêque de Pouzzols.

Aux environs de la *Solfatara*, vers le midi, est un couvent de Capucins, dans l'église desquels on sent les effets de la chaleur du terrein, beaucoup plus considérable en été que dans les autres saisons; ce qui rend alors l'habitation fort incommode. La vapeur qui sort à côté de l'autel est si chaude, qu'elle suffit pour sécher le linge de la maison. C'est à cette chaleur siccative que l'on doit attribuer la conservation de plusieurs corps de morts qui sont enterrés dans une chapelle, & qui sont regardés dans le pays comme des saints, lorsqu'un an après leur mort, on les trouve entiers dans la biere où ils ont été déposés.

En allant de la *Solfatara* à Pouzzols, on voit quelques restes d'antiquités Romaines. Le plus remarquable est l'amphithéatre qui étoit aussi grand que celui de Rome, & qui a conservé le nom de *Colosseo*; mais il est si fort dé-

gradé, qu'on n'y trouve rien qui puisse faire juger de sa premiere magnificence. Il en est de même de plusieurs autres constructions antiques que l'on découvre dans les fouilles. Ces ruines prouvent seulement combien les Romains étoient empressés d'embellir une ville qui, par sa position délicieuse, leur offroit toutes sortes d'avantages. Elle est située à deux lieues & demie de Naples, sur un golfe qui a une lieue de long & autant de large.

Son premier nom fut *Dicearchia*; ce qui indique qu'elle fut fondée par des Grecs. Le nom de *Puteoli* en latin lui fut donné à cause du grand nombre de puits ou de sources minérales qu'on y trouve. Quand elle eut passé sous la domination des Romains, elle devint très-considérable : ils la regarderent toujours comme une place dont la conservation leur étoit importante & ils la favoriserent dans toutes les occasions: mais après la décadence de l'empire, elle éprouva quelque bouleversement qui la détruisit en partie, & ruina les monumens dont elle étoit décorée. Aujourd'hui la partie supérieure de la montagne où étoient les plus beaux édifices,

édifices, n'offre plus que quelques couvens, des ruines éparses & des jardins assez bien cultivés. La ville est rapprochée du côté de la mer, & n'a pas beaucoup d'étendue. On y compte huit à dix mille ames. La noblesse forme un corps ou siege, à l'exemple de celle de Naples. Le peuple est encore plus grossier & plus vicieux que celui de cette derniere ville. Il ne paroît pas qu'il se fasse un grand commerce dans le port, autrefois si fréquenté par les marchands & les ouvriers de toute espece attirés à Pouzzols, pour servir au luxe des Romains dans les superbes maisons de campagne qu'ils avoient aux environs. On trouve encore des pierres gravées, telles que des améthystes, des cornioles, des jaspes, des calcédoines, que la mer rejette sur ses bords, & qui sont, dit-on, tirées des boutiques de ces ouvriers, dont on voit les ruines sous les eaux. L'église cathédrale, sous l'invocation de saint Procule, un des compagnons de saint Janvier, est bâtie sur le plan d'un temple dédié à Auguste. On y voit quelques restes de très-belle architecture, particuliérement des co-

lonnes Corinthiennes. Une place assez grande, où se tient le marché, est décorée d'une belle statue romaine qu'on trouva en 1704: elle a sept pieds trois pouces de haut avec la toge, & une inscription sur le piédestal, par laquelle on apprend que cette statue fut érigée à Flavius Egnatius Lollianus, Préteur & Augure, par une société des villes d'Afrique.

Mais le plus magnifique reste d'antiquité qui se trouve à Pouzzols, est un temple que les uns disent avoir été consacré à Sérapis, les autres aux Nymphes, par Domitien. On commença en 1750, à le débarrasser des terres dont il étoit couvert. Le plan, le pavé en larges dalles de marbre blanc, le revêtissement entier également en marbre, la double colonnade qui soutenoit la coupole, n'avoient souffert aucune altération. Il étoit environné de quarante-deux chambres quarrées, dont quelques-unes subsistent encore, de même qu'une salle de bains à l'usage des sacrificateurs, l'écouloir des eaux & du sang des victimes, & les anneaux auxquels on les attachoit. On a enlevé de cet édifice

tout ce qui servoit à son embellissement, des statues & des vases d'un très-beau travail, & des colonnes que l'on a transportées à Portici: il n'en reste actuellement que quatre, dont deux sont sur pied & deux à terre; elles sont de marbre blanc, cannelées, & d'une belle proportion. On doit regretter qu'on n'ait pas conservé ce temple, qu'il étoit si facile de restaurer, puisque tous les matériaux étoient en place. Sa forme, son élégance, sa légereté auroient pu servir de modele pour d'autres constructions de ce genre.

Le pont que l'on appelle de Caligula, *ponte di Caligola*, qui se voit dans la mer près de Pouzzols, du côté de Baïes, paroît n'être autre chose qu'un mole antique: il est composé de briques & de pierres unies avec la chaux & la pouzzolane, ce sable si précieux qui tire son nom de celui de cette ville où on le trouve en très-grande quantité, & qui a la propriété, comme je l'ai dit, de faire avec la chaux un ciment très-dur, propre à bâtir dans l'eau & à résister à toute espece d'humidité. Il est vraisemblable que ce mole étoit très-ancien & même antérieur au

tems où les Romains établirent leur domination dans ces contrées. On y comptoit vingt-cinq grandes arcades: il n'en subsiste que deux ou trois entieres avec quelques piliers; le reste est détruit ou couvert des eaux de la mer. C'est de l'extrêmité de ce mole que partoit le pont de bateaux que fit faire Caligula, pour aller de Pouzzols à Baïes dans un espace de trois mille six cens pas en droite ligne. Il fallut pour cela réunir une quantité prodigieuse de bateaux, qu'on fixa par des ancres & qu'on assembla par des chaînes. On y pratiqua un grand chemin, pavé, recouvert de sable, avec des parapets des deux côtés, sur le modele de la voie Appienne. Toutes ces dépenses exorbitantes n'avoient pour but que de satisfaire l'orgueil aussi ridicule qu'extravagant de Caligula, qui vouloit, à l'exemple de Xerxès, aller en triomphe sur la mer. Le premier jour il parcourut toute l'étendue de ce chemin sur un cheval richement caparaçonné, la couronne de chêne en tête, & suivi d'une foule immense de peuple qui étoit accouru de toutes parts pour jouir du spectacle de ce

triomphe vraiment imaginaire & bizarre. Le second jour, il fit parade de toute sa grandeur & de sa fierté, dans le char des triomphateurs, portant sur sa tête la couronne de laurier. La pompe de sa marche étoit relevée par la présence de Darius, que les Parthes lui avoient donné en otage, & qui alloit à sa suite avec la cavalerie Romaine qu'on avoit rassemblée d'une partie de l'Italie.

On s'embarque à Pouzzols sur des felouques pour aller à Baïes, qui occupe la partie occidentale du golfe, & pour voir plus à l'aise les curiosités sans nombre rassemblées dans un espace de quelques milles.

On trouve d'abord le fameux lac Lucrin, dans lequel on mettoit autrefois des poissons & des huîtres pour les engraisser, & pour satisfaire la sensualité des Romains. Les digues que l'on avoit faites pour séparer ce lac de la mer, ont été rompues & brisées : on n'en voit plus la trace, ni celle des ouvrages que César, Auguste & Claude avoient entrepris pour faire un port en cet endroit, & pour tirer un canal de communication avec le lac d'Averne. Bien plus,

le lac Lucrin lui-même a été presque entiérement mis à sec par un bouleversement terrible qui a même changé la face de ce canton auparavant très-cultivé & très-fertile. La nuit du 29 au 30 Septembre 1538, il y eut un tremblement de terre si violent, qu'un gros village, appellé Tripergolé, bâti entre le lac & la mer, fut totalement englouti avec ses malheureux habitans. Tout près de-là s'ouvrit un gouffre, d'où s'éleva une flamme & une fumée épaisse, mêlée de sable & de pierres ardentes. Des éclats de tonnerre, des éclairs redoublés, des feux, des tremblemens de terre accompagnerent cette éruption, qui dura près de 48 heures. Dans cet intervalle on vit sortir de terre une montagne qu'on a appellée *Monte Nuovo* ou *Monte Cenere*, formée de laves, de scories, de pierres brûlées & spongieuses : elle couvrit une grande partie du lac Lucrin. Sa hauteur est de quatre cens toises, & sa circonférence de trois mille pieds. Le pays des environs fut tellement culbuté par la violence de cette éruption, que vingt-quatre heures après on n'en appercevoit plus aucun vestige. La

mer, qui s'étoit retirée de ses bords, revint avec fureur, & occupa tout l'emplacement où étoit le village de Tripergolé.

A un demi-mille environ de-là, se trouve le lac Averne, espece de bassin rond, qui peut avoir trois cens toises de diametre : il est bordé de collines couvertes autrefois de forêts épaisses & sombres. Le silence, la solitude, l'ombre éternelle, l'horreur de ce lieu ne pouvoient manquer de faire impression sur des hommes qui divinisoient tout : ils y avoient reconnu la présence des Dieux infernaux; ils y établirent des sacrifices en leur honneur. Virgile nous représente ce lac & ses environs, comme un endroit inhabitable. Les oiseaux ne pouvoient voler au-dessus, sans être suffoqués par des vapeurs empestées qui s'en élevoient; ce qui lui avoit fait donner le nom d'*Averne*, c'est-à-dire manquant d'oiseaux. Aujourd'hui, les choses ne sont plus dans le même état. Auguste, qui avoit dessein d'établir un port sur ce lac, fit couper les arbres élevés qui l'environnoient de tous côtés : par-là l'air a circulé plus librement; les va-

peurs, auparavant concentrées, stagnantes & qui contractoient une qualité pestilentielle, ont trouvé une issue pour s'exhaler. Les eaux sont belles, vives & fraîches : on y trouve beaucoup de poissons & d'oiseaux aquatiques. Sur le bord du lac vers le nord, on apperçoit les vestiges d'un temple qu'on dit avoir été consacré à Apollon : il reste encore la moitié de l'édifice avec de grandes niches cachées sous terre.

C'est vis-à-vis de ce temple, sur une colline voisine du lac, qu'est la fameuse caverne que les anciens ont dit avoir été habitée par la Sybille de Cumes, & qu'on appelle aujourd'hui l'Antre de la Sybille. On soupçonne, avec beaucoup de probabilité, que c'étoit un chemin souterrein entrepris autrefois, & peut-être exécuté, pour aller de ce lac à Cumes. Cette caverne est encore à peu près telle que Virgile l'a décrite. L'ouverture en est large, remplie de cailloutages, couverte d'épaisses forêts, & défendue par un lac noir & profond ; mais elle est presque entiérement bouchée par des atterissemens. On ne peut pas pénétrer en

dedans au-delà de deux cens pas. Lorſqu'on a fait cetrajet, on trouve un petit ſentier tournant qui conduit, à une chambre quarrée, taillée dans le roc, où l'on prétend que la Sybille rendoit ſes oracles. A côté de cette chambre eſt une ſalle remplie d'eau tiede juſqu'à la hauteur d'un pied & demi : on y voit deux baignoires de pierre brute, une eſpece de banquette qui regne tout autour, & quelques reſtes de peinture en moſaïque ſur le mur. On deſcend à une ſeconde ſalle creuſée beaucoup plus bas, dans laquelle ſe trouve un regard d'eau tiede, & une porte, pleine de terre éboulée. A quel uſage ces pieces étoient-elles deſtinées? Servoient-elles aux bains de la Sybille, ou plutôt à quelque partie du culte religieux envers les Dieux infernaux? Un antre profond & ténébreux, comme celui-ci, étoit bien propre à entretenir ces idées. C'eſt par-là qu'Enée deſcendit aux enfers. Le rameau d'or qu'il portoit & qu'il avoit coupé ſur un arbre dans les forêts voiſines, fait ſans doute alluſion aux mines d'or qu'on trou-

voit autrefois dans ce pays, & dont la trace est aujourd'hui perdue. Une Sybille ne sert plus actuellement de guide dans cette caverne : ce sont des paysans des environs qu'on prendroit volontiers pour des ministres subalternes du Dieu des enfers. Leurs sales haillons, la rudesse de leurs manieres, la grossiéreté de leur langage, la pâle lueur de leurs flambeaux, l'obscurité de ces lieux, tout inspire une certaine terreur dont on ne peut se défendre. On croiroit réellement qu'on descend au centre de la terre. Mais ces conducteurs, d'abord si effrayans, ne manquent pas d'encourager les voyageurs. *Non dubiti*, c'est leur terme. Ne semble-t-il pas encore entendre la Sybille dire à Enée : *nunc animis opus, Enea, nunc pectore firmo ?*

En revenant sur ses pas, on voit sur la droite le mont Falerne, si célebre chez les anciens par ses vins excellens; & à peine s'est-on rembarqué, qu'on trouve les étuves de Tritoli, ou bains de Néron, *bagni di Nerone*, ou *di san Georgio*. Ces bains, situés vis-à-vis Pouzzols, à trente pieds environ au-dessus du niveau de la mer, sont for-

més de six especes de rues qui ont six pieds de haut, & trois & demi de large. Au fond est une source d'eau presque bouillante. La chaleur qui en sort est si considérable, qu'il suffit d'y faire deux ou trois pas pour être, en quelque sorte, suffoqué: les paysans, qui vont presque nuds chercher de cette eau, en reviennent au bout de deux minutes tout couverts de sueur, & le visage enflammé. L'habitude seule & une certaine force de tempérament peuvent permettre d'aller aussi loin; car on raconte que certaines personnes qui ont voulu tenter cette expérience, y sont mortes. On a taillé dans le roc des chambres & des galeries qui sont murées toute l'année, excepté dans la saison des bains, au commencement de l'été. Ces étuves ont toujours eu de la réputation: Gallien en parle avec éloge. On dit que Néron les avoit fait construire pour son usage. On voit au-dessous, des salles creusées aussi dans le roc, où étoient des bains d'eaux chaudes & froides: des sieges regnent tout autour, & les voûtes sont encore ornées de quelques morceaux de stuc en bas-

relief qui paroissent être de très-bon goût. La mer & les tremblemens de terre ont fait beaucoup de tort à ces bains inférieurs. Une des salles même est presque entiérement comblée des sables que la mer y charie, lorsqu'elle est agitée.

Toute la côte, depuis les bains de Tritoli jusqu'à l'extrêmité du golfe de Baïes, est couverte de ruines antiques. C'est là que Marius, Sylla, Pompée, César, Pison, & plusieurs autres illustres Romains, avoient fait bâtir des maisons de campagne, dont la magnificence répondoit aux charmes de la situation. Sur la fin de la république, Baïes devint le pays à la mode. La douceur du climat, la fertilité du sol, l'abondance de poissons excellens qu'on trouvoit dans la mer, les promenades sur l'eau ou dans des prairies toujours vertes, la quantité de sources minérales de tous les degrés de chaleur propres pour le plaisir & pour la santé, tout étoit bien propre à y attirer les riches voluptueux de Rome. Aussi voulurent-ils tous y avoir des habitations. Mais, comme le terrein étoit fort resserré d'un côté par la

mer, & de l'autre par des montagnes, on fut obligé de raser les côteaux qui incommodoient, & l'on vint jusqu'à combler une partie du golfe pour se faire des emplacemens. Ce séjour cependant étoit fort décrié parmi ceux qui conservoient encore quelques restes de décence & de vertu. On avoit vu plusieurs fois, selon l'expression de Martial, des femmes y arriver comme des Pénélopes, & s'en retourner comme des Hélenes. On n'osoit aller prendre les eaux ou les bains sans l'autorisation bien expresse de la part d'un Médecin. L'histoire fait mention de deux ou trois grands événemens qui sont arrivés à Baïes. Le premier triumvirat y fut arrêté entre César, Pompée & Crassus. Néron y résolut la mort d'Agrippine sa mere, qui fut assassinée bientôt après par ses ordres dans sa maison de campagne près le lac Lucrin, & enterrée par ses domestiques sur le chemin de Misene, où l'on montre encore les restes de son tombeau. Enfin l'Empereur Adrien mourut à Baïes dans les accès d'une mélancolie qui troubla sa raison, & qui finit par le rendre cruel. Son corps fut brûlé à Pouzzols dans

une maiſon qui avoit appartenu à Cicéron, & à laquelle il avoit donné le nom d'*Academia*.

Rien ne prouve mieux l'inſtabilité des choſes humaines, & n'eſt plus propre à faire naître des réflexions philoſophiques, que l'état actuel de ce pays. La nature y eſt toujours belle, il eſt vrai; il y regne, comme au tems de Virgile, un printems éternel; l'hiver n'y fait jamais ſentir ſes rigueurs. La terre eſt ſi fertile, qu'elle produit preſque par-tout ſans culture, & que les plus petits ſoins ſuffiſent pour la rendre prodigue. Le petit golfe de Baïes, entouré d'un côteau en quart de cercle, finiſſant dans la mer, eſt encore couvert d'arbres & d'arbuſtes toujours verds, qui, mêlés à de belles ruines, forment le coup-d'œil le plus pittoreſque. Mais l'air eſt devenu ſi empeſté par les marécages, par les lacs où l'on fait rouir le chanvre & le lin, & par les mofettes ou vapeurs malfaiſantes que les tremblemens de terre y ont produites; que ce canton autrefois ſi délicieux, le centre de tous les plaiſirs, eſt aujourd'hui preſque entiérement déſert. Le château qui eſt ſur

la hauteur, eſt la ſeule partie qui ſoit habitée. La mer a englouti les jettées, les terraſſes, les bâtimens qu'on avoit conſtruits dans le bas; & les terres qui s'éboulent de toutes parts, n'offrent plus qu'un amas de décombres. Tout porte cependant à croire, que ſi l'on vouloit faire faire des fouilles dans cette partie, il n'eſt point d'endroit dans l'Italie où l'on pût trouver des monumens plus précieux: il en ſubſiſte encore trois qui ſont aſſez bien conſervés. Ce ſont trois temples bâtis en brique, l'un dédié à Mercure, que le vulgaire appelle *Truglio*. Après avoir paſſé ſous trois grandes voûtes ruinées qui en faiſoient partie, on deſcend dans une grande rotonde qui prend le jour par le milieu de la voûte, comme le Panthéon de Rome: elle eſt d'une belle proportion. L'autre temple fut, dit-on, conſacré par Céſar, à *Vénus Genitrix*, à *Vénus mere*. Une partie de la coupole, les petites chambres des côtés & les bains des miniſtres, ſubſiſtent encore. On voit au-deſſous, des chambres qu'on appelle les bains de Vénus. Les voûtes ſont ornées de bas-reliefs en ſtuc, dont les ſujets fort

obſcenes font croire que ce lieu n'étoit deſtiné qu'à des myſteres infames. Le troiſieme de ces édifices eſt une rotonde dont la voûte s'eſt écroulée. Quelques marbres qu'on y a trouvés avec des têtes de cerfs, ont fait préſumer qu'il étoit dédié à Diane Lucifere d'autres l'ont attribué à Neptune.

En ſuivant toujours la côte, on trouve un village ſitué ſur la hauteur, au pied d'une petite anſe : il s'appelle Bauli, & portoit anciennement le même nom. Il eſt environné de tombeaux & de cimetieres antiques, dont quelques-uns ſont ornés de bas-reliefs très-bien conſervés, de peintures & de dorures. A droite eſt un lac plus long que large, & qui communique à la mer par un petit canal. C'eſt ce qu'on appelloit l'Acheron. Ses eaux noires & puantes avoient fait imaginer, par les Poëtes, que c'étoit une barriere des enfers : ils y avoient placé Caron, ce batelier inexorable & d'une humeur farouche, qui ne paſſoit perſonne qu'il ne fût payé d'avance. Les gens du pays appellent ce lac *Lago Fuſaro* ou *Collucio* : ils ne s'en ſervent que pour y faire rouir du chanvre & pour y nourrir

du poiſſon dont on fait des pêches abondantes, quand les eaux ont été renouvellées par celles de la mer. De l'autre côté, entre le midi & le levant, ſur les bords d'un lac très-poiſſonneux que l'on appelle aujourd'hui *Mort-morto*, les Poëtes, pour ſoutenir toujours l'allégorie des enfers, y avoient placé les Champs-Elyſées: c'étoit une campagne charmante, couverte de jardins plantés de beaux arbres & arroſés de fontaines: il n'étoit pas poſſible de donner aux ames de gens de bien un ſéjour plus agréable à habiter. Encore-même il eſt délicieux, quoique tout le pays ait été déſolé par des tremblemens de terre & par des éruptions qui les ont accompagnés. On n'y éprouve jamais les rigueurs de l'hiver. Les fleurs & les fruits y viennent dans toutes les ſaiſons; & dès le mois de Décembre & Janvier, on y cueille des petits pois qui croiſſent en plein air. Toute cette plaine, connue actuellement ſous le nom de *Mercato di Sabbato*, eſt remplie d'un nombre infini de reſtes de tombeaux des anciens Romains.

La Piſcine merveilleuſe, *Piſcina mi-*

rabile, qu'on trouve entre le lac de *Mare-Morto* & le rivage de la mer, paroît avoir été un grand réservoir qu'Agrippa fit, dit-on, construire pour fournir de l'eau douce à la flotte Romaine, dont la station étoit entre le cap de Misene & Baïes. Cet édifice souterrein bien conservé, dans lequel on descend par deux escaliers de quarante marches chacun, peut avoir deux cens pieds de long sur cent trente de large : il est soutenu par quarante-huit gros piliers disposés sur quatre lignes. Un autre édifice antique est près de-là : on l'appelle *Cento Camerelle* ou labyrinthe, à cause du grand nombre de chambres voûtées qui se communiquent les unes aux autres, mais qui tombent en ruines. Le cap de Misene, *Capo Miseno*, à une lieue & demie de Pouzzols & de Cumes, termine la pointe occidentale du golfe de Pouzzols & de Baïes. Vous savez, Madame, l'aventure de cet infortuné trompette d'Enée, qui s'étant avisé de défier un Triton à qui sonneroit mieux de la trompette, fut pris & noyé par le Dieu marin, indigné de son audace. Enée le fit enterrer sur ce promon-

toire, auquel il donna son nom de Misene. On bâtit dans la suite une ville sur la hauteur. Agrippa fit construire au-dessous un port, pour servir à la flotte qui gardoit les côtes depuis le Phare de Messine, jusqu'aux colonnes d'Hercule ou détroit de Gibraltar; il y en avoit une autre partie à Ravenne, partie à Brindes, pour la sûreté de la mer Adriatique. Pline l'ancien commandoit celle de Misene, & partit de-là pour aller observer la fameuse éruption du Vésuve de 79, dans laquelle il périt. Les Lombards en 836, ensuite les Sarrazins en 890, ruinerent entiérement la ville. Tous les habitans furent emmenés prisonniers. On ne voit plus actuellement que des ruines informes, qui ne peuvent donner même aucune idée satisfante des siecles brillans des Romains.

La ville de Cumes, située sur un rocher avancé dans la mer, à trois lieues de Naples en droite ligne; cette ville autrefois si célebre, fondée par des Grecs de l'isle Eubée ou Negrepont, présente le même amas de ruines & de décombres. Dès le tems même des Romains, lorsqu'ils eurent

construit leurs maisons de campagne aux environs de Pouzzols & de Baïes, elle commença à se dépeupler. Les Barbares la dévasterent ensuite ; & dans le treizieme siecle on assembla des troupes pour chasser les brigands & les corsaires, qui de cet asyle portoient de toutes parts leurs ravages. On détruisit la citadelle & tout ce qui restoit de Cumes. L'évêché fut réuni à celui de Naples. On ne trouve aucun vestige de ce fameux temple que Dédale avoit élevé en l'honneur d'Apollon, & dans lequel il avoit consacré les ailes dont il s'étoit servi pour s'échapper du labyrinthe de Minos en Crête. La grotte à cent portes où la Sybille rendoit ses oracles, est presque entiérement bouchée par les éboulemens de terre, qui ne permettent de pénétrer en dedans qu'à cent toises environ de distance. Il y reste quelques chambres qui paroissent avoir été pavées en mosaïque, & décorées de stuc & de peintures. On voit que la direction de cette grotte est du côté de Baïes, & qu'elle peut avoir eu quelque communication avec celle qui se trouve sur le bord du lac Averne.

Quand on eſt ſur les hauteurs de Baïes ou de Miſene, on découvre très-diſtinctement dans la mer, trois petites iſles, Niſida, Procida & Iſchia. La proximité m'a déterminé à faire ce court trajet; & j'avoue que je n'ai point à regretter de l'avoir entrepris. Ces iſles peuvent ſatisfaire la curioſité d'un voyageur. Celle de Niſida a une petite ville qui porte ſon nom, & un petit port qu'on appelle *Porto Longone*. Le terrein eſt par-tout très-fertile. Malheureuſement une immenſe quantité de lapins empêche de tirer tout le parti qu'on pourroit de cette fertilité. J'ai lu quelque part qu'en 1550, on trouva dans le tombeau de marbre d'un citoyen Romain, une lampe allumée dans une bouteille de verre qui n'avoit point d'ouverture. Si ce fait eſt vrai, il eſt unique. Les lampes de cette eſpece qu'on a trouvées dans les tombeaux, étoient renfermées dans des urnes qui n'étoient point bouchées. On caſſa la bouteille, & la lampe s'éteignit dès qu'elle fut à l'air. Le verre n'étoit pas du tout noirci, quoique le feu de la lampe fut très-vif.

Quelques personnes conjecturent avec assez de fondement, que l'isle de Procida, anciennement Prochyta, a été détachée de l'isle d'Ischia. Le sol est le même & couvert de cendres volcaniques : il est par-là mêne très-fertile & produit sur-tout des vins excellens. On y voit une grande quantité de faisans & de perdrix, réservés pour les plaisirs du Roi qui va souvent y chasser. Pour conserver le gibier, on défendit, il y a quelques années, à tous les habitans d'avoir des chats. En peu de tems les rats se multiplierent tellement, que tout le pays se vit exposé à la plus affreuse calamité. Ces terribles animaux attaquoient & dévoroient tout, les enfans dans les berceaux, les cadavres avant d'être ensevelis, les provisions, les armoires, jusqu'aux tuyaux d'orgue dans les églises. Les paysans consternés ne virent d'autre ressource à leur malheur, que d'aller se jetter aux pieds du Roi, & d'implorer sa clémence. Afin de rendre le spectacle plus touchant, ils lâcherent sur son passage cinq à six cens des plus gros rats qu'ils avoient pu prendre. Ce moyen leur réussit :

la défense d'avoir des chats fut aussitôt révoquée. Procida, capitale de l'isle, est une petite ville assez jolie & assez bien fortifiée : elle est située sur une hauteur auprès de la mer. Il y a aussi un bourg dans un autre endroit de cette isle.

Ischia, que les anciens appelloient Œnaria, de ce qu'Enée, dit-on, y jetta l'ancre, ou, selon d'autres, de ce qu'il y enterra une de ses parentes, est la plus considérable de ces trois isles : elle est très-près du continent, à la hauteur du golfe de Naples. On ne peut douter qu'elle ne soit sortie de la mer par l'effet de quelque volcan : elle est couverte de matieres volcaniques, & toujours elle a été fameuse par ses tremblemens de terre qui engloutirent, selon Pline, le mont Epapeus. Il y avoit autrefois des mines d'or qui étoient connues du tems de Strabon. On y trouve encore aujourd'hui des mines de fer, des bains d'eau chaude & des grottes sudorifiques, qui servent à la guérison de plusieurs maladies. Le terrein y est d'une fertilité singuliere : il produit sur-tout des vignes dont on fait du vin blanc excel-

lent. Le gibier y eſt auſſi en très-grande abondance. Cette iſle eſt un des endroits les plus agréables de l'Italie. Iſchia, qui en eſt la capitale, eſt une petite ville, avec titre d'évêché, ſituée ſur un rocher élevé, uni à la terre par un pont; mais les environs ſont charmans, tant par les maiſons de plaiſance, que par la beauté de la campagne.

L'envie que j'avois de voir une iſle encore plus renommée dans l'antiquité, fut ſecondée par le vent le plus favorable. C'eſt l'iſle de Capri ou de Caprée, anciennement *Capræ*, ſi célebre par le ſéjour d'Auguſte, & ſi infame par celui de Tibere, qui trouva ce lieu le plus propre à mener la vie voluptueuſe dans laquelle il ſe plongea. Ses côtes élevées ne la rendent acceſſible qu'en quelques endroits. Quoique montueuſe, elle eſt extrêmement cultivée, & produit toute eſpece de fleurs & de fruits dans la plus grande abondance. La douceur de l'air, la beauté du climat, les points de vue enchanteurs feroient croire que les Poëtes ont pris cette iſle pour modele de leurs brillantes deſcriptions des régions

gions les plus fortunées. Elle a trois lieues de circuit, & est située à l'autre extrémité du golfe de Naples, vers le midi, vis-à-vis le cap de Massa. J'avois ouï dire que, pour avoir accès auprès des habitans & pour pouvoir les connoître, il falloit porter un fusil sur l'épaule, avoir de la poudre & du plomb, se vêtir à la légere, & aller nues jambes & nuds pieds. Tout étranger qui paroît, chez eux, avec un train un peu considérable, est assuré d'en être assez mal reçu, & de les trouver même farouches & sauvages. Je n'ai fait aucune difficulté de me conformer à leur costume; & quelle a été ma surprise, mêlée d'admiration, de voir des hommes qui, sous un extérieur simple & même un peu repoussant au premier aspect, ont les vertus les plus touchantes! Ils sont francs & généreux, portés à rendre tous les services dont on a besoin, à prévenir même les desirs. Tels étoient les hommes des premiers âges du monde. Le bonheur que je goûtois dans cette isle, m'y a fait prolonger mon séjour plus que je ne croyois. Je l'ai parcourue en entier: elle est assez

peuplée ; elle l'étoit autrefois davantage. Il y avoit deux villes : la capitale est la seule qui subsiste dans la partie orientale. L'évêque est appellé l'évêque des Cailles, à cause de la prodigieuse quantité de ces oiseaux qu'on chasse dans le pays, & qui font une partie de son revenu très-considérable. On y trouve aussi des tourterelles qui sont excellentes.

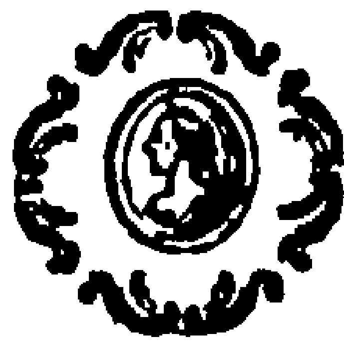
Ce n'est qu'avec le regret le plus sensible que j'ai quitté mes chers habitans de Caprée. J'ai mis à la voile pour retourner à Naples éloigné de trente milles. La mer étoit calme, le vent doux & favorable, le jour pur & serein, comme ils le sont presque tous durant la plus grande partie de l'année. Le soleil commençoit à éclairer l'horison, & me laissa voir le plus superbe spectacle. De la hauteur de Caprée, située à l'extrémité du golfe, j'apperçois la vaste étendue de cette Baie qui peut avoir soixante milles de circonférence, les villes & les terres qui bordent ses rivages. A mesure que j'avance, je découvre plus distinctement à ma droite les objets de la côte de Sorrento, de Massa, de Vico, de Cas-

tello-à-Mare, &c. Ici se présentent de hautes montagnes, couvertes d'une éternelle verdure; là des plaines enrichies de moissons abondantes; plus loin des rochers élevés, des caps, des vallées, des débris de ces anciens volcans qui ont bouleversé ce pays & qui l'ont fertilisé, des villages parsemés dans les situations les plus riantes; par-tout la nature dessinée à grands traits, ou plutôt paroissant n'avoir produit toute cette côte que dans ses momens de caprice, ou comme un jeu de sa puissance; des villes détruites & renversées; Pompéia, Herculanum, ensevelis sous les cendres & la lave du Vésuve; l'ortici, le délicieux Portici bâti sur ces ruines, bravant sans cesse le danger qui le menace d'un sort semblable; au fond de la scène ce fameux Vésuve, vomissant des nuages de flamme & de fumée; le bas de cette montagne terrible, offrant le contraste le plus singulier par un mélange de bosquets, de vignobles, de vergers, de villes, de bourgs, de villages; delà jusqu'à Naples, une suite de maisons de campagne charmantes, qui semblent ne faire qu'une continuation de cette

ville. J'arrive au milieu de la rade. Le plan de Naples ſe développe en entier devant moi. Ses trois châteaux, ſes palais, ſes égliſes, ſes couvens innombrables, ſes toits en terraſſe, couverts d'arbuſtes toujours verds, tous ſes édifices qui s'élevent en amphithéatre, ſon havre rempli des vaiſſeaux de toutes les nations, forment le coup-d'œil le plus magnifique, le plus pittoreſque. Quel raviſſement! Quel ſpectacle enchanteur! Comment vous le décrire, Madame? Ah! telle eſt cette ville ſinguliere, qu'on reſte toujours au-deſſous des beautés qu'elle préſente.

Je ſuis, &c.

A Naples, ce 15 *Août* 1758.



LETTRE CCCLX.

SUITE DES ENVIRONS DE NAPLES; LE VÉSUVE, HERCULANUM, PORTICI.

SEROIT-il donc vrai, Madame, que les éruptions des volcans qui s'annoncent avec tant de fureur, qui sont ordinairement précédées de tremblemens de terre violens, qui portent de toutes parts la désolation & l'effroi; seroit-il vrai qu'elles ne fussent point les effets d'une nature destructive? Devroit-on au contraire les regarder comme les ressources infinies d'une Providence admirable, qui renouvelle, par ces fortes secousses, la fécondité de la terre? Non, je ne crains pas de le dire, d'après plusieurs Physiciens modernes; ces volcans, quelque terribles qu'ils paroissent, sont « comme la grande charrue dont la nature fait usage pour labourer les entrailles de la terre, & présenter à nos travaux des campagnes nouvelles, lorsque de trop fréquentes moissons

» ont épuisé celles que nous culti» vons (1) ». En voulez-vous une preuve? Venez avec moi dans ces campagnes qui sont aux environs du Vésuve: D'un côté vous verrez, il est vrai, des bouleversemens effroyables, des montagnes changées en plaines, & des plaines devenues des montagnes, des lacs desséchés par les volcans, & des volcans éteints qui se sont changés en lacs, la terre fumant en plusieurs endroits, & laissant exhaler des vapeurs souvent salutaires, quelquefois malfaisantes : mais d'un autre côté, vous verrez des champs autrefois incultes, convertis aujourd'hui en prairies fécondes & en riches vignobles; vous verrez par-tout les marques d'une

(1) Voyez le magnifique ouvrage intitulé *Campi Phlægræi*, ou *Observations sur les volcans des Deux-Siciles*, par M. le Chevalier Hamilton, Envoyé extraordinaire & Plénipotentiaire de sa Majesté Britannique à la Cour de Naples, &c. Ouvrage rempli d'observations exactes & de vues solides, qui répandent le plus grand jour sur la théorie de la terre, & sur une des parties les plus importantes & les moins connues de l'histoire naturelle.

végétation prodigieuse, des arbres fruitiers de différente espece, des côteaux fertiles, des beaux paysages où l'air est excellent; vous verrez en un mot ce pays renaître, comme le phénix, de ses propres cendres, plus brillant & plus superbe qu'auparavant.

A quelle cause faut-il attribuer des effets si extraordinaires ? N'en cherchons point d'autre que les feux souterreins. Les dernieres observations des Naturalistes qui ont eu le tems & la curiosité de l'examiner, ne laissent plus aucun doute là-dessus. La naturé se sert de cet agent pour préparer & élaborer dans les entrailles de la terre; les matieres inflammables qui, portées à un certain degré d'effervescence, se font ensuite des issues, sortent avec un fracas épouvantable, & répandent également la vie & la mort, la création & la destruction. Le Vésuve lui-même est le produit de ces feux souterreins. On sait aujourd'hui qu'on ne peut attribuer d'autre cause à sa formation: il suffit de l'examiner pour voir que cette montagne est entiérement formée d'éruptions volcaniques, de laves, de

ſcories, de cendres & de matieres calcinées. Mais ce ne ſont poit ici de ces exploſions ſubites, telles que celle qui fit ſortir de terre le *Monte-nuovo*, près de Pouzzols, en moins de quarante-huit heures : c'eſt l'ouvrage des ſiecles, pendant leſquels cette montagne, qui paroît ſe conſumer elle-même, ſe renouvelle cependant ſans ceſſe, & reçoit des alimens ſucceſſifs de la même puiſſance qui porte ailleurs des ravages ſi redoutables.

Le Véſuve eſt ſitué dans la Terre de Labour, à l'orient de la ville de Naples, entre la mer & l'Apennin, & détaché de cette chaîne de montagnes qui partage l'Italie dans toute ſa longueur. Il eſt ſeulement adhérent à deux autres montagnes qui lui préſentent un demi-cercle, & avec leſquelles il a des racines communes: l'une eſt appellée *Monte di Somma*, & l'autre *Ottayano* ; mais de Naples on ne peut pas appercevoir cette derniere, parce qu'elle eſt cachée par la Somma. On a tout lieu de croire que la Somma, l'Ottayano & le Véſuve, n'étoient autrefois qu'une ſeule & même montagne, plus élevée que

ne l'est aujourd'hui le Vésuve, & qu'une grande éruption a enlevé le sommet & formé le grand bassin dont il ne reste plus qu'une partie de la circonférence. La forme du Vésuve est pyramidale & conique : sa hauteur est très-considérable. Selon les dernieres mesures, plusieurs fois vérifiées & prises avec la plus grande exactitude, il a trois mille six cens quatre-vingt-quatorze pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer ; & le contour des trois montagnes ensemble, mesurées par leurs plus basses racines, est d'environ vingt-quatre milles, ou dix lieues communes de France.

La distance de Naples au Vésuve, en droite ligne, est de six milles, & d'environ dix milles en suivant le tour du golfe, & le chemin de Naples à Portici ; ce qui fait près de trois lieues de France. A une certaine distance de Portici, on trouve trois chemins qui conduisent à cette montagne. Le premier est au nord, du côté de Somma & du village de Saint-Sébastien, où l'on peut aller en carrosse, & de-là à cheval jusqu'au Vésuve. Le second est

à l'orient, vers Ottayano, & le troisieme à l'occident, vers Résina, village à deux milles de Portici, bâti sur la lave qui couvrit Herculanum, & dont les environs sont néanmoins plantés d'arbres fruitiers & de vignes très-abondantes, où l'on recueille cet excellent vin si connu dans toute l'Europe, sous le nom de *Lacryma Christi.* Vous pourrez être étonnée, Madame, que cette lave si terrible dans ses débordemens, & composée de matieres fondues & vitrifiées, qui sont de la plus grande dureté, soit susceptible de devenir fertile. Le fait est cependant certain. Au bout d'un tems plus ou moins considérable, elle commence à se décomposer, & se couvre d'une poussiere propre à la nourriture de quelques plantes. Elle se convertit ensuite en terres où la végétation a d'autant plus d'ame & de vigueur, que rien n'est plus capable de la favoriser, que les acides sulphureux & marins & les émanations électriques qui s'élevent en si grande abondance du sein des volcans.

Le chemin de Résina est celui que prennent ordinairement les étrangers;

& c'est celui que j'ai pris moi-même, quoique le plus difficile, pour monter sur le Vésuve. On trouve dans ce village des conducteurs & des chevaux, ou plutôt des ânes sur lesquels on va jusqu'au tiers de la montagne. Là, mes conducteurs, gens robustes & faits à cet exercice, m'ont accroché à une espece de ceinture en bandouilliere qui leur passe derriere dos, pour me traîner ainsi jusqu'au sommet. Mais je n'ai pas eu plutôt essayé de cette allure, que j'y ai renoncé par les désagrémens que j'éprouvois. J'ai trouvé qu'il étoit infiniment plus commode de monter tout seul; & c'est ce que j'ai fait à l'aide d'un bâton dans chaque main, en reprenant souvent haleine pour ne pas m'excéder de fatigue. C'est ainsi que je suis d'abord arrivé à la vallée qui est entre la Somma & le Vésuve, & qu'on appelle *Atrio del Cavallo.* Je ne crois pas qu'il y ait dans l'univers un endroit plus affreux que celui-ci: il est stérile, inculte, couvert de laves, de pierres, de sable, de cendres, de scories, de mache-fer, mêlés de soufre & d'alun, & le tout présente l'aspect le plus horrible. On

imagine être ſur la route des enfers. Le Véſuve, qu'on voit alors à découvert, revêtu dans toute ſa ſuperficie de ces mêmes matieres, vomiſſant des tourbillons de flamme & de fumée, ajoute encore à cette ſombre idée ; & l'on ſe croit en effet tranſporté dans le ſéjour où s'exercent les vengeances éternelles.

De cette vallée il faut gravir ſur le ſommet. C'eſt ici que les précautions ſont eſſentielles à prendre. On doit examiner d'où le vent ſouffle, pour arriver du côté oppoſé à celui où il jette de la fumée. Plus on avance, plus le chemin eſt difficile. Il m'eſt ſouvent arrivé d'enfoncer mes bâtons tout entiers dans la cendre, & mes jambes juſqu'aux genoux. Je faiſois trois pas, & j'en reculois deux. Heureuſement dans la partie la plus eſcarpée on trouve une eſpece de platte-forme qui paroît ceindre la montagne dans tout ſon pourtour : je m'y ſuis repoſé, & j'ai en même tems joui du plus ſuperbe ſpectacle, en portant mes regards ſur le plus beau pays qu'il ſoit poſſible de voir. Mais en remontant, les difficultés augmentent. L'approche du cratere eſt

terrible. Il ſort de différentes crevaſſes des exhalaiſons acides & ſulphureuſes, ou des *moſettes*, comme on les appelle ici. Ces vapeurs, qu'il faut bien diſtinguer des *fumettes* ou *fumaroles*, qui ne ſont autre choſe que de la fumée qu'on voit ſortir dans preſque toute la hauteur de la montagne, pour peu qu'on enfonce un bâton dans ſa ſuperficie; ces vapeurs, dis-je, que l'on reſpire dans toute la partie ſupérieure du cratere, ſont ſuffoquantes, & cauſent même à pluſieurs perſonnes des défaillances & des évanouiſſemens contre leſquels il n'eſt pas de meilleur moyen de ſe précautionner que par des eaux ſpiritueuſes. Le ſol eſt d'une chaleur ſenſible: je l'ai éprouvée, non ſeulement aux pieds, mais encore aux mains dès que je les approchois de la ſurface; & je ne pouvois pas creuſer juſqu'à cinq ou ſix pouces, qu'il n'en ſortît une fumée très-apparente.

Enfin je ſuis arrivé à la cime du Véſuve. Au lieu de trouver un terrein plat, comme je m'y attendois, je n'ai vu qu'une eſpece d'ourlet, ou de rebord large de deux, trois ou quatre pieds, & qui en a cinq mille ſix cens

vingt-quatre de tour. Il n'a pas partout la même hauteur : du côté de Résina, par où je suis monté, il est plus bas que de tous les autres. On peut marcher assez commodément sur cette circonférence, qui est toute couverte de sable brûlé & rouge ; sous lequel il y a des pierres calcinées. C'est par un chemin presque perpendiculaire, mais praticable néanmoins à cause des pierres qui font saillie, que je suis descendu à plus de cent pieds de profondeur dans le cratere. La forme & le niveau du fond de ce cratere varient souvent : il ressemble tantôt à un entonnoir renversé, tantôt à un cône : il s'éleve ou s'abaisse selon les différens degrés de force de la fermentation intérieure ; car ce n'est qu'une croûte formée de lave, de scories, de sable, de cendres, & d'autres matieres que vomit le volcan. Les matieres de cette croûte sans cesse agitées, fondues & refondues, fournissent un aliment continuel au foyer, & reparoissent sous des formes différentes. Quelquefois il s'y éleve de petites montagnes dont presque tous les auteurs anciens ont parlé. Au mois de

Février 1755, on en distingua sensiblement de Naples une nouvelle : elle s'est encore accrûe depuis, & dès l'année 1757, elle est parvenue jusqu'à l'ourlet de l'ancienne montagne, avec laquelle elle n'a formé qu'un seul cône (1).

La chaleur qu'on éprouve dans le cratere, est si considérable, qu'on croit être dans une étuve. Les crévasses qui se multiplient de toutes parts, exhalent des bouffées de fumée ou des vapeurs accablantes : mais c'est sur-tout par les grandes ouvertures qui se forment tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du plan intérieur, que sort continuellement du gouffre une fumée très-épaisse, composée des parties les plus pures du soufre, très-pénétrante & pleine de sels d'alun. J'ai distingué deux de ces bouches enflammées, dont l'une m'a paru occuper le quart de la circonférence. Quelque envie que j'eusse d'en approcher assez près, pour voir

(1) Depuis les dernieres éruptions, cette petite montagne est considérablement diminuée : la plus grande partie est retombée dans l'abime ; & selon quelques relations, on ne l'apperçoit même plus.

le fond de l'abîme s'il étoit possible; je vous avoue que j'ai été retenu par une certaine peur, dont je n'ai pu me défendre. Le peu de solidité du plancher sur lequel je marchois, la crainte de le voir fondre à chaque instant sous mes pieds, par une de ces agitations si rapides & si fréquentes dans le sein de la montagne, m'ont empêché de satisfaire ma curiosité. J'ai compris alors, plus que jamais, que poussée au-delà des bornes prescrites par la prudence, cette curiosité peut être funeste & nullement glorieuse. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le courage du P. de la Torré, à qui un zele infatigable a fait surmonter tous les obstacles & braver tous les dangers, pour pousser aussi loin qu'il est possible ses observations sur le Vésuve. On ne peut lire, sans une espece d'effroi, la description qu'il fait d'une de ses tentatives vraiment audacieuse, mais cependant heureuse, puisque ce n'est qu'à l'intrépidité de pareils observateurs que l'histoire naturelle doit ses plus importantes découvertes. « Dans » un voyage, dit-il; que je fis sur le » Vésuve, le 16 Octobre de l'année

» 1752, j'eus le champ libre pour m'ap-
» procher commodément de l'abîme.
» Il se retrécissoit à mesure qu'il étoit
» plus profond; ensorte qu'étant con-
» vergent, on ne pouvoit pas laisser
» tomber perpendiculairement des pier-
» res jusqu'au fond. Mais étant monté
» sur un rocher qui s'avançoit sur ce
» gouffre d'environ douze pieds, je
» me trouvai alors à plomb sur le fond.
» J'y vis distinctement un grand feu,
» qui ressembloit beaucoup à une vaste
» chaudiere remplie de crystal fondu.
» Il en sortoit une fumée épaisse, &
» j'entendois un bruit sourd, mais
» assez considérable. Comme cette fu-
» mée se dirigeoit du côté de l'abîme
» opposé à celui où j'étois, j'eus la
» commodité de laisser tomber une
» pierre, pour voir combien elle se-
» roit de tems pour arriver jusqu'au
» feu. Mais je ne pus observer la chûte
» de la pierre que jusqu'aux deux tiers
» de la hauteur; parce que le vent me
» porta tout à coup un tourbillon de
» fumée si épaisse, qu'elle m'ôta la
» respiration, & que je n'eus que le
» tems de me jetter du rocher sur le
» plan, pour trouver un air frais. Ainsi

» il ne me fut pas possible de perfec-
» tionner l'expérience. Cependant j'ob-
» servai que la pierre avoit employé
» cinq secondes pour parcourir les
» deux tiers de la hauteur ; ce qui fai-
» soit trois cens soixante-dix-sept pieds
» cinq pouces. D'où je conclus que la
» pierre auroit été un peu plus de six
» secondes à parcourir tout l'espace,
» & que par conséquent la profon-
» deur totale devoit être d'environ
» cinq cens quarante-trois pieds ».

Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai songé qu'à regagner le plutôt qu'il m'a été possible, & tout comme j'ai pu, la cime du cratere. En redescendant la montagne, je n'ai pas été médiocrement surpris de voir, au milieu d'un amas immense de laves & de matieres volcanisées, un monticule charmant qui est de la dépendance du Vésuve, & formé sans doute par quelque éruption ancienne. On l'appelle *Sant-Angelo*, & il est habité par des Camaldules, solitaires vertueux qui suivent une regle très-austere. C'est un séjour enchanté, couvert d'une agréable verdure : il forme le contraste le plus frappant avec les objets affreux

dont il est environné. Au bas de la montagne, j'ai apperçu, dans un pays d'une fertilité prodigieuse, des bourgs & des villages, dont les plus considérables sont *la Torre de l'Annonziata la Torre del Græco*, sans parler de *Résina*, & du château royal de Portici. Les habitans qui voient continuellement sur leurs têtes la mort suspendue, vivent cependant dans la plus parfaite sécurité. Soit attachement aux lieux qui les ont vu naître, soit grossiéreté stupide, car ce sont bien les êtres les plus insensibles & les plus féroces qu'il soit possible de trouver, ils bravent tous les dangers. L'exemple du passé ne les épouvante pas: ils ont sous les yeux des torrens de lave, qui souvent se sont approchés de leurs demeures, & ils y restent toujours, & ils préferent à un travail facile dans des campagnes moins agitées, une vie de paresse & d'insouciance, de misere même à laquelle ils ne trouvent quelque adoucissement que par les contributions qu'ils retirent de la curiosité des voyageurs. Tout auprès de *la Torre del Græco*, on lit une inscription latine qu'un Vice-Roi de Naples, Emmanuel

Fonseca, fit graver au même endroit où la lave s'arrêta lors de l'éruption de 1634, une des plus terribles, dont on ait conservé la mémoire. Je crois devoir, Madame, vous rapporter la traduction Françoise de cette inscription; parce qu'elle offre une peinture très-vive des malheurs effroyables que l'on doit craindre du Vésuve, & de la terreur que causa cette éruption.

« Races futures, c'est de vous qu'il » s'agit; un jour est l'avant-coureur » d'un autre, & le passé prédit l'ave» nir : prenez-y garde; vingt fois de» puis la naissance du soleil, si l'his» toire n'est pas une fable, le Vésuve » s'est enflammé pour le malheur de » quiconque a différé de s'enfuir:

» Cette montagne, grosse de fer, » d'or, d'argent, d'alun, de nitre & de » bitume, reçoit encore la mer dans » ses flancs: tôt ou tard, à l'aide de » ses eaux, elle doit enfanter; mais » auparavant elle s'ébranle & fait trem» bler la terre; elle éleve dans les airs » des tourbillons effroyables de fu» mée, lance des feux & des éclairs, » mugit horriblement, tonne & chasse » au loin tout ce qui l'approche.

» Fuis, tandis qu'il en est tems en-
» core ; la voilà qui éclate ; des lacs
» de feu & d'eau bouillante vont s'é-
» chapper ; il dévancent ta fuite ; s'ils
» t'atteignent, c'en est fait, tu n'es
» plus.

» L'an de J. C. 1631, kalendes de
» Janvier, sous le regne de Philippe
» IV, & sous le gouvernement d'Em-
» manuel Fonséca, Vice-Roi, qui a
» soulagé & réparé avec autant d'hu-
» manité que de magnificence les dé-
» sastres passés.

» Le Vésuve épargne qui le craint ;
» il dévore qui le méprise, sur-tout
» l'homme imprudent qui préfere les
» biens à la vie. Si tu es sage, écoute
» cette pierre qui te crie, renonce à
» tout & prends la fuite ».

Oui, Madame, la fuite est le seul parti qu'il y ait à prendre. Le Vésuve est un voisin trop dangereux & trop redoutable. On ne doit pas se fier sur le calme où il est quelquefois pendant plusieurs années de suite, & où il ne jette qu'une fumée lente, inactive. Ce calme est trompeur. C'est alors que dans le sein de la montagne, dans des abîmes profonds, se préparent les ma-

tieres qui servent d'aliment aux volcans. Le feu pénetre de toutes parts ces matieres: elles fermentent, bouillonnent, & cherchent à se dégager des gouffres qui les renferment. Déjà les premiers signaux paroissent. Des tremblemens souterreins se font sentir. Il s'éleve dans les airs, par intervalle, une fumée noire & épaisse. On doit trembler si elle s'éleve en cône, & prend la forme d'un pin: l'éruption sera terrible. Bientôt les tremblemens de terre se succedent plus fréquemment & avec plus de violence. Des villes entieres, des peuples nombreux sont menacés d'une subversion générale. Portici! toi qui receles ces restes si précieux de l'ancienne Grece, n'as-tu pas à craindre qu'ils ne soient engloutis une seconde fois sous la terre? Et toi, superbe ville de Naples, devrois-tu tôt ou tard éprouver un sort semblable? Ah! que le ciel écarte à jamais ce funeste présage. Mais déjà la mer s'éloigne en mugissant: elle quitte ses bords & se replie sur elle-même. Le feu, la foudre & les éclairs brillent sur la montagne: ses flancs se déchirent avec un fracas épouvantable. Les

matieres enflammées éclatent, brifent, renverfent tous les obftacles : elles s'élevent dans les airs à des hauteurs prodigieufes, ou fe répandent au loin, en portant la défolation & la mort. Tout périt, s'embrafe, fe confond & s'abîme. On croit toucher au dernier moment de la deftruction entiere de la nature.

Je laiffe aux Phyficiens le foin d'analyfer les matieres que vomit le Véfuve dans le tems des éruptions. Il me fuffira de vous dire qu'on les réduit à quatre fortes : 1°. la fumée, qui eft beaucoup plus forte lorfqu'il fait mauvais tems, que lorfqu'il fait beau : 2°. le feu, qui paroît avoir une grande analogie avec le feu électrique (1) :

(1) « M. le Baron de la Cepede vient de » donner un ouvrage, dans lequel il expli» que, d'une maniere très-heureufe, tous » les phénomenes des volcans, par l'électri» cité. M. Mentelle dit dans fa Géographie » phyfique de l'Italie, que dans prefque tou» tes les éruptions du Véfuve un peu confi» dérables, on a vu fur fon fommet, & » même fur les torrens de lave, des éclairs » ferpentans, que les Napolitains appellent » *Ferilli*, & qui font accompagnés d'une » explofion femblable au tonnerre, que l'on

3°. les eaux qui ne peuvent venir que de quelque dépôt souterrein ou de la mer. Ce qui porteroit à croire que la mer en effet s'introduit dans l'intérieur du Vésuve, c'est qu'elle abandonne le rivage dans la plupart des éruptions, que ses eaux sont troublées pour long-

» n'entend que sur la montagne même. M. le » professeur Vairo, de Naples, a vu que des » barres de fer dressées perpendiculairement » pendant une éruption, deviennent électri- » ques : cependant on pourroit peut-être at- » tribuer ces *Ferilli* à du *gas* inflammable, si » commun dans toute l'Italie. On sait avec » quelle facilité il s'enflamme, dès qu'il est » en contact avec l'air, & l'on connoît l'ex- » plosion bruyante qu'il produit lorsqu'on le » mêlange avec une quantité suffisante d'air » pur. Le Baron de Dietrich, en parlant de » la nature de ces feux, ajoute trois obser- » vations ; la premiere, c'est qu'en frottant » deux morceaux de lave vitrifiée l'un contre » l'autre, ils donnent du feu & exhalent une » forte odeur de soufre ; la seconde, c'est » que la lave agit sur l'aimant. M. Brydone » remarqua aussi que les aiguilles aimantées » étoient fortement agitées au sommet de » l'Etna ; la troisieme, c'est une observation » de M. d'Arthenay. Un papier qui étoit » resté trois heures auprès d'un monticule » provenant d'une nouvelle bouche de l'Et- » na, en devint lumineux ».

tems,

tems; que les poiſſons y meurent; effet qui ſe renouvelle lorſque la lave enflammée s'éteint dans la mer, & qui ſemble prouver qu'il y a une communication des eaux avec les laves de l'intérieur du volcan. Enfin, lorſque le Véſuve vomit des eaux, il rejette toujours des coquilles de mer. Quoi qu'il en ſoit, & de quelque cauſe que ces eaux proviennent, ou de la pluie, comme le prétend le P. de la Torré, ou de la mer, il eſt aiſé de voir qu'introduites dans des gouffres de feu, elles doivent lui donner un degré de force, d'efferveſcence & de fureur extraordinaire : peut-être même déterminent-elles les éruptions : 4°. les matieres terreuſes qu'on diviſe en deux claſſes, c'eſt-à-dire, les matieres brutes qui n'ont point éprouvé l'action du feu, & les matieres élaborées par le feu, & qui en ſont le produit.

Parmi ces dernieres, il faut diſtinguer la lave & les cendres. « La lave, » dit le P. de la Torré, eſt un torrent » de matiere fondue & tout en feu, » qui ſort pour l'ordinaire des flancs » du Véſuve dans ſes éruptions, & qui » coule lentement juſqu'au pied de la

» montagne, & quelquefois même jus-
» qu'à la mer, où elle a formé de pe-
» tits promontoires. Se fixant ensuite
» à mesure qu'elle perd sa chaleur ; elle
» devient une pierre brune, dure com-
» me le marbre, qui prend le même
» poli, & dont on fait le même usage».
Le cours de cette lave est terrible. Elle coule lentement, il est vrai, & avec une sorte de gravité, puisque dans sa plus grande célérité, elle ne parcourt pas plus de dix ou douze pieds par minute ; mais son épaisseur est quelquefois très-considérable ; elle s'éleve à douze & même quinze pieds de hauteur ; d'autres fois elle s'étend en largeur ; différence qui est déterminée par le plus ou moins grand degré de chaleur & d'effervescence, & par les matieres qui la composent. Plus le bitume y domine, plus elle s'éleve en se dilatant. Sa marche est retardée par le plus petit obstacle. On la voit alors s'arrêter, se gonfler, entourer ce qui s'oppose à son passage, jusqu'à ce qu'elle l'ait entiérement couvert. Si ce sont des cailloux, ou des pierres poreuses, ils se brisent, éclatent avec un bruit quelquefois semblable à celui du canon,

Les gros arbres & les bâtimens forment un obstacle plus sensible. La lave s'arrête d'abord vis-à-vis : elle les entoure ensuite, mais sans les joindre. Cependant à son approche, les feuilles des arbres jaunissent, se séchent & s'enflamment : les arbres même, quelque gros qu'ils soient, prennent feu, surtout s'ils sont secs. Les portes des maisons & les fenêtres qui sont à la hauteur du torrent, s'enflamment également & tombent d'elles-mêmes : mais il arrive rarement que les bâtimens soient renversés. Le cours de la lave ne commence à cesser que lorsque le principe de chaleur qui la met en mouvement, est entiérement dissipé : elle reste néanmoins long-tems échauffée ; on en a vu qui l'étoit encore plus d'un mois après qu'elle s'étoit arrêtée ; ce qui peut faire juger que le terrein sur lequel elle coule doit être totalement calciné, même à une très-grande profondeur.

Les cendres que vomit le Vésuve, sortent ordinairement du gouffre avec une impétuosité surprenante : elles s'élevent très-haut, se soutiennent long-tems en l'air à cause de leur légéreté,

& font quelquefois transportées fort loin par les vents. Les auteurs contemporains rapportent que dans l'éruption de 79, il y en eut qui furent jettées en Afrique, en Egypte, en Syrie; qu'en 472 & 473, elles furent portées jusqu'à Constantinople; qu'en 1139, elles se répandirent sur toute la Pouille, & parvinrent dans la Calabre; qu'en 1631, elles volerent jusqu'en Sardaigne, à Raguse & à Constantinople. Cette production volcanique, dit un auteur, est un très-grand fléau pour les terreins qu'elle couvre. Elle y brûle ou y desseche les plantes & les fruits, & souvent y fait périr les animaux. Lorsque les cendres sont mêlées avec de l'eau, elles forment une boue liquide qui s'étend sur les terrasses, & les charge de maniere à les enfoncer; elle s'insinue dans l'intérieur des maisons, & les remplit exactement.

Vous pourrez juger, Madame, de la violence de ce volcan, par la hauteur prodigieuse où s'éleve quelquefois la colonne enflammée de fumée, de cendres & de sable. Dans l'éruption de 1631, cette colonne fut esti-

mée de trente milles de hauteur (1). Le Vésuve vomit aussi des pierres d'un poids énorme, qui sont jettées à des hauteurs & à des distances considérables (2). Mais ce qui doit le plus

(1) Celle que lança le Vésuve dans la derniere éruption de 1779, avoit près de mille toises de haut, & vingt toises de diametre. On peut consulter l'excellente description que M. du Chanoy a donnée de cette éruption, dans le Journal de Physique du mois de Juillet 1780.

(2) M. le Chevalier Hamilton dit qu'en 1767, il y eut des pierres du poids de vingt quintaux, élevées à deux cens pieds au-dessus de la bouche du volcan. Ce n'est rien encore, si l'on doit s'en rapporter à un autre observateur qui a été témoin oculaire de l'éruption de 1779 : il prétend avoir vu à plus de mille pas de la bouche, un bloc qui avoit la forme d'une bombe de douze pieds de diametre, dont la matiere étoit une lave dure, grise, compacte & presque vitrifiée. En supposant, dit-il, seulement à cette bombe la densité d'une brique bien cuite, supposition qui doit être certainement au-dessous de la vérité, il s'ensuit qu'elle doit peser cent vingt-trois mille quatre-vingt-dix-neuf livres, ou bien à peu près mille deux cens trente-un quintaux. Qu'on juge maintenant, ajoute-t-il, la puissance qui lance une telle masse à deux mille, & même à trois mille pieds de

étonner, c'eſt l'immenſe quantité de matieres qui ſont ſorties de ce gouffre, & qui couvrent toutes les terres des environs juſqu'au bord de la mer. Selon le P. de la Torré, ſi l'on réuniſſoit tout ce qu'il y a de cendres, de ſables, de cailloux, d'écumes, de pierres calcinées, de laves & d'autres matieres diſperſées dans cette vaſte étendue, il y auroit de quoi former, non pas une montagne, mais plus de quatre comme le Véſuve. Ce ſavant phyſicien évalue toutes les matieres qu'a perdu le Véſuve, à 1,510,460,879 pieds cubes. L'imagination s'effraie de ce calcul; & l'on a peine à concevoir qu'une auſſi grande quantité de matiere ait jamais été contenue dans les cavités de la montagne.

Faut-il ſuppoſer, comme quelques-uns l'ont prétendu, qu'il y a une communication des volcans entr'eux, ou avec les feux ſouterreins, & que le Véſuve communique ſur-tout avec le mont Etna, avec la Solfatara, & avec l'iſle d'Iſchia ? Cette communication

hauteur. *Voyage pittoreſque de Naples & de Sicile.*

est aujourd'hui démontrée fausse; & il n'est pas plus vrai qu'elle soit particuliérement établie entre l'Etna & le Vésuve, qu'il est vrai que ces deux volcans s'embrasent en même tems par une cause commune, ou que l'un s'éteigne lorsque l'autre s'embrase, comme quelques personnes l'ont avancé. Des observations plus exactes ont prouvé le contraire. Si les explications physiques vous font plaisir, lisez, Madame, l'ouvrage du P. de la Torré; & vous verrez qu'il ne faut pas recourir à d'autre cause qu'au Vésuve lui-même, qui est très-suffisant pour avoir fourni toute la matiere que l'on voit éparse çà & là dans les environs.

Je vous renvoie encore au même ouvrage pour connoître en détail l'histoire de toutes les éruptions de ce fameux volcan. La premiere, dont les auteurs font mention, est celle du 24 Août de l'an 79 de notre ere chrétienne: mais antérieurement à cette époque, & dès la plus haute antiquité, il devoit y avoir eu d'autres éruptions. On peut s'en convaincre par les laves & matieres volcaniques qui se trouvent entre-mêlées avec les couches de terres

végétales jusqu'à une très-grande profondeur. Les Dominicains de Notre-Dame de l'Arc, qui sont au bas du Vésuve, faisant creuser un puits d'environ deux cens cinquante pieds de profondeur, trouverent, il y a quelque tems, trois rangs de laves à une distance assez considérable les unes des autres. On a reconnu que le pavé des rues d'Herculanum & de Pompeïa, étoit de lave; & sous les fondemens de ces deux villes, on a trouvé des couches de lave & d'autres matieres volcaniques. C'est ce qui a fait dire à un savant estimable de ce pays, l'abbé Braccini : « Il semble précisément que » la nature ait voulu nous laisser, tra» cée de sa main, l'histoire de ces fa» meux incendies dont nous parlent les » auteurs ».

L'éruption de 79 fut affreuse. Le volcan s'ouvrit tout à coup avec un fracas horrible : il en sortit une fumée épaisse qui s'éleva comme un nuage, sous la forme d'un pin. Pendant trois jours le ciel fut obscurci, & les eaux de la mer furent repoussées loin du rivage. Pline le naturaliste, qui étoit parti de Misene où il comman-

doit la flotte Romaine pour examiner de plus près cette explosion, en devint la victime : il fut étouffé à Stabia par la cendre chaude que vomissoit le volcan. Pline le jeune, son neveu, nous a laissé, dans ses Lettres 16 & 20 du seizieme livre, une très-ample description de cette terrible éruption : elle est ranontée avec beaucoup d'exactitude & d'intérêt. En comptant ce premier incendie du Vésuve jusqu'à cette année 1758, il y en a eu vingt-quatre. Celui du 16 Décembre 1631, qui est le treizieme, fut un des plus formidables. Je vous en ai déjà parlé, & j'ajouterai seulement qu'à de fortes secousses de tremblemens de terre, à de noirs tourbillons de fumée qui s'éleva en forme de pin, présage toujours des plus funestes, à des torrens de laves qui se diviserent en sept branches & détruisirent une vaste étendue de pays, succéderent des éruptions d'eau bouillante, accompagnées de tremblemens de terre beaucoup plus violens que ceux qu'on avoit d'abord éprouvés. Ce déluge d'eau inonda les campagnes, déracina les arbres, renversa les maisons, engloutit plus cinq cens

personnes qui étoient en procession vers *la Torre del Greco*, en noya plusieurs autres, & porta ses ravages jusqu'à la ville de Naples, où trois mille personnes périrent pendant ce désastre qui dura jusques vers la moitié de Janvier 1632. Le dernier incendie est arrivé le 2 Décembre 1754 (1): maison

(1) Depuis cette époque, il y en a eu trois bien remarquables, l'un le 8 Mars 1766, l'autre le 19 Octobre 1767, & le dernier qui commença le 29 Juillet 1779. M. le Chevalier Hamilton a rendu un compte exact des deux premiers, dans ses Lettres à la Société Royale de Londres, adressées à Mylord Comte de Morton. Il a vu se reproduire, dans celui de 1767, une partie des phénomenes dont parle Pline le jeune. L'éruption de 1779 a été peut-être la plus terrible de toutes. Le P. de la Torré, qui en a donné une relation imprimée, dit qu'il sortit de la cime de la montagne une épaisse & noire fumée, qui, par le calme de l'athmosphere, s'élevoit directement & étoit portée à une hauteur que l'on peut dire incommensurable & dont on ne peut se former une idée. Les pierres étoient lancées en si grande quantité, que la totalité du Vésuve, jusqu'au vallon, paroissoit tout en feu. Ce spectacle, ajoute le P. de la Torré, étoit nouveau & n'avoit point existé dans les autres éruptions dont j'ai été témoin, ainsi

peut dire qu'il dure encore, puisque le Vésuve vomit presque continuellement des laves & d'autres matieres, tantôt par le sommet & tantôt par les flancs. Il tient toujours les esprits en alarmes; & que n'a-t-on pas à craindre

---

que cette colonne formidable qui a caractérisé cette éruption; ayant toujours vu ces roches embrasées seulement mêlées avec beaucoup de fumée, & lancées par intervalle, mais sans former un corps & une gerbe de feu d'une hauteur aussi considérable. Toutes les autres relations s'accordent à dire que la hauteur de cette gerbe de feu devoit être de trois fois celle de la montagne, & que par conséquent elle pouvoit avoir dix à douze mille pieds de haut. Non-seulement Naples en étoit éclairé, mais à trente milles de distance on pouvoit lire distinctement pendant la nuit. On voyoit sortir de cette colonne effrayante, des éclairs affreux, qui suivant un nuage noir & épais, formé par la fumée, & dont la plaine étoit couverte, venoient éclater par milliers sur les environs de la ville, en s'éloignant toujours de plus en plus du foyer d'où étoit sorti le premier. Leur couleur étoit absolument celle du feu électrique. Des torrens de lave s'ouvrirent un passage vers Ottoyano, & causerent de grands dommages. Le cratere, vu de loin avec une lunette, paroissoit s'être considérablement agrandi,

d'un voisin aussi dangereux! Les ravages qu'il a causés, peuvent se renouveller à chaque instant. Herculanum, Pompeïa sont encore exposés à être ensevelis comme autrefois, & à nous priver peut-être pour toujours des découvertes précieuses qui pourroient nous donner les idées les plus exactes sur les mœurs & les usages des anciens. Il est prouvé, dit-on, par les excavations & les fouilles que l'on a faites au-dessus d'Herculanum, que cette ville se trouva ensevelie sous six rangs de laves, qui se sont amoncelées successivement les unes au-dessus des autres, jusqu'à la profondeur de quatre-vingt & même de cent vingt pieds, dans les endroits qui sont le plus près de la mer. Elles prennent donc souvent leur direction de ce côté, & doivent sans cesse faire trembler pour un événement semblable.

Le sort de cette ville a été des plus malheureux. Fondée, selon la tradition, par Hercule, sur une langue de terre qui s'avançoit dans la mer, elle fut presque entiérement détruite sous Néron, par un tremblement de terre, au rapport de Sénéque. Ce tremble-

ment de terre fut l'avant-coureur du fameux incendie du Vésuve de l'an 79, sous l'empire de Titus. Herculanum ne fut pas alors détruit par la lave enflammée, mais par des cendres fluides & bourbeuses sous lesquelles il fut enseveli. Ces cendres, qui se sont dans la suite converties en tuf, étoient, en tombant, d'une très-grande chaleur : elles embraserent les portes & les poutres des maisons qu'on a trouvées réduites en charbon, devenu mou dans la suite à cause de l'humidité qui a pénétré à la longue à travers la croûte épaisse de laves & de cendres. Le bled & les fruits en devinrent tout noirs, ainsi que les statues, les meubles & les ustensiles de bronze, sans cependant qu'aucun ait été brûlé, ni l'ouvrage même endommagé. Le même fléau s'étendit sur Pompéia, avec la différence que les cendres qui l'ont couverte ne se sont pas converties en tuf, qu'elles sont plus grossieres & plus détachées entr'elles, que la lave n'a jamais dirigé son cours de ce côté, à cause sans doute de la trop grande distance, & que les fouilles sont beaucoup plus aisées qu'à Herculanum : à peine y a-t-il quelques pieds au-des-

ſus des édifices de Pompéïa. Cette ville, ſituée à un quart de lieue de la mer, ſur la route qui conduit à Salerne, à douze milles environ de Naples & ſept de Portici, étoit, au rapport de Strabon, l'entrepôt commun de Nola, de Nocerra, d'Acerra: les marchandiſes y étoient tranſportées de la mer ſur le fleuve Sarno. On peut juger de ſa grandeur par la découverte qu'on y a faite d'un Capitole, privilege attaché ſeulement à des villes conſidérables, & par un vaſte amphithéatre ovale, ſitué ſur une hauteur, qui avoit vingt-quatre rangs de ſieges, & qui pouvoit contenir trente mille perſonnes. Stabia, nommée autrefois *Stabiæ*, & ſituée à une diſtance encore plus grande du Véſuve que Pompéïa, dans le terrein qu'occupe à préſent Gragnano, fut auſſi couverte de cendres dans l'incendie de 79. Elle avoit été détruite par Sylla dans la guerre des Marſes; & l'on n'y voyoit plus que des maiſons de plaiſance du tems de Pline, qui périt dans celle de Pomponianus.

On a tout lieu de conjecturer, par le petit nombre de corps morts qu'on

a trouvés dans ces trois villes, que les habitans eurent le tems de prendre la fuite. Ceux d'Herculanum étoient assemblés au théatre, lorsqu'ils furent assaillis par l'éruption des cendres. On n'y a pas même trouvé un seul os de squelette dans les fouilles qu'on y a faites. A Pompéïa, on a déterré quelques squelettes, qu'on suppose être de prêtres, dans une des parties du temple d'Isis, & quelques autres de soldats, dans des especes de casernes. La fuite des habitans de cette ville dut être très-précipitée, si l'on en juge par la quantité d'ustensiles pesans qu'on a trouvés loin des maisons, & qui probablement avoient été abandonnés en fuyant. A Stabia, on a découvert trois corps de femmes, dont l'une, qui devoit être sans doute la servante des deux autres, portoit vraisemblablement une cassette de bois qui s'est trouvée placée à ses côtés, & qui, lorsqu'on a voulu y toucher, est tombée en poussiere. Les deux autres avoient des bracelets & des pendans d'oreille d'or, qu'on voit dans le cabinet de Portici. Du reste, on n'a trouvé par-tout que très-peu de meu-

bles précieux, quelques médailles d'or & quelques pierres gravées. Les habitans enleverent tous les effets de quelque valeur, avant leur fuite : aussi les chambres de la plupart des maisons ont-elles paru presque entiérement démeublées.

Les géographes & les érudits disputoient sur la véritable position de ces anciennes villes, lorsque le hasard, en quelque sorte, conduisit à la découverte d'Herculanum. Le Prince d'Elbeuf, Emmanuel de Lorraine, qui avoit été envoyé à Naples en 1706, à la tête d'une armée Impériale contre Philippe V, ayant acquis une maison de campagne à Portici, y fit creuser un puits en 1713, auprès du jardin des Augustins Déchaussés. Après avoir percé les laves, & continué le travail jusqu'au tuf, on trouva sous les cendres trois grandes statues de femmes drapées, sur lesquelles le Vice-Roi Autrichien forma de justes prétentions : il les fit conduire ensuite à Rome, où elles furent réparées, & il les donna au Prince Eugene, qui les fit placer dans son jardin à Vienne, d'où après sa mort elles furent trans-

portées à Dresde, & placées dans un pavillon du jardin royal hors de la ville. Cette découverte fut cause qu'on défendit au Prince d'Elbeuf de continuer la fouille qu'il avoit commencée; & l'on fut plus de trente ans sans y penser, lorsque Dom Carlos étant devenu paisible possesseur du royaume de Naples, & ayant fait choix de Portici pour y passer le printems, ordonna de pousser les fouilles plus loin, jusqu'à ce qu'on trouvât des traces de bâtimens: le premier que l'on découvrit fut le théatre, qui ne reçoit de jour que par l'ouverture du puits qui tombe perpendiculairement au milieu. On trouva une inscription sur laquelle se lisoit le nom de la ville d'Herculanum: ce fut un grand trait de lumiere sur le lieu où l'on fouilloit, & un grand événement dans toute l'Europe. On se flatta de voir toute l'antiquité dévoilée, & de recouvrer les monumens littéraires dont on regrettoit la perte avec tant de raison. Les fouilles souterreines furent d'abord continuées avec une certaine activité.

Je n'examinerai pas, Madame, si ces fouilles sont faites avec toute l'intelli-

gence qui seroit à desirer. Il m'a cependant paru que par la méthode qu'on pratique, il n'est guere possible que la plus légere portion de terrein échappe aux travailleurs, qui malheureusement ne sont pas à présent aussi multipliés qu'une découverte de cette importance sembleroit l'exiger. Plusieurs étrangers qui ne voient ou qui ne peuvent voir les choses qu'en passant, voudroient que rien ne fût comblé, & qu'on enlevât la couverture supérieure, pour jouir de tout l'ensemble de la ville d'Herculanum. Mais, d'abord, dans quelle énorme dépense ne faudroit-il pas s'engager pour faire sauter les couches épaisses de lave qui sont au-dessus, & pour fouiller & enlever toutes les terres? Ensuite, quel avantage pourroit-on s'en promettre? Il faudroit sacrifier la ville de Portici, bien peuplée & bien bâtie, qui est au-dessus, pour exposer au jour de vieilles murailles affaissées, tombant en ruines, ou plutôt un monceau de pierres. Doit-on se résoudre à de pareils sacrifices, & se jetter dans de pareilles dépenses, précisément pour satisfaire le vain desir de quelques curieux? Peut-être

étoit-il possible, & auroit-il même fallu qu'on découvrît en entier le théatre situé sous le jardin des Augustins Déchaussés, qu'on auroit pu sacrifier sans peine. Cette opération en méritoit d'autant plus la dépense, qu'on auroit vu la scene, cette partie essentielle dont nous n'avons aucune connoissance bien précise & bien nette: mais elle est & sera peut-être toujours ensevelie; & l'on s'est contenté de découvrir une portion de l'orchestre & les sieges qu'il étoit assez facile de se représenter d'après tant de théatres anciens.

S'il faut juger du théatre d'Herculanum par les parties qu'on en voit, il étoit très-vaste & de la plus grande magnificence. Sa forme étoit ovale, mais beaucoup plus large que longue. Il a dix-huit rangs de sieges taillés dans le tuf. Au-dessus s'éleve un portique sous lequel il y avoit trois autres rangs de sieges. On a supputé que ce théatre pouvoit contenir trente-cinq mille cinq cens personnes assises, sans compter celles qui avoient leurs places dans la *Platea*, ou l'orchestre qui répond à ce que nous appellons le parterre. Cet

orcheſtre étoit pavé de carreaux très-épais, de marbre jaune antique, dont on voit encore des reſtes en pluſieurs endroits. Les portiques étoient auſſi pavés de marbre blanc. On avoit prodigué par-tout les plus riches ornemens ; & l'on préſume que tout l'ouvrage étoit couronné d'une colonnade en galerie, par la quantité de colonnes & de chapiteaux corinthiens, que l'on a trouvés, tant dans les environs du théatre, que dans l'orcheſtre même. Toute cette partie fut ſans doute renverſée par des tremblemens de terre, ou écraſée par le poids des cendres & des laves.

On a trouvé auprès du théatre un temple de forme ronde, que l'on croit avoir été conſacré à Hercule. Les murs intérieurs étoient ornés de peintures dont on a enlevé les plus grandes : une des principales repréſente Théſée, à qui les jeunes garçons & les jeunes filles d'Athenes baiſent les mains à ſon retour de Crete, après qu'il eut tué le Minotaure. Les autres ſujets ſont la naiſſance de Telephus, Chiron & Achille, Pan & Olympus. Ces peintures ſont à freſque ; mais la plupart des

autres tableaux que l'on a trouvés, tant grands & petits, & qui montent actuellement à plus de mille, sont en détrempe. Rien de plus agréable que les peintures qui représentent des Danseuses & des Centaures : elles sont aussi légeres que la pensée, belles comme si elles avoient été tracées par la main des Graces ; elles sont peintes sur un fond noir, & ne peuvent être attribuées qu'à un grand maître. Si dans une ville telle qu'Herculanum, il y avoit des morceaux de cette distinction, à quel point de perfection la peinture n'avoit-elle pas dû parvenir dans les tems brillans de la Grece ? Malheureusement, comme les premiers morceaux qu'on découvrit, étoient à fresque, on n'examina point les différences qui se trouvoient dans l'exécution. On crut devoir s'en rapporter à un homme qui devoit, disoit-il, conserver ces peintures avec un vernis : il en couvrit toutes celles qu'on avoit trouvées ; & il en est résulté qu'il n'est plus possible de distinguer la maniere & les procédés que les anciens artistes ont employés en les exécutant.

Le théatre & le temple dont je viens

de parler, faisoient partie de la place publique de la ville, ou le *Forum* dans lequel on a trouvé les statues équestres du vieux & du jeune Nonius Balbus. On a découvert encore plusieurs autres statues, tant en marbre qu'en bronze. Quelques statues en marbre sont d'un assez beau travail. Parmi celles qui sont en bronze, les plus grandes représentent des Empereurs & des Impératrices; & il n'en est aucune qui ne soit au-dessus de la grandeur naturelle; mais elles sont d'un travail médiocre. Il en est cependant une très-belle; c'est un Alexandre à cheval. Il manque un bras à la figure, & au cheval deux jambes : ce dommage peut aisément se réparer. Les yeux du cheval, aussi bien que ceux de la figure, sont incrustés en argent, & la bride est du même métal. Le piédestal sur lequel le cheval étoit placé, existe encore. Cet ouvrage ne cede pour l'invention ni pour l'excellence du travail, à aucun des autres monumens. Un autre de pareille grandeur, mais sans la figure du cavalier qui est perdu, fait le pendant du précédent, & ne lui cede point en beauté. Les bustes que l'on a trouvés sont en assez grand nombre;

ils sont partie en marbre & partie en bronze. Il en est quelques-uns qui sont très-dignes de l'attention des amateurs, particuliérement celui auquel on a donné le nom de Platon, mais qui paroît plutôt être une tête idéale. Cette tête mérite sur-tout d'être admirée pour l'exécution, comme étant infiniment supérieure à celle de tous nos artistes : c'est un des plus parfaits ouvrages qui soient au monde ; & je puis assurer, dit un très-grand connoisseur, qu'en aucun genre on ne peut rien voir de plus exquis.

Près de la place publique d'Herculanum, il y avoit une *villa* ou maison de campagne, avec un jardin qui en dépendoit ; & cette maison s'étendoit jusqu'à la mer. Elle n'avoit qu'un étage, & renfermoit une grande piece d'eau, autour de laquelle il y avoit des parterres ou des bosquets. Il régnoit tout le long de l'enceinte, un rang de colonnes de briques, revêtues d'une couche de stuc, qui portoient des solives appuyées par un bout sur le mur de clôture du jardin ; ce qui formoit une feuillée ou berceau, que les anciens mettoient volontiers dans leurs

jardins. Il y avoit sous cet abri des cabinets de formes différentes, soit pour la conversation, soit pour prendre des bains. Des bustes & des figures de femmes en bronze, étoient placés alternativement entre les colonnes. Un canal d'une médiocre largeur, circuloit le long de la muraille du jardin, & une longue allée conduisoit au-dehors. à un cabinet ou pavillon d'été de forme ronde, & percé de toutes parts, lequel s'élevoit de plus de vingt pieds au-dessus du niveau de la mer: au sortir de la longue allée on montoit quatre marches, & l'on parvenoit ensuite au pavillon où l'on a trouvé ce beau pavé de marbre d'Afrique & de jaune antique, qui étoit entouré, lorsqu'on l'a découvert, d'une bordure de marbre blanc, qui avoit plus d'un pied de large, & qui failloit de quatre ou cinq pouces au-dessus du sol. J'ai cru, Madame, devoir vous rapporter cette description extraite d'une Lettre de M. l'abbé Winckelmann, qui a obtenu du Gouvernement la permission de pénétrer par-tout, & d'examiner à loisir toutes les curiosités d'Herculanum, pour vous donner une idée de

la

la forme des jardins anciens. Du reste, c'est dans un des cabinets qui appartenoient à cette maison de campagne, qu'on a trouvé les manuscrits qui ont excité d'abord une si grande fermentation parmi les savans.

Quand on découvrit ces manuscrits qui sont au nombre de plus de mille, sans compter ceux qu'on dit être pêle-mêle dans les voûtes souterreines de Portici, avec des débris de statues & d'autres monumens; ils étoient dans des armoires réduites en charbon, & qui tomberent en morceaux, dès qu'on voulut y toucher. Les manuscrits eux-mêmes ne parurent que du bois brûlé & du charbon; & de-là vient qu'on en mit plusieurs en pieces, & qu'on les jetta dans les décombres. Ce ne fut que lorsqu'on les eut reconnus pour ce qu'ils étoient, qu'on les recueillit avec soin. Ils sont écrits sur des feuilles très-minces de *Papyrus* ou de roseau d'Egypte, qui sont roulées autour d'un pivot ou cylindre en bois: la plupart ont un palme de hauteur, environ dix pouces pied de Roi, quelques-uns en ont deux, & d'autre trois; & roulés, ils portent jusqu'à

quatre doigts de diametre ou d'épaisseur, certains même jusqu'à un demi-palme. Tous ces manuscrits ne sont écrits que d'un seul côté, c'est-à-dire, du côté de l'intérieur des rouleaux, & sont divisés par colonnes larges de quatre bons doigts : chaque colonne contient environ une quarantaine de lignes. Ceux que l'on a déroulés jusqu'à présent, & d'autres que des connoisseurs ont examinés, sont tous grecs: il n'y en a point en langue latine, encore moins en langue Sabine ou en langue Osque, c'est-à-dire, celle que parloient les plus anciens peuples de la Campanie, ainsi qu'on l'avoit d'abord prétendu. Comme Herculanum étoit une ville Grecque d'origine, il est tout naturel de penser que la langue grecque s'y étoit conservée : peut-être même étoit-elle la seule en usage parmi le peuple, Cependant les caracteres sont italiques. Tous les mots, sans aucune exception, sont écrits en lettres onciales, & ne sont séparés ni par des points ni par des virgules. On ne rencontre aucun signe ni d'interrogation ni autres, qui puissent aider à la prononciation, ou faire remarquer les

endroits qui demandent qu'on éleve la voix. L'encre est très-noire, & plus noire même que les manuscrits, quoique convertis en charbon; ce qui en facilite beaucoup la lecture. On conjecture que cette encre n'étoit pas aussi fluide que la nôtre, & qu'il n'y entroit pas du vitriol; sans quoi, ayant été exposée à la chaleur du feu, elle seroit devenue jaune, comme celle de tous les vieux manuscrits écrits sur du parchemin, & de plus elle auroit corrodé les pellicules délicates du *Papyrus*, à cause de l'acidité du vitriol.

La difficulté étoit de dérouler ces manuscrits; & l'on étoit dans la plus grande impatience de savoir ce qu'ils contenoient. Un souffle pouvoit les déranger; la moindre imprudence pouvoit les détruire entiérement. Plusieurs tentatives que l'on avoit faites, ne laissoient aucun doute là-dessus. Enfin le P. Antoine Piaggi, Clerc régulier des écoles pies, proposa un expédient qui fut approuvé & trouvé le plus sûr. Il ne seroit pas facile, sans le secours des figures, de donner une idée claire de la maniere d'opérer de cet homme industrieux & rempli de ta-

lens. Il me suffira de dire que jusqu'à présent il a parfaitement réussi : mais le travail est si long, que l'espace de quatre ou cinq heures suffit à peine pour détacher la largeur d'un doigt dans la longueur du rouleau ; & il faut un mois entier pour arriver jusqu'à la largeur de neuf à dix pouces. On n'a encore entiérement déployé que quatre manuscrits ; & le hasard a voulu que tous les quatre fussent du même auteur. Son nom est Philodemus, né à Gadara en Syrie, de la Secte d'Epicure, & contemporain de Cicéron, qui en fait mention, ainsi qu'Horace. Le premier manuscrit est une dissertation où l'on cherche à prouver que la musique est dangereuse pour les mœurs & pour l'Etat : le second contient le second livre d'un Traité de Rhétorique, dont l'objet est de montrer l'influence que l'éloquence a dans l'administration de l'Etat : le troisieme renferme le premier livre de cette Rhétorique : & le quatrieme un Traité des Vertus & des Vices. Ces manuscrits, peu importans, ont trompé l'attente des Gens de Lettres. Ils desireroient qu'on ne s'attachât pas à finir le déve-

loppement des écrits commencés, quand on pourroit juger de l'objet de l'ouvrage, & qu'on l'abandonnât s'il n'en méritoit pas la peine, pour passer à d'autres plus intéressans. On voudroit sur-tout, qu'au lieu d'un éleve qu'on a donné au P. Piaggi pour le former, on lui en confiât plusieurs, afin de hâter l'opération du développement des manuscrits. Peut-être y en a-t-il qui renferment les trésors les plus précieux; & l'on ne sauroit satisfaire assez tôt l'impatience de tous les savans.

Le théatre, le temple d'Hercule & la maison de campagne dont j'ai parlé, sont les édifices les plus considérables que l'on a découverts jusqu'à présent à Herculanum. Les autres sont des maisons qui étoient habitées par de simples particuliers. On a reconnu que les rues étoient tirées au cordeau, & qu'elles avoient de chaque côté des trottoirs ou parapets pour les gens de pied. La plupart des maisons n'ont qu'un étage. Les escaliers sont étroits. Il paroît qu'anciennement on n'en connoissoit que de deux sortes, ou les escaliers à vis ou les rampes droites

en échelles. Autour des chambres, il y a une espece de gradin d'un pied de haut, où l'on croit que s'asséyoient les esclaves. Les murs des maisons sont le plus souvent peints à fresque. Le pavé des chambres est ou en marbre de diverses couleurs, ou en mosaïque faite avec quatre ou cinq especes de pierres naturelles, ou en briques de trois pieds de longueur & de six pouces d'épaisseur. Il paroît que les fenêtres étoient fermées avec des contrevents ou des volets pendant la nuit, & ouvertes pendant le jour. On n'a trouvé du verre qu'à un très-petit nombre de maisons; & ce verre étoit fort épais. Les anciens cependant devoient faire un grand usage du verre, puisqu'on a trouvé plusieurs bouteilles & gobelets en ce genre. Dans une maison on a découvert une cave, autour de laquelle des urnes de terre rougeâtre, destinées à contenir le vin, étoient rangées & maçonnées dans le mur. Chaque urne avoit des couvercles de marbre, & pouvoit contenir environ quarante pintes de Paris. Le vin, dans une de ces urnes, s'est trouvé comme pétrifié & d'une couleur brune foncée.

Deux pains entiers & de même forme se sont très-bien conservés : ils ont environ un pied de diametre, & cinq pouces d'épaisseur, avec huit entailles par-dessus. On a trouvé aussi un morceau de pâte levée, prête à être cuite, du bled, de l'orge, du son, des feves, des dates, des poires, des raisins secs, des amandes, des grenades, des figues séches, un reste d'assez gros poisson, cuit au vin rouge, avec sa sauce desséchée & durcie, un pain de cire durcie, un morceau de baume rougeâtre, qui rend encore une bonne odeur; des filets à pêcher & à prendre des oiseaux, plusieurs pelotons de fil de différentes grosseurs, des sandales de cordes, des moules de boutons, deux morceaux de galon d'or, tissus d'or-trait sans mêlange de fil ni de soie, des miroirs, des aiguilles d'argent, dont les femmes se servoient pour rouler les tresses de cheveux derriere la tête; des bracelets de bronze & d'autres d'or, qui tous ont la forme d'un serpent, des pendans d'oreilles d'or ressemblans à la tête d'un gland, des tasses d'argent avec leurs soucoupes, de la même forme & de la même gran-

deur que celles dont nous nous servons pour le thé. Enfin, Madame, depuis les objets propres à embellir les maisons, jusqu'aux nécessaires de toilettes & aux ustensiles de cuisine, on a découvert tout ce qu'il faudroit pour monter une maison entiere à la Romaine ; ce qui donne, non seulement l'idée la plus exacte que nous ayons eue jusqu'à présent des arts des Romains, mais encore de leur maniere de vivre. Je ne parle pas d'une infinité d'autres ustensiles, tels que les lampes, les candelabres qui servoient à porter les lampes, & qui ressemblent à nos guéridons, les balances qui sont toutes comme celles que nous nommons *pesons* ou *romaines*, les mufles de lion & d'autres têtes d'animaux de bronze, par lesquels l'eau couloit dans les bains, ainsi que dans les maisons, les vases sacrés destinés aux sacrifices, les instrumens de chirurgie, de musique, &c. Vous verrez tout cela décrit avec la plus grande exactitude dans le magnifique Recueil des antiquités d'Herculanum, gravées par ordre du Roi des deux Siciles. Je me bornerai seulement à vous dire que la principale

considération que méritent les ustensiles antiques, & sur-tout les vases, consiste dans l'élégance de leurs formes. Ces formes gracieuses sont établies sur les principes du bon goût, & s'étendent même jusques sur les anses des vases travaillés avec un soin & une délicatesse extrêmes.

L'heureux succès des travaux entrepris à Herculanum, engagea à faire des recherches en d'autres endroits. On découvrit Pompeïa, & bientôt après Stabia. Plus loin, vers Sorrento, auprès de Prayano, on découvrit encore des appartemens souterreins; mais, pour ne pas se jetter dans de trop grandes dépenses, le travail en cet endroit n'a pas été continué. En 1755, on commença de faire à Pompeïa des fouilles qui sont d'autant plus assurées, qu'on marche pas à pas dans une grande ville, & qu'on a trouvé la principale rue, dont la direction est en ligne droite. Cependant, malgré la certitude où l'on est de trouver des trésors inconnus à nos ancêtres, les travaux sont poussés avec beaucoup d'indolence & de lenteur: je n'y ai vu que huit hommes occupés à déblayer le

terrein. Les quatre murailles de quelques maisons ensevelies sous terre, sont actuellement à découvert : on peut juger de leur forme & de la distribution des appartemens. On a trouvé une porte de ville, des tombeaux qui paroissoient être sur le chemin qui conduisoit à la ville, un petit temple tout entier, dédié à Isis, dépendant d'une grande maison de campagne, & devant ce temple ou chapelle quarrée, un autre temple rond. Les peintures qui couvrent les murs, sont précieuses, en ce qu'elles sont faites d'après les usages du tems, & qu'elles nous en font connoître plusieurs, sur lesquels on n'avoit que des conjectures fausses ou incertaines. On n'a découvert encore à Stabia qu'une maison de campagne ou *villa*, qui ressemble assez à celle d'Herculanum, & quatre tableaux posés deux à deux l'un contre l'autre, la face en dedans, & appuyés contre le mur, sur le plancher d'une chambre de cette maison. Ces quatre morceaux sont environnés de bordures de diverses couleurs; & les figures, qui ont environ quinze pouces de haut, sont peintes avec un soin infini, & bien supé-

rieures à tout ce que l'on a découvert jusqu'à présent en ce genre. On conjecture que ces morceaux avoient été enlevés d'ailleurs, peut-être de la Grece, pour être encastrés dans les murs de cette chambre.

Tous les antiques & les objets dignes de quelque attention qu'on trouve dans ces trois villes, sont exactement rassemblés & transportés à Portici. Les bâtimens de ce palais sont très-simples. La cour même, de forme octogone, a l'inconvénient d'être traversée par le grand chemin ; mais la situation est la plus délicieuse qu'il soit possible d'imaginer. La façade principale regarde la mer ; & de-là on a une vue superbe qui embrasse Sorrento, l'isle Caprée, la pointe du Pausilippe & tout le golfe de Naples. Le jardin qui s'étend jusqu'au bord de la mer, est bordé dans toute sa longueur, de deux terrasses qui sont de niveau avec l'appartement du Roi, & qui le séparent des plantations d'orangers, de citronniers, de grenadiers, &c. Dans le premier étage d'une aile ajoutée au palais, laquelle renferme une cour quarrée, on a rangé tous les objets qu'on a décou-

verts; & c'est ce qu'on appelle le *Musæum Herculanum*, selon une inscription écrite en lettres d'or sur un marbre noir au-dessus de la porte d'entrée. Un corps-de-garde est établi à cette entrée, pour empêcher ceux, & particuliérement les étrangers qui n'ont pas une permission expresse du premier Ministre, de pénétrer en dedans. Il y a même une ordonnance du Roi, qui défend à ceux qui voient ce *Musæum*, de s'arrêter pour tirer des copies des antiques, ou pour faire des remarques par écrit.

Le premier objet qui s'annonce au milieu de la cour intérieure, est un cheval de bronze qu'on a refondu depuis peu, en se servant des pieces d'un quadrige, c'est-à-dire, d'un char à quatre chevaux, originairement placé sur le haut du théatre d'Herculanum. La cour est environnée de statues de marbre, entre lesquelles on a placé d'anciennes margelles de puits, des autels, des colonnes, & toutes sortes d'ouvrages en terre cuite, comme des *glireria*, c'est-à-dire, des cages de terre pour engraisser une espece de rats qui se trouvent dans les bois de châtai-

gniers, qui sont très-bons à manger, & dont les anciens étoient très friands. On y voit aussi d'anciennes inscriptions appliquées & scellées contre la muraille. Sur un escalier tournant qui conduit au cabinet des antiques, composé de dix-sept pieces, on a placé six statues de femmes en bronze. De-là on entre dans la premiere piece, principalement remplie de vases propres aux sacrifices. Au milieu, sur deux tables rondes de marbre, on a posé deux trépieds parfaitement travaillés, & un *focolare* (un foyer) de bronze où l'on mettoit du charbon pour échauffer les chambres. La seconde piece, ornée du beau pavé d'Herculanum, renferme encore différens vases destinés à toutes sortes d'usages. Les autres petits ustensiles sont rangés dans la troisieme & quatrieme piece. On a placé dans le pourtour de la cinquieme, des bustes de bronze sur des armoires basses, différentes de celles qui, dans le même lieu, renferment les manuscrits. La sixieme piece est décorée de candelabres antiques; & dans une galerie qui en dépend, & à laquelle on a donné, en la construi-

ſant, la diſpoſition d'une cuiſine, on a mis les anciens uſtenſiles de cuiſine. On voit dans la ſeptieme piece, des monumens de marbre, dans la huitieme, les quatre tableaux qu'on a trouvés à Stabia, & les trois plus belles ſtatues en bronze, le Silene, le jeune Satyre endormi, & le Mercure. La neuvieme chambre eſt remplie de grands bas-reliefs de ſtuc, & de quantité de morceaux de moſaïque très-bien conſervés; & la dixieme, de bas-reliefs en marbre d'un beau travail. Les autres pieces n'ont pas encore de deſtination particuliere. La grande quantité d'objets que l'on a découverts, fait que, faute de place, on en laiſſe pluſieurs dans deux vaſtes magaſins, & même dans les caves ſouterreines du palais, où ils ſont entaſſés pêle-mêle. Pour les grands morceaux de peinture, ils ſont placés dans des chambres particulieres qui n'ont aucune communication avec le cabinet proprement dit.

Tel eſt, Madame, ce ſuperbe *Muſeum Herculanum*, dont je n'ai pu cependant vous donner qu'une eſquiſſe légére, à cauſe des difficultés qu'on

éprouve pour l'examiner à son aise. On peut bien dire que c'est un trésor unique, & que dans aucun endroit de l'univers il n'est pas possible d'en trouver un semblable à celui-ci. Il semble, en le voyant, qu'on est tout Romain, & qu'on est en quelque sorte le contemporain de ces maîtres du monde. On est presque assuré de connoître leurs mœurs, leurs usages, leur maniere de vivre, leurs goûts, leurs plaisirs, & vous le dirai-je même, leur penchant effréné pour la débauche, par la grande quantité de représentations obscenes que l'on a trouvées: mais en même tems on a bien occasion de se mocquer de tous ces Commentateurs qui se sont tourmentés pour nous donner des explications si fausses des usages des anciens, quoique débitées avec un ton si marqué de confiance.

Je suis, &c.

A Naples, ce 24 Août 1758.



LETTRE CCCLXI.

Royaume de Naples.

Je vais, Madame, parcourir des pays entiérement inconnus à la plupart des voyageurs. Il en est peu qui se hasardent d'aller au-delà de Naples ou de ses environs. Ils sont autant retenus par la crainte des bandits qui infestent en si grand nombre l'intérieur du royaume de Naples, que par la difficulté des chemins & par les désagrémens des auberges, les plus mauvaises peut-être qu'il y ait en Europe. Quelques-uns prennent tout au plus, en retournant à Rome, la route du Mont-Cassin: c'est celle que j'ai prise moi-même pour voir l'Abruzze, la province la plus septentrionale, & redescendre ensuite dans les provinces qui sont à l'est & au midi, en dirigeant mes pas vers le détroit de Sicile.

A cinq lieues de Naples, du côté du nord, on trouve d'abord, dans la délicieuse plaine de Capoue, la petite

ville épiscopale de Caserte, qui doit son origine aux Lombards. Le Roi en ayant acquis le fief de l'ancienne Maison des Ducs de ce nom, y fit jetter, en 1752, les fondemens d'un château superbe, dirigé par Vanvitelli, le plus célebre architecte de l'Italie. Le plan de ce château est un vaste rectangle, formé de quatre cours égales & semblables, & de quatre grands corps de bâtimens. Les deux grandes façades ont chacune trente-quatre croisées. Au milieu de chaque face & aux angles, sont des corps avancés avec des pilastres. Deux ordres de colonnes s'élevent jusqu'au comble, & soutiennent de larges frontons, ornés de sculpture. Le grand escalier, éclairé par vingt-quatre croisées, & décoré par la plus belle architecture & les marbres les plus riches, est terminé en haut par une voûte à jour. L'appartement du Roi & de la Reine sont séparés par une galerie qui a cent trente-huit pieds de long sur quarante-deux de large & cinquante-deux de hauteur. Malgré le grand nombre d'ouvriers qui travaillent sans relâche, ce château n'est pas encore achevé: mais on reconnoît déja

qu'il sera le plus magnifique, le plus régulier & le plus vaste de l'Italie. Les colonnes, les marbres, toutes sortes d'ornemens, doivent être prodigués dans cet édifice, auquel seront joints des jardins délicieux qu'on se propose de décorer par les plus belles statues. Ce qui doit paroître étonnant, c'est que les dépenses totales, après que toutes les constructions seront finies, ne monteront pas à plus de dix ou douze millions, en y comprenant même l'acquéduc que l'on a fait pour amener les eaux jusqu'à Caserte. Cet aquéduc a neuf lieues de long depuis le lieu de la source qui est vers l'endroit où les Samnites firent passer les Romains sous le joug aux Fourches Caudines. On a été obligé, dans une vallée, de construire un pont qui a mille six cens dix-huit pieds de long & cent soixante-dix-huit de haut, & trois étages : le premier est de dix-neuf arches, le second de vingt-sept, & le plus haut de quarante-trois. Dans d'autres endroits, il a fallu percer des montagnes pour frayer à l'eau un passage. On peut comparer les travaux faits dans cet aquéduc, à tout ce qui

les anciens ont exécuté de plus grand en ce genre.

La route de Caserte au Mont-Cassin n'offre rien de remarquable. Avant de me rendre à cette fameuse abbaye, je me suis un peu détourné pour voir Aquino, si renommée par la naissance de saint Thomas d'Aquin, mort à l'âge de quarante-huit ans en 1274, en se rendant, par ordre du Pape, au concile de Lyon. Aquino est d'ailleurs une fort petite ville depuis qu'elle fut ruinée par l'Empereur Conrad : elle a le titre d'évêché, mais son évêque n'y réside pas, & la cathédrale même est détruite. La curiosité m'a conduit encore à Arpino, célebre par la naissance de deux hommes très-distingués dans la République de Rome, Marius & Cicéron. La ville mérite à peine qu'on en parle. Les Dominicains ont aujourd'hui un couvent dans l'endroit même où Cicéron possédoit une maison de campagne, à laquelle il alloit le plus volontiers : elle étoit située dans une isle que le Fibrino forme avant que de tomber dans le Carigliano. Il n'y a que trois lieues de-là à San-Germano (Saint-Germain), autre

petite ville d'environ cinq cens ames; située près des ruines de l'ancienne Casinum, qui fut détruite par Théodoric, Roi des Goths, & dont on voit encore des vestiges. Le grand nombre de pélerins qui se rendoient au Mont-Cassin, engagerent les Religieux qui ne pouvoient pas les recevoir dans leur couvent encore peu considérable, & d'ailleurs d'un accès difficile, à en faire bâtir un autre au bas de la montagne. Quelques maisons s'y formerent à l'entour; & c'est ainsi que commença, en 866, la ville de Saint-Germain, qu'on fortifia d'une enceinte de murailles, pour la mettre à l'abri des incursions des Sarrasins. Dans la suite, le couvent fut détruit, & l'on établit à la place un hospice habité par quatre Religieux officiers de l'abbaye, qui exercent de la maniere la plus honnête & la plus édifiante, l'hospitalité envers tous les passans. Grands seigneurs & mendians, tous sont indistinctement reçus; & l'affluence est quelquefois telle, qu'on compte jusqu'à trois ou quatre cens personnes.

Il faut aussi convenir que l'abbaye du Mont-Cassin est bien propre à pi-

quer la curiosité, tant par la magnificence des bâtimens qu'on y voit, que par les événemens qui s'y sont passés. Vous savez, Madame, que ce fut sur cette montagne que, dans le commencement du sixieme siecle, se retira saint Benoît, dont les vertus & les miracles lui acquirent une si grande réputation, que le féroce Totila lui-même, Roi des Goths, alla le visiter. Le grand nombre de personnes qui se rendirent de toutes parts auprès de lui, l'engagea à bâtir un monastere, où il établit une regle qui a été adoptée presque par tous les Cénobites de l'occident; lui-même a mérité d'en être regardé comme le Patriarche. Bientôt son Ordre se propagea dans toutes les contrées de l'Europe. Il devint l'asyle de la science & de la vertu. Que de grands hommes ne sont pas sortis de son sein! Selon la chronique de cet Ordre, il a produit quarante Papes, deux cens Cardinaux, cinquante Patriarches; mille six cens Archevêques, quatre mille six cens Evêques, quatre Empereurs, douze Impératrices, quarante-une Reines, & trois mille six cens Saints canonisés. Il me semble

même avoir lu quelque part, que tous ceux qui ont l'avantage de mourir revêtus de l'habit de saint Benoît, sont assurés d'aller droit en Paradis. Mais, si la critique éclairée a droit de s'élever contre ces exagérations, dictées sans doute par le motif si naturel à l'homme de donner de l'éclat à tout ce qui l'intéresse, on ne peut du moins refuser aux Bénédictins la gloire d'avoir perpétué jusqu'à nous le peu de connoissances qui restoient chez les Barbares, depuis la chûte de l'Empire Romain : ils s'occuperent dans leurs retraites solitaires, à transcrire les auteurs sacrés & profanes ; & c'est à eux que l'on doit les plus précieux restes de l'antiquité. Depuis la renaissance des Lettres, les laborieux écrivains de cet Ordre, particuliérement ceux de la Congrégation de S. Maur, qui font tant d'honneur à la France, n'ont cessé de publier & publient encore tous les jours, des ouvrages utiles qui leur assurent à jamais la reconnoissance de tous les savans. Un autre service non moins signalé que les Bénédictins ont rendu, sur-tout dans les premiers tems de leur institution, ce sont

les défrichemens qu'ils firent dans tous les déserts qu'ils allerent habiter pour se dérober aux regards du monde. Les forêts furent abattues, les marais furent desséchés, les campagnes incultes devinrent fertiles. Plusieurs villes aujourd'hui florissantes, ne doivent leur existence qu'à des travaux si utiles. Peut-être auroit-il été à desirer que les saintes mains de ces Moines se fussent toujours exercées à de pareils travaux: c'est la meilleure réponse qu'ils auroient pu faire aux reproches qu'on ne cesse de répéter sur leurs grandes richesses, considérées d'un œil si jaloux, mais cependant si légitimement acquises, puisqu'ils ne les doivent pas originairement à des usurpations ou à d'autres moyens frauduleux pour se les procurer.

L'abbaye du Mont-Cassin, le berceau de tout l'Ordre, ne tarda pas à devenir célebre. Plusieurs personnages distingués dans le monde, coururent s'ensevelir dans ce saint asyle, pour se livrer à la pratique de toutes les vertus. On y vit même des Souverains abdiquer leur trône, embrasser une regle austere, & le disputer aux autres

Religieux par leur ferveur & leur humilité ; tels saint Carloman, fils aîné de Charles Martel, & oncle de Charlemagne ; saint Ratchis, Roi des Lombards, &c. Les hordes de brigands qui porterent pendant si long-tems le fer & la flamme dans toute l'Italie, étendirent leurs ravages sur cette abbaye. Les Lombards la ruinerent en 589 ; les Sarrasins commirent les mêmes excès en 884, & raserent presque tous les bâtimens. Mais enrichie par les bienfaits de plusieurs Princes & par les excessives libéralités d'une infinité de particuliers, elle trouva toujours des ressources pour réparer ses pertes, & pour faire même des embellissemens dignes de la magnificence royale : elle possede la ville de Saint-Germain, plus de vingt bourgs, villages & châteaux, dans une grande étendue de terre, qu'on découvre de l'abbaye même, sans compter plusieurs paroisses & plusieurs couvents, sur lesquels elle exerce la jurisdiction épiscopale. Les Papes s'empresserent de la combler de plusieurs privileges, entr'autres de ne relever que du Saint Siege. Son abbé est le premier Baron du royaume de Naples,

Naples, & occupe la premiere place dans l'assemblée générale des Etats. Il prend le titre de *Patriarche de la sainte Religion, Abbé du saint monastere de Cassin, Chancelier & grand Chapelain de l'Empire Romain, Abbé des Abbés, Chef de la Hiérarchie Bénédictine, Chancelier & Collatéral du Royaume de Sicile, Comte & Gouverneur de la Campanie, de la Terre de Labour, & de la Province maritime, Prince de la Paix.* En lisant l'histoire de ce Royaume, on voit que les supérieurs de ce monastere y ont joué toujours un grand rôle, & qu'ils étoient même assez puissans pour soutenir des guerres contre les Ducs de Naples, de Bénévent, de Gaëte, d'Amalfi, les Princes de Salerne, &c. Au reste, l'Abbé, qui est changé tous les six ans, doit être pris parmi les Religieux du couvent : il est élu par le chapitre général, composé de tous les Abbés de la congrégation du Mont-Cassin, qui comprend soixante-douze Maisons, & de tous ceux qui ont été Abbés, parce que ce titre est indélébile.

Le chemin qui conduit de St-Germain à l'abbaye, se fait sur des mules qu'on

fournit gratuitement dans l'hoſpice aux étrangers, pour les porter au haut de la montagne. Quand on eſt arrivé, on découvre en entier la façade méridionale du couvent, qui a cent vingt-cinq pieds de long. On y entre par une ancienne voûte qu'on conſerve comme un reſte du couvent que ſaint Benoît a, dit-on, habité. Le chapitre, les corridors, la bibliotheque, les différens corps de logis pour les étrangers, tout eſt de la plus grande propreté : mais rien n'offre un coup-d'œil auſſi frappant que l'égliſe. Repréſentez-vous tout ce que la peinture, la ſculpture, la dorure, ont de plus riche & de plus éclatant, répandu de toutes parts avec une véritable profuſion. Peut-être même tous ces ornemens donnent-ils à ce temple l'air d'une décoration théatrale. Le maître autel eſt ſur-tout d'une magnificence dont rien n'approche, à cauſe des matieres précieuſes dont il eſt formé. Par-deſſous eſt le tombeau de ſaint Benoît & de ſainte Scholaſtique ſa ſœur. Autour de l'autel brûlent ſans ceſſe treize lampes, pour faire alluſion aux treize flambeaux entre leſquels on rapporte que l'ame du ſaint Patriarche fu

vue après sa mort. A un quart de lieue du couvent du Mont-Caſſin, eſt un autre petit couvent appellé Albanetta, dans lequel on montre la chambre aujourd'hui convertie en un oratoire, laquelle fut habitée par saint Ignace, fondateur des Jéſuites, lorſqu'il y fit une retraite de quarante jours, & qu'il y compoſa la regle de ſa Compagnie, approuvée peu de tems après par le Pape Paul III. Un Bénédictin, nommé Conſtantin Cajetan, prétend, dans un livre intitulé, *Vindex Benedictorum*, que quatre Bénédictins du Mont-Caſſin avoient compoſé la regle de ſaint Ignace, priſe ſur celle de ſaint Benoît, & que les Jéſuites même n'étoient qu'une branche de l'Ordre de ſaint Benoît. Quelqu'un a remarqué à ce ſujet, qu'il y avoit ſans doute bien des rapports de ſcience & de vertu, mais qu'il n'y en avoit guere dans le plan ni dans l'exécution du projet de ſaint Ignace.

L'abbaye du Mont-Caſſin eſt compoſée d'environ trente-cinq Religieux, ſans compter une trentaine d'autres qui ſont diſtribués ailleurs. Preſque tous ſont de très-bonne famille. Quoi-

que dévoués aux ſoins pénibles de l'hoſpitalité, il en eſt pluſieurs parmi eux qui ſe ſont rendus illuſtres dans les ſciences & dans la littérature. J'ai eu ſur-tout occaſion d'en cònnoître un qui réunit à des manieres aiſées & au ton même d'un homme du monde, beaucoup d'eſprit & des connoiſſances très-variées. Je lui ai fait part de mon deſſein de diriger d'abord mes pas vers l'Abruzze, & de parcourir enſuite toutes les provinces du royaume. Je vous conſeille, m'a-t-il dit, de ne vous engager qu'avec précaution dans des pays & des routes auſſi difficiles. Les bandits qui les infeſtent, ſont véritablement redoutables; ce ſont des hommes déterminés, remplis de courage, & que l'aſſurance de l'impunité rend encore plus audacieux. Ils laiſſent tranquilles leurs compatriotes; mais ils ne ſont grace à aucun étranger, s'ils ont le moindre ſoupçon qu'il porte quelque argent. Les précautions même que prend le Gouvernement, dénotent bien qu'il faut craindre ces ſcélérats : il fait accompagner les couriers par des ſoldats ſur preſque toutes les routes. Peut-être y a-t-il moyen d'échapper à leurs re-

cherches, & de s'attirer même une espece de vénération de leur part, en endossant un habit de Moine, & sur-tout le froc de Capucin ou de Cordelier : mais je crois que pour satisfaire votre curiosité, vous n'êtes pas homme à prendre un pareil déguisement.

D'ailleurs, pour vous parler seulement d'un pays que je connois beaucoup à cause des fréquens voyages que j'y ai faits pour les affaires de notre maison, que verriez-vous dans l'Abruzze ? Ce pays n'est plus ce qu'il étoit anciennement. Quoiqu'il ne manque ni de bled, ni de riz, ni de vin, que ses montagnes & ses vallons abondent en excellens pâturages, en plantes aromatiques & médicinales, en bois & en gibier de toute espece, il s'en faut bien que la culture réponde aux moissons abondantes qu'on pourroit y recueillir. Je puis même vous assurer qu'il est désert en comparaison de ce que les auteurs nous rapportent de son ancienne population. Vous savez qu'il est à peu près renfermé dans les limites de ce qu'on appelloit autrefois le *Samnium*; & si le récit des histo-

riens n'eſt pas trop exagéré, quelle prodigieuſe quantité d'habitans ne devoit-il pas nourrir, puiſqu'ils ſoutinrent, pendant pluſieurs ſiecles, des guerres ſanglantes & opiniâtres contre les Romains, & qu'ils ne ſe ſoumirent entiérement à ces victorieux rivaux, qu'après avoir eſſuyé la perte de quatre-vingt batailles ? Ne peut-on pas raiſonnablement en conclure que ce ſeul canton renfermoit autrefois un plus grand nombre d'ames que n'en contient aujourd'hui la moitié des royaumes de Naples & de Sicile ? Mais en même tems pourrez-vous n'être pas indigné de la politique barbare des Romains ?

Ces déteſtables tyrans, infatués de l'idée qu'ils étoient deſtinés par le ciel à devenir les maîtres de l'univers, ne faiſoient aucune grace à ceux qui vouloient mettre des bornes à leur ambition. Ils maſſacroient, exterminoient tout, hommes, femmes, enfans, ravageoient les campagnes, détruiſoient les villes, laiſſoient de toutes parts des marques de leur fureur ; & leur ſoif inſatiable de régner ne leur faiſoit quitter les armes, que lorſqu'ils

avoient converti en déserts affreux, des pays auparavant heureux & tranquilles sous leurs propres loix. Que de nations puissantes ont ainsi disparu devant ces brigands forcenés! Les Marses, les Pelignes, les Vestins, confondus quelquefois avec les Samnites, les Samnites eux-mêmes, plus loin les Apuliens, les Messapiens, les Lucaniens, les Brutiens, les Picentins, en un mot tous les habitans de la grande Grece, ce pays si renommé par les grands hommes qu'il a produits, par sa richesse, la fertilité de ses campagnes, la magnificence de ses monumens; tout succomba; tout périt sous les forces redoutables des usurpateurs de Rome. Déjà de leur tems il ne restoit plus que des amas de ruines. Les communications avec ces beaux pays étoient déjà interceptées, & n'étoient pas mieux établies qu'elles le sont aujourd'hui. La grande Grece n'est plus, disoit Cicéron (*magna Græcia nunc non est.* Orat. pro sex. Roscio Amerino). Ceux qui ont des affaires, continue-t-il, avec les Salentins ou les Brutiens, peuvent à peine en apprendre des nouvelles trois fois dans l'année (*qui in Salentinis*

aut in Bratiis habent, unde vix ter in anno audire nuntium possunt).

Si vous ajoutez les incursions de ces autres brigands, les Vandales, les Goths, les Lombards, les Sarrasins, celles des Normands & des François, qui tour à tour ont pillé & ravagé ce pays ; si vous réunissez encore les ravages causés par le tems, les variations continuelles de la nature auxquelles la main des hommes, presque tous fuyant un séjour dévasté, n'a pu remédier que foiblement ; quelle idée ne devez-vous pas vous former de ces régions infortunées ? Aussi ne verriez-vous par-tout que des traces d'un bouleversement effroyable. Les antiquités pour lesquelles les étrangers entreprennent ordinairement le voyage d'Italie, sont dans ces contrées ensevelies sous des décombres informes, ou couvertes par des forêts impénétrables. A la place se sont élevés quelques villes & quelques villages, où la pauvreté des murs répond à celle des habitans. Dans les deux Abruzzes, par exemple, & le Comtat de Molise qui en dépend, vous ne trouveriez pres-

que rien qui fût digne de fixer votre attention. Deux ou trois villes passent pour être un peu considérables & assez peuplées, parce qu'elles renferment beaucoup d'églises, & plusieurs couvens de Moines & de Religieuses. Telle est Aquila, évêché, capitale de l'Abruzze ultérieure, & la résidence du premier Magistrat de la province: mais cette malheureuse ville, exposée à des tremblemens de terre affreux, se dépeuple tous les jours. En 1703, elle en éprouva un qui la ruina en partie; plus de deux milles personnes y périrent. Chiéti, autrefois Theate, archevêché, capitale de l'Abruzze citérieure, & dans laquelle réside le *Capo di Rota* de la province, est moins remarquable par l'étendue & la beauté de ses édifices, que par le nom qu'elle a donné à une congrégation illustre de Clercs réguliers, les Théatins, qui y furent fondés en 1524, par saint Gaetan & par le Cardinal Caraffe, Archevêque de cette ville, fait Pape ensuite sous le nom de Paul IV. Pescara, à l'embouchure de l'Aterno sur la mer Adriatique, est la seule place forte de ce pays. Le port d'*Ortona à Mare*,

pourroit devenir important à cause de sa situation avantageuse sur la même mer; mais il est actuellement en assez mauvais état. Sulmona, anciennement Sulmo; la patrie d'Ovide, est peut-être de toutes les villes de ce canton, la plus belle & la mieux bâtie; mais sa situation dans les montagnes de l'Apennin, l'expose encore aux mêmes froids piquans dont se plaignoit ce Poëte. Molise, le chef-lieu du comté de ce nom, n'est qu'un bourg, quoiqu'il soit le siege du premier tribunal de la province. Isernia, évêché dans l'Apennin, est un peu plus considérable; cependant sa principale illustration est d'avoir donné naissance au Pape saint Célestin. Vous voyez par-là, Monsieur le François, ajouta mon Bénédictin, que tous ces pays ne méritent guere que vous vous exposiez, pour les visiter, à des périls & à des peines sans nombre. Je connois moins les autres provinces que vous avez envie de parcourir, avant de vous rendre en Sicile. Je sais cependant qu'elles sont un peu plus intéressantes que celles dont je viens de vous parler, & que quelques-unes renferment même des

objets assez curieux. Si vous voulez en juger par vous-même, croyez-moi, ne voyagez pas seul, prenez des précautions : je ne saurois vous recommander assez de prudence sur cet article.

Le discours de cet estimable Bénédictin me fit impression. Je renonçai au projet d'aller dans l'Abruzze, dont il m'avoit donné une idée suffisante. Comme j'étois occupé des moyens que je devois prendre pour continuer ma route avec sûreté, ma bonne fortune a voulu que j'aie rencontré au Mont-Cassin le Prince de * * *, que j'avois beaucoup connu à Naples. La curiosité l'avoit conduit ainsi que moi, à cette fameuse abbaye, qu'il n'avoit pas encore vue. Il devoit aller de-là à Bénévent, où il avoit mandé plusieurs de ses vassaux armés, pour l'accompagner ensuite dans ses terres qui sont à l'extrémité de la Pouille. Telle est la coutume des grands Seigneurs de ce pays, qui voyagent de cette façon autant par grandeur que pour leur propre sûreté. Je demandai au Prince la permission de l'accompa-

gner. Non-seulement il me l'accorda; il me donna même une place dans sa voiture. Pendant toute la route, je n'ai cessé d'éprouver des marques de ses bontés prévenantes.

Nous arrivâmes bientôt à Bénévent. Cette ville, autrefois la capitale de tout le Samnium, fut d'abord appellée *Maleventum*, sans doute à cause de la violence des vents dont on y est quelquefois incommodé. Les Romains y envoyerent une colonie qui changea ce nom en celui de Bénévent de meilleur augure. Elle devint bientôt considérable; & l'on y fit de superbes embellissemens. On y voit encore quelques restes précieux d'antiquités, entr'autres un très-bel arc de triomphe érigé en l'honneur de Trajan. On l'appelle *Porta aurea*, la porte d'or; ce qui veut dire seulement qu'elle est magnifique: car il n'y a ni or ni dorure. Après la chûte de l'Empire, les Lombards s'étant rendus maîtres de Bénévent, en firent la capitale d'un duché qui fut très-célebre par sa puissance. Cette ville passa ensuite aux Empereurs d'Occident, qui ne la garderent pas longtems. Henri III, dit le Noir, la céda

en 1053 au Pape Léon IX, en échange de la ville de Bamberg en Franconie, dont les droits féodaux appartenoient à l'Eglise de Rome. Depuis cette époque, les Papes ont possédé en toute souveraineté le pays de Bénévent, enclavé dans la Principauté ultérieure. La ville, très-agréablement située au confluent de trois rivieres, le Sabbato, le Tamaro & le Calore, est grande & renferme beaucoup de noblesse, qui vit d'une maniere splendide. Il y a encore un Archevêque & quelques Officiers du Pape, qui tiennent un état assez considérable.

Comme le Prince fut obligé de s'arrêter pendant quelques jours à Bénévent, pour des affaires qui l'y avoient appellé, je profitai de cet intervalle pour faire des excursions dans les pays des environs. Il eut même la complaisance de me donner deux ou trois de ses gens pour m'accompagner. Je me rendis d'abord à Monte-Fuscolo, assez gros bourg qui n'a rien de remarquable, si ce n'est d'être la résidence du premier Magistrat de la Principauté ultérieure: de-là je vins à Avellino, anciennement Avellinum, ville épiscopale très-bien

ſituée, paſſablement grande, mais point du tout peuplée. Les environs en ſont charmans. La campagne eſt preſqu'entiérement couverte de noyers; qui viennent admirablement bien dans ce terroir. Avellino s'eſt également rendu célebre depuis un tems immémorial, par la beauté & la grande quantité des noiſettes qui y croiſſent. Il eſt très-vraiſemblable que le nom latin, *nux avellana*, fut donné par les Romains à la noiſette, à cauſe de la ville d'Avellinum; & nous avons conſervé de même cette étymologie en françois, puiſque nous avons le mot d'aveline pour ſignifier la noiſette. A une certaine diſtance de cette ville, eſt ſituée, au ſommet d'une montagne fort élevée, une célebre & très-riche chartreuſe, nommée *Monte-Virgine*; ſes revenus ſont immenſes; & tout le pays autour d'Avellino lui appartient.

Nola ou Nole, ſituée dans la Terre de Labour, derriere le Véſuve, eſt bien déchue de ſon ancienne ſplendeur. Fondée ſelon les uns par des Grecs de Chalcis, & ſelon les autres par les Etruſques, quarante-huit ans

avant Rome, elle devint une des villes les plus considérables de l'Italie. Les Romains, après l'avoir enlevée aux Samnites, y envoyerent une colonie, & l'embellirent beaucoup. Ce fut près de ses murs que Marcellus fit plier Annibal sous l'effort des armes Romaines. Auguste y mourut dans la même chambre où son pere étoit mort. Nole devenue chrétienne, fut illustrée par les vertus bienfaisantes de saint Paulin son Evêque. Quelques auteurs prétendent que c'est encore là que les cloches furent inventées, dans le quatrieme siecle. Aujourd'hui cette ville est peu considérable, & ne contient pas plus de trois mille habitans. Amalfi, ville de la Principauté citérieure, sur le golfe de Salerne, avec un archevêché, est encore dans un état plus déplorable. Dans le moyen âge, c'étoit une république florissante qui faisoit des conquêtes jusques dans l'Orient. Son port étoit fréquenté par tous les négocians de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique. Les Amalfitains même se glorifient d'avoir donné naissance à Jean de Goya, qui inventa la boussole vers l'an 1300; invention

cependant qui leur est disputée par les François. Actuellement le port & toute sa côte sont presqu'entiérement abandonnés, quoiqu'il n'y ait pas dans l'Italie d'endroit plus délicieux par la fertilité du terrein & la délicatesse des fruits. Amalfi n'est presque plus que le réduit de quelques malheureux habitans, plongés dans une pauvreté extrême, & sujets d'un Baron du royaume, de la Maison des Princes Piccolomini.

La position charmante de la ville de Salerne, archevêché & capitale de la Principauté citérieure, sur un golfe qui porte le même nom, ne l'a pas empêché d'éprouver également une décadence très-sensible. Elle est dans une belle plaine, environnée de fertiles côteaux, excepté du côté de l'ouest où la mer la baigne. Treize couvens de Moines & quatorze de Religieuses, prouvent assez la fécondité de son terrein, & la piété des habitans. Ceux-ci font remonter l'origine de leur ville à Sem, fils de Noë, selon la prose que l'on chante le jour de la fête de saint Fortunat : *Salernum, civitas nobilis, quam fundavit Sem, Noe filius.* Il est plus vrai-

ſemblable, ſelon le rapport de Strabon, que ce ne fut d'abord qu'un gros bourg des Picentins, dont les Romains s'emparerent, & qu'ils fortifierent. Dans le tems de l'invaſion des Barbares, cette ville reſta à l'Empire Grec, même après les conquêtes des Lombards : elle devint, ſous les Normands, la capitale d'une Principauté ; & pendant long-tems les Princes héréditaires de Naples ont porté le titre de Princes de Salerne. Les Sarrazins y avoient établi une école de médecine, qui devint célebre dans toute l'Europe. Chaſſés du pays par les Chrétiens victorieux, ils furent remplacés par les Bénédictins, qui continuerent à enſeigner & à pratiquer la médecine comme les Arabes : mais les Papes leur défendirent dans la ſuite de l'exercer, ſous prétexte qu'elle ne s'accordoit pas avec la ſainteté de leur état. Cependant les Médecins de Salerne publierent, en 1100, ce fameux ouvrage, connu ſous le nom de *Schola Salernitana*, & qui renferme dans des vers Léonins, tous les préceptes de cette école. Cet ouvrage eut un ſuccès prodigieux. On fut bien aiſe d'apprendre

à peu de frais, & par le ſecours d'un recueil de vers aſſez court, faciles à graver dans la mémoire, toutes les regles de la médecine alors connues. Malgré les révolutions & les progrès réels ou apparens de cette ſcience, cet ouvrage jouit encore d'une grande réputation; c'eſt qu'il eſt fondé en grande partie ſur les axiomes d'Hipocrate & de Gallien. On enſeigne encore aujourd'hui la médecine dans l'univerſité de Salerne : mais il s'en faut bien que les Profeſſeurs actuels forment d'auſſi bons éleves que leurs prédéceſſeurs. Cette gloire eſt réſervée à M. Serrao & autres habiles Médecins de Naples. Ce qui mérite actuellement le plus d'attention à Salerne, ce sont plusieurs foires très-renommées qui s'y tiennent tous les ans, & quelques palais aſſez beaux dans des rues d'ailleurs étroites, mal bâties, & qui tous les jours deviennent de plus en plus déſertes.

J'étois trop près de Peſti (*Paſtum* ou *Poſidonia*), ſituée ſur un petit golfe du même nom, à l'embouchure du fleuve Silaro, pour ne pas aller voir les magnifiques ruines de cette ville

comprise autrefois dans la Lucanie, qui faisoit elle-même partie de la grande Grece. Je vous avoue, Madame, que la vue de ces ruines les mieux conservées de tout ce qui nous reste de l'antiquité après le Panthéon de Rome, me donna une bien grande idée des anciens habitans de cette grande Grece, qui s'étendoit dans toute la partie méridionale de l'Italie, depuis le Samnium & la Campanie, jusqu'au détroit de Sicile. A quelle époque & à quelle occasion ce pays acquit-il le nom de grande Grece? Les savans ne sont pas d'accord là dessus. L'abbé Mazocchi pense qu'il ne dut un si beau titre qu'à l'éclat qu'il reçut des fameuses écoles de Pythagore, & présume qu'il ne commença à être en usage que vers l'an 210 de Rome: il ajoute qu'on s'en servoit encore en 553, mais qu'en 600 il n'en étoit plus question. Quoi qu'il en soit, ce pays rempli d'une population immense, étoit encore orné de villes superbes, où les habitans avoient étalé leur faste & leurs richesses. Les sciences & les arts y avoient été portés au plus haut point de perfection: tous les historiens nous

l'atteſtent ; & l'on peut juger du moins de celle où étoit arrivée l'architecture, en conſidérant les ruines de Pœſtum. Si vous voulez en juger vous-même, tâchez de vous procurer les belles gravures qui en ont été faites à Londres, avec d'amples explications & d'excellens principes d'architecture. Vous y verrez entr'autres la forme quarrée de l'enceinte des murs taillées en pointe de diamans, les tours dont elle étoit munie, une porte du côté du ſeptentrion, qui eſt dans le milieu d'un des côtés du quarré, les reſtes d'un amphithéatre dont il ſubſiſte encore dix rangs de ſieges, & trois temples encore en pied, découverts au-deſſus, mais avec des colonnes tout autour : les entablemens, les frontons mêmes ſont encore en place. L'architecture de tous ces monumens paroît au premier coup-d'œil, extraordinaire & même un peu bizarre. On eſt ſurpris de voir, par exemple, dans un de ces temples, des colonnes doriques, cannelées, ſans baſes, élevées ſeulement ſur trois marches ou ſocles qui ſont en retraite l'une ſur l'autre : mais on ſait que cela ſe pratiquoit ainſi dans les tems

les plus reculés ; & à tout prendre, cette architecture peut aller de pair avec tout ce que nous avons de mieux des ouvrages des anciens. Croiriez-vous cependant que tous ces édifices, qui mériteroient d'être entretenus & conservés, & qui devroient être étudiés par tous les artistes, ne servent plus actuellement qu'à fournir un asyle au petit nombre d'infortunés habitans de cette côte, que les eaux stagnantes & l'air empesté accablent de toutes sortes de maladies ? Quelle déplorable vicissitude des choses humaines ! Au reste ce n'est pas de nos jours, comme on l'a dit & comme on le répete dans tous les livres qui traitent des antiquités de Pœstum, qu'elles ont été découvertes par l'éleve d'un Peintre, que le hasard avoit conduit dans les environs : elles étoient connues il y a plus de deux cens ans. Paul Mérula dit dans son *Italia Specialis*, au chapitre où il parle de la Lucanie, que des gens qui ont séjourné longtems dans cette contrée, lui ont raconté que l'on voyoit encore dans cet endroit les restes des murs de Pœstum, & d'autres bâtimens anciens.

Plus loin, en suivant toujours le rivage de la mer, est *Castello à Mare della Bruca*. J'y cherchai les vestiges de Velia ou plutôt Helia, colonie des Phocéens en Asie, & selon d'autres, des Sybarites. Quoique cette ville ne fût en général habitée que par des pêcheurs, elle devint cependant célebre par la naissance de Parmenide & de Zénon, disciples de Pythagore, qui y fonderent une école dont les anciens parlent avec le plus grand éloge. Les habitans en profiterent si bien, qu'ils se rendirent recommandables par la sagesse de leurs loix & par leurs bonnes mœurs. Mes recherches sur le véritable emplacement de cette ville, furent inutiles. Il s'est fait de si grands changemens dans toutes ces contrées, qu'il ne reste presque aucune trace des monumens antiques. On est même réduit le plus souvent à ne pouvoir former que des conjectures sur les lieux où ils étoient placés; & de-là tant d'opinions différentes parmi les érudits qui ne s'accordent jamais entre eux. On convient cependant assez généralement que *Buxentum*, nommé par les Grecs *Pixus*, & fondé par

Myxthus, Prince de Zangle & de Rege, près de cinq cens ans avant J. C., étoit à la même place où est aujourd'hui Policastro, évêché, sur le bord d'un golfe auquel il donne son nom. C'est la derniere ville de la Principauté citérieure. Le mauvais air qui y regne, l'a réduite dans l'état le plus misérable.

Je m'empressai de retourner à Bénévent : mais je pris une route différente de celle que j'avois suivie. Je traversai une partie de l'Apennin. Ce voyage est un des plus fatigans que j'aie jamais fait. Les chemins y sont impraticables en bien des endroits ; mais ce n'est rien en comparaison des habitans de ces montagnes. Figurez-vous les hommes les plus grossiers & les plus farouches qu'il soit possible de voir. Plusieurs fois j'ai eu occasion de reconnoître la vérité de ce que m'avoit dit le Bénédictin du Mont-Cassin, que ces gens-là étoient remplis de la plus mauvaise volonté envers les voyageurs. Heureusement, comme nous étions en assez bon nombre, & que nous prenions toutes les précautions que la prudence peut suggérer, ils n'oserent rien entreprendre contre nous. Un

autre inconvénient que j'éprouvai dans cette partie des montagnes de l'Apennin, ce fut un froid si vif, que je crus être transporté dans la Sibérie : c'étoit cependant le tems de l'année où l'on ressent la plus grande chaleur dans les plaines ; preuve que c'est bien moins le degré d'éloignement de l'équateur, que l'élévation au-dessus du niveau de la mer, qui détermine le froid. Après avoir vu Conza, autrefois Compsa, petite ville archiépiscopale, mal peuplée, détruite en partie par un tremblement de terre des plus violens en 1694, & située près des sources de l'Ofanto, que les anciens appelloient *Aufidus*, il me fallut traverser une autre chaîne de montagnes plus désagréable encore que celle que je venois de quitter. Elles sont si mal cultivées, qu'elles paroissent plutôt un désert couvert de ronces & d'épines, qu'une contrée habitée. Ce n'est qu'à mesure qu'on descend vers la plaine, que le pays commence à devenir meilleur. La campagne se couvre insensiblement de grains, de vignes & d'oliviers : elle est parsemée de villages très-peuplés ; & par-tout on ne voit

que maiſons à perte de vue. Les habitans même m'ont paru, dans cette partie, très-affables & d'un commerce fort aiſé. Les femmes, & ſur-tout les jeunes filles, m'ont frappé par leur beauté : elles portent ſur leurs viſages ces teints frais & ces couleurs vermeilles que donne l'air pur & ſerein de la proximité des montagnes.

Le Prince de *** avoit terminé ſes affaires, lorſque je fus de retour à Bénévent. Nous partîmes le lendemain pour la Pouille, province dont le nom s'eſt formé de celui de l'ancienne Apulie, & qui comprend la Capitanate, la Terre de Bari, & la Terre d'Otrante ou de Leccé. De tous les pays ſoumis au Roi de Naples, c'eſt celui qui a le moins dégénéré de ſon ancienne ſplendeur: il eſt rempli de villes, de bourgs & de villages. La population y eſt conſidérable, la nobleſſe nombreuſe & floriſſante, le peuple plus induſtrieux que dans le reſte du royaume. Les grandes routes ſont belles & commodes, les auberges moins mauvaiſes que par-tout ailleurs, & les vivres à très-bas prix. Bled, vin, huile, ſel, fruits de toute eſpece, coton, ſafran,

manne, plantes médicinales & potageres, la Pouille les fournit en abondance. Les pâturages pour toute sorte de bétail y sont excellens & abondans. La mer qui baigne les côtes, donne les poissons & les coquillages les plus délicats.

La route que nous prîmes vers Ariano, m'empêcha de voir la Capitanate, petite presqu'isle qui formeroit l'éperon de l'Italie, en la supposant comparée à une botte. J'y ai eu d'autant moins de regret, que cette province qui a pris son nom des *Catapons*, ou Gouverneurs Grecs, qui la séparerent du reste de la Pouille & se l'approprierent, ne renferme rien de bien remarquable. La plupart des villes qu'on y voyoit autrefois, avoient été fondées par Diomede; ou plutôt quand les habitans n'en connissoient pas l'origine, ils croyoient s'illustrer en rapportant leur fondation à ce célebre Prince Grec, qui étoit venu sur ces côtes de la mer Adriatique. Les villes modernes bâties sur les ruines de celles qui furent autrefois si célebres, sont actuellement peu considérables. Telles sont Troïa, Lucera & Manfredonia,

bâtie en 1250, sur le bord de la mer, par Mainfroi, qui y transféra l'archevêché de Sipuntum ; elle a eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs, qui la prirent en 1620. A deux lieues de-là se trouve le mont *San Angelo*, qu'on appelloit autrefois le mont Gargan. L'apparition de Saint Michel sur cette montagne très-élevée, y avoit fait bâtir en son honneur une église, où se rendoient des pélerins de toute l'Europe. Aujourd'hui ce lieu n'est plus guere fréquenté que par les habitans du voisinage.

Ariano située sur une haute montagne, est une ville assez grande, & qui peut contenir 14000 ames : mais elle est en même tems très-vilaine & des plus mal bâties. Ses habitans jouissent d'une fort mauvaise réputation, & passent pour les plus déterminés bandits qui infestent cette contrée. La ville d'Ascoli, qui a le titre de duché, fut bâtie en 1410, sur les ruines de l'ancienne Asculum, détruite quelques années auparavant par un tremblement de terre. Adorna, qui semble assez naturellement tirer son nom de l'ancienne ville de Hordionia, dont on trouve ici les ruines, est

une portion des magnifiques possessions dépendantes de la maison *del Orto* que les Jésuites ont dans la Pouille. C'est peut-être la plus grande ferme qu'il y ait dans l'Europe : elle demande deux cens bœufs pour la labourer. En passant par Cérignola, qui appartient au Comte d'Egmont en France, je remarquai dans les environs divers tombeaux antiques, des inscriptions romaines, & une colonne cannelée en marbre, chargée d'une inscription dont le peu de caracteres qui subsistent, me firent comprendre qu'elle avoit été érigée en l'honneur de Trajan. J'en conclus que la voie Appienne qui aboutissoit à Brindes, passoit par ici, d'autant plus que l'on sait positivement que tout le long de ce chemin on avoit érigé à cet Empereur, au retour de son expédition contre les Daces, des arcs de triomphe & d'autres témoignages de la vénération & de la reconnoissance du peuple Romain.

Avant de passer l'Aufidus ou l'Ofanto, à huit milles environ de la mer, on voit une plaine vaste, unie, & bien mémorable dans l'histoire. C'est-là que se donna la fa-

meuſe bataille de Cannes, où les Romains furent ſi complettement défaits par Annibal. Vous connoiſſez les ſuites de cette fatale journée. Jamais Rome ne courut un auſſi grand danger. On nomme encore aujourd'hui ce champ de bataille, en langage vulgaire, *il Campo del ſangue.* En labourant les terres, on trouve aſſez ſouvent d'anciennes armes, des bagues, & d'autres antiquités. Cannes n'eſt plus rien aujourd'hui. Autrefois cette ville, dont on reconnoît quelques veſtiges, étoit bâtie ſur deux collines entre leſquelles le chemin paſſe encore actuellement. Barletta, preſque à l'embouchure de l'Ofanto, s'eſt augmentée de la deſtruction de Cannes. C'eſt une aſſez jolie ville, paſſablement grande, mais entiérement dépeuplée. Elle renferme quelques égliſes remarquables par leur beauté. Sur la place du marché, l'on voit une ſtatue coloſſale en bronze, d'aſſez mauvais goût, mais que l'on croit avoir dû repréſenter Jules Céſar. On s'eſt aviſé, à Barletta, de lui mettre un crucifix de fer à la main, ſans doute pour en faire un Conſtantin. En ſortant de cette ville,

on a la plus belle & la plus agréable de toutes les routes. La campagne est par-tout très-bien cultivée; & de quatre milles en quatre milles on trouve une jolie petite ville. Trani, archevêché & le siege de la justice pour toute la province, n'est pas bien considérable; mais les rues sont régulieres & les maisons jolies. Bisceglie (l'ancienne *Vigiliæ*), renferme même quelques beaux palais & des antiquités dignes d'attention. La contrée d'alentour est d'une fertilité qui répond à la bonne culture qu'on lui donne.

La situation de Bari, archevêché & capitale de la province de ce nom, est des plus charmantes, & le sol de ses environs des plus fertiles. Il y croît une espece particuliere d'excellent vin muscat. Les pêches qu'on fait sur la mer sont aussi abondantes que du tems d'Horace: *piscosique mœnia Bari.* Cette ville, qui prétend être la seconde du royaume de Naples, contient trente mille habitans: ils sont actifs, industrieux, travaillent très-bien le verre & fabriquent beaucoup de toiles de lin & de coton. Il n'y a pas jusqu'au *caput mortuum* du vin qu'on y distille,

dont on ne ſache tirer parti : il s'en fait une cendre fort recherchée pour la préparation du ſavon & pour celle d'une certaine couleur verte, dont on tranſporte une grande quantité en Sicile. Ce qu'on voit de plus intéreſſant à Bari, eſt le baſſin d'une eau miraculeuſe, à laquelle on a donné le nom de manne, & qui contient les oſſemens de ſaint Nicolas, mort dans le quatrieme ſiecle. Ce baſſin ſe trouve ſous le maître autel d'une chapelle ſouterreine de l'égliſe cathédale, immenſement riche & deſſervie par cent vingt Chanoines. En paſſant la tête dans une aſſez petite ouverture placée ſous l'autel, on voit à la clarté d'une bougie très-mince, au fond d'un trou perpendiculaire de huit à dix palmes de profondeur, quelques oſſemens qui ſurnagent à la ſurface de l'eau. On attribue à cette eau la propriété de fortifier le corps & l'ame; & c'eſt ce qui excite un grand empreſſement pour en boire. On prétend même qu'elle ne diminue point & ne ſe corrompt jamais, lorſqu'on en conſerve hors de là en plein air, dans des bouteilles ou dans d'autres vaſes.

Les autres villes qui sont en si grand nombre sur la mer Adriatique, n'offrent rien de bien remarquable. Bitonto est devenu seulement célebre de nos jours, par la bataille que les Espagnols remporterent en 1734 sur les Impériaux, & qui plaça Dom Carlos sur le trône de Naples. Brindes, (Brindisi) archevêché, autrefois *Brundusium*, cette ville si célebre, où s'équipoient les flottes les plus formidables de l'ancienne Rome, où se préparoient les entreprises les plus importantes, où se trouvoit un des meilleurs ports de l'Italie, & qui joignoit par la navigation cette contrée à la Grece & à tout l'Orient; cette ville qui, moyennant tous ses avantages, doit avoir été anciennement considérable & fort peuplée, n'est plus aujourd'hui qu'un petit endroit d'environ neuf mille ames, & où l'air est si mal-sain, sur-tout en été, qu'il est regardé comme le plus dangereux de toute l'Italie. Le havre ne peut plus recevoir que des barques de pêcheurs; & l'on a peine à reconnoître la forme & la grandeur de l'ancien port, du milieu de l'étang bourbeux que la mer a formé à sa place.

La distance de Brindes à Leccé, capitale de la province appellée Terre d'Otrante ou de Leccé, est de vingt-quatre milles. Tout le pays entre ces deux villes est couvert d'oliviers; & la continuation de la voie Appienne qu'on avoit poussée de Brindes à Otrante, se reconnoît tout le long de la route à plusieurs fragmens qui s'en sont conservés, & aux tombeaux ruinés qu'on apperçoit à droite & à gauche. Leccé est, après Naples, la plus belle & la plus grande ville du royaume; car quoique sa population ne monte qu'à quinze mille ames, elle pourroit aisément en contenir quatre-vingt mille. Les rues sont larges & bien pavées: les églises, ainsi que les maisons, sont bâties d'une pierre blanche qu'on trouve sur les lieux mêmes; mais il regne à Leccé, en fait d'architecture, le goût le plus détestable : c'est le gothique poussé à l'extrême; & les ornemens minutieux dont on le surcharge, sont insoutenables. Parmi le grand nombre d'églises, celles des Carmélites, des Célestins, des Théatins, des Jésuites & la cathédrale, méritent le plus d'être vues. Les habitans passent pour être les moins

instruits, & même les moins doués d'esprit naturel, qui soient dans tout le royaume; ce qui peut provenir de la situation de la ville, dans un air épais & pesant, à huit milles de la mer. Le très-grand nombre de nobles oisifs, orgueilleux & pauvres, peut encore y contribuer. Il y a si peu d'émulation parmi eux, qu'on n'en connoît qu'un seul de la Maison Palmyri, qui soit au service militaire de son Souverain. Les femmes m'ont paru partagées du côté de l'esprit, beaucoup mieux que les hommes: elles ont du moins le talent de la musique, de belles voix, dansent avec grace, & sont d'une beauté ravissante. Les habitans ne manquent pas cependant d'activité, ni même d'une certaine industrie; & ces avantages joints aux riches productions du pays & à sa fertilité, rendront cette contrée une des plus riches de l'univers, lorsque le Gouvernement voudra les seconder. On y fabrique une quantité considérable de dentelles communes; & du tabac dont la feuille se cultive au cap de Santa-Maria, dans un terrein sablonneux. La qualité de ce tabac ne le cede point à celui de Sé-

ville ; mais il faut le laisser vieillir huit ans avant de pouvoir s'en servir.

Quelques familles Grecques forment une paroisse particuliere à Leccé. On prétend qu'elles n'ont point été appellées dans le pays, mais qu'elles descendent des anciens habitans de la grande Grecé. La plupart ont gardé leur façon de s'habiller, & tous ont conservé leur langage. On en trouve plusieurs autres dans les villages des environs, les plus beaux de l'Italie entiere, & placés dans les plus heureuses situations. Le pays est si bien cultivé, qu'il semble un jardin continuel. Ce sont sur-tout les environs d'Otrante, éloignée de Leccé de trente milles, qui sont charmans : mais cette ville, connue anciennement sous le nom d'*Hydruntum*, est aujourd'hui peu considérable, & ne contient pas plus de trois mille habitans, quoiqu'il y ait un archevêché. Le port est médiocrément bon, meilleur cependant que je ne l'avois oui dire. Je découvris de là très-distinctement les montagnes d'Albanie en Grece, qu'un canal de soixante milles sépare d'Otrante, & qui toute l'année sont couvertes de neige. Le trajet est si court

lorſqu'on a le vent favorable, qu'en été les Albanois amenent de la neige & la débarquent ſur des rivages inhabités où les Otrantois vont la chercher & laiſſent de l'argent à la place : dès qu'ils ſont partis, les Albanois vont chercher cet argent, & s'en retournent chez eux. Ces précautions ont été établies à cauſe de la peſte, & tiennent lieu de quarantaine.

Je ſuis, &c.

A Otrante, ce 10 *Septembre* 1758.



LETTRE CCCLXII.

SUITE DU ROYAUME DE NAPLES.

Ce fut à Otrante que je me séparai Prince de ***, comblé des politesses que j'en avois reçues. Il partit pour ses Terres situées dans les environs. Je fus rassuré sur une partie du chemin qui me restoit à faire, parce qu'on m'apprit que ces contrées sont rarement infestées par les bandits, & que les mœurs des habitans sont en général fort douces. J'eus cependant la précaution de me faire accompagner par deux guides d'Otrante, sur la bravoure & la fidélité de qui je pouvois compter. Je dirigeai ma route vers Gallipoli, éloignée de trente-six milles de cette derniere ville. Je vous avoue, Madame, que je ne me sentis pas assez de dévotion pour faire un voyage au cap de Leucca, anciennement le promontoire Japygien, en l'honneur de la *Madona de finibus terræ*, célebre par le grand nombre de pélerins qui s'y rendent,

& située à l'extrémité du talon de la presqu'isle que forme la Terre d'Otrante, en comparant toujours l'Italie à une botte. J'en fus dédommagé, en voyant à moitié chemin d'Otrante & de Gallipoli, un autre endroit également célebre, nommé *Madona di Scarnachio*, qui attire aussi de toutes parts une foule de pélerins. Tant de lieux de dévotion, dans une province si écartée & privée de toute espece de communication avec d'autres pays, paroîtroient fort extraordinaires, si l'on ne se rappelloit que la plupart des pélerins de la Terre Sainte prenoient dans les siecles passés leur route par ici pour s'y rendre.

La côte sur laquelle est situé Gallipoli, étoit très-renommée parmi les anciens. C'étoit-là, sur les bords du golfe de Tarente, qu'on voyoit des villes florissantes, l'asyle des sciences & des arts, & la patrie des personnages les plus distingués. Gallipoli n'est aujourd'hui qu'une petite ville, mais assez bien bâtie, dans une isle jointe au continent par un pont. On y compte huit mille habitans, dont plusieurs sont très-riches par le grand com-

merce qu'ils font, sur-tout en huile, qui réussit très-bien dans tout ce canton, tant pour la qualité que pour la quantité. On la tient dans des caves souterreines que l'on a creusées dans le rocher sur lequel la ville est bâtie. L'expérience a prouvé que la nature de ce rocher, sur-tout en été, lorsqu'il est bien échauffé, excite dans l'huile une fermentation qui la purifie & augmente sa qualité; mais elle occasionne en même tems dans les lieux qui la renferment, une chaleur insupportable.

De Gallipoli je me rendis à Tarente. Quelle triste décadence cette ville a éprouvée ! Célebre jadis par sa puissance qui contre-balançoit celle de Rome, elle fut l'appui d'Annibal en Italie; elle arma des flottes, leva des armées, porta les arts, les sciences, la volupté & tous les plaisirs sensuels, au plus haut degré. Actuellement elle se trouve réduite à seize mille habitans, dont une partie est composée de gentilshommes, les uns médiocrement aisés, les autres fort pauvres, & tout le reste de pêcheurs qui gagnent leur

vie au jour la journée à pêcher dans le port. Les autres professions sont exercées par des étrangers, & les terres sont cultivées par des Calabrois. Cette pente pour l'oisiveté n'est pas nouvelle dans les Tarentins : ils l'ont héritée de leurs ancêtres. Théopompe, historien Grec, qui vivoit trois cens cinquante-huit ans avant Jésus-Christ, dit, dans un de ses fragmens conservés par Athénée, que tous les mois la ville de Tarente immoloit solemnellement des bœufs, & donnoit de grands festins au peuple qui s'assembloit par troupes, & passoit la plus grande partie de son tems à boire & à manger. Sa morale étoit digne de ce genre de vie. Que les autres, disoit-on, par leur industrie & leur application, se fassent un nom qui passe à la postérité ; pour nous qui ne voulons que jouir du présent, vivons & comptons peu sur l'avenir. Tarente moderne se distingue encore par le même goût pour les plaisirs. Peut être faut-il en attribuer la cause à la douceur & à la mollesse du climat, qui, jointes à l'air suave qu'on y respire, excitent à la volupté. Le peuple passe la plus

grande partie de ſon tems à jouer & à danſer ; & à cet égard il eſt bien opposé aux Calabrois, leurs voiſins, beaucoup plus laborieux & qui ont conſervé la rudeſſe des mœurs de leurs ancêtres, les anciens Brutiens. A la ſeule prononciation, on reconnoît d'abord la diverſité qui regne entre le génie des deux peuples. Les Calabrois ont une prononciation forte & dure, & parlent du goſier. Les Tarentins au contraire ont un accent très-doux : ils alongent beaucoup les voyelles, ouvrent la bouche en parlant, & ont conſervé quantité de mots grecs dans leur dialecte provincial. Ils ſont tous d'une affabilité ſinguliere ; le petit peuple même eſt extrêmement honnête & prévenant. A chaque maiſon dans les campagnes & dans les vignobles, on preſſe un étranger d'entrer ; & l'on s'y fait un plaiſir ſenſible de lui faire accepter, ſans le moindre intérêt, tout ce qui s'y trouve. La jalouſie eſt cependant encore très-forte parmi les maris, qui font cacher leurs femmes auſſi-tôt qu'un étranger entre. Ces femmes au reſte ſont très-belles, & ont toutes les traits à la Grecque. Les

hommes ne ſont pas moins remarquables par la proportion de leur taille & la régularité de leurs traits.

La ſituation de Tarente eſt ſinguliere. Il ſemble, lorſqu'on la voit du côté de la mer, qu'elle ſoit entiérement entourée d'eau. Elle a deux ports : le grand, qui eſt immenſe, ſe nomme *Mare grande*; le petit, qui eſt cependant très-grand, eſt appellé *Mare piccolo.* Celui-ci eſt une eſpece de golfe formé par la mer derriere la ville, & il eſt partagé en deux parties par une langue de terre. J'en fis le tour dans un petit bâtiment, & je vis le Galéſus, qui ſe jette en-dedans, aujourd'hui foible ruiſſeau, mais ſi célébré par les anciens Poëtes : il protégeoit d'une maniere particuliere les brebis blanches qu'on lavoit dans ſes ondes. *Dulce pellitis ovibus Galeſi flumen.* (Horat. lib. II, Od. VI). Cette race eſt actuellement éteinte. On ne voit plus dans cette contrée que des moutons noirs, parce que l'on a obſervé que les blancs, lorſqu'ils mangeoient d'une certaine plante fort commune dans les environs de Tarente, en mouroient, tandis que cette herbe ne faiſoit pas le

moindre tort aux noirs. A peu de distance de l'embouchure du Galésus, je vis encore cette source si connue, que les habitans appellent *il Citrello*, nom qui paroît dériver du grec: elle jaillit du fond de la mer avec tant d'abondance & de force, que l'on peut puiser au milieu de l'eau salée, une eau extrêmement douce, & qui ne s'est en aucune sorte mêlée avec elle.

Le *Mare piccolo* fournit en très-grande quantité les meilleures especes de poissons & de coquillages. Parmi ces derniers on trouve le Murex, dont on sait que les anciens tiroient la pourpre, & une autre sorte de coquillage fort singulier, nommé *Lana penna*, pine marine. On m'en a communiqué une description que je vous envoie, Madame, parce que je suis assuré qu'elle vous fera plaisir. « Ce Bivalve, » qui a bien un demi-palme de long, » se pêche abondamment autour du » cap de Saint-Vite (*capo San Vito*), » qui forme la pointe méridionale du » port de Tarente ; il fournit une » houpe d'une espece de soie de couleur fauve, dont on tricote des bas, » des gants & d'autres parties d'habil-

» lement. Outre que chaque individu
» de ce coquillage, tout grand qu'il
» est, n'en fournit qu'une petite por-
» tion, on ne tire d'une livre de cette
» soie crue après qu'elle a été prépa-
» rée, que trois onces qui sont le ré-
» sultat de la dépouille de quarante
» à cinquante coquilles. Les pêcheurs
» la vendent crue douze à seize car-
» lins la livre (chaque carlin vaut
» environ huit sols & demi de France).
» La paire de gants se vend trente
» carlins, & la paire de bas cent à
» cent vingt carlins ou dix à douze
» ducats. La maniere de la préparer
» est pénible, & en même tems ingé-
» nieuse. On ne peut se servir que des
» bouts; le reste se jette. On la lave
» une infinité de fois dans l'eau fraî-
» che; & chaque fois on la fait sé-
» cher à l'air jusqu'à ce qu'elle soit
» parfaitement purgée du sable & des
» autres saletés dont elle est imprégnée.
» On la peigne ensuite sur un rebrous-
» soir de fil d'archal; enfin on la file
» avec de petits fuseaux, pour ensuite
» la tricoter. Bien des personnes, dans
» la vue de lui donner plus de corps,
» y mêlent un peu de soie ordinaire;

» mais pour lors elle n'est plus aussi
» chaude ni aussi moëlleuse. Les Ta-
» rentins ne sont pas d'accord si cette
» soie de pine marine est le Byssus
» des anciens, ou si ce n'étoit pas
» plutôt le coton dont ils font des ré-
» coltes abondantes, & dont ils ont la
» maniere d'en préparer une espece
» extrêmement fine, qu'ils nomment
» *ventinella*, avec un art si surprenant,
» que six brins de ce fil tordus ensem-
» ble, font un fil qui surpasse encore
» en finesse un fil simple du plus fin
» coton ordinaire. Cette *ventinella* est
» bien plus chere que la soie, vu la
» longueur & la difficulé de sa prépa-
» ration. On cultive dans tous ces en-
» virons une prodigieuse quantité de
» coton, dont la plus grande partie est
» exportée crue ; mais le pays gagne-
» roit beaucoup davantage si on n'ex-
» portoit ce coton que filé, d'autant
» plus qu'on excelle à Tarente dans ce
» genre de travail. Ce profit seroit ma-
» nifeste, puisque l'on ne gagne que
» quatre ducats par cantaro (près de
» deux quintaux) de coton crud, qui
» vaut environ cinquante ducats ; au
» lieu que l'on gagne huit ducats par

» cantaro de coton filé; ainſi huit pour
» cent ſur la matiere crue, & huit
» pour cent ſur la main-d'œuvre. C'eſt
» un grand bonheur pour cette pro-
» vince, que la culture du coton ne
» ſoit chargée d'aucun impôt, tandis
» que celle de la ſoie en eſt accablée:
» auſſi la province d'Otrante eſt-elle
» une des plus riches du royaume de
» Naples ».

Je ne vous dirai rien des monumens de l'ancienne Tarente, qui ſe réduiſent à bien peu de choſe: on peut ſeulement conjecturer qu'elle étoit bâtie autour du *Mare piccolo*, s'il faut en juger par les morceaux de marbre briſés qui couvrent tous ſes bords. Je m'empreſſe de terminer ce que j'ai à vous dire de Tarente, par la Tarentule, eſpece de groſſe araignée à huit pieds, qui tire ſon nom de celui de cette ville où elle eſt très-commune, ainſi que dans toute la Pouille. On a dit, & on répete tous les jours dans les Livres, que la morſure de la Tarentule eſt très-dangereuſe; que les perſonnes qui en ont été mordues, ne peuvent être guéries qu'au moyen de la danſe, & qu'il faut même que cette danſe s'exécute

ſur un air particulier qu'on appelle *Tarentella*, & qui eſt toujours ſur la même mélodie. Pluſieurs Phyſiciens très-habiles ſe ſont élevés contre cette prétendue maladie. M. Serrao, entre autres, célebre Médecin de Naples, dont j'ai déjà eu occaſion de vous parler, a donné un Ouvrage, dans lequel il rapporte des expériences faites ſans aucun inconvénient, de la morſure de la Tarentule; il ſoutient que la douleur qu'elle cauſe n'eſt pas plus ſenſible que celle occaſionnée par une guêpe; & il conclut que cette opinion vulgaire & ridicule n'a d'autre fondement que le délire de l'imagination & l'ignorance du peuple. On peut ajouter qu'aucun auteur ancien n'a parlé de la Tarentule, pas même Pline, qui rapporte cependant avec tant de ſoin & d'exactitude, tout ce que la nature préſentoit d'extraordinaire dans ſon tems; d'où l'on peut inférer que les anciens ne connoiſſoient certainement pas ſes funeſtes effets. De plus, cette groſſe araignée exiſte en Sicile, en Eſpagne, & dans les provinces méridionales de la France; & l'on n'entend pas dire qu'on y ſoit obligé de recourir

à la danſe pour ſe guérir de ſa morſure. Ainſi l'on peut croire que le préjugé, la coutume & l'imagination, tiennent plus à ces prétendus phénomenes, que la réalité.

Il eſt plus naturel d'attribuer à une autre cauſe le beſoin de danſer qu'on éprouve dans toute la Pouille; beſoin ſi marqué, qu'en paſſant dans un village de ce pays, je ne fus pas médiocrement ſurpris de voir une vingtaine de payſans & payſannes qui, pour battre les pois & les feves, ſe mettoient à danſer de la maniere la plus agitée, au ſon d'une cornemuſe, ſur une couche de ces légumes, & ſuppléoient, par cette joyeuſe opération, à nos fléaux. Un homme d'eſprit m'a rendu raiſon de cette paſſion pour la danſe. Elle eſt néceſſaire, m'a-t-il dit, aux habitans de ce pays; & ne croyez pas qu'on voie ſouvent des marques de morſure de la Tarentule, dans ceux qui prétendent en avoir été mordus: ce n'eſt qu'un prétexte. La grande chaleur, un air épais, & les eaux de pluie qui ſe gâtent dans de mauvaiſes cîternes, épaiſſiſſent & corrompent les humeurs, abattent les eſ-

prits,

prits, occasionnent la mélancolie & perdent l'estomac. L'exercice, la sueur & la gaieté, sont sans contredit les remedes les plus efficaces contre de pareils maux qui sont bien plus fréquens, ainsi que les prétendues morsures, chez les femmes que chez les hommes; ce qui vous surprendra d'autant moins, lorsque que vous saurez que les maladies hystériques sont plus ordinaires & plus violentes ici qu'ailleurs, & vont quelquefois jusqu'à la fureur. Le mouvement que la danse occasionne, car il arrivera quelquefois à une femme de danser continuellement pendant trente-six heures de suite, sans boire ni manger, ébranle nécessairement toute la machine, met les humeurs épaissies en action, les divise, & peut conséquemment adoucir le mal ou même le guérir. De-là vient aussi que le peuple est dans la persuasion que les personnes mordues sont obligées de danser tous les ans pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, où ces araignées se montrent en plus grand nombre dans les campagnes, parce que la grande chaleur ramene souvent les symptomes de la

maladie, qu'on prend pour la morſure de la Tarentule.

Quelques perſonnes aſſez ſenſées ſoutiennent cependant que cette morſure n'eſt pas auſſi imaginaire qu'on veut bien le dire. Elles donnent en preuve qu'il n'y a pour l'ordinaire que des gens du commun qui ſoient mordus, & jamais ceux qui ſont en état de s'en garantir & qui ſont forcés d'aller travailler dans les campagnes; que les femmes ſur-tout étant dans l'uſage de travailler les bras nuds, ſont plus expoſées que les autres à être mordues; que ce ſont auſſi elles qu'on voit le plus ſouvent danſer; qu'on ne doit pas croire qu'elles y ſoient toujours déterminées par la paſſion hyſtérique, puiſque ſi cela étoit, on ne verroit pas auſſi communément des perſonnes de ſoixante ans & des femmes groſſes de huit mois, danſer avec la même ardeur que les autres; qu'enfin ce n'eſt point un penchant irréſiſtible qui porte à danſer; mais qu'on prend toujours ce parti de propos délibéré, ſouvent même à contre-cœur, & comme on prend une médecine. Là-deſſus cet homme dont je vous ai parlé plus

haut, me cita un ou deux traits dont il a été témoin.

J'ai vu à Otrante, me dit-il, une jeune personne de vingt-deux ans danser pour se guérir de la morsure de la Tarentule : elle étoit fort bien vêtue pour sa condition. Le lieu de la scène étoit une chambre ornée de petits miroirs, de fleurs & d'habits de soie de toutes sortes de couleurs. Elle ne dansoit point en frénétique ni comme une personne qui se livre toute entière à ce plaisir, mais plutôt avec une certaine froideur, baissant les yeux, qu'elle levoit cependant assez souvent pour se regarder dans un des miroirs où elle tâchoit de prendre la contenance la plus décente ; ou bien elle raccommodoit sa coëffure, sans cesser pour cela un instant de danser. La musique consistoit en deux violons & un tambourin. Ma danseuse se lava plusieurs fois le visage, toujours en dansant ; & prenoit garde à tout ce qui se passoit autour d'elle. Il m'échappa de dire en badinant, & assez haut pour qu'elle pût l'entendre, que pour une danseuse elle avoit les bas bien mal tirés. A peine eus-je lâché mon propos, qu'elle se

mit à l'écart pour les tirer mieux : quant aux souliers, la superstition populaire a décidé qu'il ne falloit point en avoir en pareil cas. J'eus le malheur de lui déplaire, parce que j'avois mon chapeau sur la tête, & qu'elle avoit une forte aversion pour le noir. Elle ne tarda pas à me le faire comprendre ; & lorsque j'eus ôté ce chapeau qui l'offusquoit, elle se remit à danser les yeux baissés comme auparavant : son regard n'avoit rien d'égaré ni de farouche : il régnoit au contraire dans ses yeux une douce tranquillité ; & l'on voyoit qu'elle dansoit plutôt à contre - cœur qu'avec plaisir. Tout en dansant, elle présenta un œillet à une femme qui se trouvoit au nombre des spectateurs : un instant après elle le lui reprit & l'avala comme une cerise. Elle dansa six heures de suite sans se reposer ; après quoi ses amis l'emporterent pour la mettre dans un lit qu'on avoit eu soin de bassiner. J'en ai vu une autre qui s'imaginoit pareillement avoir été mordue de la Tarentule : elle étoit fille & paroissoit avoir une quarantaine d'années. C'étoit, me dit-on, la septieme année qu'elle dansoit dans la même saison.

Elle ne mettoit ni plus d'activité ni plus de passion dans sa danse, que la précédente. Je lui trouvai précisément le même sang-froid, & je lui vis donner ses ordres tout en dansant, sur la maniere dont elle vouloit que fût orné l'appartement, ou plutôt le sombre & misérable réduit où la scène se passoit: elle désigna l'endroit où l'on devoit placer le miroir, ceux où il falloit étaler les habits de soie. Elle dansoit comme l'autre en se mirant, quoiqu'elle fût laide comme le péché; & après avoir sauté long-tems toute seule, elle prit une jeune fille de seize ans qui dansa un bon bout de tems avec elle: ensuite elle voulut à toute force me faire participer au même honneur. Pour celle-ci, il ne me parut pas qu'elle eût été mordue: j'attribuerois plutôt sa manie à un dérangement d'esprit occasionné par le désespoir d'obtenir un mari ou bien un amant à son âge, & avec une figure aussi disgracieuse.

En partant de Tarente pour diriger ma route vers la Calabre, je crus ne pouvoir mieux faire, d'après les con-

seils de quelques personnes prudentes, que de prendre un petit bâtiment avec cinq ou six matelots, pour examiner tous les endroits un peu remarquables de la côte. Par-là j'évitois les bandits de ce pays; & c'étoit une raison plus que suffisante de ne pas m'engager dans les terres pour voir certaines villes de la Basilicate, province comprise dans la Calabre. On me dit d'ailleurs que je ne trouverois rien de remarquable dans ces villes situées dans des contrées d'un accès difficile, & qu'à l'exception du Venosa, assez grande, les autres, telles que Potenza, bâtie à peu de distance de l'ancienne *Potentia*, Acerenza ou Cerenza, & Matera, sont très-peu considérables, quoique ces deux dernieres soient décorées du titre d'archevêché.

Les côtes de l'ancienne Lucanie, sur le golfe de Tarente, offroient à ma curiosité des objets bien autrement intéressans. Le pays est encore admirable; & il n'y manque que des hommes pour réparer les ravages causés par le tems, & plus encore par la main destructrice de mille petits tyrans couron-

nés ou subalternes. Que de villes autrefois superbes & florissantes, dont je voyois encore les ruines ! Quelques débris de colonnes d'ordre dorique, qui se trouvent à une assez petite distance de Tarente, sont, dit-on, les tristes restes de l'ancienne Mégaponte. Plus loin, d'autres décombres désignent l'endroit où étoit située la ville d'Héraclée, célebre par la premiere bataille qui se donna dans les environs, entre Pyrrhus & les Romains, l'an de Rome 473. Le Consul Levinus y perdit la vie, & le Roi d'Epire, la meilleure partie de ses troupes; ce qui lui fit dire avec douleur : « Hélas ! si je gagne encore une bataille » comme celle-ci, il faudra que je m'en » retourne presque seul ». A trois milles en-deçà de Carigliano, petite ville charmante d'environ huitt mille ames, qui appartient au Duc de ce nom, on montre les vestiges de l'ancienne Sybaris, située au milieu d'une grande & belle plaine, arrosée par deux rivieres qui se réunissent avant de se jetter dans la mer, & qu'on appelle encore aujourd'hui Sybari & Craté. Vous savez, Madame, quelle étoit la vie efféminée

& voluptueuse des Sybarites : vous savez que couchés sur des lits de roses, un pli dans une feuille étoit capable de troubler la tranquillité de leur sommeil, & de tourmenter leur délicatesse.

Je ne suis pas surpris de cette mollesse excessive. Tout devoit y contribuer. L'air est encore d'une douceur singuliere. La plaine qui s'ouvre du côté de la mer & qui regarde vers le sud, est défendue vers le nord par les hautes montagnes de la Calabre, qui se perdent dans le lointain ; & la neige qui les couvre, amene des vents rafraîchissans. Il est vrai que cette plaine, actuellement couverte d'arbres & de pâturages, est très-mal-saine en été, parce que les deux rivieres sortent quelquefois de leur lit, & laissent après y être rentrées, bien des endroits marécageux : mais autrefois ces inconvéniens n'existoient pas ; & il seroit encore facile d'y remédier. La fécondité de la terre, dans tous les environs, est prodigieuse. Toutes les productions y sont admirables. On n'y fait nulle part d'aussi bonne huile, ni dans une aussi grande abondance. Les vins sont les

meilleurs de la province : ils ont un goût de fenouil extrêmement agréable. On cultive assez de bled pour n'avoir pas besoin d'en tirer d'ailleurs. Les oranges & les citrons y foisonnent, & sont d'une qualité exquise. On y éleve aussi des bestiaux avec un succès étonnant. La manne, le goudron, la poix, s'y recueillent aussi abondamment ; & la culture de la soie n'y est point négligée. Toutes les especes de fruits, tels que les poires & les pommes qui, dans presque toute l'Italie, ne sont ni communes ni bonnes, y sont très-multipliées, & du premier degré de bonté. Enfin, pour que rien ne manque à cette heureuse contrée, la mer qui la baigne est la plus riche en poisson de tout le golfe de Tarente, par lui-même déjà très-poissonneux. Au reste, tous les avantages de ce pays de délices, sont inhérens à son sol. La nature a tout fait, l'art & l'industrie rien ou presque rien. C'est du moins l'aspect sous lequel il se présente actuellement. Mais si à la place du petit nombre d'habitans qui jouissent de tous ces avantages, vous supposez une population immense, comme les historiens nous at-

testent celle qui se trouvoit dans Sybaris, à quel degré ne devoient-ils pas être portés anciennement ?

On ne doit pas croire que les Sybarites eussent été toujours plongés dans cette vie de mollesse & de plaisirs, caractérisée encore aujourd'hui par leur dénomination. Ils avoient eu leurs jours de gloire & de puissance. Strabon rapporte qu'ils avoient soumis quatre nations voisines & vingt-cinq villes : leurs troupes montoient à trente mille hommes. Une malheureuse guerre qui s'éleva entr'eux & les Tarentins, fut cause d'une dissension parmi les citoyens, qui eut les suites les plus funestes. Cinq cens, qui s'étoient retirés à Crotone, furent redemandés par les Magistrats de Sybaris. Les Crotoniates, excités par Pythagore qui conseilla de ne pas violer ainsi les loix de l'hospitalité, refuserent hautement de rendre ces exilés : & pour soutenir leur refus, ils se mirent en campagne, ayant à leur tête le fameux athlete Milon, leur compatriote. On en vint bientôt aux mains. Les habitans de Crotone, vainqueurs, assiégerent Sybaris qui, après soixante-dix jours, fut prise & entié-

rement détruite cinq cens huit ans avant J. C. Ainsi périt cette ville, & non, comme l'ont dit les Poëtes, par la colere de Jupiter qui extermina les Sybarites, parce qu'ils avoient pillé son temple d'Olympie. Plutarque a plus de raison d'attribuer leur ruine au luxe & aux délices qui avoient étouffé leur courage pour résister à un ennemi puissant. On prétend, avec assez de vraisemblance, que le petit nombre de ceux qui purent se sauver, bâtirent une autre ville, à laquelle ils donnerent le nom de Thurium, dans la même place où se trouve actuellement Terra-Nuova, petite ville située quatre milles plus avant dans les terres, du côté des montagnes. Ce qui fonde la conjecture, que Thurium étoit située dans ce lieu, c'est qu'on y a trouvé des vestiges d'une ancienne ville, & diverses médailles de cette même Thurium.

A peu de distance de Sybaris, commençoit anciennement le Brutium, pays décrié par la fourberie & la grossiéreté des mœurs de ses habitans. Les Romains en avoient conçu la plus mauvaise idée; & dans toutes les occasions

ils cherchoient à les avilir. Aulugelle nous en donne la raison. « Annibal, » Général des Carthaginois, ayant con» duit, dit-il, son armée en Italie, & » ayant battu les Romains en quel» ques occasions, les Brutiens furent » le premier peuple d'Italie qui em» brassa le parti du vainqueur. Quelque » tems après, nos légions ayant obligé » les Carthaginois à repasser la mer, » Rome se souvint de la défection de » ses alliés; & pour la punir d'une ma» niere éclatante, elle ordonna qu'au» cun membre de cette nation ne pour» roit servir dans les troupes de la Ré» publique; qu'ils seroient retranchés » du tableau des alliés, & que décla» rés esclaves publics, ils seroient obli» gés de précéder les Magistrats qui » partent pour leurs gouvernemens, » & de leur rendre les derniers de» voirs de la servitude. ... Les Offi» ciers Romains les employoient dans » l'exécution des sentences portées » dans leur département ».

Les habitans de ce pays, actuellement divisé en Calabre citérieure & en Calabre ultérieure, se ressentent encore des mœurs de leurs ancêtres.

Les Calabrois modernes sont accusés d'avoir l'ame basse & l'esprit tourné à la fourberie. Ce n'est pas qu'il n'y en ait parmi eux qui ne soient très-distingués par la noblesse & la générosité de leurs sentimens : j'en ai connu plusieurs de ce nombre ; mais le gros de la nation justifie assez bien ce jugement. Il n'est point dans le royaume de Naples de province où les bandits soient plus nombreux, plus déterminés & plus redoutables pour les voyageurs. Aussi la plupart de ceux-ci craignent-ils de parcourir ces contrées, à moins que d'être bien escortés ; & en vérité, c'est bien dommage qu'ils ne puissent pas satisfaire librement leur curiosité. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver un pays où les sites soient plus pittoresques, & les productions du sol plus abondantes & plus variées. Ce que j'en ai vu moi-même en suivant les côtes jusqu'à Reggio, m'en a fourni une preuve continuelle.

La situation de Rossano, petite ville archiépiscopale, près du bord de la mer, laquelle avoit suivi le rit grec jusqu'à la fin du quinzieme siecle où elle a embrassé le rit latin, est d'une beauté dont

on a peine à se former l'idée. On se croit réellement transporté dans ces lieux enchanteurs que l'imagination des Poëtes a embelli des plus brillantes descriptions. Les environs fournissent particuliérement la racine de réglisse, dont le jus, m'a-t-on dit, rapporte annuellement quatre mille ducats. Voici la maniere dont on le prépare. La racine se tire de la terre depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Juin : au bout de cinq ans, le même terrein en reproduit sans aucune culture. On la coupe en morceaux, on l'humecte, on la brise dans un moulin jusqu'à la réduire en une maniere de pâte : ensuite on la fait bouillir dans une grande chaudiere pendant huit heures ; on a soin, pendant cet intervalle, d'entretenir toujours une quantité d'eau suffisante dans la chaudiere. Pour lors on fait passer cette pâte ainsi recuite, sous le pressoir, pour en exprimer un suc épais & gluant, que l'on fait cuire encore pendant vingt-quatre heures dans une autre chaudiere, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de consistance pour être coupé en tablettes, que l'on met dans des caisses avec des feuilles de

laurier, pour être vendues aux Anglois & aux Hollandois.

La manne est une autre production particuliérement affectée à ce pays. C'est une liqueur blanche & douce, qui distille d'elle-même, ou qui se tire par incision, des branches & des feuilles du frêne, & qui se recueille le matin, après avoir été endurcie par le soleil, mais avant qu'il soit assez haut pour la faire fondre & l'évaporer. Au mois de Juillet elle sort d'elle-même. Au mois d'Août on la tire par incision. Cette branche de revenu deviendroit sans doute beaucoup plus considérable qu'elle n'est actuellement, si les propriétaires des arbres qui donnent la manne, n'étoient obligés de la vendre toute au Roi; celle de la meilleure qualité, qu'on nomme *in Cannole*, pour deux carlins la livre; & celle d'une qualité moindre, qui se nomme *in Frasca*, pour huit grains (environ sept sols de France). Ce produit est affermé, par le Gouvernement, trente mille ducats. C'est dans l'évêché de Cariatti & dans la principauté de Strongoli, que se font les plus fortes récoltes de la meilleure manne. Ces deux

territoires ne sont pas éloignés du cap d'Alia où finit le golfe de Tarente (*sinus Tarentini*), quoique Virgile le fasse aller jusqu'à Cortone. La meilleure espece de sardines de la Méditerranée a pris son nom Italien (*Alici*) de ce promontoire, dans les environs duquel on en pêche une grande quantité. Malheureusement sa situation vis-à-vis les côtes de Barbarie, l'expose à de fréquentes descentes de corsaires, qui trouvent par derriere des retraites assurées pour commettre leurs brigandages.

Depuis cet endroit jusqu'à l'extrémité de la Calabre ultérieure, les montagnes se rapprochent beaucoup de la mer; mais toute cette côte orientale n'en est pas moins intéressante: elle est même plus fertile que la côte occidentale, tant à cause des vents du midi qui y regnent, qu'à cause des fréquens ruisseaux qui l'arrosent. Les montagnes couvertes de bois, qui fournissent une quantité considérable de poix & de résine, renferment encore de riches carrieres de marbre & d'albâtre, & des mines de différens métaux. Tout ce qu'on pourroit desirer, c'est que la

population y fût plus nombreuse. La plus grande partie de ce pays paroît être un désert, en comparaison de ce qu'il étoit autrefois. Le grand nombre de marais & d'étangs salés qui communiquent avec la mer, corrompent l'air & le rendent très-mal-sain, sur-tout pendant les grandes chaleurs de l'été. Les plaines sont presques inhabitables; & le peu d'habitans qui s'y trouvent, annoncent les marques de la contagion par leur foiblesse & la pâleur de leurs visages. Aussi, pour se soustraire à des effets si pernicieux, a-t-on été obligé de bâtir sur les rochers & les hauteurs, où l'air est naturellement plus pur; & de-là vient encore que tous les débris des villes anciennes se trouvent toujours placés au-dessous des villes actuelles de la Calabre: c'est qu'autrefois, & sur-tout avant les Carthaginois & les Romains qui commencerent à dévaster ce pays pour soumettre des peuples dont la puissance & les richesses leur faisoient ombrage, une population immense s'opposoit à l'air mal-faisant des marais, par des saignées & la culture des terres.

Crotone, la plus puissante & la plus

florissante, des Républiques de cette contrée, fournit une preuve de ce que je viens de dire. C'étoit une ville grande & bien fortifiée, à laquelle Tite-Live donne quatre lieues de tour. L'air pur & sain qu'on y respiroit, rendoit les habitans forts & vigoureux. Il en sortit un grand nombre d'athletes qui remporterent souvent les prix aux jeux olympiques. L'histoire nous apprend que sept athletes, qui furent couronnés dans une olympiade, étoient tous de Crotone. Mais le plus remarquable fut le fameux Milon, cet homme d'une force si prodigieuse, que dans les jeux olympiques il porta d'une haleine un bœuf sur ses épaules la longueur d'un stade, où l'ayant déposé, il l'assomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier en un jour. La vigoureuse constitution des habitans de cette ville donna occasion à ce proverbe, que le dernier des Crotoniates étoit préférable au premier des Grecs. Il y avoit un autre proverbe non moins flatteur; c'est que les autres villes étoient très-peu de chose en comparaison de Crotone: mais elle s'affoiblit considérablement après la perte de la bataille de

la Sagra, très-petite riviere au nord de Locres, où cent trente mille hommes furent, dit-on, tués par dix mille Locriens. Depuis cette époque, les choses ont été toujours en dépérissant. La Crotone actuelle est la ville la plus affreuse de l'Italie, peut-être du monde entier. Il y regne un si mauvais air, qu'elle se dépeuple journellement, & qu'à présent elle ne contient pas plus de cinq mille ames. Le Roi y fait creuser un port, auquel on travaille depuis quelques années : la dépense monte déjà à près d'un million : mais les vaisseaux n'y sont encore en sûreté, ni pour l'encrage, ni contre les vents.

Une partie des matériaux dont on s'est servi pour construire ce port, ont été tirés du fameux temple de Junon Lacinie, situé sur le *promontorium Lacinium*, qu'on appelle aujourd'hui le cap Colonne. Au lieu de conserver ce temple, un des plus précieux monumens de l'antiquité, on ne s'est attaché qu'à le dégrader. Par les débris considérables qui subsistent encore, il paroît qu'il devoit être d'une belle grandeur. Tout autour de la nef régnoit une colonnade, dont il n'existe

plus qu'une ſeule colonne : elle eſt du même ancien ordre dorique ſans baſe que celles de Peſtum, & n'a rien de remarquable que ſa petiteſſe en proportion du temple. Il n'étoit pas poſſible de trouver un plus heureux emplacement pour un pareil édifice. Le promontoire ſur lequel il étoit bâti, s'étend à huit milles de la mer ; & l'on jouit de chaque côté de la vue d'un golfe, & de celle de la vaſte étendue de pays qui embraſſe chacun de ces golfes. Il eſt vraiſemblable que l'ancienne Crotone étoit ſituée dans ce même endroit à ſix milles de la nouvelle ; s'il faut du moins en juger par la quantité de veſtiges de tombeaux & de maiſons qu'on y trouve ; mais ils ſont dans un état de dégradation ſi complet, qu'il n'eſt plus poſſible d'y rien reconnoître. J'y cherchai vainement la fameuſe école de Pythagore, *ſcuola Pythagorica*, dont j'avois tant entendu parler. On ſait que ce Philoſophe s'établit à Crotone, dans la maiſon de l'athlete Milon, où il enſeigna avec tant de ſuccès, qu'il vint à bout, par ſes leçons & encore plus par la gravité & la ſageſſe de ſa conduite,

d'y introduire les bonnes mœurs & d'en bannir le luxe & la corruption. J'ai tout lieu de croire que les ruines auxquelles on a donné le nom d'Ecole de Pythagore, ne sont autre chose que celles du temple dont je viens de vous parler. Comme on se l'est représenté beaucoup plus petit qu'il n'étoit, on a pris les murs de la nef pour un bâtiment particulier.

Après avoir doublé le cap Colonne & deux autres caps qui sont tout près les uns des autres, je descendis à terre pour aller voir Catanzaro, qui est à quelques milles de la mer. C'est la plus grande ville de la Calabre, la capitale de la Calabre ultérieure, & le siege de l'Audience ou premier Tribunal de la province. Les environs en sont rians & parsemés de plusieurs villages. Je me rendis ensuite à Squillace, qui passe pour être la ville de *Scyllacæum*, si connue chez les anciens par les naufrages qui se faisoient sur ses côtes, & qui lui avoient fait donner le nom de *Navifragum*. Mais comme la mer est fort tranquille auprès de Squillace, je croirois plutôt à sa situation, que c'est l'ancienne *Caulonia*. Tout ce pays est

parfaitement bien cultivé, & annonce l'opulence du possesseur actuel : c'est M. le Marquis Grégori Squillace, honoré de la confiance du Roi de Naples, & chargé de l'administration des finances (1). Le *Capo di Stilo*, qu'on trouve ensuite, est remarquable par une superbe chartreuse, environnée de campagnes riantes & très-bien cultivées, comme toutes les terres qui, dans ce ce pays, appartiennent aux Moines, & qui par-là se distinguent des autres.

La ville de Gieracé, située sur une montagne élevée, a le titre de Principauté, dont une branche de la Maison Grimaldi porte le titre. Il ne me fut pas difficile de reconnoître l'emplacement de Locres sur le bord de la mer au-dessous de Gieracé, dans un petit endroit qu'on appelle *Motta di Burgano*. Là je vis les vestiges de cette puissante ville, bâtie par une colonie de Locriens qui habi-

(1) Tout le monde sait les raisons pour lesquelles ce Ministre, qui avoit suivi en Espagne Charles III, a été obligé de quitter ce royaume. Il s'est retiré dans son Marquisat de Squillace, où il a donné tous ses soins à faire fleurir l'agriculture.

toient le long du golfe de Crissée vis-à-vis de l'isle Eubée, & détruite par les Romains pour se venger de la conduite des habitans qui s'étoient donnés aux Carthaginois : mais ces vestiges ne sont que des ruines en briques, quelques morceaux de pierre & des tombeaux. Si l'on se donnoit la peine de déblayer & de fouiller, peut-être trouveroit-on sous ces débris quelques morceaux précieux.

Le reste du trajet, depuis Gieracé jusqu'à Reggio, ne m'offrit rien de remarquable. Je doublai le cap *di Spantiventi*, qu'on regarde ici comme dangereux, parce que ce doublement exige les deux vents opposés de nord & de sud. La ville de Reggio, anciennement très-considérable, avoit été fondée par des habitans de la Chalcide, qui lui donnerent le nom de *Rhegium*, dérivé d'un mot grec qui signifie *séparer*, parce qu'on croyoit que c'étoit en cet endroit que la Sicile avoit été séparée de l'Italie, avec laquelle elle ne faisoit qu'un même continent. Dans le moyen âge, *Rhegium*, fut encore le siege des Gouverneurs Grecs de la Lucanie. Il n'y reste

aujourd'hui aucun vestige de son ancienne grandeur. Quoiqu'elle soit décorée du tire d'archevêché, & qu'elle dispute à Catanzaro l'honneur d'être la capitale de la Calabre ultérieure, elle est petite, mal-propre; & les maisons n'ont aucune apparence. La plupart sont cependant construites, ainsi que plusieurs églises & couvens, des débris des anciens édifices: on y voit plusieurs inscriptions grecques; & ce qui est assez plaisant, c'est que quelques-unes sont posées de haut en bas. Quant à la situation de la ville, elle est une des plus agréables qu'on puisse imaginer. Du haut de la colline sur laquelle elle est assise, on voit à ses pieds la mer du détroit de Sicile. La campagne offre un coup d'œil enchanteur par la grande quantité de mûriers, d'orangers, de citronniers & de vignobles qui donnent du vin excellent.

Ces avantages sont communs à Reggio avec quelques autres villes du royaume de Naples; mais voici un phénomene qui lui est particulier: j'en tiens les détails d'un voyageur Allemand que j'ai rencontré ici, & qui, quelques jours avant mon arrivée, en

fut

fut le témoin. « Je m'étois levé, me » dit-il, de bon matin pour aller ref- « pirer l'agréable parfum de la campa- » gne toute couverte d'arbres, de plan- » tes & de fleurs. Tout d'un coup je » vois courir de toutes parts vers la » mer, des troupes d'hommes & de » femmes qui crient à la *Fata Morgana.* » Je me mets à leurs trouffes; & arrivé » au bord de la mer, je vois, comme » dans un miroir, fur la furface de » l'eau qui étoit tranquille & unie, des » maifons, des églifes, des couvens, des » hommes, des femmes, des cavaliers, » des jardins, des maifons de plai- » fance, des champs cultivés, des » bœufs qui labourent, des ânes char- » gés de fruits, & d'autres différentes » figures. A mefure que le foleil s'ap- » prochoit de l'horifon, ces figures » fembloient fe détacher de la mer & » s'élever en l'air. Enfin le foleil fe » montra; & toutes ces figures qui, » un moment auparavant, ne faifoient » déjà plus qu'un cahos en l'air, dif- » parurent tout-à-fait. Le Pere Mifani » de Naples, m'a-t-il ajouté, a écrit » une belle differtation, pour faire voir » aux Rhégiens que ce phénomene

» qu'ils attribuent à la *Fata Morgana*, » est purement naturel. Cependant, tout » naturel qu'il est, on le voit rare» ment, parce qu'il faut pour cet effet » qu'il se réunisse plusieurs circonstan» ces à la fois ».

Il me restoit encore à voir la côte occidentale de la Calabre. J'ai trouvé, pour faire ce voyage sans aucun danger de la part des bandits, une occasion favorable en me joignant à des marchands de Reggio qui alloient à une foire de Salerne. Le premier endroit qui fixa mon attention, fut le bourg de Seminara ou Seminaria, célebre par la bataille où d'Aubigny défit les Espagnols en 1495, & celle de 1503 où ce même d'Aubigny fut défait. Ici commence une grande & superbe plaine, féconde en oliviers, qui s'étend le long de la côte jusqu'à Mileto, ville épiscopale avec titre de principauté. Cette plaine est toute couverte de villages, dont il paroît que la plupart étoient anciennement des villes très-peuplées. Nicotera, Tropea & Nicastro, situées à des distances plus ou moins éloignées de la mer, sont aujourd'hui peu considérables. La ville

de Nicotera sur-tout, a été fort endommagée par un furieux tremblement de terre de l'année 1638, qui désola presque toute cette partie de la côte occidentale. On en reconnoît encore des suites déplorables. Quoique le terrein soit naturellement très-fertile, ce canton est néanmoins un des moins cultivés & des plus dépeuplés de la Calabre. Entre Bivona & Monte-Leone, ville qui donne son nom à une branche de la Maison Pignatelli, dont l'ainé passe pour être le plus riche Seigneur de toute l'Italie, on trouve encore quelques vestiges de l'ancienne Hipponium, colonie des Locriens, à laquelle les Romains donnererent ensuite le nom de Valentia. Les prairies de cette ville étoient autrefois très-renommées par la beauté & le parfum des fleurs qui y naissoient. Selon la tradition, Proserpine vint exprès de la Sicile pour cueillir de ces fleurs; & les habitans, flattés d'un si grand honneur, éleverent à cette Déesse un temple superbe, dont les colonnes de marbre furent transportées, par les ordres de Robert Guiscard, dans la cathédrale de Mileto.

Les environs de Cozenza sont charmans. De tous côtés on voit des bourgs & des villages qui se touchent, & qui semblent de loin former une ville d'une prodigieuse étendue. La campagne est très-bien cultivée, & produit en abondance du bled, des fruits, de l'huile & du vin. On y voit aussi une grande quantité de mûriers pour les vers à soie; ce qui fait, avec l'huile, le principal revenu des habitans. Cozenza, bâtie sur sept collines & baignée par deux rivieres, le Crathis & le Busento, qui la séparent de ses fauxbourgs, est la capitale de la Calabre citérieure, le siege d'un Archevêque & de l'Audience provinciale, la patrie d'un grand nombre de gens de mérite & de savans qui ont illustré le royaume de Naples, & renferme beaucoup de noblesse. La ville de Paula, une des plus belles de cette province, est sur-tout célebre par la naissance de S. François, que nous appellons de Paule, & par le concours de gens que la dévotion y attire. Vous savez, Madame, que ce fondateur des Minimes a prescrit à ceux qui suivent sa regle, de ne se nourrir que de maigre préparé à l'huile. Ils sont moins à

plaindre ici que dans les pays où l'on est obligé de se la procurer à grands frais. Elle est assez bonne; & si on savoit la faire, elle seroit incomparablement meilleure. Les oliviers sont bien plus grands & plus gros que ceux de la Provence, & donnent, sans exagération, cinquante fois plus de fruit; ils produisent tous les deux ans, tandis qu'ailleurs on se trouve fort heureux, quand tous les dix ans on a une abondante récolte. M. Genovesi dit dans son Livre sur l'économie publique, que les oliviers sont des mines sur la surface de la terre, *miniere sopra terra* : il a bien raison, sur-tout pour ce pays où les oliviers lui procurent des richesses très-considérables. On a calculé qu'il y a eu des années où la vente de l'huile lui a valu plus de trente millions de livres de France, sans compter la consommation des olives sur les lieux mêmes, lesquelles fournissent une très-bonne nourriture aux paysans & aux artisans.

La soie seroit une autre source de richesses peut-être encore plus considérable, si les droits exorbitans dont elle est surchargée, n'avoient causé le

dépériſſement de cette branche de commerce. Par la multiplication de tous ces droits, il ſe trouve qu'on a été obligé de payer cinquante pour pour cent au moment qu'elle eſt exportée. Malgré cela, indépendamment de la quantité qui reſte dans le pays, tant pour l'uſage ordinaire que pour les manufactures, dont les principales ſont établies à Catanzaro, les deux Calabres en envoient tous les ans dans les pays étrangers pour un million de livres de France; ce qui fait preſque les deux tiers de la ſoie qu'on tire des autres provinces Napolitaines; & l'on ne compte pas encore celle qui ſort en contrebande, ſur-tout pour Livourne, Londres & Meſſine. Joignez à tous ces avantages les autres productions des deux Calabres, toutes ſortes de fruits du goût le plus délicieux, le lin, le miel, le ſafran, le ſel, la laine qui pourroit être de la plus belle qualité, ſi l'on ſavoit la ſoigner; ajoutez les mines de fer & même d'argent, qui ſont toutes abandonnées, ſoit parce qu'on ne ſait pas les exploiter, ſoit parce qu'on craint de ne pas en tirer un profit aſſez conſidérable, à cauſe des droits trop forts

qui reviennent à la Couronne; ajoutez encore les bois qui couvrent les montagnes, principalement les pins, les sapins, les chênes, les frênes, très-propres à la charpente & même à la mâture: ajoutez enfin les montagnes & les vallées qui forment les perspectives les plus riantes; les hauteurs couvertes de pâturages, de plantes médicinales & odoriférantes qui embaument l'air du plus délicieux parfum; les différentes especes de marbres, de talc, de béril, qu'on trouve presque à chaque pas; vous conviendrez, sans doute, que ce pays est un de ceux que la nature s'est plu spécialement à favoriser de tous ses dons, & qu'avec une population nombreuse qui sauroit les faire valoir, il pourroit s'élever à un degré d'opulence, capable de devenir imposant aux autres nations.

C'est à Paula que je quittai mes compagnons de voyages. Je m'embarquai dans un port voisin, sur un bâtiment qui se rendoit à Messine. En voguant le long de la côte de la Calabre, j'apperçus très-distinctement les isles Lipari qui sont au nord de la Sicile, & qui appartiennent au

Roi de Naples. Les anciens les appelloient Vulcanienes ou Eolienes, parce qu'ils supposoient que Vulcain y forgeoit les foudres de Jupiter, & qu'Eole y tenant les vents enchaînés dans différens outres, les en laissoit sortir suivant sa volonté. Toutes ces fables ne sont que des allégories du feu des volcans qui se trouvent dans ces isles, & de la fumée qu'ils jettent, laquelle attentivement observée, ainsi que les autres phénomenes qui l'accompagnent, par un sage Roi nommé Eole, lui fournit, selon Diodore, les moyens de savoir prédire le tems. Il est très-vraisemblable que ces isles ont été produites originairement par un feu souterrein, s'il faut en juger par les matieres volcanisées dont elles sont formées. Les anciens n'en connoissoient que sept: on en compte aujourd'hui onze. L'isle de Strombolo est la plus remarquable de toutes, par le feu continuel qui sort du cratere placé, non au centre & dans la partie la plus élevée de la montagne, mais sur le côté & à plus de six cens pieds de son sommet: c'est un foyer toujours ardent, à la différence de tous les autres volcans

connus qui se reposent souvent pendant plusieurs mois & même pendant plusieurs années entieres sans jetter la moindre étincelle. De tout tems le Stromboolo a offert le même phénomene: on le regardoit autrefois comme le grand fanal de ces mers. Dans un tems clair, on le découvre à la distance de vingt-cinq lieues, & pendant la nuit on apperçoit ses flammes à une distance beaucoup plus éloignée. Ainsi son horison visible ne peut pas être moins de cinq cens milles; ce qui suppose une élévation très-considérable. L'isle entiere n'est qu'une montagne qui s'éleve tout à coup & en ligne droite de la mer. Sa circonférence est d'environ dix milles de tour. La plus grande partie de son terrein est stérile: on y voit tout au plus quelques vignobles. Anciennement elle produisoit une grande quantité de coton: on n'y en trouve plus dans le tems présent.

Les volcans des autres isles sont éteints, à l'exception de ceux du Volcano & du Volcanello, qui lancent toujours des nuages de fumée; mais l'on n'y voit aucune éteincelle de feu.

L'isle de Lipari, placée au centre, est la plus grande, la plus fertile, & presque la seule habitée. La capitale où est encore un siege épiscopal, porte le même nom que l'isle. Sa situation sur un rocher très-élevé, la rend d'un accès difficile : elle est de plus défendue par un rocher. Toutes ces isles ne laissent pas que de rapporter au Roi de Naples des revenus assez considérables. On y trouve une quantité prodigieuse d'alun, de soufre, de nitre & de cinabre. Les vins qu'on y recueille sont excellens, sur-tout la Malvoisie, qui passe pour être supérieure à toutes celles que l'on connoît. Quant aux habitans, obligés de vivre dans des alarmes continuelles, à cause des fréquentes descentes que les Barbaresques font sur leurs parages ; ils ont contracté, m'a-t-on dit, des mœurs dures & féroces ; & les étrangers qui voudroient les visiter, courroient risque d'éprouver de leur part de très-mauvais traitemens. Je n'ai pas cru devoir satisfaire ma curiosité à ce prix, & j'ai continué ma route. Je suis bientôt arrivé à ce fameux détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, & qui à l'entrée paroît avoir à peine

un mille de large. Il s'élargit ensuite, & peut avoir. quatre milles. Dès l'entrée de ce canal, vis-à-vis le cap Pelore en Sicile, on trouve le rocher de Sciglio ou Scylla, si décrié chez les anciens par les fréquens naufrages qui s'y faisoient. Il étoient persuadés qu'il y avoit en cet endroit, au fond de la mer, des ouvertures où les eaux étoient englouties. Les marins sont actuellement convaincus que ce n'est qu'un tournoiement ordinaire des eaux, uniquement produit par des courans contraires qui s'entrechoquent avec force. Mais c'est peu d'avoir évité Scylla; on tombe dans Caribde, autre écueil, ou, selon les idées fabuleuses des Anciens, autre monstre marin non moins redoutable que le premier. Il est à huit milles de Scylla vers la Sicile, dans l'endroit où le canal est encore resserré par une langue de terre qui s'avance du côté de Messine, & où la direction des courans opposés occasionne un tourbillon considérable, que les habitans nomment *garafolo*. Je ne sais si cet écueil est aujourd'hui devenu moins dangereux : mais comme on y a observé des regles constantes, d'après les-

quelles il est très-facile de se diriger, on ne peut attribuer le naufrage de certains bâtimens qu'à la folle témérité ou à l'ignorance des marins qui prennent mal leur tems pour s'engager dans le détroit. Lorsqu'il n'y a point de tempête, & sur-tout lorsque le vent de midi ne souffle pas, on n'a rien à craindre. Pour moi, j'ai traversé le canal le plus heureusement du monde, & je suis arrivé à Messine sans me douter qu'il y eût aucun danger à courir.

Je suis, &c.

A Messine, ce 30 Septembre 1758.



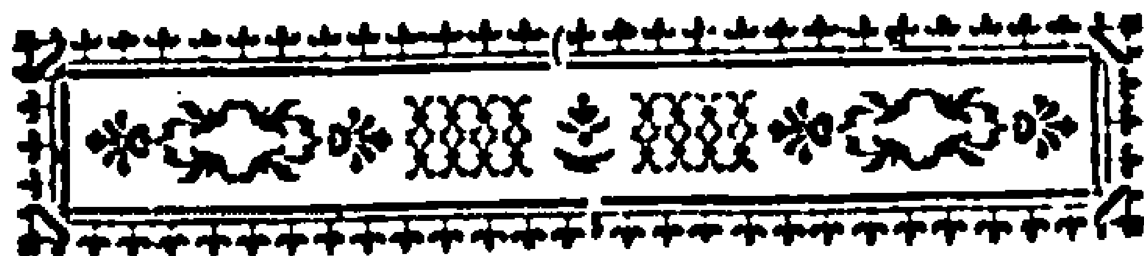


TABLE DES MATIERES,

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CCCL.

ROUTE DE ROME à NAPLES.

VOIE Appienne, tombeaux & aqueducs, *page* 2.
Castel-Gandolphe & Albano, 3
Velletri, palais Ginetti, statue d'Urbain VIII, 5
Ruse du Comte de Gages, 7
Terracine, marais Pontains, Sulmone, Torre d'Astura, 9
Setia, tableau de Lanfranc, 10
Pometia, *Vinum Setivum*, mont de Circé, 13
Desséchement des marais Pontains, par le Pape régnant, 19
Entrée au royaume de Naples, magnificence des campagnes, 22
Description de la voie Appienne, 25
Fondi, hist. de Julie de Gonzague, 28
Vin de Cécube, 29
Formies, assassinat de Cicéron, 31
Gaëtte, miracle de S. François, 33
Tombeau du Connétable de Bourbon, 35

Rocher fendu en trois à l'honneur de la Sainte Trinité, 37
Marais de Minturnes, vin de Falerne, 38
Capoue, 39
Literne, Averse, Atolle, 41

LETTRE CCCLI.

NAPLES.

ORIGINE de Naples, 49
Ses révolutions, 52
Mont Gargan, 57
Invasion des Normands; 58
Catapans de Bari, 60
Tancrede d'Hauteville, 61
Robert Guiscard, 64
Investiture donnée par Grégoire VII, 67
Démêlé entre Boémond & Roger, 72
Roger II, premier Roi de Sicile, 75
Intrigues de Frédéric I, pour s'emparer de Nrples, 77
Henri V & Frédéric II, se rendent maitres de Neples, 80
Charles d'Anjou, appelé par le Pape, 83
Mort de Mainfroi & de Conradin, 85
Vêpres Siciliennes, 86
Jeanne I, sa vie déréglée, 87
Vente d'Avignon, 88
Jeanelle ou Jeanne II, fameuse par ses désordres, 90
Alphonse d'Arragon, 92
Charles VIII s'empare de Naples, 94
Prétention de Louis XII, exploits de Gon-

salve de Cordoue, & du Duc de Nemours, 95
Bataille de Cerignol, 97
Révoltes sous Charles-Quint; 99
Hist. de Mazaniello, 100
Arrivée du Duc de Guise, 103
Philippe V & Dom Carlos, 107

LETTRE CCCLII.

Suite de Naples.

Situation de Naples, 112
Beauté du climat; fécondité du sol; 115
Vent appellé *Siroco*; ses effets funestes, 118
Zanzara, Tarentules, & autres insectes, 120
Enceinte de Naples, 123
Fortifications, 125
Rues, pavé, maisons, 130
Places, fontaines, églises, 133
Cathédrale de Saint-Janvier; tombeaux des Rois, 135
Trésor, tableaux de cette église, 139
Miracle annuel de la liquéfaction, 144
Autre liquéfaction, 145
Eglise des Carmes, 146
Théatins, tableaux, ornemens, 147
Franciscains, Dominicains, 151
Sainte-Claire, Jésuites, 156
Chartreuse, tableaux de l'Espagnolet, Belvedere, 158

LETTRE CCCLIII.

SUITE DE NAPLES.

PALAIS; 162
Tableaux, 163
Joutes, combats d'animaux, cocagnes, 166
Ce que c'est que les *Lazzaroni*, 167
Portraits du Roi, de la Reine, des Princes, 169
Caractere des nobles; 171
Etat des troupes, 175
Conseil d'Etat, Départemens; 179
Portrait de Tannucci, des finances, 180
Impôts divisés en trois classes, 181
Etat des fiefs, 184
Corvée, taxes, droits, cupidité des Grands, 185
Leur autorité illégitime, 186
Assemblée des Nobles, 188
Syndics, Magistrats, 189
Pourquoi le Clergé n'y fait pas corps, 191
Richesse du Clergé, 192
Pourquoi l'Inquisition en est-elle rejetée? 194
De qui dépend la nomination aux évêchés, 195
Administration de la justice, 199
Divers Tribunaux, 200
Le Roi nomme aux charges de judicature, 201
Comment les causes sont plaidées, 203
Usage de la question, 205

LETTRE CCCLIV.

SUITE DE NAPLES.

POPULATION; 207
Hôpitaux, 209
Suppression de plusieurs couvents, 213
Superstitions, 215
Comment on se comporte dans les églises, 216
Justification des citoyens & du peuple, 220
Portrait des Napolitains, 221
Nombre des femmes publiques, 224
De la maladie appellée à Naples *Mal François*, & en France, *Mal Napolitain*, 225
Vigilance des Magistrats, 227
Impressions défavorables aux Napolitains, mal fondées, 229

LETTRE CCCLV.

SUITE DE NAPLES.

MŒURS des nobles; 232
Assemblée, repas, jeux, 233
Eloge de plusieurs Seigneurs; 237
Caractere des femmes, 244
Mœurs de la bourgeoisie, 245
Pourquoi il n'y a point de Juifs; 246
Vices & vertus du peuple, 247
Nourriture, 249
Paresse, 250

Qualité des alimens, 251
Habillemens, 254
Comment le peuple arrête les vexations des Commis, 256

LETTRE CCCLVI.

SUITE DE NAPLES.

DES Spectacles, 258
De la Semaine-Sainte, 261
Processions, 262
Promenades publiques, 264
Pourquoi un si grand nombre de carrosses, 266
Opéra, 267
Conservatoires où les musiciens sont élevés, 268
La castration y est interdite, 272
Théâtre de Saint-Charles, 273
Musique, danse, habillemens, 276
Théâtre neuf, 277
Théâtre des Florentins, 278
Tous les Spectacles fermés le Vendredi, 281
Les Ecclésiastiques & les Moines vont aux Spectacles, 282
Les Actrices n'ont point d'entreteneurs, *ibid.*

LETTRE CCCLVII.

SUITE DE NAPLES.

POETES, Savans, Gens de Lettres, 282 *& s.*
Colona, Porta, 286

Damian Romano, Cyrillo, Duc de Noya, 288
Le P. de la Torré, 289
Misani, Mazocchi, 291
Maria-Angela-Ardinghelli, 292
Le Marquis Galleani, 294
Pourquoi il ne s'y trouve actuellement aucun grand Poëte, 295
Du Cavalier Marin, 297
Usage utile conservé dans l'Université, 301
Bibliotheques publiques, 302
Manuscrits, 303
Etat des arts, sculpture, gravure, peinture, 305
L'Espagnolet, 306
Luc Giordano, & le Calabrois, 307
Salvator Rosa, 308
Solimene, 309
Peintres vivans, 310
Industrie, commerce, 311
Manufactures de porcelaine, 312
Fabriques d'étoffes, 313
Culture des vers-à-soie, 314
Commerce des chevaux, 315
Bois de cedre pour la construction des vaisseaux, 317

LETTRE CCCLIX.

ENVIRONS DE NAPLES, LE PAUSILIPE, &c.

POSITION avantageuse du Pausilipe, 320.
Description de la grotte, 321

Comment a pu se faire cette excavation, 321
Carrieres de pouzzolane, 323
Tombeau de Virgile, 325
Tombeau de Sannazar, 326
Pourquoi, dans le tombeau de Saint Michel, le Diable a une tête de femme, 327
Lac d'Agnano; bains de Saint Germain, 328
Grotte du Chien, 329
Solfatare, 331
Amphithéâtre de Pouzzols, 335
Temple de Sérapis, 338
Pont de Calligula, 339
Lac Lucin, 341
Lac Averne, 343
Antre de la Sybille, 344
Bains de Néron, 346
Climat de Baïes, 348
Fertilité de son terroir, 503
Temples de Mercure, de Vénus, de Diane, 351
Achéron & Champs-Elysées, 352
Misene, 354
Cumes, 355
Lampe sépulchrale singuliere, 357
Rats de Procida, 358
Isle de Caprée, 360

LETTRE CCCLX.

SUITE DES ENVIRONS DE NAPLES.

DESCRIPTION du Vésuve, 365
Sa forme & sa hauteur, 369
Vin de *Lacryma Christi*, 370

Des mofettes & des fumaroles, 373
Cime du Vésuve, 374
Couvent des Camaldules, 378
Eruption de 1631, 380
Matieres que vomit le Vésuve, 383
Eruption de l'an 79, 388
Evaluation des matieres vomies par le Vésuve, 390
Diverses éruptions, 392
Herculanum, 396
Pompeia, 398
Fouilles dans ces deux villes, 399
Fouilles à Portici, 400
Peintures trouvées à Herculanum, 404
Statues, 406
Manuscrits, 409
Théâtre, 413
Urnes, fruits, légumes, 415
Nouvelles fouilles à Pompeia & à Stabia, 417
Description de Portici, 419
Musæum, Herculanum, 420

LETTRE CCCLXI.

Royaume de Naples.

Plaine de Capoue, 424
Caserte, 425
Fourches Caudines, 426
Acquino & Arpino, 427
Mont-Cassin, 428
Albanetta, 435
Le Samnium, 437
Aquilée, 441
Théatre, *ibid.*

Sulmone, 442
Bénévent, 444
Avellino, 446
Nole, 447
Amalfi, *ibid.*
Salerne, 448
Pesti, 450
Ruines de Pesti, 452
Hélia, 454
Passage de l'Apennin, 456
Description de la Pouille, 457
Mont-Gargan, 459
Cérignoles, 460
Cannes, 461
Bari, 462
Bitonto, 464
Leccé, 465
Fabriques de Leccé, 466
Ottrante, 467

LETTRE CCCLXII.

SUITE DU ROYAUME DE NAPLES.

CAP de Leucca, 469
Tarente, 471
Description de la pine-marine, 475
Tarentule, 478
Venuse, 486
Métaponte, Héraclée & Sybaris, 587
Fécondité du sol & salubrité de l'air, 488
Le Brutium, 491
Calabre, 492
Caractere des Calabrois, 493

Régliffe, manne, 494
Poix, réfine, 496
Crotone, 497
Temple de Junon, Lacinie, 499
Ecole de Pythagore, 501
Locres, 502
Reggio, 503
Fata Morgana, 505
Côte occidentale de la Calabre, Seminara, Mileto, Nicotera, Tropea & Nicaftro, 506
La vile d'Hipponium 507
Corenza, 508
Fertilité du terroir, 509 *& fuiv.*
Ifles de Lipari, 511
Ifle de Strombolo, 512
Volcano & Volcanello, autres Volcans, 513
Mœurs des habitans des Ifles de Lipari, 514
Détroit de Sicile, *ibid.*
Scylla & Carybde, 515
Arrivée à Meffine, 516

Fin de la Table.

ERRATA.

Lignes tranfpofées; la premiere doit fe trouver la derniere, page 23.

A la page 320, on a mis, par erreur, Lettre CCCLIX pour CCCLVIII; ce qui a dérangé toute la fuite des nombres dans les Lettres. On en prévient le Lecteur, afin qu'il ne croie pas que la Lettre CCCLVIII manque.

Fourche Candines, *lifez* Caudines, 426.

Mégaponte, *lifez* Métaponte, 487.

AVIS.

CELLOT, Libraire-Imprimeur de la Chambre des Comptes ; Gendre & ſucceſſeur de Ch.-Ant. JOMBERT pere, Libraire du Roi pour *le Génie*, *l'Artillerie*, *l'Art Militaire*, *l'Architecture*, *les Mathématiques*, *le Deſſin*, &c. &c., tranſportera, *le premier Avril 1782*, ſon Imprimerie, & tout ſon Fonds de Commerce, *RUE ET VIS-A-VIS LES GRANDS AUGUSTINS* ; *la troiſieme Porte cochere à gauche par le Quai.*

